

EXPOSITION DES

TROIS ET QUATRE

TRIESME CHAPITRES

DE L'ÉPITRE DE S. PAUL

aux Philippiens,

EN TREIZE SERMONS,
prononcez à Charanton,

Par IEAN DAILLE.



Se vendent à Charanton.

Par MELCHIOR MONDIERE, demeurant
à Paris à la grande montée du Palais,
deuant le May, aux deux Viperes.

M. DC. XLVII.



A

MADAME
MADAME
DE
DANGEAY.



MADAME,

*Ces Sermons appartenoyent à feu
Madame la Mareschale de la For-
ce vostre Mere, comme vne suite de
ceux que ie luy auois desja donnez
sous les yeux du public. Mais puis*

EPISTRE.

qu'il a pleu à Dieu la retirer dans le repos de son Royaume celeste, où elle n'a plus besoin de nos foibles secours, voyant à pur & à plein dans la source des lumieres, les diuines veritez, que nous ne regardons qu'à trauers vn voile espais, & que nous n'expliquons qu'en begayant: i'ay creu, Madame, estre obligé en toutes sortes à vous adresser ce petit ouurage. Et si cette âme bien-heureuse, dans la iouyssance de la felicité, qu'elle possède maintenant selon ses esperances, & les promesses de son Seigneur, auoit quelque ressentiment des choses, qui se passent sur la terre, ie suis assure qu'elle approuueroit mon choix, & auroit tres-agreable de voir remplir à vostre nom vn lieu autres fois destiné au sien. Car outre que vous estes son sang, & l'aînée des enfans qu'elle a laissez au monde, vous estes encore heritiere de

EPISTRE

sa vertu. Vous recueillez, comme elle
 durant sa vie, l'Eglise en vostre mai-
 son, & y affermissez, comme elle,
 l'alliance de Dieu, & la connoissance
 de sa verité. Vous y eslevez les en-
 fans, qu'il vous a donnez, & les for-
 mes à sa crainte par les soins d'une
 bonne nourriture, & les exemples
 d'une sainte vie. Vous conseruez
 chèrement le sacré depost de la foy;
 qui (pour parler avec saint Paul)
 a premierement habitée en vos an- 2. Tim.
 cestres, & particulièrement en ce 1. 5.
 grand heros, dont la gloire est connue
 dans le monde, & dans l'Eglise, feu
 Monseigneur du Plessis vostre grand
 Pere. J'ay donc creu deuoir cette recon-
 noissance à vne vertu, fleurie d'une si
 illustre tige, & qui respand vne si pure,
 & si douce odeur en la maison de Dieu.
 Ayez-la agreable, s'il vous plaist,
 Madame; & receuez ce liure, que
 ie vous presente, non seulement com-

EPISTRE.

me vne petite piece de l'heredité de feu
Madame vostre mere, à qui il estoit,
mais encore comme vn sincere tesmoi-
gnage de l'honneur, que ie vous porte,
& de l'ardent desir, que i'ay de ser-
uir, autant que ie puis, à vostre edifi-
cation, & de toute vostre famille; que
ie recommande à Dieu par mes prie-
res tres-humbles, estant inuiolable-
ment,

MADAME,

Vostre tres-humble, & tres-
obeyssant seruiteur,
DAILLE.

De Paris ce 14 iour
d'April 1642.



SERMONS

SVR LE III. CHAPITRE
de l'Epistre de Saint Paul,
aux Philippiens.

SERMON I.

FILIPP. III. 1. 2. 3.

- 1. *Au reste, mes Freres, éjouïssés vous au Sei-
gneur. Il ne m'est point grief, & c'est vôtre sen-
reté, que je vous écrive mesmes choses.*
- 2. *Prenés garde aux chiens; prenés garde aux
mauvais ouvriers; prenés garde à la concision.*
- 3. *Car ce sommes nous, qui sommes la circon-
cision; voire nous, qui servons à Dieu en esprit,
& qui nous glorifions en Iesus-Christ, & qui
n'avons point confiance en la chair.*

COMME il n'y a point de doctrine
dans le monde plus contraire au
regne, & aux interests de Satan, que

A

2 Sermon I. sur le 3. chapitre

l'Évangile de Jésus-Christ; aussi n'y en-a il point, que ce mortel ennemi du genre humain haïsse, & combatte plus cruellement. Outre les persecutions qu'il suscite au dehors contre cette divine verité, il l'attaque encore au dedans par les artifices de ses seductiōs; inspirant diverses erreurs à ses ministres, pour corrompre la pureté de cette sacrée discipline, & la rendre par ce moien inutile au salut des hommes. C'est ce que l'Apôtre predisoit autrefois aux Corinthiens, & qui a été justifié par l'expérience de tous les siècles, qu'il faut, qu'il y ait mesmes des heresies entre nous, afin que ceux, qui sont de mise, soyent manifestés entre nous. Et il avertit semblablement les Efesiens, qu'après son départ se fourreroient parmi eux des loups tres-dangereux, n'épargnans point le troupeau; & que d'entr'eux mesmes s'éleveroient des hommes, annonçans choses perverfes, pour attirer des disciples après eux. En effet nous apprenons par les épîtres de ce saint homme, qu'il n'avoit pas si tost quitté les Eglises par lui établies au milieu des nations, qu'il se presentoit incontinent de faux docteurs pour les

1 Cor.
11. 19.

Act. 20.
29. 30.

renter, & corrompre leur foi. Entre les autres il se plaint souvent des Juifs, qui à ces commencemens du Christianisme firent tous leurs efforts pour brouïller l'Evangile avec la loi, & mesler Moyse avec Iesus-Christ; taschans sous divers pretextes plausibles d'introduire parmi les fideles la circoncision, & l'observation des autres ceremonies du vieil Testament. Ce furent ces miserables, qui gâterent les Eglises de Galatie, y meslans le pernicieux levain de leur fausse doctrine, comme il paroist par la divine Epître, que saint Paul leur écrit; où ce grand serviteur de Dieu brûlant du zele de la maison de son Seigneur dispute au long contre ces imposteurs avec une vehemence & evidence Apostolique. Ils s'estoient aussi adressés aux Philippiens, bien qu'avec un succés tout different, ces fideles ayans courageusement resisté à leur seduction, & constamment retenu la doctrine de saint Paul en son entier. Mais comme l'amour est une chose pleine d'apprehension, l'Apôtre craignant, que les artifices de ces imposteurs ne fussent à la longue quelque impression

A ij

dans les cœurs de ses chers disciples, il les avertit dans ce chapitre de s'en donner garde. Ci-devant il a armé leur foi contre les persecutions, & les vices du monde: Maintenant il la fortifie contre les artifices de l'erreur. Et comme dans le premier traité il leur a présenté Iesus-Christ, dans l'humilité & la gloire duquel nous avons tres-abondamment & les consolations necessaires contre les souffrances, & les preservatifs cõtre le vice; aussi le leur propose-il encore dans ce second, comme une source inépuisable de justice & de verité contre tous les pretextes de l'erreur. Il y melle aussi son propre exemple, qui ayant tous les avantages, dont ces faux docteurs faisoient montre, en une beaucoup plus grande mesure qu'eux, avoit neantmoins volontairement renoncé à tout pour estre treuvé en Iesus-Christ. Puis ayant exhorté les Filippiens à la modestie, à la concorde, & à l'imitation de sa conversation, & de son procedé, & ayant decouvert les ordures de ces mauvais ouvriers, qui ne songeoient qu'au ventre, & à l'aïse de la chair, il conclut en leur remettant devant les yeux la

dignité des Chrétiens, & l'excellence de leur condition, qui n'ont plus rien de commun avec la terre, puis qu'ils sont bourgeois du ciel, d'où ils attendent Iesus-Christ leur Seigneur, & sa bien-heureuse immortalité. C'est là, chers Freres, le sujet, & le sommaire de ce chapitre; qui sera desormais, s'il plaît au Seigneur, la matière de nos actions. Pour cette heure nous tascherons de vous en exposer la premiere partie, contenue dans les trois versets, que vous avés ouïs; & pour y proceder avec ordre nous considererons premiere-ment la consolation, que l'Apôtre donne d'entrée aux Filippiens, & qui est comme la conclusion de tout le chapitre precedent, & le fondement de celui-ci. *Au reste (dit-il) mes Freres, enjoysses vous au Seigneur.* Puis une brieve excuse, qu'il leur fait de leur rebattre plusieurs fois mesmes enseignemens, *Il ne m'est point grief (dit-il) & c'est vôtre secreté, que je vous écrive mesmes choses.* En troisieme lieu nous verrons la grave & serieuse remontrance qu'il leur fait, de se donner garde des faux Apôtres. *Prenés garde aux chiens (dit-il) prenés*

6 *Sermon I. sur le 3. chapitre
garde aux mauvais ouvriers; prenés garde
à la concision. Et en quatriesme & der-
nier lieu nous peserons la raison qu'il
ajoute: Car (dit-il) ce sommes nous, qui
sommes la circoncision; voire nous, qui ser-
vons à Dieu en esprit, & qui nous glori-
fions en Iesus-Christ, & qui n'avons point
confiance en la chair.*

Quant au premier point, où l'A-
pôtre commande aux Filippiens de
s'éjouir au Seigneur, quelques uns le rap-
portent simplement à ce qu'il disoit
dans le chapitre precedent de l'envoi,
& de la guetison, & du zele d'Epa-
frodite, & de son propre contentement
au milieu de ses liens, & de sa ferme
resolution à vivre, & à mourir gaye-
ment pour l'Evangile; comme s'il di-
soit à ces fideles; Puisque vos affaires,
& les miennes sont en tel état; que
reste-il sinon, que vous viviez contents?
& cueilliés de ces benefices de Dieu
une joye pure, & spirituelle, & digne
de ce souverain, & celeste Seigneur,
que vous servés? Mais j'estime qu'outré
cela il regarde principalement à ce
qu'il avoit ci-dessus enseigné de l'hu-
miliation du Seigneur, & de la gloire

où il a été élevé, & de la providence avec laquelle il gouverne toutes choses; concluant de là que puis qu'ils ont l'honneur d'appartenir à un tel Seigneur, & d'estre en lui par la foi de son Evangile, ils n'ont delormais qu'à se reposer, & à se réjouir en la possession d'un si riche tresor, sans s'étonner ni s'attrister pour les accidens, qui leur arrivent, ou les menacent d'ailleurs. C'est ce que signifie le mot *au reste*, dont il use au commencement pour lier son propos avec ce qui precede; que puis qu'ils sont fondés en Jesus-Christ, & leur salut assuré en lui, ils n'ont pour le surplus, qu'à y perseverer constamment, & à jouir durant tout le reste de leur vie du contentement, que leur doit apporter un si accompli bon-heur; cherchant & trouvant en Jesus-Christ la consolation de tous ennuis, & la paix & la joye necessaire à leurs ames au milieu de leurs épreuves. Car Satan par les troubles, qu'il suscite aux fideles, tasche d'aigrir leurs sens, & de leur rendre le nom, & l'Evangile du Seigneur desagteable. Mais l'Apôtre veut,

que nous goûtions tellement la grâce de Dieu, que ce divin sentiment nous addoucisse toutes choses, & retienne la joye en nous au milieu de toutes les craintes, peines, & afflictions de cette vie. En effet si nous avons Iesus-Christ vraiment habitant dans nos cœurs par foi; il n'y aura douleur, travail, ni calamité, capable de troubler, ni d'alterer nôtre contentement. Car en lui se treuve richement la plénitude de tout bien, & la delivrance de tout mal. Que l'enfer & le monde ôtent au fidele tout ce qu'il a de biens en la terre; qu'ils le plongent dans les plus facheux maux; ils ne sçauroient lui ôter sa joye, puis que Iesus-Christ lui demeure, le Prince de la paix; le Pere de l'eternité, l'Auteur de toute grace; qui conserve ceux, qui le possèdent, dans les feux, & dans la mort mesme; & malgré les efforts de tous leurs ennemis, defend & maintient la vie, la felicité & l'immortalité, qu'il leur a donnée. Réjoüissés vous donc en lui, Freres bien-aimés. Fermés les yeux à tous autres objets. Ne regardés, que celui-ci. Considerés la grace, qu'il vous a faite; & il ne sera pas possible,

quë cette veüë ne vous apporte un vrai, & solide contentement. Ce Seigneur a appaisé la colere de Dieu; il vous l'a rendu propice & favorable: Il a aneanti la malediction de la loi; Il a vaincu la mort: Il vous a ouvert le ciel; Il vous a faits enfans de Dieu, bourgeois, & freres des Angos. Il s'est uni lui mesme à vous, & a meslé son sang & son esprit avec le vôtre; de sorte que desormais vous estes ses membres, sa chair, ses os, & ses coheritiers. Vous avés part en son royaume, & en sa gloire. Mais nous aurons quelque part avec l'aide de Dieu une autre occasion de traiter plus amplement de la joye du Chrétien sur le chapitre suivant, où l'Apôtre nous repete ce mesme commandement en plus forts termes, *Ejouïssés vous tousjours au Seigneur; & de rechef vous dis-je éjouïssés vous.* Pour ce texte, j'ajouterai seulement, que S. Paul fonde ici secretement l'exhortation, qu'il fait en suite aux Filippiens, de se donner garde des faux ouvriers de la circoncision; étant evident, que si ces fideles s'éjouïssent au Seigneur, comme il leur

ordonné; s'ils se reposent en lui, comme sur un fonds, où ils treuvent tout contentement, ce sera en vain, que ces gens les presseront de mesler les observations de Moyse avec l'Evangile. Car toutes ces additions de ceremonies, soit Mosaiques, soit autres, que les faux docteurs ont tousjours tasché d'introduire en la religion des Chrétiens, ne procedent, que du dégoust, qu'ils ont de Iesus-Christ. Il leur semble, que Iesus-Christ est une chose trop simple, & trop nuë. C'est pourquoi ils veulent l'étoffer de leurs inventions; & accusent ceux, qui se contentent de Iesus-Christ seul, de dépouïller la religion de ses necessaires ornemens. C'étoit la maladie des Israëlitites dans le desert, qui dédaignoient la manne de Dieu, comme une viande trop mince; & convoitoient la chair, & les oignons d'Egipte. Ces Juifs, dont se plaindra ci-après l'Apôtre, méprisoient semblablement la simplicité du Seigneur Iesus, la vraie manne descenduë du ciel, & desiroient d'y joindre Moyse, & son service charnel. Et c'est de là mesme, que vient le desordon-

né appetit de ceux , qui aujourd'hui ajoutent à l'Evangile du Seigneur tant de traditions , & de ceremonies humaines. C'est donc tres-prudemment, que l'Apôtre pour garantir les fideles de cette maladie , leur propose Iesus-Christ ici , & dans l'épître aux Colossiens, comme une source de joye, comme un tresor de tout bien , où habite corporellement la divinité, & qui dans sa simplicité contient toutes les graces, & richesses , dont nous avons besoin. Ayant jetté ce fondement il vient à l'avertissement , qu'il leur donne de se garder du levain des faux docteurs. Mais avant que de le proposer , il use d'une brieve preface , qu'il nous faut maintenant considerer en second lieu; *Il ne m'est point grief (leur dit - il) & c'est vôtre seurreté , que je vous écrive mesmes choses.* Ces choses, dont il parle se pourroient bien rapporter generalement à tous les points de doctrine, qu'il a ci-dessus touchés, ou qu'il touchera ci-aprés dans cette épître. Mais il vaut mieux les restreindre particulièrement à l'avertissement , qu'il leur va donner de se garder des corruptions

des faux Apôtres. Il n'est pas nécessaire de supposer, qu'il leur eust écrit une autre lettre avant celle-ci, où il eust desja traité de ce mesme sujet. Il suffit de dire, qu'il leur en avoit parlé durant, qu'il étoit au milieu d'eux, leur recommandant, comme il faisoit ordinairement à ses autres disciples, de ne point prêter l'oreille à ces imposteurs, qui vouloient remettre les Chrétiens sous le joug de la loi Mosaique. Cela presuppôsé il va au devant d'une pensée, qu'eussent peu avoir les Philippiens, que c'étoit inutilement, qu'il prenoit la peine de repeter encore en sa lettre les mesmes leçons, qu'il leur avoit desja autresfois données de vive voix; Non, dit-il, ô fideles. Il n'est ni grief pour moi, ni inutile pour vous, que je vous represente une mesme chose plusieurs fois. Il y va de vôtre seureté. Ce travail sert à mettre vôtre foi hors de danger, & à l'asseurer de tout point contre les tentations, & les assauts de l'ennemi. Car la pesanteur de nos esprits est si grande en ce qui regarde le salut, que nous passons aisément ce qui ne nous est dit, qu'une fois; ou

du moins nous imaginons, quē ce n'est pas chose fort necessaire. De peur que son silence ne mist la foi des Filippiens en ce hazard, il ne dedaigne point de leur reïterer encore les mesmes avertissemens, qu'ils avoient desja ouïs de lui autresfois. En quoi il donne une belle leçon & à ceux, qui enseignent, & à ceux, qui écoutent dans l'Eglise, de ne point s'ennüier les uns de repeter, & les autres d'ouïr plusieurs fois une mesme chose. Pour les premiers, puis que Dieu les a établis pasteurs de ses troupeaux; ce n'est pas assés, qu'ils presentent une fois, ou deux à leurs brebis la pâture de la parole celeste, ou qu'ils chassent une fois, ou deux, le loup de leur bergerie. Il faut qu'ils continüent ces devoirs jusques au bout sans se lasser. Car puis que le larron veille nuit & jour pour la destruction de l'Eglise; puis qu'il ne se rebute point, & revient tousjours, se presentant impudemment, & nous battant incessamment les oreilles de mesmes impostures, & seductions; il est bien raisonnable, qu'à l'opiniâreté de son effronterie nous opposions une

indefatigable vigilance; à l'importunité de ses mensonges la constance de la verité; & que nous ayons pour vôtre salut autant d'ardeur & de zele, qu'il a de passion pour vôtre ruine. Et quant à vous, Fideles., au lieu de vous ennuyer de l'instance de nos soins, & de la reiteration de nos devoirs, prenés les en bonne part, vous souvenant, que c'est pour vôtre seureté, que nous en usons ainsi. N'ayés pas les oreilles si delicates, que de ne pouvoir souffrir, que l'on vous repete plus d'une fois des leçons si necessaires. Joint que la vie de la plupart ne tesmoigne, que trop visiblement, que quelque souvent qu'elles leur ayent été proposées, ils ne les ont pourtant pas encore bien comprises. Nous ne sçaurions trop vous dire ce que vous ne sçauriés assés apprendre. Et si l'Evangile du Seigneur ne peut estre trop souvent dans vos cœurs, il est évident, qu'il ne peut non plus estre trop souvent dans nos bouches.

Mais l'Apôtre apres avoir ainsi préparé l'audience des Filippiens, leur propose enfin le saint, & salutaire avertissement, qu'il leur vouloit donner contre

lès corruptions des faux docteurs, en ces mots; *Prenés garde aux chiens; Prenés garde aux mauvais ouvriers; prenés garde à la concision.* Nous avons desja dit, qu'il en veut ici à ceux d'entre les Juifs convertis, qui pressoient l'observation de la loi Mosaique, & des ceremonies qu'elle ordonne, la circoncision, & autres semblables, comme necessaires aux Chrétiens pour estre justifiés devant Dieu; les mesmes contre qui il dispute au long dans les épîtres aux Galates, & aux Colossiens. Et les paroles, & les pensées, qu'il emploie ici, vous le découvriront incontinent; étant clair, qu'elles conviennent parfaitement à ces gens-là, & ne se peuvent rapporter à d'autres. Il leur donne trois qualités remarquables; les nommant premieremēt *chiens*; & puis en second lieu *mauvais ouvriers*; & finalement *la concision.* Le *chien* est en toutes langues l'image & le simbole de l'impudence; & le plus ancien des Poëtes Payens donne des yeux de chien à un homme, pour signifier une extreme

Homere)

de cét animal en mauvaise part, pour dire un profane; un pecheur effronté, qui se prostituë impudemment à l'ordure des vices sans avoir honte ni de Dieu, ni des hommes. Et c'est ainsi que s'entend ce mot en la defense, que le Seigneur

Matth. 7. 6. fait à ses disciples *de donner les choses saintes aux chiens* : & dans le dernier

Apoc. 22. 15. chapitre de l'Apocalypse, où le saint Esprit bannit de la cité celeste *les chiens, & les empoisonneurs, & les paillars, & les meurtriers, & les idolatres, & quiconque aime, & commet fausseté.* Dans le livre

Proverbe 26. 11. des Proverbes, & en la seconde épître de saint Pierre ceux qui retombent plusieurs fois dans une mesme vilenie sont aussi comparés à des chiens : *Comme le chien retourne à son vomissement; ainsi le fol reïtere sa folie.* Et nôtre Seigneur

donne le mesme nom aux Payens, vivans hors de la communion de Dieu, & de ses Saints, quand il dit à la Cananenne, *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfans, & le jeter aux chiens;* soit pour leur ignorance, & brutalité, soit pour leur profaneté. Car la loi mettoit le

Deuter. 23. 18. chien entre les animaux immondes; jusques-là, que le prix que l'on tiroit de

la

la vente d'un chien, étoit en abomination au Seigneur. Toutes ces raisons conviennent aux faux docteurs, que l'Apôtre nomme *chiens* en cet endroit. Car leur impudence étoit évidente en ce qu'ils dementoient hardiment les vrais ministres de Dieu, & osoient rétablir ce que Jésus-Christ avoit aboli. Ils étoient aussi retombés dans leur première erreur; puis que de Juifs s'étans faits Chrétiens, ils retournoient encore au Judaïsme, le voulans broüiller avec l'Evangile. Et enfin par ce moyen ils se jettoient eux mêmes hors de la communion de Dieu, & de son sanctuaire, nul ne pouvant désormais y avoir part, que ceux qui le servent en esprit, & en vérité. Mais il y a grande apparence, que saint Paul en les appellans *chiens* note particulièrement cette sale, & honteuse gloutonnie, qu'il taxe ci-dessous expressement, en disant vers la fin de ce chapitre, que *le ventre est leur Dieu, & leur gloire la confusion, & qu'ils ne respiroient que les choses terriennes, étans ennemis de la croix de Christ*. D'où il paroist, que quelques beaux, & specieux que fussent les pretextes de

ces gens, neantmoins au fonds cè n'étoit que le ventre, & la chair qui les menoit. C'est cette honteuse humeur, & cette profane, & sensuelle brutalité, que signifie particulièrement le nom de chiens, qui leur est ici donné; pour dire, que c'étoient de vilaines bestes, sales & goulues, qui n'abbayoient contre la saine doctrine, que pour les interests de leur ventre. Esaye appelle pour une semblable raison les mauvais docteurs de son temps, *des chiens goulus, qui ne sçavent que c'est d'être fous.* Le second tiltre que leur donne l'Apôtre, est qu'il les appelle *mauvais ouvriers.* Je ne voudrois pas nier absolument, qu'en les nommant ainsi il ne fasse quelque allusion à ce que ces gens crioient sans cesse *les œuvres,* pretendans, que c'est par elles, que l'homme est justifié devant Dieu. Mais neantmoins il me semble beaucoup plus convenable de dire, que saint Paul entend simplement de blâmer, & de rejeter la peine qu'ils prenoient de prescher, & de courir çà & là; parce que tout cela ne se faisoit qu'à mauvais dessein, & avec un triste, & malheureux succès, tant pour eux, que

Et. 56. II.

pour les autres. Ils travailloient, mais pour arracher ce qui avoit été bien, & heureusement planté; pour semer des venins, & pour persuader des erreurs. Ils travailloient; mais à la ruine des ames; comme Satan, qui tracasse par le monde, & rode à l'entour de l'Eglise pour tenter, & faire perir les hommes; Comme les Scribes, & les Farisiens, qui tournoient la mer, & la terre, pour rendre leurs profelites fils de la geenne au double. Car il y a toujourns au monde quantité de tels ouvriers, qui se donnent bien de la peine pour ne rien faire qui vaille, & qui nommément sous ombre d'edifier l'Eglise, broüillent & ruinent toutes choses. Malheureux ouvriers, qui de tant de soins, & de veilles, qu'ils perdent dans ces imaginaires desseins, ne moissonneront autre fruit, que leur damnation, & la confusion de ceux, qui s'amusement à leurs impostures. Il vaudroit infiniment mieux, & pour eux, & pour les autres, qu'ils demeurassent toute leur vie les bras croisez dans une profonde oisiveté, que de se consumer ainsi dans un si pernicieux travail. Enfin l'Apôtre nomme ces faux docteurs,

40 *Sermon 1. sur le 3. chapitre*
 qu'il a entrepris *la concision* & enés garde
 (dit-il) à *la concision*. Ce mot n'est pas
 en usage dans notre langue. Mais nos
 Bibles l'ont nécessairement retenu pour
 nous représenter en quelque sorte l'ele-
 gance, & la grace des termes de l'ori-
 ginal, & conserver la ressemblance, qui
 se trouve entre le mot qui veut dire *circu-*
cision, & celui dont l'Apôtre a ici
 usé, qui signifie retrancher, tailler, & dé-
 chiquer; & que nous avons traduit *con-*
cision d'un terme Latin, approchant
 comme vous voyés, de celui de *circumci-*
sion. Ces faux Docteurs tenoient les
 ceremonies de Moïse, & particuliere-
 ment la circoncision; le sceau de l'an-
 cienne alliance, la livrée, & la marque
 de ceux qui y avoient part; de si grande
 importance sous la loi, que la religion
 du Sabbat, l'une des plus venerables
 ceremonies du premier peuple; lui ce-
 doit, estant permis de circoncire les en-
 fans le jour du Sabbat (auquel autre-
 ment toute œuvre & travail de la main
 étoit defendu) quand il se rencontroit,
 que c'étoit le huitiesme jour de la nais-
 sance d'un enfant. De là vient que sou-
 vent toute la nation des Juifs est ap-

pellée *la circoncision*; comme de la plus illustre, & plus nécessaire marque. C'est pourquoy ces faux docteurs en retenant encore l'usage parmi les Chrétiens, pouvoient estre appellés de ce mot, & peut estre mesme qu'ils s'en glorifioiēt; se nommans & ceux de leur secte *la circoncision*; comme s'il n'y eust eu qu'eux, qui eussent été dans l'alliance de Dieu. Saint Paul pour rabbatre leur presumption, au lieu de ce glorieux nom de *circoncision*, leur en donne un autre, approchant bien de celui-là, quant au son, & au nombre des sillabes, mais tres-different quant au sens. Car il les appelle *la concision*, comme qui diroit *les taillés*, ou *les retranchés*; & non *la circoncision*; voulant dire que par leur doctrine, & par la pratique de cette ceremonie, au lieu de mettre les hommes en l'alliance du Seigneur, ils les en retranchoient, & déchiroient malheureusement l'Eglise, au lieu de l'unir à son Seigneur: cette coupeure, qu'ils faisoient au corps de leurs miserables disciples, étant non le simbole de leur renoncement à la chair, & du retranchement des convoitises du peché, comme autre-

fois durant le temps de la première alliance; mais plutôt un signe, & un sceau de leur renoncement à Iesus-Christ, & des playes, & des brèches, qu'ils faisoient dans le Christianisme. C'est une elegance à peu près semblable à celle de quelques uns des docteurs de Rome, qui décrivant la vie de quelques uns de leurs Papes, qu'ils avoient avoir été tres-méchans, & tres-pernicieux à l'Eglise, les appellent non *Apostoliques* (qui est le titre que les Papes se donnent ordinairement) mais *Apostatiques*. Tel étoit le jeu d'un docte homme de notre nation, qui parlant du Pape Boniface VIII. assés connu pour ces excés contre cette Couronne, le nommoit toujours *Maliface*, au lieu de Boniface. Cette figure est assés ordinaire dans les compositions des bons Auteurs; & les maîtres de la Retorique la nomment communement *Paronomasie*. C'est donc ainsi que saint Paul appelle ces faux docteurs Judaïsans, *la concision*, & non *la circoncision*. Surquoi nous avons trois remarques à faire avant que de passer outre: la première sur les mots, & les deux autres sur les choses mêmes.

Gene-
brard en
sa Croni-
que, a 901.

M. Servin

Quant aux mots, cét exemple nous apprend, que les organes du S. Esprit ne dedaignent point la grace, que les allusions, & les rapports des paroles donnent au langage, pourveu que telles gentillesces demeurent dans les termes de la gravité, & bien-seance, sans tomber dans l'affeterie, ou dans la bouffonnerie; toutes deux indignes d'un honneste homme, & plus encore d'un serviteur de Dieu. Ainsi voions nous, que souvent ailleurs l'Apôtre dresse de belles, & elegantes oppositions de plusieurs paroles, & pensées; qu'il va mesme quelquefois chercher les ornemens de son langage jusques dans les secrets de l'Ebreu, & du Siriaque: comme par exemple, quand il dit quelque part, que *la loüange du vrai Iuif est de Dieu*; faisant ^{Rom. 2. 29.} evidemment allusion à l'origine de ce nom *de Iuif*, qui en Ebreu signifie *loué*; & ailleurs il dit, que *nos afflictions produisent en nous un poids de gloire*: regardant sans doute au nom *de gloire*, en la langue Siriaque, où il signifie *un poids*, ^{2. Cor. 4. 17.} ou une *peçanteur*. Le Profete Esaye entre les écrivains du vieil Testament s'est tellement pleu à cette sorte d'orne-

mens, qu'à peine y a-il aucun des Auteurs du siecle, dont le langage soit plus fleuri, & plus abondant en telles figures, & allusions. D'où paroist combien peu est raisonnable le chagrin de ceux, qui veulent entierement bannir cette sorte de graces de la bouche & des écrits des serviteurs de Dieu. Mais il nous faut en second lieu beaucoup plus soigneusement remarquer l'inutilité, ou pour mieux dire le venin des choses, que l'on presse en la Religion sans l'ordonnance de Dieu. Il a voit autrefois institué la circoncision; il l'avoit donnée à Abraham, & depuis recommandée aux Israélites par Moysé. C'estoit le seau de la justice de Dieu, & le Sacrement de son alliance. Et neantmoins depuis que Iesus-Christ eut aboli la loi charnelle, & établi le culte divin en esprit, & en verité, la circoncision devint une *con-*
cision; un retranchement, & non plus une union. Telle est sans doute la nature de toutes les autres ceremonies, comme l'abstinence des viandes, la distinction des jours. Desormais ce ne sont plus les livrées du peuple de Dieu, ni les marques de sa foi, ni les seaux de

notre union avec lui. Ce sont de vaines bigarrures, qui ne sont bonnes, qu'à déchirer le corps du Seigneur, à navrer la conscience, & à ruiner plustost qu'à édifier. Enfin nous avons encore ici à remarquer la sainte vehemence de l'Apôtre contre les faux docteurs, qu'il nomme *chiens, mauvais ouvriers, & coupeurs*, ou *roigneurs* : titres extrêmement picquans ; pour nous apprendre, que là où il est question de l'Eglise, & de la verité de Dieu, nous ne devons nullement regarder d'un œil indifferent ceux, qui la troublent, mais les tenir pour ce qu'ils sont en effet ; à sçavoir de pernicieux, & malheureux organes de Satan, Seulement faut il prendre garde, que sous couleur de zele nous ne nous laissions jamais emporter dans les excès de la haine ; retenant tellement nos cœurs, & nos langues, qu'en la juste indignation, que nous concevons contre les attentats de telles gens, nous tesmoignons tousjours nôtre charité envers leurs personnes, non pour supporter, & moins encore pour suivre leur doctrine ; mais pour desirer & procurer leur salut, au-

tant qu'il nous est possible. Car au reste l'Apôtre commande aux Filippiens de prendre garde à ceux, qu'il leur a ainsi décrits; & mesme pour leur montrer, combien il importoit à la gloire de Dieu, & à leur salut de fuir telles pestes, il repete ce mot par trois fois, *Prenés garde aux chiens, prenés garde aux mauvais ouvriers; prenés garde à la concision.* Ce devoir comprend deux parties; l'une que nous sçachions reconnoître ces mauvais ouvriers d'avec les bons; & l'autre, que les ayans reconnus nous fermions l'oreille à leurs enseignemens, & rompions promptement avec eux, nous retirans de leur communion. Le mot ici employé par l'Apôtre se rapporte precisement au premier de ces devoirs; signifiant proprement voir, & regarder, & considerer une chose pour la reconnoître, & la discerner d'avec les autres. C'est ce que S. Iean nous ordonne si soigneusement, *Bien-aimés. (dit-il) éprouvés les esprits s'ils sont de Dieu; & S. Paul* veut ailleurs, *que nous éprouvions toutes choses pour retenir ce qui est bon; & le Seigneur donne nommément cette*

1. Iean 4.
1.

1. Theff.
5. 2.

marque à ses brebis, qu'elles connoissent sa voix, & la discernent d'avec celle de l'étranger. D'où paroist premierement, que c'est par la doctrine, que les docteurs doivent estre discernés, & non au contraire, comme on le pretend à Rome, la doctrine par les docteurs. Et secondement, que les brebis du Seigneur ne sont pas de l'ordre de celles du Pape, qui reçoivent à yeux clos ce qui leur est présenté, sans l'examiner, ou le reconnoistre; qui ne regardent, que la mitre, & le rocquet, & non la voix, ou la predication des Docteurs. Quant à l'habit, certainement le Seigneur nous a avertis, qu'il trompe souvent; que les loups se déguisent en brebis, & que les Anges de Satan se vestent quelquesfois de lumiere. Mais la verité est une chose certaine, & immuable, & qui ne peut jamais abuser. C'est celle-là, qu'il faut sçavoir, & à laquelle il faut examiner les doctrines, qui nous sont présentées, si nous voulons nous rendre capables d'obeir à l'Apôtre, c'est à dire de reconnoistre les mauvais ouvriers, & nous garder de leurs impostures. Mais ce

commandement de l'Apôtre foudroie pareillement l'absurdité, & l'impiété de la nouvelle méthode, qui lie les sens, & éteint la lumière des raisonnemens, ne voulant pas que nous recevions pour assurée aucune des vérités, que nous aurons reconnuës par leur ministère. Car comment pouvoient les Philippiens discerner les faux Apôtres, d'avec les vrais, sinon en leur appliquant les marques ici données par S. Paul? & comment pourront aujourd'hui les Chrétiens reconnoître leur foi d'avec les opinions contraires, sinon en les confrontant chacun avec ses règles, c'est à dire en raisonnant? Et il ne faut point repliquer, que l'Eglise nous tirera de cette peine. Car premièrement, quelle que soit cette Eglise, je ne puis ni m'assurer, qu'elle soit l'Eglise, ni recevoir le témoignage, qu'elle rend d'une doctrine, autrement, que par l'entremise de mon entendement; de façon, que si tout ce qui se fait par son entremise est fautif, & incertain, il est clair, que de tout ce que déposera l'Eglise je n'en pourrai avoir aucune créance ferme, & assu-

rée. Puis il est question de l'Eglise
 mesme, ces mauvais ouvriers, que l'A-
 pôtre nous commande de reconnoistre,
 s'en attribuant le titre, souvent aussi
 hardiment, que ceux, qui sont la vraie
 Eglise en effet. Et enfin supposé & non
 accordé (ja n'avienne) que la compa-
 gnie de ceux, qui suivent le Pape, soit
 la vraie Eglise; comment pourrois-je
 sçavoir quel est au vrai son sentiment
 sur chaque point de doctrine, veu que
 l'on en parle differemment? Par exemple
 Il se presente un Docteur, qui recom-
 mande la lecture de la sainte Bible au
 peuple. Pour sçavoir si c'est un bon,
 ou mauvais ouvrier, vous recherches
 ce que dit là dessus l'Eglise Romaine.
 D'abord il vous semblera, qu'elle con-
 damne cét usage, lisant, que les Papes,
 qui en sont les chefs, disent, que de
 permettre cette lecture de la Bible en
 vulgaire indifferemment à tous apporte
 plus de domage, que de profit; &
 la defendent en suite à tous leurs peu-
 ples, *sans* (disent-ils) que ladite lecture
 pourra estre permise à ceux, à qui l'E-
 vesque, ou l'Inquisiteur avec l'avis du
 Curé, ou du Confesseur la jugera non dom-

Regle 41
 sur l'in-
 dice ex-
 purg. à la
 fin du Ca-
 tile de
 Travaux

Observ.
sur la 4.
regie.

mageable ; les Papes suivans ajoutans encore dans l'observation, qu'ils font sur cette regle, que les Evêques, Inquisiteurs, ou superieurs des religieux ne doivent pas pretendre, que par là leur soit de nouveau attribuée autorité de donner licence d'acheter, lire, ou garder la Bible en langue vulgaire, tel pouvoir (à ce qu'ils disent) leur ayant été ôté jusques à maintenant par le mandement, & l'usage de la sainte Romaine, & universelle inquisition; ce qu'ils veulent estre inviolablement observé. Et les Cardinaux Bellarmin, & Hosius avec la plus part des plus fameux écrivains de leur communion en ont parlé, & disputé en mesme sens. Et neantmoins d'autres Docteurs nouveaux venus nient fort, & ferme, que leur Eglise defende à leur peuple la lecture de la Bible en langue vulgaire, & dementent hardiment ceux qui le croient, & le disent sur le témoignage de leurs Papes. Ainsi sur le point des images ils accusent de mal entendre leur opinion ceux qui croient, qu'ils leur deferent plus d'honneur, que l'on ne fait au volume de

la Bible, & aux chandeliers, & luminaires employés dans l'usage de la religion; bien que leur dernier Concile les oblige à se découvrir la teste, & à se prosterner devant les images; & que leur usage public leur defere beaucoup plus encore. Semblablement sur l'assurance d'estre en la grace de Dieu, l'un vous dira, que leur Eglise la croit; & les autres, qu'elle la condamne; & ainsi sur plusieurs autres point. Comment une chose si obscure, & si douteuse reglera elle le jugement, que vous devés faire des Docteurs particuliers? Laissans donc là toute cette incertitude tenons nous à la verité de Dieu, revelée en ses Ecritures, la seule constante, & immuable regle de nôtre foi, nous gardant de tous ceux qui la choquent, ou qui y ajoutent, comme de mauvais ouvriers.

Mais il est temps de venir à la dernière partie de nôtre texte, où l'Apôtre pour justifier, qu'il a eu raison de donner aux faux docteurs le titre de *concision*, comme qui les appelleroit *roigneurs*, ajoute que c'est à nous qu'appartient la vraie *circconcision*; Car (dit-il)

c'est nous, qui sommes la circoncision, voire nous, qui servons Dieu en esprit, & qui nous glorifions en Jesus-Christ, & qui n'avons point confiance en la chair. Il est evident, qu'il parle ici des vrais Chrétiens, qui embrassans avec une vive foi la discipline de l'Evangile, servent Dieu en esprit & en verité, mettrons toute leur confiance en son Fils, & non en aucune chose charnelle. Comment dit-il de ces gens, qu'ils font la circoncision? Chers Freres, il le faut prendre, comme ce qu'il dit d'eux mesmes ailleurs, qu'ils sont la semence d'Abraham, & l'Israël de Dieu, pour signifier non qu'ils soyent Juifs, à proprement parler, descendus des Patriarches selon la chair, mais bien qu'ils ont par là foi en Jesus-Christ toutes les prerogatives de l'ancien peuple, & qu'ils font (ainsi que parle S. Pierre) la nation sainte, & la royale sacrificature du Seigneur; toute la dignité du premier Israël ayant été derivée, & transférée de lui en l'Eglise des Chrétiens par nôtre Seigneur Jesus-Christ. Ici semblablement il entend, non que les Chrétiens sont circoncis à parler proprement,

2. Pier. 2.

prémement, & littéralement ; mais bien, qu'ils ont par devers eux tous les avantages, & tous les salutaires effets, que donnoit, ou signifioit autresfois la circoncision. Elle étoit le sceau de l'alliance de Dieu ; elle incorporoit en son peuple, & en la communion de sa république tous ceux, qui la recevoient. Iesus-Christ a donné l'une & l'autre de ces graces à ceux, qui croient en lui. Certainement ils ont donc la circoncision ; ils en ont l'effet, la vertu, & l'excellence, bien qu'ils n'en ayent pas le caractère littéral. Car c'est une façon de parler fort ordinaire dans les Ecritures de donner à une chose le nom de celle, dont elle a la dignité & la valeur, bien qu'à proprement parler elle n'en ait pas la forme : comme quand Esaye dit, que l'aumône & la beneficence sont le vrai jeusne choisi par le Seigneur, pour signifier, qu'elles ont toute l'excellence & la valeur, que l'on attribuoit au jeusne. Et quand le Seigneur Iesus dit, que celui qui fera la volonté de son pere celeste est son frere, & sa sœur, & sa mere ; pour dire, qu'il le tient en mesme rang, qu'il l'aime, & le considere au-

Es. 58. 5.

Matth. 23. 50.

C

tant que s'il étoit son frere, ou sa soeur,
 ou sa mere. Et ailleurs que celui, *qui se
 sera humilié soi mesme sera le plus grand au
 royaume des cieus*; c'est à dire qu'il aura
 toute la dignité & l'excellence, que cō-
 cevoïent les disciples par cette primauté,
 dont ils disputoïent entr'eux. Mais cette
 fasson de parler, qui d'elle mesme est
 belle & elegante, l'est encore davantage,
 quand entre les sujets, dont on échange
 les noms, il y a quelque rapport ca-
 pable de fonder cette communication.
 Et c'est ce qui se treuve en cét endroit,
 Car bien que le Chrétien ne reçoive
 pas la vieille circoncision en sa per-
 sonne, il y souffre neantmoins un cer-
 tain retranchement, qui peut ainsi estre
 nommé, comme étant la verité, le mis-
 tere, le sens, & l'effet de l'autre circon-
 cision. Et pour le bien entendre il faut
 sçavoir, que la *circoncision* d'Israël n'étoit
 pas simplement la coupeure, ou le re-
 tranchement qui se faisoit en la chair.
 A ce compte les Ismaélites, & quelques
 autres peuples profanes, qui se cou-
 poient le prepuce, aussi bien que les
 Juifs, eussent eu le sacrement de la
 circoncision. Mais c'étoit un mistere
 se rapportant au retranchement de tout

c'est qu'il y a de charnel en l'homme. C'étoit là sa vérité & son vrai sens; comme Moïse le signifioit disant aux Israélites, *que le Seigneur circonciroit leurs cœurs, afin qu'ils l'aimassent de tout leur cœur.* Et Jeremie, quand il commande aux Juifs, *qu'ils soyent circoncis à l'Eternel, & qu'ils ôtent le prepuce de leurs cœurs.* Et S. Paul plus clairement, *que celle-là n'est pas la circoncision, qui se fait par dehors en la chair; mais celle, qui est du cœur en l'esprit, & non point en la lettre.* Ainsi le mystere, & la vérité de la circoncision corporelle n'étoit autre chose, qu'un renoncement à la chair, & au sang, le Juif faisant profession par cette ceremonie de retrancher de son ame toutes les convoitises, pensées, & affections charnelles, pour servir désormais, non la chair, & le sang, mais Dieu, qui est esprit, & vérité; pour s'attacher à lui, & se glorifier en lui, & y mettre toute sa confiance, & non en l'homme, ni en cette chair, que nous aimons, & dont nous faisons naturellement toute nôtre gloire. Et c'est là justement *la circoncision*, que S. Paul nomme *en esprit*, &

Deuter. 30. 6.

Jer. 4. 4.

Rom 2. 28. 29.

Col. 3. 3.

qu'il appelle ailleurs *non faite de main*. Or que le Chrétien souffre cette sorte de retranchement, quand il entre en la discipline de Iesus-Christ, il est evident. Car au lieu que la circoncision externe ne retranchoit, qu'une petite partie de la chair, le Chrétien (comme dit tres-elegamment l'Apôtre) *dépouille le*
corps entier des pechés de la chair; &
comme dit le mesme ailleurs, il l'a cru-
cifié avec ses affections, & convoitises; &
l'ayant coupée, & transpercée avec le
glaive, non de Moÿse, mais du vrai Io-
sué, avec les clous, & les épines de Ie-
sus-Christ, il la jette arriere de lui, &
l'enterre dans le sepulcre du Seigneur.
 Et c'est ce qu'entend ici le saint Apôtre, ayant choisi pour décrire les vrais Chrétiens les fonctions de nôtre religion, qui se rapportent à cette circoncision spirituelle, disant *que c'est nous qui sommes la circoncision, nous (dit-il) qui servons à Dieu en esprit, & qui nous glorifions en Iesus-Christ, & qui n'avons point confiance en la chair.* Par le service de Dieu en esprit, il entend le culte spirituel, établi par Iesus-Christ en son Evangile, consistant en la foi, & en

1^{er} mesme

Gal. 5. 24

l'amour de Dieu, & en la pratique continuelle de la piété, de la charité, & des autres vertus, qui en dependent, & non plus en exercices corporels, tels qu'étoient ceux des Israélites, qui n'avoient été, que les ombres & les figures, dont la piété spirituelle est le corps, & la vérité; d'où vient que le Seigneur disoit à la Samaritaine, qu'en son regne les serviteurs de Dieu l'adoreroient en esprit, & en vérité. L'Apôtre dit en second lieu, *que nous nous glorifions en Iesus-Christ*; c'est à dire que nous faisons profession de la religion de ce divin, & celeste Prince, auquel il n'y a rien de charnel, nous reclamans de son nom, & mettans en lui seul toute l'esperance, & l'assurance de nôtre justice, & felicité, & faisans toute nôtre gloire de la communion, que nous avons avec lui. A quoi il ajoute par opposition, *que nous n'avons point confiance en la chair*; c'est à dire en aucune chose externe, & corporelle; nôtre religion étant toute divine & spirituelle. D'où paroist qu'il n'y eut jamais de gens au monde, qui peussent & deussent mieux & plus rai-

38. *Sermon 1. sur le 3. chapitre*
sonnablement estre appellés *circoncis*,
que nous ; non pas mêmes les anciens
Israëlites, à qui la circoncision appar-
tenoit particulièrement. Car encore
qu'en comparaison des fausses reli-
gions, qui avoient alors la vogue dans
le monde, on puisse dire, *qu'ils servoient*
Dieu en esprit, ayans retranché du mi-
lieu d'eux les idoles, & les diunités,
& devotions charnelles des Payens ;
neantmoins à parler absolument leur
culte étoit encore charnel, consistant
en partie en lavemens, expiations, san-
tifications, & purifications corporelles,
& en sacrifices, & autres ceremonies
externes. Ils n'avoient pas à cet égard
entièrement retranché la chair ; au lieu
qu'il n'y a plus rien de semblable parmi
les Chrétiens, leur service étant pu-
rement spirituel. Il en est de même
de leur gloire. Car bien que Dieu fust
l'auteur de leur religion, neantmoins
ils se glorifioient aussi en Abraham, &
en leur extraction charnelle, & en
Moÿse ; de sorte qu'à cet égard ils n'a-
voient pas non plus entièrement re-
tranché la chair du milieu d'eux ; au
lieu, que ce Christ, en qui nous met-

toñs nôtre gloire, a détruit par sa croix tout ce qu'il y avoit de charnel en lui, ou en nous, & est un homme celeste, qui n'a rien de commun avec la corruption de la chair & du sang; à raison de quoi l'Apôtre dit quelque part, *qu'il est Esprit*, & que ceux qui sont appelés de lui ne sont ni de par les hommes, ni par l'homme; & que si autresfois nous l'avons connu selon la chair, maintenant nous ne le connoissons plus en cette sorte. Enfin quoi que la confiance des Israélites fust en Dieu, neantmoins elle s'attachoit aussi à la chair en quelque sorte, puis que leur sanctuaire, & leur autel, & leur domicile estoient mondains, comme le nomme l'Apôtre, & que leurs services étoient corporels, & que leur sacrificature dépendoit de la chair, & du sang; au lieu que le Seigneur Iesus a retiré nôtre confiance, & nôtre amour, & en vn mot toute nôtre conversation là haut dans les cieus, le monde nous étant crucifié, & nous au monde. Si ceux-là donc méritent le mieux le nom de circoncision, qui ont mieux, & le plus absolument retranché la chair, comme cela est sans difficulté, il est évident, que c'est aux

2. Cor. 3
17.

Gal. 3, 1.

2. Cor. 5
16.

Hebr. 9. 8

Chrétiens qu'appartient proprement ce nom, les premiers fideles n'en ayans eu que l'ombre & la figure, au lieu que nous en avons le corps, & la verité, nous qui ne servons Dieu qu'en esprit, qui ne nous glorifions qu'en un crucifié, & qui ne mettons nôtre confiance qu'en lui seul. D'où paroist en second lieu combien étoit non seulement ridicule, mais aussi impie & pernicieuse la superstition de ces faux Docteurs, qui introduisoient la circoncision, & le coôteau de Moyse entre les Chrétiens; comme si le glaive de Iesus-Christ, & son évangile n'avoient pas assés de force pour nous circoncir; ressuscitans mal à propos ce que le Seigneur avoit enseveli pour jamais, & choquans directement le sens, & le mystere de la circoncision Chrétienne, qui consiste au retranchement de toute la chair, & de toutes les choses charnelles; au lieu que ces malheureux rétablissent la confiance de la chair en l'Eglise, voulans que les hommes cherchassent leur justice, & leur vie en des œuvres, & en des services charnels, & non en la seule grace de Iesus-Christ nôtre Sauveur. D'où s'ensuit enfin, que c'est

à bon droit, que l'Apôtre leur a ôté le nom, & la gloire de la circoncision, qui n'appartient, qu'à nous, les appelant *rogneurs* par mépris, puis qu'au fonds toute leur doctrine n'alloit qu'à mutiler le corps, le cœur, la religion, & la piété des fideles. C'est là, Chers Freres, ce que nous avons à vous dire pour l'exposition de ce texte de l'Apôtre. Faisons en nôtre profit., nous appliquans serieusement sa doctrine pour la seureté de nôtre foi, & pour la sanctification de nos meurs. Premièrement embrassons ce divin Sauveur, Iesus-Christ, le Prince de nôtre vie, qu'il nous presente ici, & par tout ailleurs. Faisons le habiter dans nos cœurs par une foi vive, afin qu'il y conserve sa paix, & sa joye au milieu de toutes les tempestes de nôtre pelerinage terrien. Remplissons nos entendemens de sa connoissance salutaire, qui nous rende capables de discerner le vrai d'avec le faux, l'imposture d'avec l'Evangile, les traditions des hommes d'avec la doctrine de Dieu. Ayons nos sens tellement habitués en sa discipline, que nous reconnoissions aussi

toit la voix de l'étranger d'avec la
sienne. Car nous avons affaire à de
faux ouvriers , aussi bien que les Fi-
lippiens ; & nous ne devons pas nous
étonner , qu'il s'en élève du milieu
des Chrétiens, puis que dès le temps
de ce grand Apôtre, sous ses yeux, &
en sa glorieuse lumière il se treuva des
gens assés effrontés pour troubler sa
predication, & corrompre sa doctrine.
Je laisse à leur conscience à examiner
si ce n'est pas la chair, qui les pousse,
le desir de ses aises , & la convoitise
de ses avantages ; s'ils ne taschent point
d'attraper quelque os pour le ronger,
& si la fin de ces travaux , & de ces
sueurs , qu'ils vantent si hautement,
n'est point d'avoir part aux commodi-
tés du monde. Mais bien dirai - je
avec assurance , que quel que soit leur
motif , ce sont de mauvais ouvriers,
qui ne travaillent , que pour ruiner ;
qui détruisent ce que l'Evangile a édi-
fié ; qui gastent , & défigurent ce que
le Seigneur a établi & formé ; qui
mellent ensemble des choses incom-
patibles , la terre avec le ciel , la chair
avec l'esprit , Jesus - Christ avec son

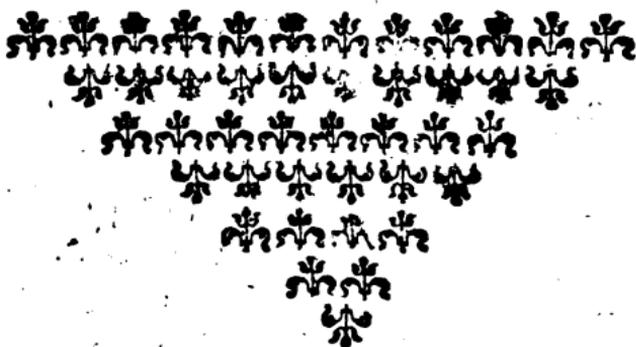
adversaire. Contentons nous du Seigneur, mes Freres, & ne souffrons point, que le pur, & spirituel service, qu'il nous a prescrit en sa parole, soit jamais alteré & sophistiqué par le mélange des ceremonies, & observations charnelles; inspirées de la chair des hommes, & non de l'Esprit de Dieu. Car si l'Apôtre s'est si ardemment opposé à la circoncision, & à des ceremonies publiquemēt, & solennellement instituées par Moïse le ministre de Dieu; combien moins devons nous admettre en la religion du Seigneur Iesus des disciplines incertaines, établies & autorisées par la chair & le sang? venues de Rome, & non de Sina? de l'imagination de l'homme, & non de la volonté de Dieu? Mais prenez garde sur tout, ô Fideles, à estre véritablement la circoncision de Dieu, le servant pour cet effet en esprit, vous glorifiant en son saint Fils Iesus, & ne mettant aucune partie de vôtre confiance en la chair; c'est à dire (comme l'Apôtre s'en explique ailleurs) qu'en renonçant à l'impiété, & aux convoitises mondaines vous viviez sobrement, justement, & religieusement, en attan-

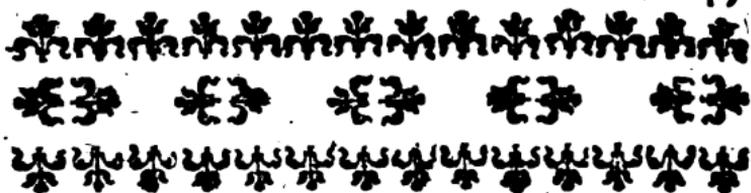
dant la bien-heureuse esperance, & l'apparition de la gloire de nôtre grand Dieu, & sauveur Iesus-Christ. Si vous avés cette divine, & mistique circoncision, vous mépriserés aisément l'autre, & tout l'attirail des ceremonies de la superstition. Car ce qui a fait desirer les services charnels à quelques vns des Chrétiens n'est autre chose, que le manquement du service spirituel. Ils n'ont recherché le sacrifice externe de leurs autels, que pour suppléer au defaut de cette oblation interieure, que l'Apôtre nous ordonne de presenter continuellement à Dieu, à sçavoir nos corps en sacrifice vivant, saint, & plaisant à Dieu. Si leurs consciences eussent été nettes des œuvres mortes de peché, ils n'eussent pas eu recours ni aux flammes du purgatoire, ni aux eaux lustrales, ni à telles autres purifications charnelles. S'ils se fussent soigneusement acquités du service raisonnable, que le Seigneur nous demande, ils se fussent aisément passés de leurs jeufnes, de leurs disciplines, de leurs pelerinages, confessions, satisfactions, & autres exercices corporels, où ils font consister la pluspart de

Rom. 12. 1

leur religion. Pour vous garantir de leur mal-heur, mortifiés vôtre chair, & servés à Dieu en esprit. Retranchés de vos cœurs avec le glaive de sa parole les vices, & les convoitises de la chair, l'ambition, l'avarice, la luxure, l'envie, la médifance. Présentés tous les jours au Seigneur un corps chaste, une conscience pure, des mains nettes, une ame sainte, & pudique; élevant vos offrandes là haut dans les cieux sur les ailles de la foi, & les posant sur vôtre vrai autel, Iesus-Christ, en qui seul nous sommes agreables au Pere. C'est-là le service, qu'il nous demande; c'est la victime, qu'il voit volontiers; un cœur plein de pieté, & d'honesteté, repurgé de toutes les affections contraires à sa parole. Que son Fils Iesus-Christ soit toute nôtre gloire; l'unique objet de nos esperâces; l'unique sujet de nos joyes. Que son nom reluise en toutes les parties de nôtre vie; Que ceux de dedans, & ceux de dehors y voient les marques, & les livrées de ce souverain Seigneur. Ne cherchons qu'en lui seul, ni nôtre justice, ni nôtre sainteté, ni nôtre li-

48 *Sermon 1. sur le 3. chapitre*
berté, ni nôtre sapience, ni nôtre fe-
licité, ni nôtre vie. Detachons nôtre
confiance, & nos pensées de la chair,
& de toutes les choses charnelles,
quelques specieuses, & pompeuses
qu'elles soyent, pour n'aimer, n'ado-
rer, & ne servir, que Iesus-Christ,
afin de pouvoir & vivre & mourir en
lui, & avoir part en suite en son im-
mortalité & en sa gloire. AMEN.





SERMON

SECOND SUR LE III.

chapitre de l'Épître de Saint Paul, aux Philippiens, versets

4. 5. 6. 7.

4. *Encore que je pourrois aussi avoir constance en la chair; voire si quelcun s'estime avoir dequoi se confier en la chair, j'en ai encore davantage;*
5. *Qui suis circoncis le huitiesme jour; qui suis de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Ebreu nai d'Ebreux, Farisien de religion.*
6. *Quant au zele, persecutant l'Eglise; quant à la justice, qui est en la loi, étant sans reproche.*
7. *Mais ce qui m'étoit gain, je l'ai reputé m'estre dommage pour l'amour de Christ.*

CE n'est pas sans raison, Mes Frères, que saint Iean Baptiste avertissoit les Juifs, qui venoient à lui, de ne se point glorifier en eux-mesmes de ce qu'ils avoient Abraham pour pere. Car

Math. 3.
9.

la presumption que leur donnoit la prerogative de cette naissance avec les autres avantages, qui la suivoient, étoit l'une des principales causes de leur perdition. Sous ombre qu'ils naissoient de cette ancienne & glorieuse tige, dans l'alliance de Dieu, & en portoient les marques en leur chair, & en observoiēt quelques clauses au dehors, ils pensoient, que le salut leur étoit infallible; vaine opinion, qui leur faisoit mépriser l'étude & la pratique des vrais moiens, seuls capables d'y conduire les hommes. C'est pourquoi saint Jean commence par là, & avant toute autre chose tâche de leur arracher du cœur cette folle & pernicieuse imagination, comme le principal empeschement de leur amendement, & de leur bon-heur. Notre Seigneur Iesus-Christ en use aussi en la mesme sorte; leur preschant d'entrée l'inutilité de tous leurs avātages pretendus, décrivant vivement la justice des Farisiens, la science des Scribes, & tout ce qui étoit alors en la plus haute estime parmi les Juifs; jusques-là, que la premiere leçon, qu'il donne à Nicodeme, c'est que pour entrer dans le royaume

royaume de Dieu, il falloit naistre de re-
chef; c'est à dire dépouiller toute cette
vaine forme d'estre, qu'il avoit, & de la
quelle il faisoit sa gloire, & presenter à
Dieu une ame nouvelle, toute autre que
ci-devant, vuide & repurgée de toute
sa presumption. En effet l'amour &
l'admiration de ces avantages charnels
n'empescha pas moins cette miserable
nation d'embrasser l'Evangile de Iesus-
Christ, que de faire leur profit du bap-
tesme de Jean. Car outre ceux que la
passion de leur propre justice détourna
entièrement de la foi de Iesus-Christ,
ceux-là mesmes, qui vaincus par les lu-
mieres, reçurent son Evangile, vou-
loient la pluspart y mesler les ceremo-
nies du Judaïsme, & retenir encore
dans l'école du ciel les rudimens de la
terre; tant ils avoient d'affection pour
les choses, que la naissance & l'accou-
tumance leur avoit rendues venerables,
C'est contre les auteurs de ce dange-
reux mélange, que l'Apôtre dispute en
ce chapitre; comme nous vous en aver-
tismes, s'il vous en souvient, Mes Freres,
dans la dernière action, que nous fismes
sur le texte précédent, où il prioit les

D

Filippiens de se donner garde de ces mauvais ouvriers, leur protestant que nous avons en l'esprit de Iesus-Christ tous les avantages que ceux-ci cherchoient en vain dans la lettre de moyse. Maintenant pour donner d'autant plus de poids à son langage, il leur montre, que ce n'est pas par envie qu'il en parle ainsi; étant aussi bien, ou mieux fourni qu'eux de tous ces avantages, dont ils faisoient tant d'état. Car il arrive quelquefois, que la vanité fait mépriser aux hommes les choses qu'ils n'ont pas. Ils ravalent & décrivent les biens, dont ils sont destitués, afin que ce défaut ne rabate rien de leur gloire. Afin qu'il ne semblast qu'une telle raison fist mépriser à saint Paul la circoncision, & la justice charnelle, que les faux Apôtres prêchoient, il représente ici fort à propos, que nul de ces avantages-là ne lui manquoit; qu'il les possédoit mesme en un degré beaucoup plus haut, que ne faisoient pas ceux qui les estimoient si fort; Mais que nonobstant tout l'intérêt qu'il sembloit avoir d'en faire état, la vérité le contraint d'en parler autrement, & de reconnoître, que quelque lustre

qu'ayēt ces choses aux yeux de la chair, au fonds neantmoins ce n'est rien au prix de nôtre Seigneur Iesus - Christ. Comme si quelque sçavant homme apres avoir méprisé la philosophie, & les lettres mondaines, ajoûtoit pour donner de l'autorité à son dire, & le garantir de tout soupçon, que ce n'est pas qu'il ne peust pretendre au prix & à la louange de cette sorte de doctrine, s'il étoit besoin d'en venir là. Saint Paul en use de mesme en cēt endroit, qui apres avoir rejetté fort rudement ceux qui pressoient la circoncision, & les autres observations Iudaïques, pour montrer que c'est la verité de la chose mesme, & non son interest particulier, qui l'en fait parler ainsi, ajoûte immédiatement, *Bien que je pourrois aussi avoir confiance en la chair, voire si quelcun estime avoir de quoi se confier en la chair, j'en ai encore davantage.* Et pour prouver, que ce n'est pas sans sujet qu'il s'en vante, il déploie en suite tous les avantages, dont il eust peu se prevaloir à cēt égard, & dit qu'il est circoncis le huitiesme jour, qu'il est de la race d'Israël, de la tribu de Benjamins, Ebreu nai d'Ebreux, Farisien de religion.

52. *Sermon 2. sur le 3. chapitre.*
quant au zele persecutant l'Eglise, & sans reproche, quant à la justice qui est en la loi.
Mais apres tout; il proteste, que tant s'en faut, qu'il vueille se fonder là dessus; qu'au contraire il a mesme reputé ces choses. lui estre dommage pour l'amour de Christ; quoi qu'à suivre les erres des faux Docteurs il eust peu les tenir à gain.
C'est là sommairement le sens de l'Apôtre en ce texte; & pour vous en donner une plus pleine intelligence nous considererons (s'il plaist au Seigneur) en cette action les trois parties, qui s'y presentent; premierement la declaration, que saint Paul y fait d'entrée, d'avoir plus qu'aucun autre de quoi se confier en la chair; secondement les avantages, qu'il étale en suite, & qui lui donnoient le sujet de cette confiance; & enfin la grave & excellente protestation, qu'il fait de tenir tout cela à perte pour l'amour de Iesus-Christ son Sauveur.

L'Apôtre disoit dans le verset precedent parlant de soi-mesme, & de tous les vrais fideles, que nous servons Dieu en esprit, & nous glorifions en Iesus-Christ, & n'avons point confiance en la chair;

c'est à dire, comme nous l'avons expliqué en son lieu, que nous ne nous appuyions sur aucune chose charnelle; Iesus-Christ seul étant toute la matiere de nôtre confiance, & de nôtre gloire. Quand donc il ajoûte maintenant, *bien que je pourrois aussi avoir confiance en la chair*, il est evident, que c'est comme s'il disoit, Et pour mon regard ce que je prens le Seigneur Iesus pour mon unique gloire, ne voulant mettre aucune partie de ma cōfiance ailleurs qu'en lui, cela, dis-je, ne vient nullement de ce que je me sente privé de ces avantages charnels, dont les faux Docteurs font tant d'estat. Si ie voulois suivre leur folie, & mesler, comme eux, la chair & le sang avec Iesus-Christ, je ne manquerois pas de matiere. Car j'ai en abondance tous ces avantages charnels, sur lesquels ils fondent leur confiance, & possede toutes les qualités, dont ils veulent soutenir leur gloire. Il passe plus outre, & desie non ces Docteurs seulement, qui peut-estre n'avoient, que fort peu de ces avantages, auxquels ils pretendoient d'obliger les Chrétiens, mais tous autres, quels qu'ils soient, s'al-

seurant, qu'il ne s'en treuvera aucun, qui en soit si bien fourni que lui: *Si quelcun* (dit-il) *estime avoir de quoi se confier en la chair, j'en ai encore davantage.* Il ne s'égale pas seulement à eux. Il se met au dessus d'eux tous; parce qu'ils n'avoient rien, qu'il n'eust aussi avec eux, comme nous l'orrons incontinent; au lieu qu'il avoit plusieurs avantages, qui leur manquoient. Et ici remarqués je vous prie l'expression du saint Apôtre, qui dit, non, *Si quelcun a de quoi se confier en la chair, mais, si quelcun estime avoir de quoi s'y confier;* nous montrant par là, que toute la confiance que ces gens mettoient en ces choses charnelles, n'étoit qu'opinion, & fantaisie, n'y ayât au fonds aucun juste, & raisonnable sujet de s'y appuyer. Car il est clair, & l'Apôtre l'a montré au long en divers lieux de ses épîtres, que ni la circoncision, ni l'observation des ceremonies, & ordonnances de la loi Mosaique, ni aucunes autres devotions charnelles, ne sont nullement capables de justifier l'homme devant Dieu; de façon, que tous ceux, qui s'y fient, & qui en font leur bouclier, & leur gloire, s'abusent

lourdement. Il n'y a que la seule justice de nôtre Seigneur, Iesus-Christ, qui puisse nous reconcilier avec Dieu, & nous garantir de sa malediction. Mais bien qu'ainsi soit le Seigneur a neantmoins voulu, qu'à ce sien Apôtre, qui decrie si hautement la loi, & la confiance charnelle de ceux, qui s'y attachoient, ne manquast aucune des choses, dont ces gens faisoient leur gloire. En quoi reluit clairement la sagesse de sa providence; qui par ce moyen a dechargé le tesmoignage, que son seryiteur rend à la verité, de tous les soupçons, & reproches de la chair. C'est pour une semblable raison, qu'il a ailleurs employé sa plume pour re-
I. Cor. 9.
6 7. & suivans.
commander aux troupeaux la reconnoissance envers leurs Pasteurs; parce que s'étant tousjours entretenu lui mesme du labour de ses mains sans charger aucunement les Eglises, qu'il servoit, il pouvoit mieux qu'aucun autre traiter cette cause sans envie, & sans soupçon d'interest. C'est pour le mesme dessein, que Dieu appelle quelquefois en la communion de son Fils quelques uns de ceux, qui sont

doüés de parties estimées dans le monde, comme est la noblesse, la richesse, le sçavoir, l'adresse soit dans les affaires, soit dans les ouvrages des mestiers, & autres semblables; afin qu'ils puissent avec plus de poids, & d'autorité décrier la vanité de ces choses, & enseigner avec plus d'efficace aux hommes de les humilier sous la croix du Seigneur Iesus. Et ceux des fideles, qui sont tels, ne doivent point feindre, quand l'occasion s'en presente, d'étaler les avantages, qu'ils ont à cet égard, pour confondre l'arrogance des mondains, qui en font leur gloire, & leur montrer, que ce n'est pas par envie, que nous méprisons telles choses, mais par le sentiment de nos consciences, qui ne treuvent aucun solide fondement de confiance, & d'esperance, qu'en Iesus-Christ nôtre Seigneur, toute l'estime & la presumption de la chair, & de ses biens n'étant qu'une ridicule vanité. S. Paul nous donne cette leçon par son exemple; Car il n'a point fait de difficulté pour rabattre l'orgueil des faux Apôtres de déployer ici au long les avantages, qu'il avoit selon

la chair, & les sujets, qu'il eust eu d'en tirer de la vanité, s'il eust voulu s'en prevaloir, ne lui manquant aucune partie de cette gloire charnelle, que ces gens estimoient si fort, soit pour la noblesse de l'extraction, soit pour la prerogative de l'institution, soit pour l'excellence de la profession, soit mesme pour l'honesteté des meurs, & la reputation de la vie. Cette gloire charnelle, que l'Apôtre avoit sans en faire état, consistoit en sept qualités, qu'il se donne, & qu'il nous faut maintenant examiner l'une après l'autre; la premiere, qu'il avoit été circoncis le huitiesme jour; la seconde, qu'il étoit de la race d'Israël; la troisieme, qu'il étoit de la tribu de Benjamin; la quatrieme, qu'il étoit Ebreu nai d'Ebreux; la cinquiesme, qu'il étoit Farisien de religion; la sixiesme, qu'il avoit été zelateur du Judaïsme jusques à persécuter l'Eglise; & enfin pour le septiesme, & dernier article, que sa vie étoit telle, qu'il étoit sans reproche, quant à la justice, qui est par la loi. Il nomme la circoncision la premiere; parce que c'étoit le premier, & le plus nécessaire sacre-

ment de l'ancien peuple , le seau de l'alliance Mosaique, la livrée d'Israël, sa gloire , & la marque , qui le separoit d'avec les nations du monde , & le principal sujet de la dispute de l'Apôtre avec les faux docteurs, qui pressoient sur tout la circoncision, & l'estimoient nécessaire pour nôtre justification. Mais il dit encore expressément, qu'il l'avoit receuë le huitiesme jour , c'est à dire huit jours après sa naissance, selon l'ordre & l'institution de Dieu ; & cela ajoute encore quelque chose à cet avantage. Car les profelites , c'est à dire ceux, qui de l'idolatrie se rangeoient au Judaïsme, étoient circoncis en l'âge , où ils se treuvoient lors de leur conversion, les uns en leur jeunesse, les autres en la meureté de leurs ans , quelques uns mesmes en la vieillesse. Et bien que ce leur fust un grâd bon-heur d'estre entés par ce moien dans la communion du peuple de Dieu, si est-ce que l'on n'avoit garde d'en faire tant d'état, que de ceux qui naissoient dans l'alliance, & qui dès le huitiesme jour de leur vie étoient solennellement consacrés à

Dieu, ne passans aucune partie de leur âge sur la terre sans porter ses marques, & ses livrées. Ainsi bien que toute circoncision en quelque âge que l'on l'eust receüe, fust en estime & en honneur, neantmoins la plus noble & la plus glorieuse étoit celle du huitiesme jour. C'est pourquoi saint Paul en a ici fait mention expressement entre les avantages de sa chair, disant non simplement, *qu'il étoit circoncis*, mais *qu'il l'étoit le huitiesme jour*. A cela il ajoute en second lieu, *qu'il étoit de la race d'Israël*. La circoncision du huitiesme jour montrait bien à la verité, que l'on étoit nai de parens faisans profession du Judaïsme; mais non, que l'on fust descendu du sang d'Israël. Car les Prosélites, Gentils d'extraction, étans une fois entrés en la communion du peuple de Dieu, circoncisoient leurs enfans le huitiesme jour, aussi bien que les Israélites originaires. L'Apôtre donc ne se contentepas de dire, qu'il avoit été circoncis le huitiesme jour. Il encherit encore par dessus, ajoutant, *qu'il est nai de la race d'Israël*; pour montrer la noblesse & la pureté de son extraction; en,

tant qu'il n'avoit aucune communion de sang avec les Gentils; mais étoit issu de l'ancienne, & franche tige de Jacob, le Patriarche de la nation Judaïque, & qui lui a donné son nom: tout ce peuple (comme vous sçavés) s'appellant *le peuple, ou les enfans d'Israël*, du nom que Dieu imposa à Jacob pour marque de sa benediction, apres qu'il eut lutté toute une nuit avec lui. C'étoit ici le grand avantage des Juifs, & celui d'où ils tiroient le plus de vanité. Car quant au teste, pour ce qui regarde la circoncision, l'observation de la loi, le zele de la religion, la lumiere de la connoissance, la pureté de la vie, & autres choses semblables, les Profelites pouvoient aller du pair avec eux; quelquesfois mesmes ils les surpassoient de beaucoup en telles choses; & leur histoire nous en fournit des exemples; Mais cette noblesse d'extraction leur étoit particuliere, & les étrangers ne pouvoient nullement leur contester cet avantage. Et à la vérité, si on considere la chose en elle mesme sans passion, l'on ne peut nier, que cet avantage ne fust grand selon la chair. Car si vous avés

Égard à l'antiquité, que l'on conte d'ordinaire pour l'une des plus nécessaires parties de la noblesse; il n'y avoit point à lors, & n'y a point encore aujourd'huy de famille dans le genre humain plus noble, que celles des vrais Juifs, qui pouvoient montrer les suites de leurs genealogies clairement, & distinctement depuis Adam jusques à eux; c'est à dire depuis plus de quatre mille ans; au lieu que toutes ces maisons si grâdes, & si fameuses, qui ont autrefois fleuri parmi les Grecs, & les Romains, ou qui sont maintenant en vogue, soit dans la Chrétienté, soit ailleurs, pensent avoir beaucoup fait de justifier la descente de leur sang depuis sept, ou huit cens ans pour le plus; & c'est là leur plus haute noblesse. Mais si vous regardés la qualité des ancestres, qui est le principal fondement de la vraie noblesse, que peut on encore comparer aux Juifs? descendus d'un Abraham, d'un Isaac, & d'un Iacob, les saints Profetes du Souverain, ses oints, & ses favoris, les plus illustres, & les plus divins personnages de toute l'antiquité? au lieu que les genealogies

62 *Sermon 2. sur le 3. chapitre*
des autres descendent pour la plus grande part de sources sales, & honteuses, du sang d'un barbare, ou d'un idolatre, quelquefois mesme d'un voleur, ou d'un monstre, & de gens en somme celebres pour leurs vices plustost, que pour leur vertu. Mais bien que cette gloire de noblesse appartinst à tous les vrais & originaires Israélites, si est-ce neantmoins, qu'elle n'étoit pas égale en eux tous, cét illustre sang de Jacob ne s'étant pas conservé dans une mesme pureté par toutes les familles, qui en étoient issues. C'est pourquoi l'Apôtre après avoir dit en general, qu'il étoit de la race d'Israël, s'exprime particulièrement la descendance, par où il en étoit venu; disant, *qu'il est de la tribu de Benjamin.* Car je ne pense pas, qu'il n'ait ajouté cela, que pour certifier davantage son extraction, en nommant sa lignée. Il y a grande apparence, qu'il l'a fait pour separer son sang des ordures, où trempoit une partie de celui de Jacob. Car des douze tribus, qui en étoient sorties, les dix avoient honteusement degeneré, en flétrissant l'honneur de leur noblesse

par l'horreur de leurs vices, s'étans plongées dans l'idolatrie, séparées de la communion de l'arche, & du temple de Dieu; & avoient été en suite par son juste jugement transportées en Assirie, où elles se sont pour la plupart entièrement abastardies. L'Apôtre remarque donc que ce n'est pas par ce côté là, qu'il est descendu d'Israël; mais bien par la tribu de Benjamin, illustre entre les autres lignées de ce peuple, non seulement pour avoir eu l'honneur de donner le premier Roi à Israël, mais beaucoup plus pour s'estre conservée dans la pureté du service divin avec Juda, & Levi, lors que le reste se soulevant contre la maison de David, s'abandonna au service des veaux d'or, que Ieroboam leur nouveau Roi érigea malheureusement en Dan, & en Betel. Ainsi voiez vous, que l'extraction de l'Apôtre étoit tres-noble, & de la plus ancienne & plus illustre nation, qui fust au monde, & de l'une des plus pures, & des plus estimées tribus de cette nation. Mais il ajoute en suite, *qu'il étoit Ebreu naï d'Ebreux.* Ce mot *d'Ebreu* (comme

vous sçavés) a particulièrement été donné au peuple d'Israël ; & aujourd'hui encore c'est l'un des plus ordinaires noms des Juifs ; bien qu'il semble qu'au commencement les Caldéens appelloient ainsi tous ceux , qui habitoient au pais de Canaan au delà de l'Euphrate ; & que les Egypciens les reconnoissoient aussi sous le mesme nom pour une pareille cause , à sçavoir pour ce qu'ils demeuroient au delà des fleuves , qui separoient ce pais-là d'avec les autres ; comme vous le remarquerez aisément , si vous considerés exactement les passages de la Genèse , où ce mot est employé. Et en effet proprement & originairement *Ebreu* veut dire celui , qui est de delà l'eau. Mais la posterité d'Israël ayant depuis occupé tout ce pais de Canaan , dont les habitans étoient appelés *Ebreux* , delà il arriva , que le nom d'*Ebreu* fut approprié aux Israélites , & devint le nom de ce peuple. Et c'est ainsi qu'il se prend ordinairement ; tant en l'écriture , qu'és autres livres tant anciens , que modernes , & en nôtre commun langage ; & delà vient encore , que nous appellons

Ebraïque,

Ebraïque, la langue que parloit autrefois cette nation dans le pais de Canaan, qui est celle-là mesme en laquelle ont été écrits les livres du vieil Testament par Moÿse, & les autres Profetes; excepté quelques pieces de Daniel, qui sont en Caldaique. Ainsi ce que dit ici l'Apôtre, *qu'il est Ebron, mais d'Ebreux*, signifie qu'il est Juif de pere en fils; qu'il est de cette nation, non pour y estre entré d'ailleurs par adoptiō, ou par la conversion de ses ancestres, mais pour estre veritablement descendu de sa premiere & franche tige, d'où lui & tous ces ancestres sont venus. Après avoir ainsi relevé la dignité de son extraction, il nous propose en cinquieme lieu son ordre, ou sa profession dans le Judaïsme, disant, *qu'il étoit Farisien de religion*. Il y a dans l'original *Farisien quant à la loi*. Mais il semble, que le mot de *loi*, se prene ici pour un ordre, une secte, ou une professiō, telle que sont aujourd'hui les ordres des Moines, & les confrairies des hommes & des femmes entre nos adverfaires de Rome; & en nôtre commun langage le mot de *loi* s'entend quelque fois ainsi. Ailleurs l'Apôtre

E

comparoissant en l'assemblée des Anciens, & Sacrificateurs de Ierusalem, *aa. 23. 6* s'écrie pareillement, *qu'il est Farisien fils de Farisien*; & depuis dans le château de Cesarée plaidant sa cause devant Festus, & Agrippa, il dit tout de mesme, *que tous les Juifs sçavent, que dès ses ancestres il a vescu Farisien,* *aa. 27. 5.* *selon la secte (dit-il) la plus exquisite de notre religion*; & il proteste en un autre lieu, que pour estre d'autant mieux instruit en cette sorte de doctrine, dès sa jeunesse il avoit esté envoyé de Tarse de Cilicie, ville de sa naissance, en celle de Ierusalem, où mesmes il auroit *aa. 22. 3* été élevé *aux pieds*, c'est à dire en la discipline de Gamaliel, l'un des plus grands, & des plus estimés Maistres du Judaïsme. De ces lieux, & de divers autres de l'Evangile vous pouvés assés juger, que les Farisiens étoient alors entre les Juifs une secte, ou profession de grande reputation, & communement la plus estimée; comme vous dirés aujourd huy l'ordre des Jesuites dans la communion Romaine; sauf, que les Farisiens ne vivoient pas ensemble en des couvents, comme les

religieux de Rome ; mais ayans leurs maisons & leurs charges dans l'état, comme les autres citoyens , faisoient au reste un seul corps , ayans mesmes opinions , & mesme discipline , & s'entraidans & soutenant les uns les autres de tout leur possible. Car environ cent ans avant la naissance de Iesus-Christ en la terre, il s'étoit élevé trois sectes entre les Juifs ; l'une des Farisiens, l'autre des Esseniens , & la troisieme des Sadduciens. Et quant aux Esseniens , il n'en est fait nulle mention dans les Ecritures du nouveau Testament , tant à cause qu'ils n'étoient gueres differens d'avec les Farisiens pour la doctrine , que pour ce qu'ils vivoient retirés, en des lieux écartés, sans se mesler dans le monde. Mais les deux autres sectes vivoient dans les villes, en la lumiere, & en la société des hommes, prenans part dans les affaires tant Ecclesiastiques, que civiles. Les Sadduciens , comme nous l'apprenons tant des écrivains du Nouveau Testament, que des livres de Iosephe, & d'autres anciens Juifs , avoient des opinions monstrueuses, nians impu-

Mat. 23.

demment la resurrection, & l'immortalité de l'ame, & dogmatizans mesme, qu'il n'y a ni Ange, ni Esprit. Les Farisiens defendoient bien diverses erreurs dangereuses; mais tant y a qu'ils retenoient les fondemens de la foi, & croioient l'immortalité de l'ame; & la resurrection du corps; & n'y a gueres d'apparence à ce que quelques modernes leur attribuent d'avoir enseigné avec l'une des sectes des filosofes du siecle, que les ames des hommes après leur mort passent d'un corps en un autre. Ainsi gagnerent ils aisement le dessus, & des Essenienens pour la civilité de leur vie, & des Sadduciens pour la forme de leur doctrine. A quoi il faut ajoûter les couleurs, dont ils faisoient tout le dehors de leur conversation, faisans profession d'une sainteté extraordinaire. Et c'est là que se rapporte ce que l'Evangile nous apprend,

Matth. 23
5.

qu'ils élargissoient leurs filactères, & allongeoient les franges de leurs vestemens; c'est à dire qu'ils portoient à leurs fronts, & aux bords de leurs habits de grands billets, où étoient écrites certaines sentences de l'Ecriture, qui

est une devotion Iudaïque ; & qu'ils la-voient & souvenent & avec grand soin leurs personnes, & leurs vaisselles, & meubles ; qu'ils jeusnoient deux fois la semaine, & faisoient de longues oraisons, & donnoient scrupuleusement la dixme de tout ce qu'ils possedoient, jusques aux moindres herbes de leur jardin, cōme la mente, & le cumin ; qu'ils bâtissoient & paroient superbement les sepulcres des Profetes ; qu'ils tournoient la mer, & la terre pour faire un Profelitte ; & ce que nous apprenous d'ailleurs, que les plus devots d'entr'eux couchoient sur des aix fort étroites, ou sur du gravier, & attachotent des épines au derriere de leurs robes, qui leur picquoient les talons, & le bas de la jambe en marchant, & en faisoient sortir du sang. Cette fasson de vie si austere, & qui promettoit tant de zele, & de sainteté, leur acquit le nom de *Fari-siens*, qui signifie *des gens separés & retirés* ; parce qu'ils faisoient profession de n'avoir aucun commerce avec les voies du monde, & de se retirer des vices du commun, qu'ils appelloient par mépris *le peuple de la terre*, suiens sa frequenta-

70 *Sermon 2. sur le 3. chapitre*
tion, & s'estimans pollus s'il leur arri-
voit d'en toucher quelcun par reneon-
tre. Ce fut dans cette secte si exquise
que saint Paul naquit, & où il fut élevé
des sa jeunesse. Mais si ses ancestres, &
ses Precepteurs luy donnerent de leur
côté une naissance, & une nourriture
tres-avantageuse pour le Judaïsme: aussi
y répondit-il tres-soigneusement de sa
part, ayant si bien fait son profit & des
avantages de sa naissance, & des ensei-
gnemens de son institution, qu'il acquit
en cette profession toute la perfection
qui se pouvoit. Et c'est ce qu'il nous
montre dans les deux derniers articles
de la description, qu'il nous fait ici de
soi-mesme, ajoutant, que *quant au zele*
il avoit été persecuteur de l'Eglise; & sans
reproche, quant à la justice qui est en la
loi. Pour le premier, saint Luc nous ap-
prend dans les Actes, qu'en effet Paul
travaila à la mort de saint Estienne, le
premier martyr de Iesus-Christ; & que
depuis tout enflambé de menaces, & de
tuerie, il se devoüa à la persecution des
Chrétiens, étant parti de Ierusalem
avec lettres du souverain Sacrificateur
pour y amener liés tous les disciples du

Seigneur, qu'il rencontreroit à Damas, & a ux environs. Lui même ramentoit souvent cette triste histoire; comme quand il parle aux Juifs dans leur assemblée. *J'ai été (dit-il) zelateur de Dieu, comme vous aussi l'estes tous aujourd'hui; & ai persecuté cette doctrine (c'est à dire la Chrétienne) jusques à la mort, liant & mettant en prison tant hommes que femmes: & ailleurs haranguant devant Agrippa, Quant à moi, il m'a bien semblé (dit-il) qu'il falloit, que je fisse grands efforts contre le nom de Iesus le Nazarien: ce qu'ainsi j'ai fait en Ierusalem, & ai constitué prisonniers plusieurs des Saints, ayant reçu pouvoir de ce faire des principaux Sacrificateurs: & quand on les mettoit à mort, j'en donnois ma voix, & souvent par toutes les Synagogues en les punissant je les contraignois de blasphemer; & étant forsené contr'eux, je les persecutois jusques dans les villes étrangères. C'est ce qu'il représente aussi aux Galates au commencement de l'épître, qu'il leur a écrite, qu'il avoit persecuté & degasté l'Eglise de Dieu à outrance, & avoit été le plus ardent zelateur des traditions de ses peres. Et ailleurs écrivant à Timotée,*

Ac. 22.
3. 4.

Ac. 26.
9. 10.

Gal. 1. 13.

1. Tim. 1.

il reconnoist qu'il a été un blasphémateur, un persecuteur, & un oppresseur. D'où vient que dans le quinziesme de la premiere aux Corinthiens, il dit dans une profonde humilité, qu'il n'est pas digne d'estre appellé Apôtre, *d'autant* (dit-il) *que j'ai persecuté l'Eglise de Dieu.* C'est ce qu'il met ici en avant pour justifier, qu'il avoit une grande passion pour le Judaïsme. En ce qu'il qualifie lui-mesme cette persecution *une fureur, une forsenerie, un blaspheme, un degast, & un ravage de l'Eglise de Dieu,* il la condamne hautement, & tesmoigne assés qu'en cela il avoit grievement peché. Aussi n'est-ce pas son intention en ce lieu de la faire passer pour une bonne & louable action. Il l'allegue seulement pour une irrefragable preuve de son zele à la gloire du Judaïsme: zele aveugle à la verité, & de la nature de celui, qu'il dit ailleurs *n'estre pas selon connoissances* mais ardent neantmoins, & qui fait assés voir de quelle affection Paul avoit autrefois embrassé la defense du Judaïsme. Ces faux Docteurs à qui il en veut, se contentoient, que l'on retinst la circoncision, & que l'on donnast Moyse

I. Cor. 15.
9.

Rom. 10.

pour compagnon à Iesus-Christ. Mais Paul avoit passé bien plus avant; voulant que Moÿse regnast seul, & abbatant fierement tout ce qui s'opposoit à ce sien empire: de sorte que s'il y eust eu quelque profit, ou quelque gloire à esperer du zele du Judaïsme, il est evident, que saint Paul avoit encore à cét égard toutes sortes d'avantages au dessus de ces pretendus zelateurs de Moÿse. Enfin il ajoute, qu'outre ce que son zele étoit grand dans le Judaïsme, sa louange & l'honesteté de sa conversation n'y avoit pas été moindre. Car il se treuve souvent de ces zelés, qui sous les bouillons de leur zele couvrent une vie tres-de-reglée, & qui violent tous les jours honteusement les loix, & la discipline de ces mesmes religions, dont ils defendent le nom, & la gloire avec passion. Et nous en avons des exemples en toutes professions, & notamment en la Judaïque, où un peu avant la prise & la derniere ruine de Ierusalem, se treuverent une quantité de scelerats, foulans méchamment aux pieds toutes loix divines & humaines, & menans la plus profane, & la plus execrable vie du

mondé, au mesme temps qu'ils faisoient les zelateurs de la gloire du nom, & du temple de Dieu, jusques à se resoudre de souffrir toute sorte d'extremités pour cette cause. Mais l'Apôtre n'étoit pas du rang de tels zelés. Il avoit été Juif tout de bon, & avoit accompagné son zele contre le Christianisme d'une observation si exacte de tout ce qui se pratiquoit entre les Juifs, qu'il dit ici hardiment, *que quant à la justice, qui est en la loi, il estoit sans reproche.* Quoi donc? (me dirés vous) Paul vivant encore dans le Farisaïsme hors de Iesus-Christ, & de sa grace, avoit-il tellement accompli toute la justice, qui nous est prescrite en la loi, que l'on ne pust lui rien reprocher à cét égard, ni trouver à redire en lui aucun point de la justice, que la loi demande aux hommes? Chers Freres, je répons, que par *la justice, qui est en la loi*, il signifie ici par une faïsson de parler tres-ordinaire à cesEcrivains sacrés, *la justice qui est par la loi*, c'est à dire celle que la loi peut tirer d'un homme qui est sous sa discipline; celle qu'elle tiroit communement dans le Judaïsme des meilleurs, & des plus avâcés d'entre

les Farisiens: justice, qui bien loin d'estre parfaite, ne suffit pas mesme aux fideles pour avoir entrée dans l'école de Iesus-Christ, selon ce qu'il dit en l'Evangile, *Si vôtre justice ne surpasse celle des Scribes & des Farisiens, je vous dis, que vous n'entrerez nullement au royaume des cieux.*

Matt. 5.
20.

Quant à la justice contenuë dans la loi, celle dont la loi nous propose l'image, consistante en une ardente amour de Dieu, & en une parfaite charité envers le prochain, & dans une innocence & sainteté accomplie de tout point; ni Paul ni aucun autre des disciples du Farisaïsme ne l'a jamais euë; comme ce grand Apôtre le montre clairement lui mesme en divers lieux; & notamment dans le chapitre septiesme de l'épître aux Romains. Et si quelcun des hommes l'avoit jamais euë, celui là eust été justifié par la loi; ce qui est absolument impossible; & n'eust point eu besoin de Iesus-Christ, hors duquel nous ne pouvons rien. Ces paroles de l'Apôtre sont semblables à ce qu'il dit ailleurs, *que les Gentils font naturellement les choses qui*

Rom. 2.
14.

de tout nôtre cœur, & nôtre prochain comme nous mesmes (car comment les Gentils feroient-ils naturellement ces choses-là, veu que les Juifs mesmes ne les ont jamais accomplies ?) mais bien celles que la loi tire de ses disciples, reprimant, & tenant en bride leur homme extérieur, les portât à quelque affection, & à quelque étude de vertu, & finalement les accusant, ou les excusant secrettement au dedans de leur cœur ; qui est ce que l'Apôtre appelle *l'œuvre de la loi* ; c'est à dire ce qu'elle fait, ou produit en nous ; & non pas ce qu'elle nous prescrit ; tout de mesme qu'en ce lieu il appelle *la justice qui est en la loi*, c'est à dire *par la loi*, celle que la loi produit dans la vie, & dans les ames de ses disciples, & non simplement celle, qu'elle nous demande. C'est cette justice là dont S. Paul donne la loüange à sa vie passée ; voulant dire qu'il avoit eu dans ses actions, & dans ses meurs toutes les bonnes qualités, que requeroit en lui la profession du Farisaïsme, qu'il faisoit à lors, sans qu'on lui peust raisonnablement reprocher d'avoir manqué à aucun des devoirs, que cette secte estimoit

préscrits en la loi de Dieu. Ainsi paroist deormais combien est véritable ce que l'Apôtre disoit au commencement, que s'il étoit question de se confier en la chair, il pouvoit le faire avec plus d'apparence qu'aucun autre, puis qu'il avoit si abondamment toutes les choses, où s'appuie cette confiance; soit pour la naissance, étant franc Israélite, du sang de Jacob, de la tribu de Benjamin; soit pour l'institution, ayant été circoncis le huitiesime jour, & élevé dans le Farisaïsme, le plus celebre & le plus approuvé ordre du Judaïsme; soit enfin pour la devotion, ayant été & zélé jusques à persecuter l'Eglise, & soigneux de l'observation de toutes les disciplines legales, jusques a avoir acquis une justice sans reproche. *Mais* (dit-il) *ce qui m'étoit gain, je l'ai réputé m'estre dommage pour l'amour de Jesus-Christ.* Bien loin de me fonder sur ces avantages charnels, d'une petite partie desquels les faux Docteurs font leur gloire, que je les méprise tous depuis que j'ai connu, & goûté le Seigneur Jesus; & les estime non seulement inutiles, mais mesmes dommageables à mon salut. C'est la conclusion de son

propos, où il dit deux choses; L'une que
 ces prerogatives, qu'il avoit dans le Ju-
 daïsme, & dont il vient de parler, lui
 étoient gain, ou pour mieux dire, lui
 avoient été gain. L'autre, que pour
 l'amour de Iesus-Christ il avoit réputé,
 qu'elles lui étoient dommage. Quant au
 premier point, j'avouë que ce n'étoit pas
 un petit avancement pour le salut, que
 de naître en Israël du sang des Patri-
 arches, & d'estre dès le commencement
 de sa vie nourri, & instruit en la con-
 noissance de la loi divine, qui étoit le pe-
 dagogue de l'Eglise durât son enfance,
 & un moien excellent pour conduire les
 hommes à Iesus-Christ; & comme dit
 l'Apôtre ailleurs, que *l'avantage du Juif;*
 & *le profit de la circoncision étoit grand*
en toute maniere; sur tout en ce que les
oracles de Dieu leur avoient été commis;
 grace qu'il n'avoit pas faite aux autres
 nations, comme chante le Psalmiste. Et
 ceux à qui la loi avoit rendu ce bon of-
 fice de les preparer, & mener à Iesus-
 Christ, comme un Simeon, un Nata-
 naël, & plusieurs autres, pouvoient dire
 à bon droit, que ce leur avoit été gain
 de naître en Israël, d'y avoir été circon-

Rom. 3.1.

Psal. 147.
20.

Éis, & instruits en l'école de la loi. Mais ici il n'est pas simplement question de cela. Car l'instruction, que Paul avoit eüe en la loi, étoit meflée du levain du Farisaïsme, & sa justice enflée de la presumption du merite, & son zele plein de fureur contre le Christ de Dieu. Comment peut-il donc dire, que ces choses lui étoient gain ? Chers Freres, aussi soütiens-je que l'Apôtre ne dit pas cela simplement, & absolument; ja n'avienné; ce seroit effacer d'un seul trait de plume toute la verité de sa doctrine, qui pose par tout, qu'il n'y a rien plus contraire au salut, que le levain du Farisaïsme, & la presumption du merite; ni rien, qui soit ou plus horrible devant Dieu, ou plus pernicieux à l'homme, que la persecution de Jesus-Christ, & de ses membres. Mais il parle ici selon le jugement, qu'il faisoit autresfois de ces choses dans l'aveuglemēt de son erreur; & selon les presuppositions des faux Docteurs, qu'il combat. *Elles m'étoient gain*, dit-il; c'est à dire dans mon sens, & à mon avis, j'en faisois mon gain, & me sembloit, que c'étoit en cela, que consistoit mon salut, & ma gloire. Car

c'étoit là en effet le sentiment des Fari-
siens. Ils mettoient leur justice, & leur
bon-heur en ces avantages charnels ; en
ce qu'ils étoient issus d'Abraham, & dis-
ciples de Moÿse ; & contoient pour un
de leurs plus hauts merites ce furieux
zele, qu'ils avoient pour la loi, pensans
faire service à Dieu en persecutant les
Chrétiens. Tout cela encore eust été
gain à l'Apôtre, s'il fust demeuré dans le
Judaïsme, comme les faux Docteurs
supposoient qu'il le falloit faire. Car
par là il eust à ce conte gagné la grace
de Dieu, & des hommes ; il eust & obte-
nu le salut, puis que selon cette presup-
position c'en étoient là les moiens, &
conservé la bien-veillance de sa nation,
& acquis de la reputation, & de la gloire
parmi eux, y passant pour l'un de leurs
plus accomplis, & plus zelés Docteurs.
Mais quelque avantageuses, que me
fussent ces choses selon la chair, je les
ai (dit-il) *reputées m'estre dommage pour
l'amour de Christ.* Quand une fois le
Seigneur l'eut illuminé, delivrant ses
yeux de ces grossieres écailles d'igno-
rance, qui les couvroient auparavant,
il changea tout à fait d'humeur, & de
jugement.

jugement. Il vid, que ce Iesus, qu'il avoit si fierement persecuté, est le Seigneur de gloire, le Prince de paix, le pere d'éternité, l'unique auteur de nôtre felicité. Il vid en lui la grace, & la verité, & la justice, & le salut des hommes, les tresors de la sagesse celeste, & la plenitude de la divinité. Ravi des merveilles d'un bien si rare, & si parfait, il condanna son erreur passée; & laissa là, comme inutiles, tous ces petis avantages de sa naissance, & de son institution qu'il admiroit auparavant; & y renonceant de tout son cœur, il se resolut, comme ce genereux marchand de la parabole evangelique, d'acquérir par la perte de tout ce qu'il possédoit, le divin joyau, qu'il treuva en Iesus-Christ. Il est tellement épris de l'amour de ce tresor, que pour lui il ne laisse pas seulement ce qu'il adoroit par le passé; mais mesmes il le hait, & voudroit ne l'avoir point eu. Il ne reconnoist pas seulement, qu'il n'en a tiré aucun profit; mais se plaint encore, qu'il lui a été dommageable; que c'est ce qui l'a retenu dans l'ignorance, & l'a

empesché de jouir plûtoſt de ſon Chriſt; que c'eſt ce qui a allumé ſa fureur, & qui a ſouillé ſes mains du ſang précieux de ce ſouverain Seigneur. Car bien qu'il l'ait fait par ignorance, il ne laiſſe pas d'en avoir une extreme horreur, & de le conter pour le plus grand mal-heur, qui lui ſoit jamais arrivé. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que dit S. Paul, que *pour l'amour de Chriſt il repute à dommage ce qui lui étoit gain.* Mais ô ſaint Apôtre, ſacré vaiſſeau de l'élection de Dieu, ce qui t'a été dommage nous a été un grand gain; & c'eſt pour nôtre profit, que ce miſericordieux Seigneur, qui t'avoit mis à part dès le ventre de ta mere, a permis, que tu entraſſes ſi avant dans le Judaïſme, & y demouraſſes ſi longtemps hors de ſa communion; afin que le teſmoignage, que tu as depuis rendu à ſa verité, en euſt plus d'efficace envers nous. Certainement Mes Freres, le teſmoignage des autres Apôtres touchant la reſurrection, & la divinité du Seigneur Jeſus, eſt autentique, & digne de foi; & quiconque le conſiderera ſans paſſion ſera con-

traint d'avouër, qu'il ne peut estre autre, que veritable. Mais si est-ce que celui de S. Paul a encore quelque chose de plus fort. Car qu'est-ce que l'incrudulité lui peut reprocher? Dirà elle, que ç'aït été un ignorant, aisé à surprendre en la doctrine de la religion? Il étoit Farisien des sa naissance; instruit dans l'école du meilleur maïstre, qui fust alors entre les Farisiens, & tres-sçavant en toute la discipline des Juifs, comme il paroïst assés par ses écrits. La frequentation, & l'amitié de Iesus lui aura elle donné de la passion pour sa gloire? Mais il ne l'avoit jamais veu durant sa vie; & après sa mort, bien loin de l'aimer, ou de le favoriser, il le persecutoit à outrance. Et neantmoins le voici, qui s'arrestant tout court au milieu de sa fureur, & changé en un moment, adore tout à coup celui qu'il blasfemoit; presche celui qu'il persecutoit; a autant de passion pour lui qu'il en avoit eu eontre lui; & continuant plusieurs années dans ce nouveau zele meurt enfin pour celui qu'il avoit tant de fois fait mourir en ses membres. Qui peut avoir

causé un si prodigieux changement ? Qui peut avoir si promptement arraché du Judaïsme vn Farisien si obstiné ? si attaché à cette secte par la naissance , par l'institution , par tout le train de sa vie , par sa reputation , par tous les plus chers de ses interests ? Qui peut avoir rompu tant de liens si forts en vn instant ? Qui peut avoir tiré les loüanges , & l'adoration de Iesus d'une ame , & d'une bouche , qui ne jettoit nagueres , que feu & flamme contre lui ? Chers Freres ; ce ne peut estre , que la verité de la chose mesme , qui lui ait été montrée par une puissante main , & telle en somme , que fut cette force celeste , qu'il raconte lui mesme si platement , & si constamment , & si souvent l'avoir arresté & converti sur le chemin de Damas. Embrasons donc avec lui ce divin Seigneur , qu'il nous presche si ardemment. Convertissons nous avec ce bien-heureux Farisien. Croions avec lui sur la foi d'un si authentique tesmoignage , que Iesus est dans le ciel , couronné d'une gloire immortelle ; qu'il est vraiment le Fils de Dieu , la fin & l'accomplissement de la

loi, le salut des Juifs, & des Grecs, la vérité de la circoncision, le chef & la tige d'Israël, l'expiation du péché, la paix de la conscience, la lumière de l'entendement, la sagesse du cœur, l'auteur de la vraie justice, la sainteté, le repos, la résurrection, & l'éternité de tous les siècles. Et si nous le croions ainsi, Chers Freres, rendons lui le service & le respect, qui est deu à une si haute, & si liberale Majesté. Que rien ne nous arrache de sa cõmunion. Soyons jaloux de sa gloire. Ne souffrons point, que l'on lui donne aucun compagnon, ni que l'on partage nôtre cõfiance entre lui, & aucun autre, quel qu'il puisse estre. Servons le seul, comme il nous a rachetés seul. Quelques utiles, & avantageux, que soient les partis, que l'on nous propose, tenons les pour des pertes, & pour des calamités, s'ils sont prejudiciables aux interests de Iesus-Christ. N'achetons jamais nôtre aise, ni nôtre paix, ni nôtre vie à ses dépens. Méprisons, & haïssons toutes choses pour l'amour de lui. Que ce qui nous est gain, nous soit dommage, s'il choque tant soit peu son service, ou sa gloire. La noblesse de la naissance, l'a-

bondance des richesses, l'honneur de la reputation, l'excellence du sçavoir, l'amitié de ceux, au milieu desquels nous vivons, sont de beaux avantages, je l'avouë. Mais s'ils vous empeschent, ou vous ôtent la cõmunion de Iesus-Christ, regardés les comme des pertes, & des mal-heurs. Ne feignés point de renoncer à tout celà, & de sacrifier genereusement cette vaine gloire aux pieds de la croix de Iesus-Christ, comme fit S. Paul son Farisaisme. N'ayés rien si cher, que vous ne quittiés alaigrement pour un si bon Maistre. Pensés, qu'à vrai dire il n'y a rien de bon, ni d'utile sans lui; que tout ce que l'homme adore hors de lui, & noblesse, & grandeur, & science, voire la justice, & la devotion mesme la plus luisante, & la plus ardente, n'est que vanité; également incapable de nous garantir de la malediction de Dieu, & de nous donner part en son Royaume. Le Seigneur Iesus vueille lui mesme imprimer ces sentimens profondement dans nos cœurs, afin qu'après l'avoir servi, & adoré fidelement en la terre, nous vivions eternellement avec lui dans les cieux. AMEN.



SERMON

TROISIÈSME SUR
 le 3. chapitre de l'Épître
 de Saint Paul, aux
 Filippiens, vers. 8.

*Voire certes je repute toutes choses estre dom-
 mage pour l'excellence de la connoissance de Iesus-
 Christ mon Seigneur ; pour l'amour duquel je me
 suis privé de toutes ces choses, & les repute, comme
 niente, afin que je gagne Christ.*

CHERS FRÈRES, Ce n'est pas assés
 pour estre vraiment prudent de
 sçavoir distinguer les choses mauvaises
 d'avec les bonnes. Il faut de plus recon-
 noistre la difference qui se treuve entre
 celles qui sont bonnes, pour les mettre
 chacune à leur vrai prix, & estimer le
 plus celles qui ont de l'excellence au
 dessus des autres; & c'est ainsi que
 F iiij.

quelques-uns entendent le souhait, que l'Apôtre faisoit pour les Filippiens, que
 Filip. I. 10 *Dieu leur donnast la grace de pouvoir discerner, ou éprouver les choses meilleures, ou plus excellentes.* Car si vous y regardés de près, vous verrés, que cette foiblesse de ne pouvoir preferer un grand bien à un autre mediocre, est la cause de la pluspart des malheurs des hommes. Ils ont moins de peine à reconnoître le bien d'avec le mal, pour l'extreme difference qui est entre leurs natures. Mais quand il se presente deux biens, le desir de les posseder tous deux leur trouble si fort le jugement, qu'ils ne peuvent presque se resoudre à quitter le moindre pour n'avoir que le plus grand; & au lieu de cette belle & genereuse resolution, vont inutilement cherchans des partis moitoyens pour se conserver l'un & l'autre. D'où il leur arrive dans une infinité d'occasions de perdre le tout pour n'avoir pas sçeu se contenter de la meilleure partie; comme au marchand, qui pour n'avoir pas eu le cœur durant l'orage de jeter dans la mer la charge de son vaisseau pour garantir sa vie, perd & sa vie & son vaisseau.

tout ensemble. Je laisse là les Etats, & les familles, où cette erreur causé tous les jours de grands defastres. Mais qui sçauroit dire les maux qu'elle fait en la religion, la plus importante piece de nôtre vie? C'est elle, qui perd les riendes, & ceux que l'on appelle communement Nicodemites, & tous ceux qui veulent posseder ensemble le ciel, & la terre, l'esprit & la chair; c'est à dire la plus grâde partie de ceux qui perissent. C'est elle, qui leur suggere tous ces pernicieux accommodemens, dont ils s'avisent à leur ruine, s'imaginans de pouvoir s'exempter par leur moien des pertes, & des peines, auxquelles l'Evangile les assujettit, & retenir tout ensemble la paix du monde, & celle de Dieu. Ce fut aussi cete imprudéce, qui troubla l'Eglise Chrétienne à sa naissance, pour le desordre qu'y causerét ceux qui vouloient mesler le Judaïsme avec l'evāgile. Car leur faute n'étoit pas en ce qu'ils haïssoient, ou méprisoient Iesus-Christ; mais en ce qu'ils ne l'estimoient & ne l'amoient pas affés. S'ils eussent recōnu la souveraine perfection de son excellence, ils se fussent contentés de lui, &

eussent trouvé en sa possession une si pleine satisfaction de tous leurs desirs, que l'ayans ils n'eussent souhaitté aucun autre bien. C'est pourquoi l'Apôtre saint Paul pour garantir les Filippiens de leur erreur, leur propose ici le vrai jugement qu'il faut faire du Seigneur Iesus; & leur ayant ci-dessus étalé les avantages, qu'il avoit quant à la chair, il ajoute maintenant, que toutes ces choses, qui sembloient grandes, & exquisés, étans considérées en elles mesmes, s'évanoüissoient en la lumiere de la connoissance de Iesus-Christ; & qu'étans comparées avec les biens, que ce nouveau Seigneur dōne à ses serviteurs, elles perdoient toute leur valeur, & au prix de ces richesses celestes n'étoient non plus à estimer, que de la litiere, ou de la fiente, & s'il y a quelque autre chose plus basse, & plus vile, que celle-là. Il avoit desja avancé cette pensée dans le verset precedent, où en suite de la deduction, qu'il avoit faite des prerogatives de sa naissance, & de son institution dans le Judaïsme, il disoit, *Mais ce qui m'étoit gain, je l'ai reputé m'estre dommage pour l'amour de Iesus-Christ;*

comme vous nous l'avez ouï expliquer dans la dernière action, que nous fîmes sur ce sujet. Il reprend donc ici la même pensée, & l'éclaircit, & l'amplifie magnifiquement, disant, *Voire certes je repute toutes choses m'estre dommage pour l'excellence de la connoissance de Iesus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes ces choses, & les repute comme fiente, afin que je gagne Christ.* Il use de cette répétition pour deux raisons à mon avis: premièrement pour l'extrême importance du sujet, le plus noble, le plus excellent, & le plus nécessaire, qui soit au monde. Car c'est nôtre coûtume d'insister sur les choses importantes, & que nous désirons d'imprimer dans le cœur de ceux, à qui nous parlons, ne feignans point en telles occasions de les leur repeter deux, ou trois fois; & les Maîtres de l'art de bien dire mettent ces répétitions, quand elles sont faites à propos, entre les plus beaux ornemens du langage. Secondement l'Apôtre en a ainsi usé pour montrer qu'il persiste tousjours dans le jugement qu'il avoit fait du Seigneur dès le commencement. Car il arrive quelquefois,

que la nouveauté des choses nous surprend, & nous ébloüit tellement à la première veüe, qu'elle nous fait oublier, & dédaigner tout le reste. Mais quand le temps a effacé cette grace, que leur donnoit la nouveauté, & que l'expérience nous les a mieux fait reconnoître, nous nous repentons de nous y estre trompés, & changeons le trop avantageux jugement, que nous en avions fait au commencement. Saint Paul ayant donc dit, que quand il eut une fois veu Iesus-Christ, il avoit méprisé comme dommageables les choses qui lui étoient avantageuses; ajoûte, qu'il est encore dans le même sentiment. Mes sens (dit-il) ne furent point abusés par le premier éclat de Iesus-Christ, dont je fus frappé au commencement. Ce ne fut pas la nouveauté de sa doctrine, qui me ravit, & qui me fit si promptement dédaigner tout ce que j'avois le plus estimé auparavant. J'ai toujours conservé depuis la même disposition d'esprit, que j'eus alors. Le temps ne m'a rien découvert en ce nouveau Maistre, qui ne réponde à la beauté & à l'excellence de ce que me promit

sa première veüe. L'estime que j'en fis lors, & l'amour, que je lui vouïai, au lieu de s'attiedir s'est échauffée, & allumée de plus en plus. Et comme alors je quittai tout pour lui, & tins pour perte & pour dommage tout ce qui m'éloignoit de sa communion; aussi fais-je encore maintenant; fortifié plus que jamais dans le dessein que j'ai fait d'estre à lui éternellement. Je ne treuve rien de beau, ni d'excellent, que lui seul; & renonce de bon cœur à toutes autres choses, quel qu'en puisse estre le prix entre les hommes, pour me conserver celle-ci. Je souffre tres-volontiers la perte de tout le reste pour gagner Iesus-Christ. Ce sont là les raisons qui ont obligé l'Apôtre à user de cette répétition. Au reste bien que l'on puisse entendre simplement toutes ces choses, dont il parle, les prenant en leur universelle étendue (comme en effet il n'y a point de chose au monde, qui ne nous doive sembler méprisable au prix de Iesus-Christ, & de son salut) neantmoins la suite, & l'enchaîneure du discours de l'Apôtre semble requerir, que nous les rapportions particulièrement aux choses

94 *Sermon 3. sur le 3. chapitre*
dont il parloit ci-devant, c'est à dire
aux avantages qu'il avoit eus dans le
Judaïsme. Et nôtre Bible Françoisé les
y rapporte evidemment, quand elle tra-
duit dans la seconde partie de ce verset,
que l'Apôtre s'est privé, non *de toutes*
choses simplement, mais *de toutes ces cho-*
ses, c'est à dire de toutes celles dont il
venoit de parler. Mais cela n'empesche
pas que nous ne puissions justement, &
raisonnablement étendre ce que l'Apô-
tre dit des avantages du Judaïsme à tous
autres moiens de salut, que les hommes
mettent en avant, & qu'ils prétendent
ou preferer, ou éгалer, ou du moins
joindre & associer à l'Evangile de Iesus-
Christ. Car si le sang des Patriarches &
des Profetes, si les seaux de l'alliance
Mosaïque, si l'observation & le zele de
la loi divine, & une justice sans repro-
che, sont si peu considerables au prix de
la connoissance de Iesus - Christ, qu'il
les faille tenir à cét égard pour fiente, &
pour dommage; en quel rang devons
nous mettre les disciplines, & les tradi-
tions purement humaines? que ni Sina,
ni Sion, ni la voix d'aucun Profete n'a
jamais recommandées? & que la seule

présomption des superstitieux a autorisées? Mais sans enfoncer ce propos plus avant, considérons ce que l'Apôtre dit ici de ces avantages, qu'il avoit eus autrefois dans le Judaïsme. Il dit donc premièrement, qu'il *repute toutes ces choses estre dommage* : & en suite qu'il *s'en est privé, & qu'il les repute comme fiente*. Mais il ne dit pas cela simplement. Il nous montre aussi la raison, pourquoi il fait si peu d'état de choses apparemment si avantageuses, *pour l'excellence* (dit-il) *de la connoissance de Jesus-Christ*; & le dessein pour lequel il y renonce, *afin* (dit-il) *de gagner Christ*. Ainsi aurons nous trois points à traiter en cette action moiennant la grace de Dieu, pour bien entendre ce texte: Premièrement l'excellence de la connoissance de nôtre Seigneur Jesus-Christ: Secondement la bassesse, & l'inutilité des avantages, & des observations de la loi au prix de cette connoissance. Et en troisieme lieu la necessité d'y renoncer, & de s'en priver pour gagner Jesus-Christ.

• Pour le premier, ce n'est pas ici seulement, que l'Apôtre met en avant

l'excellence de Iesus-Christ, & de sa connoissance, pour confondre la superstition des Chrestiens Iudaïzans. Il en use de mesme dans l'épître aux Colossiens, où disputant contre cette erreur, pour montrer combien étoit vaine l'addition, que ces nouveaux Docteurs vouloient faire à l'Evangile, il represente aux fideles la souveraine dignité du Seigneur Iesus, l'image de Dieu invisible, & le premier-nai de toute creature, voire le Createur de toutes les choses qui subsistent dans les cieux, & en la terre; le Chef de l'Eglise, le premier-nai d'entre les morts, en qui habite toute plenitude, & en qui sont cachés tous les tresors de sapience, & de science. C'est donc pour le mesme dessein, qu'il allegue ici l'excellence de la connoissance de Iesus-Christ; & il l'appelle *son Seigneur*, non seulement pour tesmoigner l'ardente affection qu'il lui porte, mais aussi pour montrer l'outrage, que lui faisoient les faux Docteurs, qui vouloient donner à ceux qu'il a sauvés & rachetés, un autre Seigneur que lui. L'excellence de la connoissance se peut considerer en deux points; ou à l'égard
des

Col. 1. 15.
16. 18. 19.
& 2. 3.

des choses qu'elle connoist; ou à l'égard du fruit, & de l'utilité, qu'elle nous apporte. En la premiere sorte nous appellons *excellente* la connoissance des choses belles, hautes & élevées au dessus du commun: Et c'est en ce sens, que les sages du monde preferent la moindre connoissance du ciel, & de ses mouvemens, & des substances naturelles, à la plus exquisite science des corps naturels, & de leurs propriétés; parce que les premiers de ces sujets sont beaucoup plus nobles, & plus merveilleux, que les seconds. En la seconde facon nous appellons *excellente* la connoissance, qui nous est utile & necessaire, qui sert à la commodité & au bon-heur de nôtre vie: Et c'est en ce sens, que les mesmes sages estiment la connoissance de la morale, & la mettent au dessus des sciences contemplatives, pource qu'elle est plus necessaire pour la conduite de nôtre vie; & louent en suite ceux d'entr'eux, qui ont rappelé la philosophie du ciel en la terre; c'est à dire qui au lieu de s'amuser à la recherche des mouvemens, & des propriétés du ciel, ont employé toute leur étude en la considera-

G

tion de nôtre propre nature , de la fin pour laquelle nous vivons, & de la qualité de nos meurs, & des moiens nécessaires à nous rendre heureux. La connoissance de Iesus-Christ nôtre Seigneur à l'une, & l'autre de ces deux excellences, chacune au souverain degré. Car quât à la premiere, ce Iesus-Christ, qu'elle connoist, est le plus grand, le plus excellent, & le plus relevé sujet, qui soit dans l'univers; non un corps celeste, ou une de ces substances immatérielles, que la philosophie attache aux cercles des cieux pour les mouvoir : mais le Createur & le Maistre des cieux, le Roi & le Seigneur des anges, la resplendeur de la gloire, & la marque engravée de la personne du Pere, sa parole, sa sapsience, & sa puissance eternelle, & Dieu benit à jamais avec lui : Et, ce qui surpasse toute merveille, un Dieu, non simplement Dieu, mais manifesté en chair, Dieu & homme en une mesme persône; dans lequel, comme dans un tres-pur, & tres-fidele miroïer, se voient toutes les perfections de la nature divine, & de l'humaine; non représentées legèrement, & obscurément, mais tirées au

vif, ou pour mieux dire, y subsistans reellement en la plus haute, & parfaite forme, dont elles soient capables, & comme parle saint Paul, y *habitans corporellement*, non en figure, ou en ombre, mais en corps, & en verité. En ce Iesus-Christ se connoissent les profondeurs & les abismes, les hauteurs, & les gloires de la divinité; les secrets, que l'œil d'aucune creature n'avoit jamais veus, & dont nul esprit ne s'étoit jamais douté. On y void l'incomprehensible distinction de trois personnes en une seule essence, & l'unité d'une tres-simple essence en trois personnes distinctes. On y void toutes les richesses de Dieu; son eternité, son infinité, sa puissance, sa sagesse, sa justice, sa bonté, sa providence. On y void tous ses desseins, & toutes ses œuvres, les pensées de son eternelle intelligence, & les exploits de sa main. On y void non seulement le present, & le passé, mais aussi l'avenir; toutes les differences des temps, & les diversités de leurs dispensations; les origines, les progrès, les suites, & les fins des siècles; les merveilles de l'un, & de l'autre

Col. 2. 9

monde, tant de celui-ci, que de l'autre qui est à venir. Et la connoissance, que Iesus-Christ nous en donne, n'est pas une douteuse, & incertaine opinion, comme celle, que l'on apprend dans les écoles des hommes, dont toute la sagesse, n'est que soupçon, & doute, & non une vraie & ferme science; mais c'est une claire, solide, & inébranlable apprehension des choses; une veüe, & une contemplation de la gloire de Dieu à face découverte, comme parle S. Paul; en tant que Dieu s'est rendu, comme visible, & palpable en Iesus-Christ; de maniere que qui l'a veu, a veu le Pere, selon ce que dit S. Iean, parlant de soi, & des autres Apôtres, *qu'ils ont veu de leurs propres yeux, qu'ils ont contemplé, & que leurs propres mains ont touché la parole de vie, qui étoit dès le commencement.*

e. cor.
1. 18.

1. Iean.
1. 1.

Mais si la connoissance de Iesus-Christ est excellente pour la merveille de son objet, & pour la certitude & clarté de la science qu'elle nous en donne, elle ne l'est pas moins pour le fruit, & l'utilité, qu'elle nous apporte; & c'est principalement en ce second

señs, que l'Apôtre la considère; parce que si elle ne nous seroit de rien, quelque excellente, qu'elle fust d'ailleurs, elle ne pourroit, ni ne devoit nous induire à mépriser, ou à rejeter les choses, qui nous seroient avantageuses. Les fruits, qui nous reviennent de cette connoissance du Seigneur, sont d'un côté si grands & si divins, & de l'autre si importans, & si nécessaires, qu'à cet égard nous pouvons dire avec verité, qu'il n'y a qu'elle seule, qui soit excellente, tout le reste nous étant inutile sans elle, & elle seule sans le reste, nous pouvant rendre éternellement bien-heureux. Car premierement au lieu, que toutes les autres disciplines ignorent, ou extenuent nôtre mal, celle-ci nous en apprend d'entrée, & la grandeur, & l'horreur; nous montre, que tels que nous naissons, & vivons dans le monde, nous ne pouvons attendre, que mort & malediction. Elle nous découvre la colere de Dieu allumée contre le genre humain, son inexorable justice contre le peché, & les inevitables supplices, qu'elle lui a préparés. Elle nous montre

l'aveuglement de ceux, qui s'imaginent faussement ne rien devoir à la justice divine, & nous fait toucher au doigt la vanité de tous les moiens inventés, & employés par les hommes pour appaiser la divinité, & se la rendre favorable. Mais après nous avoir fait sentir nôtre mal, elle nous en met le vrai remede dans les mains, Iesus-Christ crucifié, & ressuscité pour nous. Elle éteint toute la colere de Dieu avec le sang de son divin sacrifice, seul capable d'expié le peché de l'homme, & de purifier véritablement son ame; parce que c'est le sang d'un Dieu, une offrande d'un prix infini, égal à l'infinité de nos crimes. Ainsi la connoissance du Seigneur met la paix dans nos consciences, en chassant la crainte de la colere vangeresse de Dieu, qui y faisoit nuit & iour une cruelle & sanglante guerre. Elle desarme l'Ange exterminateur du glaive, qui nous effraioit, & le ciel de cette épouvantable foudre, qui nous menaçoit. Mais elle ne nous delivre pas seulement de la crainte de l'enfer. Elle nous donne encore l'esperance de la vie immortel-

le; Elle nous ouvre le ciel, & le sanctuaire de l'éternité, & nous y met en possession de cette parfaite, & souveraine félicité, après laquelle nous soupirions sourdement avant mesme, que de la connoître. Car Iesus-Christ en mourant n'a pas seulement satisfait à la justice divine; Il a encore par l'odeur de ce sien sacrifice tellement gagné le cœur, & l'amour du Pere, qu'outre le pardon de nos pechés il lui a donné l'Esprit, le ciel, & l'immortalité pour les distribuer à tous ses serviteurs; En tesmoignage de quoi Christ est ressuscité des morts le troisieme jour, & s'est allé seoir en suite à la dextre du Pere pour gouverner deormais tout son empire, & dispenser la vie & la gloire à tous ceux, qui croient en lui. Dés maintenant il les revest des armes, & des ornemens nécessaires en ce pelerinage terrien: Il épand dans leurs cœurs une joye, qui surpasse tout entendement; Il les console puissamment dans les afflictions, & les assure dans la mort mesme. Il remplit leurs ames d'une ardente amour envers Dieu, & d'une sincere charité.

envers le prochain, ébauchant & formant en eux une vraie sainteté, non mercenaire, & Farisaique, qui bée après le salaire; & ne sert Dieu, que pour en tirer du profit; mais naïve & genereuse, qui embrasse le bien pour l'amour de lui-mesme, & qui en le faisant ne pretend simplement, que de faire ce qu'elle doit, & non de meriter ce qui ne se donne que par grace. Au sortir de la terre après les épreuves, & les exercices de cette vie, il retire leurs esprits dans le ciel, & conserve la matiere de leurs corps dans les confusions du monde, pour les ressusciter un jour, & les rendre conformes à la gloire du sien, lors qu'il leur donnera le comble, & la dernière main de ses biens, les élevant au ciel en la jouissance de son bien-heureux royaume. Jugés, Fideles, si l'Apôtre n'a pas raison d'appeller cette connoissance de Iesus-Christ *excellente*, puis qu'elle porte des fruits si doux, & si precieux. J'avouë que tous ceux qui se vantent de l'avoir, ne sont pourtant pas participans de ces fruits. Mais tant y a qu'elle les leur presente, & ne tient pas à elle, qu'ils n'y aient part. Encore faut

il dire, qu'à parler proprement, nul ne connoist Iesus-Christ, qui n'ait part en sa justice, & en sa vie, selon ce que disoit le Seigneur, que c'est en ceci que gist la vie eternelle, que nous connoissons Dieu, & celui qu'il a enuoie Iesus-Christ. D'où vient que saint Paul ne feint point de dire, que nul des Princes du siecle n'a connu cette sapience de Dieu, en allegant cette raison, que s'ils l'eussent connuës, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire. Car en effet comment seroit-il possible, qu'un homme connust veritablement Iesus-Christ sans l'aimer, sans ajoûter foi à ses promesses, & sans se fier en lui? Or nul ne croit en lui, nul ne s'y fie, qui ne reçoive son Esprit, & qui ne passe de la mort à la vie, & qui n'ait part en tous ses benefices. D'où s'ensuit, que nul de ceux, qui sont hors de lui, ne le connoist. *Si tu sçavois le don de Dieu, & qui est Iesus-Christ, qui le donne, tu lui eusses demandé, & il t'eust donné de l'eau vive;* comme disoit autrefois le Seigneur mesme à une fême Samaritaine. Saint Paul donne donc ici une secreete atteinte aux faux Docteurs de la cir-

Jean. 17.

3.

1. Cor. 2.

8.

Jean 4. 10

concion, leur reprochant sourdement qu'ils n'avoient pas la connoissance de Iesus-Christ, quoi qu'ils s'en vantaient hautement, & fissent mesme profession d'y instruire les autres; pource que s'ils l'eussent eue, ils n'eussent fait aucun état non plus que lui, de ces foibles rudimens, qu'ils vouloient à toute force mesler avec l'Evangile. Car que toutes ces observations de la loi Mosaique, & tous les avantages, que l'on peut avoir à cét égard selon la chair, ne soient de nulle consideration au prix de Iesus-Christ, il est desormais assés evident par ce que nous venons de dire de l'excellence de sa connoissance. Et c'est le second point de nôtre dessein, que l'Apostre nous declare, en disant, *que pour l'excellence de cette connoissance du Seigneur, il repute toutes ces choses-là estre dommage, & qu'il s'en est privé, & les repute, comme fiente.* Certainement il n'est pas possible de les mettre plus bas. Car premierement au lieu de ce que les faux Docteurs les recommandoient, comme importantes, utiles, & avantageuses pour la justification, & le salut des fideles, l'Apôtre dit au con-

traire, qu'elles leur font dommage : c'est à dire, qu'au lieu de leur servir, elles leur nuisent, & leur tournent à perte, & non à profit. Il ajoûte en second lieu, que les jugeant telles, *il s'en est privé*, c'est à dire qu'il y a renoncé, & s'en est défait volontairement ; se condamnant soi-mesme par son propre jugement à les laisser là, & à ne s'en plus prevaloir, comme il avoit fait autrefois : tout ainsi qu'un marinier, qui voiant que ses marchandises enfoncent son vaisseau, & le font perir, les jette en la mer de ses propres mains, aimant mieux se sauver nud, que de se mettre en danger de se perdre en retenant ses biens dans son vaisseau. Mais l'Apôtre encherit encore par dessus, disant en troisieme & dernier lieu, *qu'il les repute, comme fiente*. Car celui qui jette ses marchandises en la mer, ne le fait qu'avec beaucoup de regret, forcé par le desir, qu'il a de conserver sa vie ; & quand il est échappé du peril, il pleure sa perte. Saint Paul au contraire ne fait non plus d'état de ces choses, dôt il s'est privé pour l'amour de Christ, que s'il n'avoit perdu que du fumier, ou de la paille. Car le mot Grec, dont il se

fert, signifie proprement cela; une chose de neant, des ordures que l'on jette non seulement comme inutiles, mais mesme comme sales, & desagrees. Et pour bien entendre le sens, & la raison de cette doctrine de l'Apôtre, il faut sçavoir, que la loi Mosaique n'avoit été donnée, qu'à temps, & par une certaine dispensation seulement, pour servir de pedagogue au premier peuple jusques à ce que le Christ fust venu; non pour justifier les fideles, mais pour les tenir en crainte, & les exercer jusqu'à ce que l'Eglise eust atteint son âge parfait, & (s'il faut ainsi dire) les ans de sa majorité; comme saint Paul l'enseigne au long dans l'epître aux Galates, & en divers autres lieux. Ce temps-là étant donc arrivé, l'economie legale cessa; Moyse bailla le peuple à Iosué, il le mit entre les mains de Iesus, son vrai Seigneur, pour estre deormais sous sa conduite, & vivre en liberté, sans plus estre sujet à la ferule, & aux foibles elemens du pedagogue de son enfance: de fasson que tous les services corporels, où il avoit accoutumé de s'exercer, devinrent alors absolument inutiles; puis que

Chap. 3.
R 4.

nous avons abondamment & excellemment en Iesus-Christ toutes les choses, que la loi fournissoit aux Juifs devant sa venuë. Car de quoi nous peut desormais servir la loi ? Elle montrait jadis aux Israëlites l'horreur du peché par les maledictions qu'elle fulminoit contre ceux qui en sont coupables. Mais l'Évangile du Seigneur Iesus nous le montre beaucoup plus vivement, & plus efficacement ; où nous voions le Fils de Dieu mourant dans une extreme douleur, & ignominie pour effacer nos crimes ; & où nous sont mis devant les yeux les supplices éternels, que souffriront à jamais dans les enfers ceux, qui meurent dans l'incrédulité, & dans l'impenitence. La loi découvroit encore à l'homme sa foiblesse, & son impuissance au bien par l'aissai, qu'elle lui faisoit faire de lui obeir, comme saint Paul le deduit au long dans le septiesme chapitre de l'épître aux Romains. Mais Iesus-Christ nous montre cela mesme beaucoup plus clairement, nous disans nettement & sans aucun circuit, que nous ne pouvons rien faire de nous-mesmes, & que toute nôtre nature est si horrible-

ment gâtée, que pour entrer en son royaume il nous faut renaître tout de nouveau. La loi retenoit les Israélites en quelque devoir, les forçant par cet Esprit de servitude, qu'elle leur donnoit, de s'abstenir des vices, & de s'adonner à l'étude de la pieté & sainteté. Mais Iesus-Christ le fait beaucoup plus parfaitement, formant nos cœurs à la crainte, & à l'amour de Dieu par son Esprit d'adoption, par la clarté & netteté de sa doctrine, par la belle image de la sainteté qu'il nous propose, les riches exemples qu'il y a ajoutés, & enfin par les illustres enseignemens tant de la bonté de Dieu, que de l'immortalité bien-heureuse qu'il nous a par tout déployés en son Evangile. Enfin la loi servoit à représenter les misteres du Christ & de son royaume, la vertu de son sacrifice, la force de son Esprit, & la pureté de son service. Mais qu'est-il desormais besoin de l'ombre, puis que nous avons la vive image de ces choses? De quoi nous serviroient les figures, puis que nous avons leur corps & leur verité? Ainsi voies-vous que selon le dessein de Dieu les avantages & les fa-

ceremens de la loi sont inutiles depuis la manifestation de son Fils, & que ceux qui s'y amusent maintenant perdent ridiculement leur temps & leur peines tout de mesme, que si apres le lever du Soleil vous vous serviés encore de la clarté d'une lampe, ou si apres la maturité de l'âge viril vous entreteniés encore un homme dans les exercices de l'enfance. D'où paroist que ces faux Docteurs, qui vouloient retenir l'usage des Sacremens & des observations de la loi parmi les Chrestiens, les rapportoient à une toute autre fin, que n'étoit celle pour laquelle Dieu les avoit instituées, & vouloient que ce fussent, non des exercices pour conduire les hommes à Iesus-Christ : (car cette fin ne pouvoit plus avoir de lieu, puis que Iesus-Christ étoit venu,) mais entendoient que ce fussent des moiens pour obtenir le salut, par le merite & l'efficace desquels l'homme fust justifié devant Dieu. Et c'étoit là précisément l'erreur, où saint Paul avoit été autrefois plongé dans l'école des Farisiens, s'imaginant avec eux, que la circoncision, les sacrifices, les abstinéces & les la-

vemens, & les autres œuvres de la loi fussent véritablement expiatoires du péché & meritoire de la bonne grace de Dieu, & institués par Moÿse à ce dessein. Et c'est proprement à cet égard & en ce sens, que l'Apôtre décrie & ravale si fort en cet endroit tous les avantages de la loi; protestant hautement, qu'il les repute à dommage, qu'il les rejete comme choses non seulement inutiles; mais mesmes puantes & nuisibles. Certainement la fantaisie des Farisiens étoit pleine de méconte & d'erreur; & l'obeissance qu'ils rendoient à la loi n'étoit pas telle qu'elle la demande, il s'en falloit beaucoup. Ce n'étoit qu'un masque & une idole de justice, ornée au dehors de quelque couleurs & apparences, & pleine d'ordure & de défauts au dedans; & outre cela tachée comme d'un mortel poison de la presumption qu'ils avoient de mériter envers Dieu. Neantmoins, supposé qu'ils eussent été tels qu'ils prétendoient, tousjours est-il évident, que tout cet avantage qu'ils s'attribuoient n'est rien au prix de l'excellence de la connoissance de Iesus-Christ.

VOUS

vous vantés ô Farisien, d'estre du sang d'Abraham, Israélite, Ebreu nai d'Ebreux. Mais qu'est-ce que cela au prix de ce que nous avons en Iesus-Christ, qui nous fait os de ses os, & chair de sa chair, bourgeois du ciel, freres des Anges, enfans de Dieu & heritiers de son royaume? Vous vous glorifiés d'avoir été circoncis, & de porter le seau de l'alliance divine en vôtre chair. Mais Christ nous donne infiniment davantage, qui nous dépouille de la chair toute entiere, & nous marque l'ame & le corps avec la gloire de son Esprit, qui nous scelle pour le jour de la redemption. Vous faites parade de vôtre justice, & nous dites qu'elle est sans reproche: mais quoi que vous en puissiés dire, si faut-il que vous confessiés que celle dont nôtre Christ nous revest est toute autrement parfaite; divine & non humaine, eternelle, & non temporelle, capable de soutenir les yeux & l'examen de Dieu & non de l'homme seulement. Je dirai plus: Quand bien vous auriés parfaitement accompli toute la loi, & que vous n'auriés besoin d'aucu-

H

ne expiation; quand bien vous pourriés comparoistre devant son tribunal, & iustement pretendre à ce qu'elle promet aux observateurs de ses ordonnances; tousjours n'auriés vous garde de recevoir de Dieu, ni des faveurs ni des couronnes si douces, ni si excellentes, que celles qu'il a données à son Fils; & quoi que vous puissiés recevoir de lui, tant y a que vous n'auriés pas l'honneur que nous avons en Iesus-Christ, de jouir d'un royaume acquis par le sang du Fils de Dieu, d'estre partagé avec lui, de posséder son eternité, d'estre animé de son Esprit, de vivre en lui, & de faire partie de son corps; qui est la plus haute gloire que puisse avoir la creature. Et de là il paroist, que de quelque fasson que l'on prenne les avantages de la loi, tousjours sont-ils bien bas au dessous de ceux que nous avons par la connoissance de Iesus-Christ, & que dans cette comparaison l'on peut à bon droit les repouter à perte & à dommage au prix du Seigneur Iesus-Christ. Combien plus si vous les considerés tels que se les ima-

ginent les Farisiens & les Chrestiens
Iudaïsans ? qui pretendoient estre iusti-
fiés par cette defectueuse & imparfaite
obeissance , qu'ils rendoient à la loi ?
Il est evident, qu'en prenant ainsi la
loi elle leur nuisoit au lieu de leur ser-
vir , & les perdoit au lieu de les sauver.
L'Apôtre l'ayant appris en la lumiere
de Christ, se picque avec raison con-
tre leur erreur, & décrie tous leurs pre-
tendus avantages comme des choses de
neant ; protestant que bien loin de s'en
glorifier comme eux, il en a honte &
horreur. Et il les compare expresse-
ment à des ordures ou à du fumier, pour
montrer combien étoit grande la folie
de ces gens, qui se glorifians de ces
choses faisoient tout de mesme que s'ils
se fussent couronnés de paille ou de fu-
mier, qui deshonne & salit la teste, au
lieu de la parer ou de l'embellir. Quant
à lui, il dit que tout au contraire il s'est
privé de tous ces avantages pretendus,
biē qu'il en eust eu plus qu'eux, s'il eust
voulu s'en prevaloir, *afin* (dit-il) *que*
je gagne Christ. C'est le troisieme
point de cette action. Il compare les

choses dont il s'est privé à une dépense qu'il auroit faite volontairement pour posséder Iesus-Christ; & l'appelle *un gain*, parce qu'il avoit treuvé en lui des biens infiniment plus grands & plus excellens que ceux auxquels il avoit renoncé; une parenté divine au lieu d'une noblesse charnelle; une justice solide & parfaite, au lieu d'une fardée & imparfaite; l'amour de Dieu, au lieu de la faveur des hommes; l'alliance & l'assistance des Anges, au lieu de l'amitié des Juifs; une gloire immortelle, au lieu des vains applaudissemens du monde; la vraie paix de la conscience, au lieu de son assoupissement; le bonheur de l'esprit, au lieu de l'aïse de la chair; & en un mot tous les tresors du ciel & de l'éternité, au lieu de quelques chetives & perissables commodités de la terre. Mais remarqués je vous prie, Mes Freres, ce que nous montre ici l'Apôtre, assavoir que pour gagner le Seigneur il faut nous priver du reste. Cette divine perle ne s'acquiert que par la perte de toutes les autres choses. Ces faux Docteurs, à qui il en a, ne renon-

coient pas ouvertement à Iesus-Christ. Ils faisoient profession de le croire & de le retenir, & mesme de lui donner la maitresse place dans leur religion; requerans seulement que les exercices & les sacremens de Moyse fussent joints & associés à sa foi, comme moyens propres à justifier l'homme. Mais l'Apôtre foudroie tout cet accommodement. Il veut que nous soyons tous entiers à Iesus-Christ; que nous devions toute nostre justice à sa seule grace. Il veut ou que vous renonciés à son salut, ou que vous ne serviés que lui. Vous l'outragés, si vous estimés que pour vous sauver il ait besoin ou de Moyse ou d'aucun autre. Mais quoi? (me dirés-vous) suis-je donc obligé pour pouvoir gagner Iesus-Christ de me priver moi mesme de tout ce que j'ai de biens? de quitter ma noblesse, par exemple, ou ma dignité, ou mes moiens, ou l'honesteté de mes mœurs, & la justice, & la droiture, & autres semblables vertus, qui se rencontrent souvent en ceux-là mesme qui sont hors de Iesus-Christ? Ne pourront-ils avoir part en lui sans

abandonner tout ce qu'ils avoient de bien, avant que d'entrer en lui? Chers Freres, je respons qu'il faut distinguer le fonds & la substance de ces choses d'avec la qualité que leur donne l'erreur de la superstition, ou de la chair, les prenant faussement pour la matiere de la gloire, & pour la cause du bonheur de l'homme. Paul pour devenir Chrétien ne renonça pas à l'extraction ou au sang d'Israël; mais bien à la folle confiance qu'il mettoit avec les autres Juifs en cette noblesse charnelle. Il ne quitta pas l'exercice de l'honnesteté, & de la justice commandée en la loi pour se laisser aller à la débauche & à l'intemperance; ja n'avienne; le changement le fit plus honneste & plus vertueux qu'il n'avoit jamais été; Mais bien dépouilla-il entierement toute la presumption qu'il avoit eüe de cette sienne justice. Il ne quitta pas l'étude des bonnes œuvres; mais l'opinion qu'il avoit eüe de leur merite. Et quand nous disputons semblablement de la justice de la foi, ce n'est pas pour blasmer ou pour décrier les bonnes œuvres (ja à

Dieu ne plaife) mais bien pour leur ôter la qualité, que nos adverfaires leur donnent, c'est affavoir la vertu de justifier les hommes devant Dieu. C'est ce levain qui les aigrit; c'est la mouche morte qui les empuantit; c'est ce qui les change de gain en dommage, & qui de joyaux qu'elles font de leur nature, les corrompt & les pourrit en fumier. Quant aux richesses & aux dignités & autres choses semblables, qui ne font bonnes que dans leur usage, & non moralement, il faut tellement en détacher nos cœurs, que nous soyons prêts d'en quitter le fonds & la substance mefme toutes les fois qu'il fe rencontrera, que nous n'en puiffions conferver la poffeffion fans perdre la communion de nôtre Seigneur Iefus-Christ. Vous pouvez eftre Chrétien fans eftre pauvre, Mais vous ne pouvez eftre Chrétien fans eftre difpofé à devenir pauvre toutes les fois que la volonté du Maiftre vous y appellera. En fomme la regle & l'exemple de l'Apôtre nous apprend à quitter tout ce qui ne fe peut poffeder, que hors de Iefus-Christ, c'est à dire tout ce qui

H iiij

est incompatible avec son regne, avec ce souverain empire, qu'il doit avoir sur nous; tout ce qui empesche que nous ne puissions dire avec verité, qu'il est seul toute nôtre glbire.

C'est là, Freres bien-aimés, ce que nous avons à vous dire pour l'exposition de ce texte. Dieu, qui nous l'a con-
signé dans son Ecriture par la plume de son Apôtre, le vueille graver dans nos cœurs par la main de son Esprit; afin que desormais son Fils y regne absolument, & que pour le gagner nous n'ayons rien de si cher, que nous ne perdions alaigrement, faisans litiere & de nôtre gloire & de nôtre vie pour conserver à jamais la part que nous avons en lui. Benissons le premierement de ce qu'il nous a donné la connoissance de ce Fils de sa dilection, le plus precieux de tous ses tresors. Admirons avec saint Paul l'excellence de cette grace, & apprenons à la mettre avec lui à son juste prix. Cette connoissance, Mes Freres, surpasse infiniment en dignité, non seulement toutes les sciences des hommes, mais celle de la loi mesme, quoi que

donnée du ciel. Toute cette sagesse des anciens Israélites, tant estimée par Moïse, & préférée au sçavoir de toutes les nations de l'univers, n'étoit que le rudiment de nôtre Evangile; ce n'étoit au prix de lui que la petite clarté d'une étoile, qui console foiblement les tenebres de la nuit; ou celle d'une lampe qui éclaire dans un lieu obscur; au prix de la lumière d'un Soleil, qui luit en plein midi. Je dirai plus: la connoissance de Jesus-Christ est au dessus de celle qu'Adam avoit; ou qu'il eust peu acquérir dans le Paradis. Elle est mesme plus excellente, que la lumière, dont jouissoient les Anges avant la manifestation du Seigneur. C'est en l'école de l'Eglise que ces bien-heureux esprits ont appris les plus hautes, & les plus belles leçons de leur science. Remercions donc le Seigneur de ce qu'il nous a éclairés d'une si admirable lumière; de ce qu'il nous a séparés en ses grandes miséricordes d'avec le reste des hommes, gisans dans les tenebres, ou de la nature, ou de la superstition; & a daigné ouvrir au milieu de nous les bouches de ses

Apôtres, & de ses Profetes, pour nous donner la connoissance des grands misteres de son Fils. Faisons nôtre profit de son benefice; soyons attentifs à ses enseignemens. Laissons-là toute autre étude pour embrasser celle-ci; & nous proposons avec saint Paul de ne sçavoir autre chose, que Iesus-Christ crucifié. Ne nous donnons point de repos jusquès à ce que nous le connoissions. Car toute cette lumiere, que le ciel fait abondamment resplendir au milieu de nous, aggravera nôtre condamnation, & nous tournera à malheur, si nous ne la rapportons à son vrai usage. Son vrai usage est, qu'elle dispose nos cœurs comme celui de saint Paul; qu'elle nous fasse admirer, & aimer Iesus-Christ au dessus de toutes choses; que tout le reste ne nous soit que paille & fumier au prix de lui. En effet, Mes Freres, il n'y a, & n'y eut jamais rien au monde, qui soit comparable à ce divin Seigneur, soit pour l'excellence mesme de ses biens, soit pour le moien dont il les communique aux hommes. Le Paradis d'Eden, & ses delices n'étoient

que les ombres de cette souveraine, & vraiment parfaite beatitude, que Dieu a preparée aux membres de son Christ: de faſſon que quand bien nous ſerions en état d'accomplir la loi, & de parvenir à nôtre bon-heur par le moien de la premiere alliance, s'il nous étoit alors poſſible d'y pretendre par Ieſus-Chriſt, en ce cas-là meſme nous ſerions obligés de quitter la premiere alliance, & d'embrasser cette ſeconde; de renoncer à Adam, & à ſon Paradis pour gagner Ieſus-Chriſt. Mais hélas! nous ne ſommes pas en ces termes-là. En ce cas-là ne pas choiſir Ieſus-Chriſt, ſeroit perte à la verité, mais ce ne ſeroit que la perte d'un plus grand bien, apres lequel nous en reſteroit toujours un autre, quoi que moindre. Maintenant il n'y a point de milieu pour nous entre la communion de Ieſus-Chriſt, & un extreme malheur. Nous ſommes en la condition des Princes, qui ne peuvent demeurer dans un état mediocre; il faut, ou qu'ils periſſent, ou qu'ils regnent. Il en eſt de meſme de nous. Il nous faut, ou regner avec Ieſus-Chriſt, ou perir avec les de-

mons; ou jouir de la plus grande des felicités, ou souffrir à jamais le plus grand de tous les malheurs; parce qu'étans pecheurs comme nous sommes, rien ne nous peut sauver que Iesus-Christ; & il ne sauve personne, qu'il ne l'éleve en la jouissance de son éternité. Embrassons le donc ardemment tant pour son excellence, que pour nôtre nécessité; & établissons une bonne fois cette haute verité dans nos cœurs, que hors de lui il n'y a rien qui ne nous soit funeste & mortel! Vous voies la colere de Dieu, qui se découvre des cieux sur l'injustice des hommes; le temps, qui vient à bout du monde; la mort, qui n'épargne personne; les richesses, les honneurs, les hommes, les familles, les villes, les empires, qui s'en vont à neant, & passent les uns apres les autres, une secreete & insurmontable force sappant sourdement tout ce qu'il y a de plus solide, ravageant, & emportant toutes choses, & les plongeant comme le deluge autrefois, dans un noir, & profond abisme, d'où il n'y a point de ressource. C'est ce que nous voions. Mais ce que

nous ne voions pas est encore pire, l'enfer, & le feu qui y brûle, & le ver, qui y ronge eternellement les pecheurs impenitens. Dans cette confusion universelle il n'y a que Iesus-Christ, qui comme un autre Noé, sauve de perdition quiconque se retire dans son arche ; & elle est ouverte à tous ceux qui y ont recours. C'est là, pecheurs, la seule retraite, qui vous reste. Au nom de Dieu gagnés-la. Défaites vous promptement de l'embaras qui vous enveloppe. Nagés y tout nud, s'il ne se peut autrement. Repoussés tout qui vous détourne d'un si necessaire dessein ; & dites à quiconque vous le dissuadera, fust-ce le plus grand de vos amis, ou le plus cher de vos parens, ce que le Seigneur ne feignit point de dire à son Apôtre saint Pierre dans une semblable occasion, *Va arriere de moi, Satan ; Tu m'es en scandale.* Matt. 16j
23. Souvenés vous, que vous n'avez rien de plus cher que vôtre ame ; rien de plus sacré, de plus inviolable, ou de plus necessaire, que la communion du Seigneur ; que pour lui il faut haïr pere, Luc. 14.
26. mere, femme, enfans, freres, sœurs, &

Matt. 18.
8.

encore nôtre propre vie; & que pour son salut il faut couper, & jeter arriere de nous nos pieds, nos mains, & nos yeux mesmes; étant beaucoup meilleur d'entrer en la vie boiteux, manchot, ou aveugle, que d'estre jetté au feu eternel avec nos pieds, nos mains, & nos yeux. Misérable, de quoi vous serviront ces biens ou ces hōneurs, ou ces plaisirs, que vous aimés mieux que vos yeux, si vous perdés vôtre ame? Comment estes vous si malavisé, que de preferer si peu de chose au Seigneur Iesus, le Roi de gloire, la vie & la felicité des hommes? Cōment ne comprenés vous point qu'en le perdant vous perdés tout? & qu'en le gagnant, vous ne perdés rien? Si vous quités ces choses pour l'amour de lui, il se donnera tout entier à vous: Il vous donnera la paix du Pere, la consolation de l'Esprit, & la bien-heureuse immortalité. En conscience n'est-ce pas un incalculable gain, que d'acquérir de si grāds biens par la perte de si peu de chose? — Mais, chers Freres, il nous a épargnés jusques ici, & n'a point permis, que nous fussions tentés, sinon de tentation hui

mainc. Pour cette heure il ne nous demande pas, que pour estre à lui nous épandions nôtre sang, ou que nous nous privions de nos biens; quoi que tout cela, s'il nous le demandoit, ne seroit rien au prix de ce qu'il nous a donné. Il veut seulement, que pour estre à lui nous renoncions à nos maux, c'est à dire à nos pechés, à l'ambition, à l'avarice, à la débauche, à l'inhumanité, à la haine, à l'envie; que nous tenions ces vices-là pour des monstres, comme ils le sont en effet; que nous ayons leurs contentemens en horreur, comme une ordure abominable, & que nous preferions toujours constamment sa gloire aux convoitises de ces pechés-là. Obeïssons à un si raisonnable commandement; & pour gagner ce grand Sauveur, qui se presente si benignement à nous, & en sa parole, & en son Sacrement, auquel il nous convie pour Dimanche prochain; défaisons nous premierement de toutes choses mauvaises de leur nature, c'est à dire de tous pechés; & puis nous accoutumons peu à peu à tellement goûter l'excellence de ce divin Seigneur,

qu'en fin pour l'amour de lui nous méprisions généreusement tous les biens, dont le monde fait le plus d'état, pour pouvoir dire en bonne conscience chacun de nous avec l'Apôtre, Il n'y a rien, que je ne répute m'estre dommage pour l'excellence de la connoissance de Iesus-Christ mon Seigneur; Pour l'amour de lui je me prive de toutes choses, & n'en fais non plus d'état que de paille, ou de litiere, afin que je gagne Christ. Ainsi soit-il.



SERMON

QUATRIÈSME SUR

le 3. chapitre de l'Épître
de Saint Paul aux
Filippiens, vers.

9. 10. 11.

9. *Et que je sois treuvé en lui, ayant non point ma justice, qui est de la loi; mais celle qui est par la foi de Christ, assavoir la justice qui est de Dieu par la foi;*
10. *Pour le connoistre, & la vertu de sa resurrection, & la communion de ses afflictions, en étant rendu conforme à sa mort.*
11. *Essayant si par aucune maniere je puis parvenir à la resurrection des morts.*

Nous lisons au commencement de la Genese, qu'Adam & Eve incontinent apres leur cheute s'appercevens de leur nudité, coufirent en-

Gen. 3. 7.
8. 9. &
21.

semble des fûeilles de figuier, & en firent des ceintures; & qu'ayans ouï la voix de Dieu ils se cachèrent de devant lui parmi les arbres du jardin; & que depuis le Seigneur, apres les avoir convaincus de leur crime & leur avoir prononcé l'arrest de leur condamnation, temperant tellement ce jugement, qu'il leur donnoit esperance de rétablissement par la semence de la femme, prit lui mesme le soin de leur faire des robes de peaux, & les en vestit. Comme toutes les choses contenuës dans les anciennes Ecritures se rapportent à Iesus-Christ, qui en est la fin & l'accomplissement; je ne doute point, Mes Freres, que cette merveilleuse histoire ne nous represente quelques-uns des misteres de son Evangile. Car la premiere partie de ce tableau mistique nous depeint à mon avis les mouvemens, & les sentimens de l'homme pecheur, en l'état où nous naissons tous. Il n'est pas tellement abruti, qu'il ne reconnoisse sa misere & la nudité de sa nature, dépouillée de l'innocence & de la sainteté qui devoit estre en elle. Ce sentiment le porte à chercher quelque cou-

vêture pour cacher la honte & les pechés, afin de pouvoir paroître en la lumière sans rougir. Mais au lieu de se pourvoir d'un habit tel qu'il lui faudroit, il ne fait avec toute son industrie, que coudre ensemble des fueilles de figuier; vaine & ridicule couverture, qui signifie bien proprement les expiations, les satisfactions & les prétendues justices, que la nature & la superstition ont inventées pour cacher le péché, & justifier l'homme devant le tribunal de la divinité. Car comme la fueille du figuier est rude & mal-plaisante à l'atouchement, & de plus divisée & decoupée en sorte qu'elle laisse tousjours paroître quelque partie du corps, que l'on en couvre: de mesme aussi les disciplines de la superstition des Payens, des Farisiens, & autres justitiaux anciens & modernes, toutes inventées pour mettre le péché, la honte du genre humain, à couvert, sont rudes & laborieuses & facheuses à nos sens, & neantmoins avec tout cela, mal propres & inutiles au dessein où on les emploie, & entierement incapables de cacher nôtre nudité. D'où vient que ceux qui

s'y amusent, bien qu'ils piaffent devant les hommes, & nous parlent tres avantageusement de leurs satisfactions & merites, en pensant avoir assés, non pour eux seulement, mais mesmes pour les autres, neantmoins des qu'ils oient tonner la voix de Dieu, venant à eux pour les juger, s'enfuient tous tremblans comme Adam & Eve autresfois, & sentans en leur conscience la vanité de ces miserables fueilles, dont ils s'étoient parés, voudroient bien se pouvoir dérober aux yeux de cette Majesté-souveraine. C'est là ce me semble le sens mystique de la premiere partie de cette ancienne peinture de Moyse. Mais que signifie ce que nous voyons dans l'autre partie du tableau ? Dieu faisant lui mesme des robes de peaux à Adam & à Eve, & les en vestant ? Chers Freres, c'est vne image de la grande & infinie misericorde que Dieu a déployée sur nous en Iesus-Christ son Fils unique. Adam, c'est à dire l'homme avec toute la subtilité de ses inventions, ne nous fournit que des fueilles inutiles. Dieu seul par sa bonté nous a donné une robe capable de bien couvrir nôtre nu-

dité, & toute telle qu'il nous la falloit pour pouvoir apres nôtre cheute comparostre en sa lumiere sans rougir & sans craindre. L'étoffe & la qualité du second vestement d'Adam nous represente tres-naïvement la nature de cet habit mistique, que Dieu nous a donné en son Fils. Car la robe d'Adam ne fut faite ni de lin ni de chanvre, ni de soye, ni d'aucune de ces autres étoffes que l'homme a depuis employées à cet usage; mais *de peaux*, nous dit l'Écriture; de la peau de quelques animaux mis à mort pour vestir nos premiers parens : pour nous montrer que cette divine robe, dût le Seigneur nous couvrir par sa grace coûteroit la vie à ce saint Agneau, qui a été immolé pour nous, & qu'elle seroit enlevée de dessus son dos. Car comme vous sçavez, il est mort pour nous vestir, & épanché son sang pour couvrir nôtre nudité & effacer notre honte; & c'est de sa mort qu'a été fait ce crespé immortel, dont tous les Saints sont vestus. Comme la seconde robe d'Adam étoit un don de Dieu; & non une invention, ou un artifice de l'homme; de mesme

la justice du Seigneur Iesus est un present du ciel, & non une production de la terre. C'est Dieu, qui nous l'a donnée de sa pure grace, qui en a desseigné, fait & formé nôtre vestement par sa souveraine sagesse, sans que jamais aucun des hommes ni des Anges y eust songé. Et comme cette robbe donnée de Dieu à Adam étoit tres-commode, douce, & propre a le couvrir, non rude & imparfaite, comme ce ridicule habit de feuilles, dont il s'étoit avisé de lui mesme : ainsi la justice de l'Agneau de Dieu a toutes les conditions requises pour nous justifier, étant tres-parfaite & tres-sainte, douce & agreable, & capable de nous procurer toute la consolation necessaire ; non rude & defectueuse, comme les pretenduës justices des hommes, plus propres a les déchirer & a les deshonorer, qu'à les vestir, ou à les orner. C'est de cette justice de Dieu, que saint Paul nous parle aujourd'hui, Mes Freres, dans le texte que vous avés ouï. Il avoit reconnu combien étoit inutile & imparfaite celle dont les disciples de la superstition & de la loi veulent païer la divinité, ayant

autresfois perdu beaucoup de temps & de peine à se parer de ses vaines feuilles, tandis qu'il vivoit dans l'école des Farisiens. Mais les yeux de son entendement ayans été éclairés du ciel par une grace singuliere pour appercevoir les merueilles & les tresors du Seigneur Iesus, il quitta promptement toute la fausse gloire de cet habit Farisaique; & n'en faisant non plus d'état que de quelques feuilles de figuier, il se donna tout entier à Iesus-Christ nôtre bien-heureux Sauveur; & dépoüillant la robe du premier Adam, vestit celle du second. Il nous avoit commencé ce discours dès le texte precedent, où il protestoit, s'il vous en souvient, *qu'il s'étoit privé de toutes choses, & les reputoit comme fiente, afin de gagner Christ.* Maintenant il enfonce ce propos, & nous represente plus particulièrement quel est ce gain qu'il faisoit en Iesus-Christ, & quelle la fin & l'effet de la communion qu'il desiroit d'avoir avec lui; *afin (dit-il) que ie sois treuvé en lui, ayant non point ma justice qui est de la loi, mais celle qui est de la foi de Christ, assavoir la justice qui est de Dieu par la foi,*

136 *Sermon 4. sur le 3. chapitre*
pour le connoistre, & la vertu de sa resur-
rection, & la communion de ses afflictions
en étant rendu conforme à sa mort, essayant
si par aucune maniere je puis parvenir à la
resurrection des morts. L'Apôtre en ce
bref, mais riche & magnifique langa-
ge, nous propose ce qu'il attendoit du
Seigneur Iesus, & ce qu'il donne en
effet à tous ceux qui croient en lui.
Premierement il les revest de la justice
de Dieu par la foi; secondement il leur
fait part de la vertu de sa resurrection;
tiercement il leur communique la con-
formité de sa mort: & enfin les conduit
à la resurrection bien-heureuse; ce qui
contient toutes les principales graces,
que nous recevons de Dieu en son Fils
Iesus-Christ; c'est assavoir que par lui
il nous justifie & santifie, & nous ar-
me de la patience necessaire pour souf-
frir courageusement les afflictions, &
 finalement nous resuscitera quelque
jour en gloire. Ce seront les quatre
articles que nous traiterons en cette
action, s'il plaist au Seigneur; de la ju-
stice de Dieu en Christ, de la vertu de
sa resurrection, de la communion de
ses souffrances, & de la resurrection

dernière à laquelle nous aspirons.

Pour commencer par le premier de ces points, l'Apôtre dit, que ce qu'il a renoncé à tous autres avantages, il l'a fait *pour estre treuvé en Iesus Christ, ayant non sa propre justice, qui est de la loi, mais celle qui est par la foi de Iesus-Christ, assavoir la justice qui est de Dieu par la foi.* Encore qu'estre treuvé se prenne quelquefois en la langue qu'a écrit l'Apôtre, pour dire simplement *estre*, & qu'en cet endroit on le pourroit ainsi prendre, *afin d'estre treuvé en Christ*, pour dire simplement *afin d'estre en lui*; neantmoins il n'est pas besoin d'en venir-là pour cette heure, la commune & ordinaire signification du mot pouvant ici avoir lieu. Car quand Dieu vient juger les hommes, il les treuve en divers états; les uns hors de son Fils, n'ayans aucune communion avec lui, les autres en son Fils, s'appuyans sur lui seul, & s'attachans à lui par une vive & sincere foi. L'Apôtre desire d'estre du nombre de ceux-ci; & pour cet effet il sort par maniere de dire, hors de lui-mesme, il dépouille tout ce que la naissance & l'institution lui avoient acquis

pour vestir Iesus-Christ, afin que quand le souverain juge viendra, ou que l'accusateur se presentera, il se treuve tous-jours en Iesus-Christ, en son corps, & en son sep; sçachant, que hors de lui il n'y a que condamnation & mal-heur. Joint qu'il semble regarder à ce qu'il disoit ci-devant, *qu'il repute tout ce qu'il avoit, lui estre perte & dommage, & qu'il s'en prive & s'en défait de bon cœur pour gagner Christ.* Ajoutant d'oc qu'il l'a fait *pour estre treuvé, ou pour se treuver en lui,* il signifie, que la perte qu'il a faite lui a été tres-avantageuse, puis qu'au lieu de ces choses de neant, dont il s'est défait, il s'est treuvé soi-mesme en Iesus Christ; qu'il s'est perdu en soi-mesme pour estre sauvé en lui. Car c'est ici proprement où nous pouvons dire des hommes, qui renonceans à leur nature, & se défaisans, par maniere de dire d'eux-mesmes, embrassent Iesus-Christ, *qu'ils étoient perdus, s'ils ne se fussent perdus.* Il n'y a que ce seul Seigneur en qui l'homme puisse desormais se treuver. Il se perd par tout ailleurs; & au contraire, s'il perd tout le reste, s'il fait en quelque sorte perte de soi-mesme pour estre en Iesus-Christ, il se retrouve

en lui; selon ce que disoit le Seigneur sur un autre propos, *Qui aura treuvé son ame la perdra; & qui aura perdu son ame pour l'amour de moi la trouvera.* Mais l'Apôtre pour nous montrer plus particulièrement le bien qu'il cherche, & qu'il a en effet treuvé en Iesus-Christ, ajoute, *ayant non ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi de Christ, assavoir la justice, qui est de Dieu par la foi.* Dieu haïssant souverainement le peché, & ne pouvant se communiquer à la creature qui en est coupable, tandis qu'il demeure impuni, il n'y a que deux seuls moiens de subsister devant lui, & d'avoir part en ses benefices: L'un en montrant, que l'on est net de peché, & que l'on a parfaitement accompli sa volonté; L'autre en recevant pardon & grace en vertu de la satisfaction de Iesus-Christ, qui par son obeïssance jusques à la croix, a expié le peché, & appaisé la colere du Pere. La premiere de ces deux voies est celle, que l'Apôtre appelle ici, *sa justice qui est de la loi:* La seconde, *la justice qui est par la foi de Iesus-Christ, & celle qui est de Dieu par la foi.* Il avoit autresfois suivi la premiere

Matt. 10.
39.

voie, tandis qu'il étoit dans les tenebres du Farisaïsme, pretendant d'estre justifié (c'est à dire déclaré juste , & traité de Dieu comme juste) par les œuvres de la loi , c'est à dire en vertu de l'obeissance qu'il rendoit à la loi , s'étudiant d'accomplir les commandemens. Et ces faux Docteurs, à l'occasion desquels il est entré en ce propos, retenoient encore la mesme erreur dans la profession du Christianisme , assujétissans les croians à la loi , & voulans que cette observation de la loi , qu'ils ajoûtoient à l'Evangile , fust le moien par lequel ils sont justifiés devant Dieu. Mais saint Paul , illuminé par le Seigneur , rejette toute cette maniere de justification ; & montre ailleurs fort au long dans les cinq premiers chapitres de l'epître aux Romains , qu'elle est impossible en l'état où sont maintenant les hommes ; & manie encore la mesme dispute dans l'epître aux Galates. Et cette verité est evidente , si nous considerons la chose sans passion. Car puis que la loi maudit avec une rigueur inexorable qui-conque aura manqué à aucun des points qu'elle commande , & qu'il pa-

roist d'autre part tant par la parole de Dieu, que par le sentiment de la conscience, qu'il n'y a point d'homme mortel qui n'ait peché, & qui ne manque encore quelquesfois à l'obeissance que nous demande la loi; où est celui qui ne voie, que quiconque aura la hardiesse de se presenter devant le tribunal de la loi, ne pourra en remporter que malediction & confusion? c'est à dire qu'il est impossible que l'homme soit justifié par la loi? C'est pourquoi David supplioit le Seigneur de ne point ^{Ps. 143. /} entrer en jugement avec lui; ajoutant que nulle chair ne sera justifiée devant lui. Mais il n'est pas besoin d'insister davantage sur ce point. L'autorité & l'exemple de l'Apôtre nous suffit, qui renonce ici hautement & expressement à *cette justice qui est de la loi*. Mais benin soit à jamais le Seigneur, dont la misericorde a treuvé dans les inépuissables tresors de sa sagesse un autre moien de justifier le pecheur, non seulement possible, mais mesme facile, & admirable; en établissant son Fils nôtre Mediateur pour faire la propitiation de nos pechés, & traittant en son sang

une nouvelle alliance avec nous ; qui dit, non comme l'autre, *Fai & tu vivras* ; mais bien, *Croi, & tu seras sauvé* ; de maniere, que quiconque croit obtient la remission de ses pechés, & a accès au trône de Dieu pour y recevoir les fruits de la grace, la paix, la consolation, la sanctification, & en suite l'immortalité bien-heureuse ; le tout en vertu de l'obeïssance que Iesus-Christ a renduë au Pere en la croix, où il a été fait peché & malediction pour nous, ses peines nous étans imputées, comme si nous les avions souffertes. C'est à cette justice là que saint Paul a recours. C'est celle qu'il veut avoir ; comme le seul assureé moien d'obtenir la paix de Dieu ; comme l'unique titre de salut & de vie. Il sçait que tout le reste ne sçauroit subsister devant les ardeurs de Dieu ; qu'il n'y a que cette justice qui soit à l'épreuve. Il la nomme *justice* : parce que c'est par elle que nous sommes justifiés, le Seigneur en sa faveur nous traittant tous de mesme que si nous étions justes ; que si jamais nous n'avions commis aucune offense contre lui. Il dit, *qu'elle est par la foi de Christ,*

(c'est à dire par la foi que nous ajoutons à l'Evangile de Iesus-Christ) parce qu'elle est communiquée à l'homme, qui croit en Iesus-Christ, selon ce que l'Evangile nous apprend en une infinité de lieux, que *quiconque croit au Fils,* Ican 3. 18. 3 *ne sera point condamné; qu'il aura vie éternelle, & qu'il est passé de la mort à la vie.* D'où vient que l'Apôtre dit ailleurs, Rom. 4. 5 *qu'à celui qui croit en celui qui justifie le méchant, sa foi lui est allouée à justice; parce qu'elle lui tient lieu de justice, entant que par cette foi il obtient de Dieu tous les benefices, qui sont promis à la plus parfaite justice; en la mesme sorte que l'Ecriture dit d'Abraham, qu'il creut à Dieu, & qu'il lui fut imputé à justice.* L'Apôtre ajoute, que *cette justice là est de Dieu par la foi;* pource que c'est lui qui l'a établie, qui nous a donné le Fils, sur lequel elle est toute fondée; qui l'a revelée des cieux, & qui la communique à chacun de nous, quand il impute au croiant l'obeissance du Mediateur, & le regarde d'un œil propice, vestu qu'il est de Iesus-Christ, & le couronne en lui, & pour l'amour de lui de tous les biens qu'il

144 *Sermon 4. sur le 3. chapitre*
nous a acquis par le sacrifice de sa
croix. Nos adversaires de Rome, qui
ont retenu une partie de la doctrine de
ceux, que combat ici l'Apôtre, pour
sauver leur erreur, interpretent ses pa-
roles autrement; & entendent par cette
justice de Dieu, qui est par la foi de Iesus-
Christ, les bonnes œuvres que faisoit
saint Paul, depuis qu'il étoit Chrétien;
pretendans, que c'est par elles qu'il a
été justifié devant Dieu; & qu'à raison
de cela il les nomme *justice de Dieu par*
la foi; d'autant que c'étoient des fruits
de la foi, qu'il avoit en Iesus-Christ.
Mais outre que cette interpretation
suppose une doctrine pleine de vanité,
& d'orgueil, & cent fois condamnée
par l'Apôtre, assavoir que l'homme soit
justifié par ses œuvres, elle geenne, &
gaste tout ce texte; ruinant l'opposition
que saint Paul y fait expressement entre
sa justice, qui est de la loi, & cette *justice*
de Dieu, qu'il veut trouver en Iesus-
Christ: étant clair, qu'au conte de nos
adversaires, il pouvoit aussi bien nom-
mer les bonnes œuvres, qu'il faisoit
dans le Christianisme, *sa justice qui est*
de la loi, que celles, qu'il avoit autres-
fois

fois faites dans le Judaïsme ; puis que c'étoit lui, qui les faisoit ; puis que c'étoient obeïssances aux cōmandemens de la loi, qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout nôtre cœur, & nôtre prochain, comme nous mesmes : & finalement puis qu'il les faisoit, si vous les en croiés, à dessein d'estre justifié par elles, selon la clause de la loi, *Fai, & tu vivras.* Puis apres cette exposition trahit évidemment la cause de l'Apôtre. Car ceux, à qui il en veut, faisoient aussi profession d'embrasser l'Evangile ; & tenoient, que les bonnes œuvres par lesquelles ils pretendoient d'estre justifiés, étoient des fruits de la foi en Iesus-Christ : de faſſon, que si l'Apôtre en fait aussi sa justice, il a tort de leur estre si fort contraire. Il ne devoit pour tout disputer que contre la circoncision, & les ceremonies, qu'ils retenoient, laissant aux autres œuvres, ordonnées par cette partie de la loi, que l'on appelle *morale*, la gloire que ces gens leur donnoient d'estre les causes, de nôtre justification ; au lieu qu'il combat par tout leur doctrine en general, niant absolument, & sans aucune distinction, que

l'homme puisse estre justifié par les œuvres de la loi ; & ayant expressement mis entre les avantages auxquels il renonceoit toute la justice qui est par la loi , selon laquelle il étoit autrefois irreprehensible , il enveloppe évidemment sous ces mots les œuvres de la loi morale avec les ceremonies. Et quant à ce qu'aucuns allèguent , que la justice que rejete saint Paul procede des forces du franc arbitre ; au lieu que celle qu'il veut treuver en Iesus-Christ provient de la grace du S. Esprit : Si l'Apôtre a eu intention d'y marquer cette difference , c'est une merveille bien étrange qu'il n'en dise rien , ni ici ni ailleurs ; toute sa dispute étant contre la force que l'on attribuoit aux œuvres de pouvoir justifier l'homme , & non contre le principe , d'où on les faisoit venir. Encore n'est il pas bien clair que ces gens tinssent que leurs œuvres procedassent du seul franc arbitre , puis qu'ils recevoient l'Evangile ; & y a grande apparence qu'ils avoient sur ce sujet une opinion semblable à celle de la plus grande part des écoles Romaines , que les bonnes œuvres naissent en

partie de la grace, & en partie du franc arbitre. Mais ils ajoutent que la justice que veut avoir l'Apôtre doit estre prise pour une justice inherente en sa personne & non imputée par la grace de Dieu, comme nous l'avons entendu; par ce qu'il dit qu'il est en Christ, & ceux qui y sont par le benefice de cette communion sont reellement sanctifiés en leurs cœurs: & cela mesme, à ce qu'ils pretendent, paroist de ce qu'ajoute l'Apôtre, *afin de connoistre Christ, & la vertu de sa resurrection, & la communion de ses afflictions*; qui signifient evidemment la sanctification que produit en nous la communion que nous avons avec Iesus-Christ mort & resuscité pour nous. A cela j'accorde volontiers que tout homme, qui par une vraie & vive foi entre en la communion de Iesus-Christ, est par la vertu de ce nouveau Seigneur reformé en nouvelle creature, & créé à bonnes œuvres pour y cheminer en crainte & tremblement, selon ce qu'enseigne l'Apôtre ailleurs, *que Iesus-Christ s'est donne soi-mesme pour nous, afin qu'il nous rachetast de toute iniquité, & nous purifiast pour lui estre un*

Tic. 2. 141

peuple peculier, addonné à bonnes œuvres; & derechef ailleurs, que si quelqu'un est en Christ, il est nouvelle creature; & je confesse encore que Paul, le vaisseau d'élection, a abondé en ces divins fruits autant ou plus qu'aucun autre des fideles disciples du Seigneur. De cela nous n'en sommes en contestation avec aucun. Seulement disons nous, que quand il est question de comparoistre devant Dieu pour avoir part en sa grace & en sa gloire, ni Paul, ni aucun autre vrai fidele ne s'appuie ailleurs, que sur le seul merite de la mort & passion du Seigneur Iesus. Nul ne fait bouclier que de cette justice de Dieu par la foi de Iesus-Christ. Nul ne fait sa justice de ses œuvres, quelques excellentes qu'elles puissent estre. Soit donc ainsi que Paul par l'efficace de la communion du Seigneur, & par la vertu de sa mort, & de sa resurrection ait été excellemment sanctifié, & qu'il ait produit d'admirables fruits de pieté & de charité; (comme je l'auouë & en louë Dieu) De là pourtant ne s'ensuit pas, que ce saint Apôtre en ait fait sa justice devant le tribunal du Seigneur, & que ce

soit ce qu'il entend par cette *justice de Dieu* opposée à la sienne; par cette *justice qui est par la foi de Iesus-Christ* opposée à la loi, laquelle il desire trouver & avoir en son Seigneur. Au contraire ce qu'il separe si nettement la *connoissance de la communion de Christ*, & la *communion de ses souffrances* d'avec la possession de la *justice de Dieu*, comme des effets d'avec leur cause, montre evidemment que cette justice-là est autre chose que la sanctification qui en depend. Cette justice de Dieu que nous avons en son Fils, est le principe, la source, & la cause; la sainteté en est le fruit, le ruisseau & l'effet, les bonnes œuvres, comme disoit autresfois quelqu'un, suivans la justification, & ne la precedans pas; signe evident qu'elles n'en sont ni la cause efficiente ni la forme. Cette verité est si forte & si necessaire au repos de l'ame que nos plus grands adversaires sont contraints d'y donner les mains quand ils y pensent de sang froid hors de l'emotion de la dispute. Et pour clorre cet article je vous alleguerai les paroles d'un Cardinal de l'Eglise Romaine, tres-celebre

150 *Sermon 4. sur le 3. chapitre*
en son temps, soit pour l'excellence
de sa doctrine, soit pour l'honnesteté
de ses meurs, soit pour la grandeur de
sa maison & de ses charges & emplois;
Nous devons (dit-il) nous appuyer sur la
justice de Iesus-Christ, qui nous est donnée,
comme sur une chose ferme, & capable de
nous soutenir assurement, & non sur la
sainteté & grace inherente en nous. Car
quant à cette justice inherente, elle n'est
que commencée, & est imparfaite; & ne
nous peut si bien garder, que nous ne chop-
pions en beaucoup de choses, & ne pechions
continuellement, ayans par consequent be-
soin de prier Dieu tous les jours, qu'il nous
pardonne nos pechés. C'est pourquoi nous
ne pouvons en vertu de cette nostre justice
estre tenus devant Dieu pour justes, & bons,
tels qu'il faut que soient les enfans de
Dieu. Mais la justice de Christ, qui nous
est donnée, est la vraie & parfaite justice,
entierement agreable aux yeux de Dieu, où
il n'y a rien, qui l'offense; rien qui ne lui
plaise souverainement. C'est donc sur
celle-là seule certaine, & assurée, qu'il
nous faut appuyer; & croire, que c'est par
elle seule, que nous sommes justifiés, c'est à
dire tenus pour justes, & appellés justes

Contar.
de justifi.
fig. P. 172

deuant Dieu. C'est là le précieux tresor des Chrétiens; & qui le treuve, vend tout ce qu'il a pour l'acheter. C'est la perle précieuse, & qui la treuve, laisse toute autre chose pour l'avoir; selon ce que dit l'Apôtre, qu'il a reputé toutes choses lui estre dommage pour gagner Christ, ayant non ma justice, mais celle qui est par la foi de Christ. Et vn peu apres; Nous voions (dit-il) par experience, que les saints hommes sont d'autant moins contens d'eux mesmes, que plus ils avancent en la sainteté, & reconnoissent d'autant mieux, qu'ils ont besoin de Iesus-Christ, & de sa justice, qui leur est donnée; & partant ils se quittent eux mesmes, & s'appuient sur Iesus-Christ seul, &c. parce qu'étans devenus plus clair-voians, ils découvrent mieux la foiblesse de leur sainteté, & justice inherente, & y apperçoivent beaucoup de taches, qui offensent d'autant plus leurs yeux, que plus ils ont la veüe, & claire, & nette; & partant reconnoissent, qu'il ne faut pas, qu'ils s'appuient sur leur sainteté, charité, & grace inherente, mais qu'il leur faut avoir recours à Iesus-Christ, & à sa grace, qui leur est donnée, pour s'y fonder, & appuier. C'est la reconnoissance, que

ce personnage fait de la verité de nôtre justification par la seule grace, & par le seul merite de Iesus-Christ. Ia à Dieu ne plaise, Freres bien-aimés, que jamais nous nous départions d'une si sainte, & si necessaire doctrine; & qu'ayans bien couru jusques à maintenant, nous nous laissions ramener dans l'erreur à la persuasion d'aucun. Mais je reviens à l'Apôtre, qui ajoute les excellens fruits de cette justice de Dieu, qu'il avoit en Iesus-Christ, *pour le connoistre* (dit-il) *& la vertu de sa resurrection.* Je n'ignore pas que l'Apôtre dit dans l'Épître aux Romains, que *Christ a été resuscité pour nôtre justification*; entant qu'il nous a montré par sa resurrection glorieuse, que la satisfaction, qu'il avoit offerte en sa mort, est valable & parfaite, & qu'elle a été acceptée en cette qualité par son Pere; sa resurrection étant, comme une quittance autentique du paiement de nôtre rançon: de faſſon que l'on pourroit rapporter avec quelques-uns * ce qu'il dit ici de la vertu de sa resurrection à la force qu'elle a de produire en nous la foi, par laquelle nous sommes justifiés. Mais il semble, que l'Apôtre ayant

rom. 8.

* Le Cardinal
Contarini.

suffisamment parlé de la justice que nous avons en Iesus-Christ, il est plus convenable de prendre ces paroles pour l'efficace qu'à la resurrección du Seigneur pour nous santifier, en nous relevant du sepulcre du peché. Car saint Paul lui attribuë cét effet en divers lieux; où il enseigne, *que nous sommes ensevelis avec Christ en sa mort par le Baptesme, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Pere, nous aussi pareillement cheminions en nouveauté de vie: & ajoutant, que nous sommes faits une mesme plante avec lui par la conformité de sa resurrección.* Saint Pierre dit pareillement, *que nous avons été regenerés en esperance vive, par la resurrección de Iesus-Christ d'entre les morts; & que c'est par cette resurrección, que nous avons l'attestation de bonne conscience devant Dieu; en laquelle il fait principalement consister la force, & la vertu de nôtre Baptesme.* D'où viennent ces riches faïsons de parler, que saint Paul emploie quelquesfois pour exprimer nôtre santification, *que nous sommes vivifiés, & ressuscités ensemble avec Christ par la foi de l'efficace de Dieu, qui l'a*

Rom. 6.

1. Pierre
1. 3. & 3.
21.

Col. 2. 12

Eie. 2. 6

ressuscité des morts : & ailleurs, que nous sommes non seulement ressuscités avec lui, mais que de plus nous sommes assis avec lui ès lieux celestes. Et c'est de là

Col. 3. 1.

mesme, qu'il tire cette belle exhortation, qu'il adresse aux fideles de Colosses, Si vous estes donc ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la dextre de Dieu. En effet, Christ ressuscitant des morts a arraché les cœurs de tous les croians de cette terre, où ils étoient ci-devant ensevelis. Il leur a montré la souveraine amour que Dieu leur porte, & le dessein qu'il a de les vestir de sa gloire ; de les dépouiller de tout ce qu'ils ont de charnel, & d'infirme, pour les changer en hommes celestes, & divins. Il leur a fait voir en sa personne le patron de leur nature, & de leur vie, & le vrai bien, qui doit estre deormais toute la passion de leur ame : de fasson que s'ils le considerent sortant du tombeau, chargé des dépouilles de la mort, & couronné d'immortalité, il n'est pas possible, qu'attirés par cét admirable enseignement de la puissance, & bonté de Dieu, ils ne courent deormais apres ce ressuscité, met-

ans en lui toutes leurs affections, & leurs esperances, & n'ayans aucun contentement qu'à penser à lui, & à remplir toute leur vie des celestes rayons de sa gloire. C'est là, Mes Freres, *la vertu de la resurrection* du Seigneur, que l'Apôtre veut *connoître*, c'est à dire ressentir, & sçavoir par experience combien elle est efficace. Car il ne parle pas ici d'une vaine & nuë connoissance, qui conçoit seulement qu'elle est l'idée d'une chose sans faire aucune impression dans le cœur de l'homme. Mais selon le stile assés ordinaire à l'Écriture, il entend une connoissance vive, qui approuve ce qu'elle sçait; qui l'apprend par l'essai, qu'elle en fait. Et c'est fort à propos, qu'il ajoute ceci à cette justice de Dieu, qu'il dit que nous avons en Iesus-Christ. Car l'esprit mercenaire de ceux qu'il combat en ce lieu, & de tous ceux qui les suivent, leur faisant imaginer, qu'il n'y a point d'autre raison de faire du bien, que pour en meriter le salaire, ils se figurent, que c'est fait de la sainteté, quand on établit une justification gratuite par la seule grace de Dieu en son Fils Iesus-Christ. Afin donc que ces

gens ne vinssent ici calomnier la doctrine de l'Apôtre, & lui imputer, qu'en nous donnant la justice de Jesus-Christ par la foi, il nous lâche la bride au péché: il ajoute, que ce n'est pas là le dessein de Dieu en nous justifiant, & que la justice par la foi nous est donnée pour connoître en suite, *quelle est la vertu de la resurrection du Seigneur*: Tout de mesme, que dans l'épître aux Romains apres avoir au long magnifiquement établi notre justification par la seule foi sans les œuvres, *Que dirons nous donc* (dit-il?

Rom. 6.

Demeurerons nous en péché afin que la grace abonde? Ainsi n'advienne. A quoi il ajoute aussi tout de même qu'en ce lieu, l'efficace qu'a la resurrection du Seigneur pour nous santifier. Aujourd'hui nôtre doctrine est aussi calomniée en la mesme sorte: Puis que vous estes justifiés par la seule foi, qu'est-il besoin, dit-on, de faire de bonnes œuvres? Mais, ô adversaire, c'est pour en faire que j'ai été justifié. Cette divine justice de Christ m'a été cōmuniquée, afin qu'elle me transforme tout en lui: afin que je connoisse la vertu de sa resurrection, & que je sois desormais comme lui, un

homme celeste, une creature nouvelle: afin que j'aime Dieu, non (comme vous) pour acquérir quelque obligatiō sur lui (arriere de moi une si furieuse preten- tion) mais pour m'acquiter au moins de quelque petite partie de ce que je lui dois. Je l'aime, parce qu'il m'a aimé, & qu'il est souverainement aimable, & que son Christ est mort & resuscité pour moi. Mon obeissance lui sera-elle desagreable, pource que je ne pense pas rien meriter en la lui rendant? pource que c'est la seule croix, & la seule resurrec- tion de son Christ, qui me l'inspire, & non le dessein d'en meriter la recom- pense? Vous avoués, que la sainteté des bien-heureux, & de ceux qui sont desjà là haut dans les cieux, & de ceux qui y seront apres la resurrecction, ne sert ni à les justifier, ni à leur meriter la conti- nuation de la gloire. Pourquoi m'im- pûterés-vous à crime de vouloir, que les commencemens, & les premices de la sainteté soient d'une nature semblable à sa perfection, & à son comble? & que nous servions Dieu ici bas en terre en la mesme sorte, que nous le servirons un jour là haut dans les cieux, par une

pure, & franche & vraiment filiale affection? qui bien loin de pretendre d'acquiescer quelque droit de merite sur un si bon, & si aimable Pere, demeure encore apres s'estre toute entiere epuisee, mal satisfaite d'elle-mesme? l'adorant, & le remerciant tousjours, & donnant à sa seule grace toute cette infinie gloire, qui lui appartient, sans jamais rien presumer d'elle-mesme? C'est encore à dessein de rembarer les justiciers, que l'Apôtre ajoute en troisieme lieu, qu'il veut avoir la justice de Dieu en Jesus-Christ *pour connoistre la communion de ses afflictions, étant rendu conforme à sa mort.* Comme ces faux Docteurs, contre qui il dispute, se vantoient de roidir l'étude des bonnes œuvres par l'opinion du merite: aussi pretendoient-ils d'exercer utilement les fideles par l'observation des ceremonies legales, telles qu'étoient les abstinences de certaines viandes, & les distinctions des jours, cōme il paroist par l'épître aux Colossiens. Et vous sçavés qu'encore aujourd'hui ceux qui soutiennent la justification par les œuvres, recommandent aussi leur opinion par

Col. 2.

Ces deux avantages, accusans la doctrine de la grace de relâcher les nerfs de la sanctification; & ordonnans diverses observations charnelles de jeunes, de festes, de pauvreté volontaire, de pèlerinages, & autres telles devotions, qu'ils pratiquent, à ce qu'ils disent, pour la mortification de la chair: tant l'esprit de la superstition est toujours semblable à lui-même! A l'efficace de leur prétendu mérite saint Paul a opposé la vertu de la résurrection du Seigneur, comme incomparablement plus puissante pour nous sanctifier, que n'est pas toute cette fausse imagination de mériter en bien faisant. A leurs exercices il oppose maintenant la part que nous avons aux afflictions du Seigneur, souffrans pour son nom, & à son exemple en diverses sortes: Ce sont-là (dit-il) mes abstinences, & mes mortifications: le jeune Evangelique prédit & dénoncé par le Seigneur à ses disciples, quand il les avertissoit, que lors que l'Epoux leur auroit été ôté, ils jeusneroient, & meneroient deuil: Mais l'Apôtre exprime magnifiquement à son ordinaire cette discipline à laquelle nous sommes sujets

Matt 9.

durant le cours de nôtre pelerinage térien, appellant cela *connoistre* (c'est à dire, comme nous l'avons expliqué, éprouver, & sentir par experience) *la communion des afflictions de Iesus-Christ étans rendus conformes à sa mort.* Les *afflictions*, ou comme porte l'original, *les souffrances du Seigneur*, sont les choses qu'il a souffertes pour nous, & particulièrement en la croix, comme il paroist par ce qu'ajoute l'Apôtre, *qu'il est rendu conforme à sa mort.* Ces souffrances là se peuvent considerer en deux façons; premierement entant qu'elles ont été expiatoires de nos pechés, subies en nôtre place par Iesus-Christ en qualité de notre pleige. A cét égard nous y avons part, entant que les embrassans par foi Dieu nous les impute, comme si nous les avions nous mesmes souffertes en nos personnes, & nous en communicate le fruit, c'est à sçavoir cette divine, & parfaite justice, dont nous avons parlé ci-devant, par laquelle absous de tous nos crimes, nous sommes agreables à Dieu, comme ses chers enfans; n'étans au reste appellés à souffrir aucunes peines expiatoires, ou meritoires, comme

ont

ont été celles du Seigneur. Mais ses souffrances outre ce premier, & principal usage, en ont encore eu un autre; entant que c'étoient des patrons, & des exemplaires, que Iesus-Christ nous a laissés pour les suivre, les ayant subies à cet égard, comme nôtre frere aîné, & entant qu'il est les premices des morts, qui nous montre le chemin, par lequel le bon plaisir du Pere est de nous conduire à son salut. A cet égard elles nous sont communiquées, entant que nous avons aussi à souffrir à son exemple. Et cette communion se peut encore considerer en deux façons; l'une interieure, & l'autre exterieure. La premiere est, quand nous mortifions le peché au dedans de nous, étendans, s'il faut ainsi dire, le vieil homme sur la croix du Seigneur, le transperceans de ses clouds, & de ses épines, l'y abreuvans de son vinaigre, & l'y faisans mourir peu à peu: enquoi reluit une image de la passion de Iesus-Christ. C'est ce qu'entend saint Paul ailleurs, où il dit, que nous sommes faits une mesme plante avec

Rom. 6. 5.
6.

Christ par la conformité de sa mort; &

L

162 *Sermon 4. sur le 3. chapitre*
que nôtre vieil homme a été crucifié avec
lui, à ce que le corps du peché fust réduit
à neant, afin que nous ne servions plus
à peché. Et c'est à cela mesme, qu'il
regarde, quand il dit en un autre lieu,
qu'il est crucifié avec Christ; & que ceux
qui sont de Christ ont crucifié là chair
avec ses affections, & convoitises. L'au-
tre communion aux souffrances du Sei-
gneur, que nous avons appellée exte-
rieure, est la part, que nous avons aux
afflictions, & persecutions de l'Eglise
(que l'Apôtre nomme ailleurs les souf-
frances de Christ) pour la confirmation
de sa verité, la gloire de son nom, &
l'edification des hommes; selon ce qu'il
nous enseigne dans l'épître aux Ro-
main, que nous sommes predestinés à
estre rendus conformes à son image: ce
qu'il entend particulièrement à cet
égard; & ailleurs, que tous ceux, qui ven-
lent vivre selon pieté en Iesus, souffriront
persecution. C'est là proprement la
communion des souffrances du Seigneur,
dont il parle en cet endroit; & il la
nomme aussi une conformité à sa mort;
parce que c'est une ressemblance de ce

Gal. 2. 20
& 5. 24.

Col. 1. 24

Rom. 8.

2. Tim. 2

qui lui arriva, quand il souffrit avec humilité & patience la mort, à laquelle il fut condamné par les iniques; achevant genereusement sa course, & seellant glorieusement la verité de son propre sang. Voila quels sont les deux principaux fruits de nôtre justification en Iesus-Christ; de sentir & éprouver vivement, premierement la vertu de sa resurrection; & secondement la communion de ses souffrances, étans rendus conformes à sa mort. C'est le chemin par lequel Dieu nous conduit au troisieme, assavoir au comble, & au souverain point de toute felicité; étant certain, que si nous souffrons, & mourons avec Christ, nous vivrons, & regnerons avec lui. Et c'est ce que l'Apôtre nous apprend, ajoutant dans les derniers mots de ce texte, *si en aucune maniere je puis parvenir à la resurrection des morts.* Il est clair, qu'il n'entend pas simplement la resurrection des morts. Car à en parler absolument, tous les hommes ressusciteront, les méchans mesmes en ignominie. Mais il signifie particulièrement la resurrection des fideles, avec

Iean 6.

toute la beatitude, & la gloire, dont elle sera couronnée : comme vous voies que nôtre Seigneur prend souvent ces mots en mesme sens, quand il promet à ceux qui croiront en lui, & qui mangeront sa chair, & boiront son sang, de les *resusciter au dernier jour* : c'est à dire, comme il le dit là mesme, *de leur donner la vie eternelle*. En effet puis que *resurrection* veut proprement dire un rétablissement de ce qui est décheu, à peine ce nom peut-il convenir au changement des méchans, qui ne sortiront du tombeau, que pour estre precipités dans l'abîme. Au reste il y a simplement dans le texte de l'Apôtre, *si en quelque sorte je parviendrai à la resurrection des morts*, le mot *essayant* n'ayant été ajouté par nos Bibles, que pour rendre le sens plus coulant. Les adversaires de la confiance des fideles prennent d'ici sujet de conclurre, que saint Paul n'étoit pas assuré de parvenir au salut, puis qu'il en parle douteusement, & avec un *si*. Mais comment cela, veu qu'il crie ailleurs, *qu'il sçait à qui il a creu, & qu'il est puissant pour lui garder son deposit; &*

que la couronne de justice lui est réservée, 2. Tim. 3.
 laquelle le Seigneur le juste juge lui ren- 4.
 dra en cette journée-là; & qu'il est per-
 suadé, que ni mort, ni vie, ni Ange, ni
 principautés, ni puissances, ni choses pre- Rom. 8.
 sentes, ni choses à venir, ni profondeur,
 ni hauteur, ni aucune autre creature ne
 nous pourra separer de la dilection de Dieu,
 qu'il nous a montrée en Iesus-Christ nôtre
 Seigneur? Ces lieux, & autres sembla-
 bles sont si clairs, que ceux-là mesmes
 qui dogmatizent la defiance, excep-
 tent saint Paul du nombre des doutans,
 difans, que par un privilege special il
 avoit été assure de sa perseverance au
 salut. Que dirons-nous donc à ce pas-
 sage? Chers Freres, nous dirons pre-
 mierement, que le mot ici employé
si en quelque maniere, ne signifie pas
 necessairement la doute, & l'incertitu-
 de d'un euenement, mais en denote
 souuent la seule difficulté, & la diversité
 des moiens, & des voies, par lesquelles
 on y parvient. Et nous ajoûterons en
 second lieu, ce qui leve toute cette
 difficulté, que l'un des plus doctes Grâ-
 mairiens Grecs a remarqué il y a desja

quelques siècles, que dans l'usage des meilleurs, & des plus anciens Auteurs de cette langue, le terme, dont use l'Apôtre, se prend pour dire simplement *afin que*; & ajoute, que c'est chose familière à ceux, qui ont vécu depuis la première antiquité, de parler ainsi, & de dire, *Je me haste, si en quelque manière j'acheve cela*, pour signifier simplement, *Je me haste, afin d'achever cela*. D'où vous voyés qu'il n'y a nulle difficulté en ce passage, l'Apôtre par ces mots, *si en quelque manière je parviendrai à la resurrection*, signifiant, non aucune doute, & défiance; mais l'intention & le dessein de son esprit simplement, tout de mesme que s'il eust dit, *afin de parvenir à la resurrection*. Tel est, Mes Freres, le gain que l'Apôtre faisoit en Iesus-Christ. Il y treuvoit premierement une justice tres-parfaite, & tres-assurée, celle qui est de Dieu par la foi de Iesus-Christ. Il y treuvoit en suite une riche, & heureuse experience de la vertu de la resurrection du Seigneur: & en troisieme lieu la glorieuse communion de ses souffrances,

Enstath.
in Illiad.
↓ pagin.
1286. &
in Illiad.
o pag.
1350.
edit.
Rom.

pour parvenir finalement à la resurrection, & à l'immortalité. Jugés, si pour posséder une si précieuse abondance de biens, pour avoir une solide, & éternelle paix avec Dieu, pour avoir l'honneur de ressusciter, & de mourir avec son Fils, & d'entrer un jour en la gloire de son royaume, il n'avoit pas raison de renoncer au prétendu mérite du Farisaïsme, aux rudimens, & aux disciplines de la superstition Judaïque. Chers Freres, imitons la prudence de ce saint Apôtre; Quittons tout pour embrasser Iesus-Christ. Dépouillons nous de tout ce que nous avons pour nous vestir de ce précieux Agneau; & sortons de nous mesmes pour estre treuvés en lui, ayans non nôtre justice, mais la sienne. La nôtre, quelques parfaits que nous puissions estre, est tachée de divers defauts, & incapable en toutes sortes de soutenir l'examen de ces yeux perçans de la justice divine, qui treuvent des taches dans le Soleil mesme, & qui mettent de la lumiere dans les Anges. Il n'y a que la justice de Iesus-Christ, qui puisse les contenter. Avec celle-là je puis har-

diment comparoistre devant le trône de Dieu, sans craindre; ni les accusations de l'ennemi, Que peut-il dire contre le sang, & l'obeïssance du Fils éternel? Ni les foudres de la loi: De quoi nous peut-elle menacer, puis que sa malediction a été engloutie par la croix de mon Seigneur? Ni les horreurs de la mort, que mon Sauveur a desarmée de tout ce qu'elle avoit de terrible. Avec cette justice j'entrerais dans le ciel, & converserais avec les Anges sans rougir: Avec elle j'obtiendrais sans difficulté toutes les benedictions de Dieu, son Esprit, son Paradis, & son éternité. Le Pere ne peut rien refuser à une justice, qu'il a lui-mesme établie; qui lui a été si parfaitement agreable, qu'il l'a déjà couronnée en la personne de nôtre Chef, de toute la gloire de son empire celeste. Et ici ne me dites point, je vous prie, Qui descendra dans l'abisme, ou qui montera dans le ciel, pour me donner cette precieuse justice? Il n'en est pas comme de celle de la loi, difficile & laborieuse, & à vrai dire impossible, & tout à fait au dessus de nous. Celle-ci

est pres de vous, en v^otre bouche, & en v^otre cœur. Elle est, dit l'Apôtre, *par la foi*. Si vous confessés le Seigneur Iesus de la bouche, & que vous croiés en v^otre cœur, que Dieu l'a ressuscité des morts, vous serés sauvés. Prenés seulement garde, que v^otre foi soit vive, & sincere; que ce ne soit pas un songe, une illusion, ou une idole, mais une ferme persuasion, une entiere assurance de la verité de l'Evangile. Que ce soit une foi semblable à celle d'Abraham, & à celle de l'Apôtre. Qui-conque a une telle foi à Iesus-Christ habitant en son cœur; & nul n'a le Fils qui n'ait aussi sa justice, & en suite sa vie, & son salut. C'est pour cela, que cette justice de Dieu nous a été donnée, afin que Christ vive en nous, qu'il y déploie l'efficace de sa force, afin que nous connoissions la vertu de sa resurrection, comme dit ici l'Apôtre. Arriere de nous l'imagination des profanes, qui abusent de la grace, & la tournent en occasion de licence. Jamais ces gens-là n'ont eu ni la justice, ni la foi de notre Seigneur Iesus-Christ. S'ils étoient

membres de son corps, ils seroient animés de son Esprit: ils seroient morts, & ressuscités avec lui: ils vivroient de sa vie, c'est à dire d'une vie, non terrienne, & charnelle, mais celeste, & spirituelle. Et bien que par la grace de Dieu nôtre doctrine soit tres-innocente de leur crime, & de leur malheur, rejetant à la verité la presomption du merite, mais en telle sorte, qu'elle retient, & établit la necessité de la vraie sanctification: neantmoins puis que l'erreur, & la superstition ne cessent de nous charger faussement de ce blâme, aussi bien que saint Paul en étoit accusé autresfois; étudions nous avec dautant plus de soin de refuter leur calomnie; non avec la langue, ou avec la plume, mais ce qui a bien plus d'efficace avec nos meurs. Que toute nôtre vie soit une apologie de nôtre foi. Qu'elle soit si pure, & si honeste, que nos adversaires soient contrains d'y reconnoistre l'Esprit de sanctification. Que la vertu de la resurrection du Seigneur y reluisse par tout. Chrétien, ce n'est pas connoistre la vertu de ce divin ressuscité, que d'estre

encore enterré dās le sepulcre du vice; d'avoir vōtre cœur dans la bouë des voluptés, & des delices charnelles; d'admirer encore les vanités du monde, & d'y chercher vōtre bon-heur; de soupirer apres l'or & l'argent, & d'enfouir miserablement vos pensées, & vos affections dans les mines, d'où se tirent ces metaux. La resurrection du Seigneur arrache de ces miserables fosses tous ceux qui ressentent sa vertu. Elle leur fait respirer l'air des cieux, & leur fait voir les merveilles de la gloire de Dieu. Elle les embrase de l'amour d'un si grand bien; & par ce noble desir, purifie leurs affections, & leurs pensées. Elle change leurs meurs; elle les revest de lumiere, & leur inspire une vie toute celeste: & pour dire tout en un mot, elle les transforme en l'image de Iesus-Christ ressuscité. Recevons donc de formais, Chers Freres, sa divine vertu dans nos cœurs. Contemplons attentivement cette belle, & glorieuse vie, qu'il a élevée devant nos yeux en sortant du tombeau, sainte & immortelle, & à laquelle ne manque aucun des

biens nécessaires pour nous rendre parfaitement heureux. Apres avoir veu un si bel objet, comment avons nous plus aucune passion pour la terre? O malheureuse terre, où le temps, & la mort consomment toutes choses, il n'y a que Iesus - Christ mon Sauveur, qui se soit defendu de ta vanité. Tes cachots n'ont peu le retenir. Il s'est défait de tes liens; & au lieu de la vie foible, & animale, que tu lui avois ôtée, il en a repris une autre divine, & incorruptible, qui n'a plus ni besoin de tes elements, ni peur de tes alterations, & changemens. Il ne l'a pas prise pour luy seulement. Il nous la communiquera aussi, puis que nous sommes siens; mais selon ordre établi par sa sagesse, & dont il nous a donné l'exemple en soi-mesme. Car il a été tenté, & est mort avant que de revivre. C'est là le patron de notre destin. N'aions point d'horreur de passer par un chemin, où nous voions ses traces. Recevons, non avec patience seulement, mais mesme avec joye, la conformité de ses souffrances, & de sa mort, qu'il nous

communiqué ici-bas. Pensons, que ces souffrances, & cette mort nous comblent de gloire, & de bon-heur, puis qu'elles nous rendent conformes au Fils de Dieu, & nous conduisent à la jouissance de son immortalité. Si nôtre chair les treuve rudes ; aussi nous sont elles envoyées pour la mortifier ; pour troubler ses pernicieuses delices ; pour éteindre ses passions, & pour humilier ses vanités. Mais d'autre part elles exercent utilement nôtre piété ; elles réveillent nôtre foi ; elles allument nôtre amour ; elles enflamment nos prieres : & si elles nous dégoûtent de la terre, elles nous font ardemment desirer le ciel. Elles éprouvent nôtre patience, & justifient nôtre Christianisme. Elles confondent Satan, & resjouissent les Anges. Elles glorifient Dieu, & edifient les hommes. Apres tout, ce sera bien-tost fait. Iesus-Christ n'a été que six heures en la croix, mais il regnera éternellement dans les cieux. Supportons allegrement ces legeres afflictions, qui ne font que passer, afin de parvenir à la resurrection,

la bien-heureuse fin de toutes nos infirmités, & le commencement de nôtre vraie felicité : où ce grand, & misericordieux Seigneur, qui nous donne maintenant la justice, & la vertu de sa resurrection, & la communion de ses souffrances, nous fera part de sa gloire, rendant nos corps conformes au sien, nous ornant de ses couronnes, nous vestant de son immortalité, & nous logeant pour jamais dans le Palais de sa Majesté, pour manger à sa table, & vivre & regner en sa Cour avec lui, & ses saints Anges és siecles des siecles. AMEN.



SERMON

CINQVIESME SVR

le 3. chapitre de l'Epître

de Saint Paul aux

Filippiens, vers.

12. 13. 14.

12. *Non point que j'aie desja apprehendé, ou que je sois desja rendu accompli : Mais je poursuis pour tâcher d'apprehender; pour laquelle cause aussi j'ai été apprehendé de Jesus-Christ.*
13. *Freres, quant à moi, je ne me repute point encore avoir apprehendé :*
14. *Mais une chose fais-je; c'est qu'en oubliant les choses qui sont en arriere, & m'avancant aux choses qui sont devant, je tire vers le but, assavoir au prix de la supernelle vocation de Dieu en Jesus-Christ.*

Nous lisons dans les livres, qui nous restent des anciens Grecs,

que l'un des passe-temps les plus estimés de cette nation étoit de voir les combats, & les jeux de prix, qui se celebroident de temps en temps parmi eux en grande solennité. Ils établissoient des compagnies de personnes les plus qualifiées pour juger des épreuves qui s'y faisoient : Ils propoisoient des prix aux vainqueurs : ils assignoient le jour & le lieu de ces combats, où se rendoit de toutes les parts de la Grece une infinie multitude de peuple, qui regardoient ces exercices avec une passion non-parcille, & honoroient ceux qui faisoient le mieux de leurs acclamatiōs, & applaudissemens. Ils étoient couronnés de la propre main des Juges en la présence de toute la Grece. Leurs noms étoient gravés sur des plaques de cuivre, & enregistrés par les Greffiers dans les tables publiques pour marquer les temps. Il étoient ramenés & receus en leur patrie par leurs citoyens avec autant de pompe, que les Capitaines & Generaux d'armées en leurs trionfes, & jouissoient eux, & leurs descendans de grands privileges, dont le public les gratifioit. Chers Freres, Dieu nous
convie

convie aujourd'hui à un spectacle beaucoup plus admirable que ceux-là ; à la représentation d'un combat institué, non par des hommes vains, mais par le Pere d'éternité ; où nous verrons non un Grec nourri & façonné dans les sales, ou dans les parcs de la terre, mais un Apôtre formé dans l'école du ciel, courir dans une carrière, non égale & unie, mais difficile & raboteuse, & toute semée d'épines ; sous les yeux non d'une nation, mais de tout l'univers ; de Dieu, des Anges, & des hommes ; non pour une couronne corruptible d'herbes, ou de feuilles, qui se flétrissent incontinent, mais pour une gloire & vie immortelle. Apportés y des sens purs & éveillés. Considérez la force, le courage, la valeur, l'adresse, & le zèle de ce divin champion. Ne perdés aucun de ses pas, ni de ses démarches ; non pour paître vos yeux d'une vaine recreation, qui étoit tout le fruit que ces anciens Grecs remportoient de leurs spectacles ; mais bien pour imiter la course de ce saint homme ; pour entrer en sa carrière, pour le suivre courageusement, & mettre les pieds dans ses

traces, & parvenir au but avec lui, & recevoir avec lui de la main du Juge eternal le glorieux prix de ce combat. Ce mesme Paul, qui entreprit & acheva autresfois tres-heureusemēt cette course celeste, nous la represente aujourd'hui dans le texte que vous avés ouï. Son dessein est de faire, que les Filippiens n'embrassent que Iesus-Christ; qu'ils se contentent de lui, & que sans prêter leurs cœurs, ni leurs sens à aucune autre doctrine, ils bornent & renferment toutes leurs pensées, affections, & desirs en ce seul Prince de vie, faisant état que l'ayans ils auront tout. Pour le leur persuader, il leur a mis son propre exemple devant les yeux; qui renonceant à toute autre chose, s'étoit donné tout entier à Iesus-Christ, se dépouillant, non seulement de ce qu'il possédoit, mais de soi-mesme encore, pour estre treuvé en ce souverain Seigneur, vestu de sa justice, transformé en son image, mort & ressuscité avec lui. Maintenant il ajoute qu'avec tout cela il n'étoit pourtant pas encore à bout de son dessein; qu'il n'avoit pas encore assez compris à son gré la vertu de ce divin

mort ressuscité; tant cette étude est profonde; tant est grande, & inépuisable la richesse de cette connoissance. C'est pourquoi il ajoute, qu'il pousse toujours plus avant, & laissant là ce qui étoit en arriere, tire incessamment vers le but, s'avanceant, & faisant chaque jour quelque progrès en cette divine course, pour recevoir enfin le prix de la supernelle vocation de Dieu en Iesus-Christ. D'où vous voies combien ardemment les fideles de Filippes devoiét embrasser l'étude de l'Évangile, puis que leur maistre, ce grand Apôtre, qui étoit si haut au dessus d'eux, avec tous ses soins, & tout son zele, n'avoit encore peu l'épuiser; & combien étroitement ils étoient obligés à oublier aussi, comme lui, toutes les choses qui sont en arriere, pour s'avancer vers celles qui sont devant nous, & tirer vers le but, assavoir au prix de nôtre vocation supernelle en Iesus-Christ. Mais cette leçon, Mes Freres, nous appartient autât, ou mieux qu'aux Filippiens; puis que si nous faisons comparaison de nôtre progrès avec le leur, il se trouvera qu'ils étoient beaucoup plus avancés que nous en là.

crainte de Dieu, & en la connoissance de l'Evangile. Ecoutons la donc soigneusement pour la bien pratiquer : & afin de la mieux entendre, nous considererons distinctement l'un apres l'autre, si le Seigneur le permet, les deux points qui s'y presentent. Le premier est la declaration que fait l'Apôtre de n'estre pas encore parvenu à la perfection, en ces mots : *Non point que j'aye desja apprehendé, ou que je sois desja rendu accompli. Freres, quant à moi, je ne me repute point avoir apprehendé.* Le second est des efforts, qu'il faisoit pour parvenir à la perfection : ce qu'il exprime és paroles suivantes ; *Mais je poursuis pour tâcher d'apprehender : pour laquelle cause aussi j'ai été apprehendé de Jesus-Christ. Vne chose fais-je, c'est qu'en oubliant les choses qui sont en arriere, & m'avanceant vers celles qui sont devant, je tire vers le but, assavoir au prix de la supernelle vocation de Dieu en Jesus-Christ.*

Quant au premier point, il s'en explique, comme vous voiés, en deux facons. Premierement en ces mots, qui dépendent du texte precedent, *non point*

que j'aye desja apprehendé, ou que je sois desja rendu accompli. Car ayant ci-devant protesté, qu'il avoit renoncé à toute chose pour estre treuvé en Iesus-Christ, ayant sa justice par la foi, afin de le connoistre, & la vertu de sa resurrection, & la communion de ses souffrances, pour parvenir à la resurrection des morts: paroles qui comprennent tant la sanctification que la gloire que Iesus-Christ donne aux Saints; de peur que quelcun ne s'imaginast, que l'Apôtre possedast desja ces choses en toute leur perfection; il va au devant de cette pensée, & dit qu'il en a ainsi parlé pour signifier non qu'il ait desja apprehendé, ou qu'il soit desja rendu accompli; mais bien qu'il poursuit pour tâcher d'apprehender. Apres quoi il avance encore une fois la mesme pensée, mais exprimée d'une fasson un peu differente. Car tournant son propos aux Filippiens, Freres (leur dit-il) *quans à moi je ne me repute point avoir apprehendé.* Il est clair qu'en l'une & en l'autre de ces deux expressions l'Apôtre dit, & assure, qu'il n'a pas encore apprehendé, ou été accompli. L'on demande donc quelle est cette chose qu'il n'avoit

pas encore apprehendée, ou comprise? Il est vrai qu'ès paroles immédiatement precedentes il parloit de la resurrection des morts. Mais il semble que ce ne peut estre ce qu'il entend en ce lieu. Car avoir apprehendé la resurrection des morts ne peut signifier que l'une de ces deux choses, ou avoir reccu de Dieu effectivement la resurrection bien-heureuse; ou bien l'embrasser par esperance aussi certainement que si nous l'avions desja touchée. Saint Paul n'a ici ni l'une ni l'autre de ces deux pensées. Non la premiere. Car bien qu'il fust vrai qu'il n'eust pas encore apprehendé la resurrection en ce sens; neantmoins pourquoi l'eust-il dit en cet endroit? pourquoi apres l'avoir dit, l'eust-il encore protesté une seconde fois? C'eust été un discours froid, & inutile, & indigne de l'Apôtre d'aller dire à des gens, à qui il écrit, & qui le sçavoient vivant à Rome, qu'il n'étoit pas encore ressuscité des morts; & d'ajouter encore, comme il fait, Freres, quant à moi, je ne pense pas encore estre ressuscité des morts. Car qui en doutoit? ou qui pouvoit avoir le moindre soupçon du contraire? Aussi

pēu veut-il dire, qu'il n'a pas apprehendé la resurrection par esperance : c'est à dire, qu'il n'en est pas assuré. Car comment diroit-il cela, lui qui proteste ailleurs, que Dieu nous a vivifiés ensemble avec Christ, & nous a ressuscités ensemble, ^{Efet. 2.} & nous a fait seoir ensemble és lieux celestes? en parlant comme d'une chose non certaine seulement, mais desja faite & accomplie, tant il en étoit assuré, selon ce qu'il dit ailleurs, qu'il sçait à qui il a ^{2. Tim 1. 12.} creu, & qu'il est persuadé, qu'il est puissant pour garder son deposit jusques en cette journée-là. Reste donc, que nous disions, que l'Apôtre regarde ici à une autre chose, qu'à ce dernier effet de la grace de Dieu envers nous, non à la gloire, & à l'immortalité; mais à la sainteté: à cette connoissance de Jesus-Christ, & de la vertu de sa resurrection, & de la communion de ses souffrances, dont il a parlé. C'est ce qu'il dit, qu'il n'a pas encore apprehendé, ou compris : & à raison de quoi il ajoûte, qu'il n'a pas encore été rendu accompli. Car pour le premier de ces mots il se prend souvent en la langue Grecque pour dire une apprehension parfaite, & à laquelle il ne manque rien:

quand on connoist une chose en toute sa perfection, sans qu'il y reste rien, que l'on ne sçache ; que l'on n'ait senti & reconnu. C'est ainsi que l'entend l'Apôtre en ce lieu ; disant, qu'il n'a pas encore apprehendé : c'est assavoir la vertu de la resurrection du Seigneur, la communion de sa passion, & la connoissance de lui-mesme : c'est à dire, qu'il n'a pas encore parfaitement receu en lui tous les effets de la vertu qu'a Iesus-Christ mort & resuscité pour nous en telle sorte, qu'il ne lui en manque un seul point, & qu'il n'y ait plus de lieu au progrès, & à l'avancement. Car il est evident, qu'il parle ici, non d'une nuë & simple connoissance, mais de l'experience, & du sentiment, comme nous l'avons dit en son lieu. C'est-cela mesme que signifie ce qu'il ajoûte, qu'il n'a pas encore été rendu accompli. Car ce terme, qui selon les divers sujets où il est employé signifie diverses sortes de perfectiōs, se prend ici pour la dernière & la plus haute, quand il ne manque aux fideles ni aucune partie, ni aucun degré de la sainteté, que la vertu de Iesus-Christ mort, & resuscité doit produire en nous ;

précisément en la mesme sorte qu'il l'entend dans l'épître aux Ebreux, quād il appelle *les esprits qui sont dans les* Heb. 11: 24 *cieux accomplis* (car il se sert du mesme mot dans ce passage, que nos Bibles ont traduit *esprits consacrés*): C'est cette *perfection*, une sainteté telle qu'est celle des Saints dans le ciel, qu'entend ici l'Apôtre, quand il dit, qu'il n'est pas encore *accompli*; signifiant qu'il n'en est pas encore là; que quelque avancé que fust sa piété, & sa charité, il leur manquoit encore diverses choses pour atteindre ce souverain, & dernier point. Et pour ce que les fideles qui voioient en lui un si admirable zele, & une vie si ardemment, & si constamment attachée aux interests de Iesus-Christ, pouvoient trouver cette sienne modestie étrange, & s'étonner qu'il se rangeast avec les disciples, avec ceux qui apprennent encore, & qui tendent à la perfection; & non avec ceux qui l'ont desja acquise, il repete cette mesme pensée, *Freres* (dit-il) *quant à moi, je ne me repete point encore avoir apprehendé: comme s'il disoit, Si vôtre charité vous fait juger de moi autrement, pour moi qui*

me connois mieux que personne, & qui sçai à quelle perfection de sainteté nous oblige Iesus-Christ, & combien est grande la vertu de sa resurrection, & de ses souffrances, je fais autrement mon conte, & tiens que je ne suis pas encore parvenu à ce haut point de perfection. D'autres estiment que l'Apôtre regarde à la vanité de quelques-uns d'entre les Filippiens, qui se vantoient d'estre parfaits (comme vous sçavés que c'est l'ordinaire de ceux qui veulent estre justifiés par leurs œuvres, de s'attribuer cete perfection) & que c'est pour mortifier leur orgueil qu'il dit ici, *Freres, quant à moi, je ne me repute point encore avoir apprehendé*: comme s'il disoit, S'il y en a parmi vous qui s'imaginent d'avoir atteint le dernier point de la perfection, quant à moi je n'ai pas cete opinion là de moi mesme. J'avouë librement, que je n'ai pas encore parfaitement apprehendé la vertu sanctifiante de mon Seigneur, & que je suis encore au nombre de ceux qui apprennent, qui profitent, & qui s'avancent en cete étude. Comme si un Maistre voiant quelques-uns de ses disciples

enflés d'une folle opinion de leur sçavoir, s'imaginans, qu'il n'y a plus rien à apprendre pour eux, leur disoit, pour rabattre leur vanité par son exemple, Mes enfans, quant à moi je n'estime pas sçavoir toutes choses. I'en apprens encore tous les jours quelques-unes, la science que nous embrassons étant si profonde, que j'y découvre chaque jour quelque nouvelle merveille pour en enrichir ma connoissance. Mais quel qu'ait été le motif & le dessein de l'Apôtre en ce propos, tant-y-a qu'il est clair, qu'il nous confesse, qu'il n'est pas encore accompli; & ce qu'il le repete par deux fois nous le doit faire soigneusement remarquer, comme une chose tres-importante. En effet c'est un secret d'un grand usage en la pieté. Car l'opinion de nôtre propre perfection est une tres-dangereuse erreur; & qui (pour ne point parler du reste) a deux pernicieuses suites: l'une, qu'elle nous rend coupables d'orgueil, la disposition d'ame la plus contraire au salut, Dieu ne faisant grace qu'aux humbles: l'autre, qu'elle relâche l'étude de la pieté, celui qui s'imagine d'avoir atteint le

comble, & le plus haut sommet de la sainteté, ne se souciant plus de travailler pour pousser plus avant, & se contentant de ce qu'il a. Or quel autre remède sçaurions nous avoir plus efficaceux pour nous guerir de cette pernicieuse & mortelle vanité, que la verité que l'Apôtre nous apprend, & nous repete ici avec tant de soin? assavoir, qu'il n'étoit pas accompli lui mesme? Quand on met Noé & Iob en avant: quand on allegue David, & que l'on propose la priere qu'ils font au Seigneur de ne point entrer en jugement avec eux; les avocats de la presumption ont bien la hardiesse de répondre, que c'étoient des personnes de la vieille alliance, au lieu que nous vivons sous la nouvelle. A la verité ce pretexte est vain. Car nous ne sommes pas justifiés d'une autre sorte que les fideles de jadis; & n'y a qu'un seul & mesme tribunal pour eux, & pour nous, devant lequel nous comparoïssons tous, & par lequel nous sommes tous jugés d'une mesme façon; comme il paroist evidemment de ce que saint Paul argumente de la justification des anciens à la nôtre: de sorte

que si David n'y apporte point la justice de ses œuvres, que l'on confesse avoir été imparfaite, il est evident, que nous n'y apporterons point non plus celle des nôtres. Mais bien qu'au fonds cette réponse soit impertinente, tant-y-a que la presumption des hommes ne laisse pas de s'en servir. Quant à saint Paul, elle ne lui peut rien reprocher de semblable. Cét exemple la desarme entièrement de toute excuse, & de tout pretexte: Car s'il y eut jamais homme au monde qui peust avec quelque couleur prétendre à la gloire de cette perfection, c'est ce grand Apôtre sans doute, qui avoit été instruit de la propre bouche de Jesus-Christ vivant, & regnant dans les cieux; qui avoit été ravi dans le Paradis, & avoit veu le corps & la verité du royaume céleste, & avoit rapporté en la terre une foi tres-vive & tres-accomplie; qui conduit, & animé par cette lumiere divine, avoit renoncé à tout ce que le monde a de plus charmant pour embrasser la seule croix du Seigneur; qui l'avoit portée & plantée par toute la terre, occupant si religieusement toute sa vie dans ce saint exercice, qu'il

n'y a eu, & n'y aura jamais, je ne dirai pas d'Evêque, ou de Ministre, mais d'Apôtre, qui ait rien fait qui approche de ses exploits. Et neantmoins le voici, qui apres tous ces grands combats, apres ces glorieuses victoires, apres ces admirables trionfes, nous dit avec une profonde, & veritable humilité, *Je n'ai point encore apprehendé : Je n'ai point encore été rendu accompli. Oui, Freres, je vous le dis. Quant à moi, je ne me repete point avoir apprehendé.* Il est apres cela l'insolence, qui ose nous parler de ses pretenduës perfections? Où est la bouche, qui ose s'attribuer ce que Paul dit qu'il n'a pas eu? ou qui doit avoir honte de confesser avec lui, qu'il lui manque encore quelque chose? Aussi ont-ils reconnu la force de cet exemple; & sentans bien que c'étoit desja beaucoup de s'estre mis au dessus de David, comme ils font, ils ont eu honte de se preferer à saint Paul, jugeans bien, que s'ils le faisoient, nul ne pourroit supporter leur arrogance. Qu'ont-ils donc fait? Pour rédre leur presumption moins odieuse, ils en font saint Paul coupable, & pretendent, qu'il a eu dès cette vie

Cette perfection de justice accomplie de tout point, dont ils se donnent la gloire. Saint Paul dit, qu'il ne l'a pas encore : ceux-ci lui maintiennent qu'il l'a. Saint Paul nous crie, *Freres, quant à moi, je ne me repute point avoir apprehendé* : Ceux-ci crient au contraire, *qu'il avoit apprehendé*. Je vous prie, qui en croirons nous ? ou eux, ou saint Paul ? Le comble de l'injustice est, que pour y trouver leur compte, ils gesnent son tesmoignage ; & par leurs souplesses nous veulent faire accroire, qu'il n'a pas dit ce qu'il a dit ; apportans une interpretation de ce passage toute nouvelle, & inouïe dans l'Eglise de Dieu, & dans les écoles des vrais Chrétiens. Ils disent donc, *que l'Apôtre parle ici de la continuité de sa course, & de son combat, qui n'étoit pas encore achevé* : Qu'il entend, non que sa sainteté ne fust pas parfaite en elle mesme, ou qu'aucun des points requis à la perfection lui manquaist ; mais bien qu'elle ne s'étoit pas encore suffisamment étendue ; qu'elle n'avoit pas duré autant qu'il falloit, ni perseveré jusques au temps, où elle devoit aller. Mais cette exposition ne

peut avoir de lieu, soit pour la chose mesme, soit pour les paroles de ce texte. Car pour l'un, saint Paul en ce sens, & à ce compte n'aura dit autre chose au fonds, sinon qu'il continuëra encore quelque temps à prescher l'Evangile sur la terre, & que la course de son ministere, & de sa vie n'est pas encore achevée; en la mesme façon, qu'estant sur le point de la finir, il avertit Timotée ailleurs, qu'il s'en va estre mis pour l'aspersion du sacrifice, & que le temps de son délogement est prochain; qu'il a combattu le bon combat; qu'il a achevé sa course, & gardé la foi. Or une telle pensée ne peut avoir lieu en cet endroit. Car premierement pourquoy Saint Paul diroit-il encore vne fois aux Filippiens ce qu'il leur avoit desja certifié & dans le premier chapitre & dans le second? Je sçai cela, comme tout assureé (leur disoit-il) *que je demeurerai, & persevererai avec vous tous à votre avancement, & à la joye de votre foi.* Et derechef, *Je m'assure au Seigneur, que je viendrai bien tost moi mesme vers vous.* Apres cela, que se pourroit-il dire de plus froid, que de leur venir repeter encore

2. Tim. 4.
4.

core une fois que le cours de sa vie, & de son ministère n'est pas achevé? & ne se contenter pas de le leur dire, mais ajouter encore d'abondant, *Freres; quant à moi, je n'estime pas en estre là?* Puis apres quelle liaison auroit cette pensée avec ce qui precede: *Je me suis* (disoit il) *privé de toutes choses pour estre treuvé en Iesus-Christ pour le connoistre, & la vertu de sa resurrection, & la communion de ses afflictions?* A quel propos ajouter apres cela, *Non que je sois prest de mourir, & d'achever ma course?* comme si ceux qui embrassent le Seigneur devoient mourir incontinent apres; ou si quelcun des Filippiens en eust eu cette opinion. Mais les paroles de l'Apôtre souffrent encore moins cette exposition. Premièrement le mot d'*apprehender* ne s'y peut accorder en faison quelconque. Car qu'est-ce que l'Apôtre voudroit dire, *qu'il n'a pas encore apprehendé?* Seroit-ce la connoissance de la mort, & resurrection de Iesus-Christ? Certes ce l'est en effet. Mais qui a jamais oui dire, *qu'apprehender ces choses* soit avoir fini l'emploi de sa sainteté, & estre au bout de son ministère, & de sa

N

course? Ces termes ne peuvent signifier que ce que nous avons dit, avoir parfaitement senti, & expérimenté toute la vertu sanctifiante de Iesus-Christ, mort & ressuscité pour nous. Seroit-ce le prix de la vocation supernelle, c'est à dire la resurrection des morts, que l'Apôtre dit, qu'il n'a pas apprehendé? Mais que ce pourroit-il dire de moins pertinent que cela? que Paul vivant à Rome, & écrivant de sa prison aux Filippiens, les avertisse, qu'il n'a pas encore reçu la couronne, c'est à dire, qu'il n'est pas encore ressuscité des morts? Belle pensée, & bien digne d'une si grave, & si sage plume, que celle de nôtre Apôtre. Mais l'autre mot ici employé, à sçavoir *estre rendu accompli*, n'est pas moins incompatible avec cette glose. Il est vrai qu'*estre accompli* signifie quelquefois *estre consommé par la mort*: côme quand nôtre Seigneur dit, *Voici, je jette hors les diables, & acheve de donner guerisons aujourd'hui & demain; & au troisieme jour je suis accompli, ou consommé*, c'est à dire, je prends fin, comme l'a traduit nôtre Bible. Mais il est evident, que ce n'est pas ainsi que l'entend ici l'Apôtre.

LUC 13.
32.

Car que voudroit-il dire d'avertir les Filippiens, qu'il n'a pas encore été mis à mort? Ailleurs *estre accompli* signifie tousjours les parties, ou les degrés d'une perfection, & non sa durée, ou son étendue: & s'il en étoit autrement, on pourroit dire des Anges, *qu'ils ne sont pas encore accomplis*; & des Saints apres la resurrection dernière, *qu'ils ne seront pas encore accomplis*, sous ombre que leur perfection n'aura pas fait, & achevé sa durée: & en un mot on pourroit dire, que ni les bien-heureux, ni les Anges, ni nôtre Seigneur Iesus-Christ mesme *ne seront jamais accomplis*, parce que leur sainteté continuëra eternellement sans jamais finir, ni diminuer; qui sont (comme chacun void) des langages inouis & extravagans, pour ne point dire scandaleux, & blasphematoires. Si donc la sainteté de l'Apôtre eust été au souverain point de sa perfection, comme est celle des Anges, & comme sera celle des fideles ressuscités, il n'auroit non plus dit en écrivant cette Epître, qu'il n'étoit pas encore accompli. Or il l'a dit neantmoins. Il faut donc avouër de necessité, que sa sainteté n'étoit pas

Dial. 1.
contre les
Pelagiens

encore arrivé à ce point de perfection, où l'on pretend de la mettre. Et c'est ainsi en effet que tous les Chrétiens avoient jusques ici entendu ce passage; & la plupart, comme saint Ierosme nommément, en tirent expressement la doctrine qui en resulte clairement, assavoir, que nul fidele n'est jamais si parfaitement santifié en cette vie, qu'il ne lui manque tousjours quelque point. Et je ne pense pas, que l'interpretation que nous avons refutée, non plus que l'erreur qui l'a produite, assavoir qu'il y a des fideles ici bas parvenus à la dernière perfection de la sainteté, & de la justice inherente, je ne pense pas, dis-je, que ni l'un, ni l'autre se treuve dans les enseignemens d'aucuns Chrétiens, si ce n'est peut-estre en ceux des Pelagiens, & des ennemis modernes de l'eternelle divinité de Iesus-Christ. Mais les auteurs de cette invention nous objectēt, que l'Apôtre dit ailleurs, *qu'il a combattu le bon combat; qu'il a gardé la foi, & achevé sa course.* Oui, mais il ne dit pas qu'il n'eust jamais ni receu aucun coup en ce combat, ni fait aucun faux pas en cette course. Saint Pierre en pouvoit

dire autant à sa mort, & neantmoins nous sçavons, que sa vie ne s'étoit pas passée sans broncher. David pouvoit aussi dire le mesme, & neantmoins l'on confesse, que sa justice n'avoit pas été parfaite. Saint Paul décrit en ces paroles la constance, & perseverance du fidele dans le dessein, & la profession Evangelique, qui tient bon jusques au bout, & demeure enfin victorieux, bien qu'il ait souvent & choppé, & gemi, & reçu des playes. Cette perseverance exclut l'impenitence, & l'apostasie; mais non tous pechés absolument : elle exclut seulement ceux qui ne sont point suivis de repentance. Mais, disent-ils, si la justice de Paul n'eust été parfaite; pourquoi eust-il attendu la couronne de la justice de Dieu? Parce, dis-je, que Dieu est fidele, & que sa verité fait partie de sa justice. Or il a promis de sauver quiconque perseverera jusques à la fin en la foi, & en l'obeïssance de son Fils, & en la repentance de ce qui nous reste, ou nous échappe de defauts. Mais, disent-ils encore, puis que l'accomplissement de saint Paul étoit la fin de sa course, il s'ensuit qu'il a été accompli

quand sa course a été achevée. Qui en doute? Il l'a été voirement apres cela; parce qu'apres cela il est entré dans le ciel, le lieu de nôtre perfection; & là il connut selon qu'il avoit été connu: c'est à dire en perfection, & non plus obscurément, & en partie. Soit donc conclu, que la sainteté de l'Apôtre, quelque excellente qu'elle fust, n'a pourtant pas été accomplie de tout point, tandis qu'il a été sur la terre. D'où s'ensuit, que nul homme vivant ici bas n'est non plus dans cette perfection. C'est ce que l'Écriture; c'est ce que l'Église ancienne; c'est ce que le sentiment de nôtre propre conscience nous témoigne si hautement, que c'est merveille, qu'il se treuve des personnes, que l'amour d'elles-mêmes ait renduës si sourdes, qu'elles n'oient aucune de ces voix. L'Écriture nous dit-elle pas, que *nul homme vivant ne sera justifié devant Dieu?* Pourquoi non, s'il s'en treuve qui soyent parfaitement justes? Que chaque fidele, fust-ce un Confesseur, ou un Apôtre, est obligé de dire tous les jours à Dieu, *Pardonne nous nos pechés comme nous pardonnons à ceux qui nous*

reconnoissant, & confessant, *qu'il n'est pas encore accompli*, s'étudie de toute son affection à se rendre de jour en jour plus parfait, *Je n'ai pas encore apprehendé* (dit-il) *mais je poursuis pour tâcher d'apprehender.* Il ne s'arreste pas où il est parvenu. Ses progrès étoient grands. Mais ils ne le contentoient pas pourtant. Il n'en demeure pas là. Il veut, s'il est possible, parvenir à la perfection, & se saisir de Iesus-Christ tout entier, & éprouver & recevoir en soi toute la vertu de la mort, & de la vie de ce divin Maistre. C'est pourquoi il ajoute, *pour laquelle cause j'ai été apprehendé de Iesus-Christ.* Le mot de l'original peut aussi estre traduit, *comme, ou entant que, ou parce que j'ai été apprehendé de Iesus-Christ* : & le tout revient presque à un mesme sens. Si vous le prenés en la premiere sorte, saint Paul met ici en avant le dessein pour lequel Iesus-Christ nous a pris à foi, assavoir afin que nous croissions de foi en foi, & d'esperance en esperance, ne laissans passer aucun jour sans faire quelque progrès en son amour, & en sa crainte. Si vous l'entendés en la seconde, c'est là regle que l'Apôtre se

proposoit en cette étude, c'est assavoir d'apprehender le Seigneur en la mesme forte qu'il avoit été apprehendé de lui; non foiblement, & en partie seulement, mais parfaitement; coimne le Seigneur par sa grande bonté nous a apprehendés tous entiers, nous tirant de nos voies par la vertu de sa parole, & de son Esprit, & nous mettant dans les siennes. Il use d'une expression semblable ailleurs, où pour signifier qu'au ciel il connoistra Dieu parfaitement, il dit qu'alors *il connoistra selon qu'au ciel il a été connu.* Enfin si vous lisés *parce que, ou entant que Christ m'a apprehendé,* ce sera le motif qui pouffoit, & pressoit l'Apôtre de tendre à la perfection avec tant d'ardeur; qui n'étoit autre que l'incomparable grace, dont le Seigneur avoit usé envers lui, le saisissant lors qu'il couroit avec le plus de passion dans la voie de l'erreur, & de la mort, le prenant, & le changeant en un vaisseau d'élection pour sa gloire, & pour la conversion des Gentils. Mais pour expliquer clairement les efforts qu'il faisoit en cette étude spirituelle, il ajoute encore dans le dernier verset de nôtre texte, *Vne*

1. Cor.
13. 13.

chose fais-je (dit-il) c'est qu'en oubliant les choses qui sont en arriere, & m'avanceant aux choses qui sont en avant, je tire vers le but, assavoir au prix de la vocation supernelle de Dieu en Iesus-Christ. Il compare ici, comme en quelques autres lieux encore, l'étude & la tasche du Chrétien à une course legitime; d'autant que cette image étoit familiere & aux Filippiens, & aux autres Grecs, entre lesquels ces exercices étoient fort ordinaires, comme nous l'avons dit au commencement. Le surintendant de cette course mystique c'est Dieu, qui l'a instituée par son Fils Iesus-Christ. La carriere où elle se fait, est celle de la foi, de la repentance, de la santification, & de toutes les vertus Chrétiennes.. Le temps donné à cette course est celui de nôtre vie. Le moment de nôtre vocation supernelle en est le commencement, & comme la barriere d'où nous partons, chacun en son ordre, aussi-tost que la voix celeste nous a appellés, & le lieu où elle se finit, est l'instant de nôtre mort, quand nous sortons de ce siecle. Le but, où elle tend, est l'accomplissement de nôtre santification, & la

perfection de la connoissance de Iesus-Christ, de la vertu de sa resurrection, & de la communion de sa mort, que nous atteignons aussi-tost que nous sortons de ce siecle. Les pas par lesquels elle s'avance, & se consume, sont l'oraison, l'étude, l'amour, la vigilance, & la patience. Les vertus Chrétiennes, en tant que nous les acquerons, & que nous nous y formons par le travail, la priere, & la meditation marquent les espaces, ou interualles de cette carriere, chacun y étant plus, ou moins avancé, selon qu'il a atteint plus, ou moins de la perfection de ces vertus. Le prix qui est donné aux vainqueurs est l'immortalité & la gloire du siecle à venir; que l'Apôtre nomme ici *le prix de la supernelle vocation de Dieu en Iesus Christ*: parce que Dieu nous y appelle d'en haut, & nous le garde dans les cieux, & nous l'y donnera un jour, étant lui-mesme l'instituteur & le juge, & le remunerateur de nos exercices. Et l'Apôtre ajoute *en Iesus-Christ*, pour nous montrer non seulement, que c'est par le Fils de Dieu, mort & ressuscité pour nous, que cette carriere nous a été ouverte, & cette

riche couronne proposée; & de plus que c'est en lui que nous avons reçu les forces nécessaires tant pour entrer, que pour perséverer dans ce dessein; mais encore d'abondant, que c'est pour l'amour de lui que ce prix, auquel nous aspirons, nous sera livré. Telle est la course du Chrétien. Paul y entra quand il fut appelé par la voix, non d'un homme, mais de Jesus-Christ lui-même, qui lui cria des cieus, *Saul, Saul, pourquoi me persecutes-tu?* & outre le salut commun l'appella encore à l'Apostolat des Gentils. Il seroit superflu de vous dire le progrès qu'il y fit, ayant en peu de temps, non atteint seulement, mais surpassé de bien loin ceux qui avoient commencé à courir avant lui; & s'avanceant de forte, & avec tant de vigueur & de courage, que jamais il ne s'est rien veu de plus miraculeux; abattant avec une force non-pareille tout ce qui s'opposoit à lui à droite & à gauche, sans que rien fust capable, je ne dirai pas d'arrester, mais d'allentir tant soit peu ses pas, quoi que les demons, & les hommes fissent tout leur possible pour traverser le dessein de ce genereux atlete.

Vous en sçavés tous l'histoire. Voions de quelle sorte il continuoit sur le point qu'il écrivoit cette épître aux Philippiens. Premièrement il dit, que *c'est la seule chose qu'il fait*. Il s'est ôté de l'esprit tout autre dessein. Cette course est la seule pensée. Il a choisi cette bonne part avec Marie : la seule chose nécessaire, sans diviser son cœur en plusieurs partis, comme font ceux qui embrassent le ciel & la terre ensemble, la chair & l'esprit, Dieu & le monde, Iesus-Christ & Belial. Secondement il dit, *qu'il tire outre*, qu'il poursait sa pointe; c'est à dire, qu'il persevere dans le dessein de la pieté. Car comme il ne sert de rien d'entrer en la carrière, si vous en sortés incontinent, & si vous ne continués jusques au bout, étant clair que si vous en usés autrement, outre que vous n'avés point de part au prix de la course, vous serés encore à bon droit la fable, & la moquerie de chacun: de mesme en est-il du service de Iesus-Christ. Il ne sert de rien, il est mesme nuisible d'y entrer pour le quitter. A moins que d'y perseverer, tout le travail que l'on y fait est inutile. De plus l'Apôtre dit
qu'il

qu'il tire vers le but. Car comme la carriere, où l'on court, est marquée, & a son but, vers lequel il faut tendre; & courir hors de la ligne, qui y conduit, quelque legerement que l'on coure, n'est qu'un égarement, & une agitation inutile: ainsi dans le dessein du fidele, Iesus-Christ est le but où il doit tendre, & avoir tousjours l'œil dessus, pour s'avancer en sa connoissance, & dans le sentiment de sa divine vertu. C'est lui seul qui doit gouverner tous nos mouvemens; & quiconque le perd de veüe, ou ne tend pas droit à luy, s'écarte de sa vraie carriere. En apres l'Apôtre dit, *qu'il oublie les choses qui sont en arriere.* Il a une si violente ardeur d'avancer, qu'il ne songe non plus au passé, que s'il n'avoit jamais été. Comme ceux qui couroient à la liee ne s'amusoient pas à jeter les yeux çà & là, & moins à les détourner en arriere pour voir combien ils avoient fait de chemin, pource que cela leur eust fait perdre le temps: Ainsi l'Apôtre ne pensoit plus à ce qu'il avoit été. Il avoit banni cette sorte de pensées de son esprit aussi absolument que s'il en eust perdu la memoire. Car cela

210 *Sermon 5. sur le 3. chapitre*
travaille, & retarde quelquefois les foibles, quand ils viennent à considérer ce qu'ils étoient, ou pouvoient estre dans le monde avant que d'estre à Iesus-Christ. Quelquefois aussi le chemin que nous avons desja fait, nous contente; regardant combien nous avons laissé de pais derriere nous, il nous semble que c'est beaucoup; & cette pensée nous rend lâches, & paresseux. L'Apôtre donc oublioit l'une & l'autre sorte de choses; & les avantages qu'il avoit eus dans le Judaïsme, & les progrès qu'il avoit faits dans le Christianisme; & couroit aussi ardemment que s'il eust esté tout frais, s'il n'eust point encore avancé un seul pas. Que s'il se souvenoit quelquefois de sa condition dans le Judaïsme, c'étoit pour en avoir horreur. & pour s'en éloigner encore davantage. Si ce qu'il avoit fait dans le Christianisme lui revenoit en l'esprit, c'étoit pour en louer la seule grace de Dieu. Puis il ajoute, qu'il s'avançoit aux choses qui sont en avant, c'est à dire (comme nous l'avons touché) aux plus hauts, & plus excellens degrés des vertus Chrétiennes, faisant tout ce

qu'il pouvoit pour arriver à leur dernier point. Et le mot dont il se sert a une merveilleuse enrase ; signifiant proprement qu'il s'étendoit en avant ; s'y jettant, & s'y élanceant ; comme font ceux qui courent avec grande ardeur. Enfin il nous marque le fruit, & le dernier loyer de sa course, qu'il appelle *le prix de la supernelle vocation de Dieu en Iesus-Christ*, pour les raisons que nous en avons touchées. Les avocats du merite en tirent un argument pour leur erreur ; mais en vain. Car puis que ce prix est ailleurs appelé *grace* * & *misericorde* **, & *don* *, il est evident qu'il ne nous est pas donné pource que nous l'avons mérité, mais pource que Dieu l'a voulu, & l'a promis par sa grande bonté. Et véritablement il y a si peu de proportion entre nos œuvres, & la gloire celeste, que Dieu nous en couronnant au sortir de cette vie, fait tout de mesme que si un Monarque donnoit un royaume entier à un homme pour avoir couru deux, ou trois cens pas. Ce seroit le prix de sa course, mais un prix gratuit fondé sur la seule liberalité de celui qui le don-

* I. Pierre
1. 13. &
3. 7.
** 2. Tim.
1. 16.
* Rom.
6. 23.

neroit, & non aucunement sur le merite de celui qui le recevroit. Les mesmes nous pressent encore ici de leur dire, pourquoi saint Paul se travailloit tant pour parvenir à la souveraine perfection de la sainteté, s'il ne lui étoit pas possible d'y atteindre durant cette vie. Et moi je leur demande pareillement pourquoi & lui, & les autres vrais fideles s'étudient si fort à la parfaite connoissance de Dieu, puis qu'ils ne peuvent y parvenir qu'en l'autre siecle? Ils travaillent à l'un & à l'autre, parce que c'est leur devoir; parce que c'est en cela que consiste la perfection de leur nature, son excellence, & son bon-heur. Mais (dites-vous) ils n'atteindront jamais le plus haut, & dernier point. Premièrement s'ils ne l'atteignent, tousjours s'en approchent-ils; & plus ils en seront pres, plus seront-ils heureux. Côme si l'on laissoit de s'exercer le corps, ou de se polir l'esprit, sous ombre que l'on ne parviendra jamais au plus haut point de la force, ou de la science ou si un malade negligeroit de se faire traiter, pource qu'il ne pourra atteindre la dernière perfection

de la fanté : Et comme si les maistres, qui enseignent l'éloquence, & la philosophie, & la pluspart des autres arts & sciences, ne nous apprennent pas eux-mesmes, qu'il n'est pas possible à aucun homme mortel d'acquérir le dernier point de leur perfection; sans penser pour cela nous dégouter, ou rebuter de leur étude. C'est une vanité trop delicate, & approchant bien fort de la folie, de ne vouloir embrasser l'étude d'aucune chose, que l'on ne soit assuré d'en acquérir la dernière perfection. Puis apres si le fidele ne parvient en ce siecle à cet accomplissement, qu'il desire, il y parviendra en l'autre. Voudrions nous que l'on negligest le soin des enfans, sous ombre qu'ils ne sçauront jamais parfaitement ce que nous leur montrons, qu'ils ne soient parvenus à un aage plus avancé? Ce siecle est nôtre enfance; & en l'autre nous serons hommes faits. Ne laissés donc pas, Chers Freres, de cultiver soigneusement vôtre nouvel homme durant le temps de son enfance; de le former au bien, & de lui donner tous les ornemens dont il sera capable. S'il n'a

pas en la bassesse de cet âge toute la perfection que vous souhaitez, il l'aura un jour dans les cieus; lors que la presence & la lumiere de son divin Soleil le meurira en homme parfait. Imités le patron du saint Apôtre. Fuiés comme lui & la presumption & la negligence. Pour avoir travaillé & fait quelques progrès dans les voies de Dieu, ne vous imaginés pas d'estre parvenus au but. Pour connoistre & confesser des defauts en vous, ne laissés pas de travailler & d'avancer en cette course. Car c'est ce que nous enseigne l'exemple de S. Paul en ce lieu. Il avoit plus travaillé que tous les autres, & neantmoins cette sainte ame reconnoist & declare qu'elle n'a pas encore apprehendé; qu'elle n'est pas encore accomplie. Chrétien, que sa modestie vous instruisse à l'humilité, & vous apprenne à ne point avoir honte de confesser vos infirmités. Si ce Soleil a eu des taches, ne rougissez point d'en reconnoistre en vous. Si nôtre pere Jacob a été boiteux, comme disent communement les Ebreux, que nul de sa posterité ne treuve étrange s'il

choppe quelquefois. Dieu nous laisse ces infirmités pour nous tenir dans l'humilité ; & nous montrer , que s'il y a quelque bien en nous ; il vient du don de sa grace , & non de la force de nôtre nature. Il permet que ce reste de Cananéens demeure en sa terre ; pour nous exercer continuellement ; afin que nous ayons toujours recours à sa miséricorde , & ne cherchions nôtre salut qu'en lui seul. Mais que cette imperfection nous fasse d'autant plus desirer la perfection. Qu'elle nous fasse haïr la terre , le séjour de Kedar & de Mesec , le lieu de nôtre foiblesse & de nos combats ; & aimer & souhaiter le ciel , le domicile de la vraie sainteté , & de nôtre accomplie félicité. Qu'elle nous donne continuellement de grands élans vers ce lieu bien-heureux. Car ce seroit un effet bien étrange , que le sentiment de nôtre imperfection nous la fist aimer , ou nous empêchast de travailler pour la guérir. Comme nous devons suivre l'humilité de l'Apôtre , pour reconnoître nos défauts ; aussi nous faut-il imiter son ardeur & son travail pour les combattre avec d'autant

plus de soin, que nôtre doctrine est accusée de relâcher l'étude de la sainteté. Vous avez tort, aversaire, de blâmer nôtre foi. Nous ne condançons que vôtre presumption. Il n'y a que ce seul levain d'orgueil qui nous déplaît. Au reste nous recommandons & pressons autant ou plus que vous, la mortification du vieil homme, la vivification du nouveau, la diligence & la vigilance : l'affiduité en prières & jeûnes, & aumônes ; l'exercice continuél de toutes les œuvres de piété & de charité. Seulement desirons nous, que le fidele presente ces divins fruits à Dieu couronnés de modestie & d'humilité ; qu'il les conserve en leur pureté, se donnant bien garde de les gâter & empuantir par la presumption, que vous enseignés, d'avoir ou accompli la loi, ou mérité le Paradis. Mais, Chers Freres, il vaut bien mieux refuter la calomnie avec des œuvres, qu'avec des paroles. Vivons donc comme l'Apôtre ; courons, & nous diligentons comme lui. Oublions aussi le passé ; avanceons nous aux choses, qui sont devant nous Tirons vers

Le but, au prix de la supernelle vocation de Dieu en Iesus-Christ. C'est ici l'unique carrière de la vie & de l'immortalité. Il y faut entrer; il y faut perseverer, si vous voulés parvenir à ce souverain bon-heur que tous les hommes desirent. Quelles actions de graces ne devés vous point au Seigneur Iesus, qui vous y a appellés & qui vous a apprehendés, lors que vous ne songiés à rien moins qu'à lui, vous arrachant, comme Paul autresfois, du chemin de Damas, de l'égarement des vices & de la superstition, pour vous mettre dans les voies de Dieu ? C'est une faveur, qu'il n'a faite qu'à peu de personnes. Regardez le reste du monde cheminant, ou pour mieux dire, courant dans la large & spacieuse voie de perdition; travaillans nuit & jour l'un apres les richesses, l'autre apres les honneurs, l'un apres la volupté, l'autre apres la science mondaine : c'est à dire apres des desseins, non seulement douteux & incertains, mais ruineux & mortels, dont la dernière fin ne peut estre autre que l'enfer & la malediction eterpelle. Fideles, n'aurez vous point

autant de passion pour le ciel, qu'ils en ont pour la terre ? autant d'ardeur pour votre salut, qu'ils en ont pour leur ruine ? Emploierés vous moins d'étude & de travail pour estre eternellemeent heureux, qu'ils n'en perdent pour se rendre eternellement mal-heureux ? Le premier point de la leçon que vous donne le saint Apôtre, est que vous laissez les choses qui sont en arriere ; voire que vous les effaciés de votre cœur, & de votre memoire, tout de mesme que si elles n'avoient jamais été. Dieu ne vous defend pas seulement de retourner sur vos pas, de reprendre le chemin des lieux d'où il vous a tirés, de vous remettre dans le vice & la superstition, d'où il vous a delivrés. Ceux qui en sont là, ne sont plus fideles. Ils sont hors de la carriere de Iesus-Christ ; & beaucoup plus encore ceux qui non contents de se perdre, sollicitent les autres à en faire autant, & arborent les enseignes de la revolte parmi le peuple de Dieu pour le ramener dans l'Egipte, d'où il étoit sorti si miraculeusement. Mais ô Chrétien ; pour bien faire votre devoir, il faut bannir de vos cœurs

jusques à la pensée de ces choses. En songeant aux oignons, aux melons & aux chairs de l'Égypte on se porte à les desirer, à soupirer apres ces malheureux appas de Satan; & puis des desirs & des soupirs se forment les murmures & les rebellions contre Dieu. Souvenés-vous de la femme de Lot; & apprenez de son malheur combien il est dangereux de tourner les yeux en arriere. Mais, Fidele, ce n'est pas assez de ne point regarder en arriere: il faut toujours avoir l'œil & le pied en avant. Ce n'est pas assez de ne point reculer; il faut avancer. C'est le fait d'une toupie (comme dit un Ancien) de pirouetter dans un mesme lieu, & y tourner sans en bouger. Le Chrétien doit toujours tirer en avant, & approcher de son but. Ne laissés passer aucun jour sans faire quelque progrès; ajoutans (comme dit S. Pierre) la vertu à la foi, à la vertu la science, à la science l'attrempance, à l'attrempance la patience, à la patience la pieté, à la pieté l'amour fraternelle, & à l'amour fraternelle la charité. S'il y a quelque vertu & quelque loüange;

Greg.
N^o.

s'il y a quelques choses veritables, iustes, pures, aimables & de bõne renommée, ornés-en vos mœurs, enrichissés-en vôte conversation : C'est ce que vous demande Iesus-Christ, le Prince & le surintendant souverain de toute vôte course. C'est à cela que vous appelle ce divin prix qu'il tient en sa main, & qu'il vous mettra sur vos testes, si vous courés legitimement, comme il l'ordonne, apres vous avoir premierement couronnés de ses loüanges en l'asséblée du ciel & de la terre : Venés, bons & loyaux serviteurs : venés les benits de mon Père : Entrés dans la joye de vôte Seigneur & en la possession du royaume, qui vous a été préparé dès la fondation du monde.

AMEN.



SERMON

SIXIESME SUR LE

3. chapitre de l'Épître de S.

Paul aux Philippiens,

vers, 15. 16. 17.

15. *Parquoi nous tous, qui sommes parfaits, ayons ce sentiment ; & si vous sentés quelque chose autrement, Dieu vous le revelera aussi.*
16. *Toutesfois cheminons d'une mesme regle en ce à quoi nous sommes parvenus, & sentons une mesme chose.*
17. *Soyez d'un accord mes imitateurs, Freres, & considerez ceux qui cheminent ainsi, que vous nous avez pour Patron.*

IL importe extrêmement, Mes Freres, & pour l'honneur des choses belles & louables, & pour l'instruction des hommes, que la memoire des person-

nes excellentes en vertu soit conservée dans les sociétés du genre humain. Les Payens, mêmes l'ont bien reconnu dans les tenebres de leur ignorance, & jugeans ce devoir tres-necessaire, pour y satisfaire, ils avoient accoutumé (comme nous l'apprenons des livres des Grecs & des Romains) de tirer au vif les pourtraits des hommes les plus notables qu'ils eussent eus dans leurs états, ou de leur dresser des statuës de marbre ou de bronze, qu'ils posoient en des lieux publics, les presentans aux yeux de tous leurs citoiens; afin de les enflammer par cette veuë à l'étude & à l'imitation des belles & rares actions de ces personnages. Mais outre que cet artifice étoit defectueux, ne pouvant représenter, que la forme du corps, & non celle de l'esprit, qui est la principale & la plus noble partie de nôtre nature, il étoit encore tres-dangereux, comme l'évenement l'a montré, réveillant les inclinations que nous avons à l'idolatrie, & nous y portant peu à peu insensiblement. C'est pourquoi, nôtre Seigneur, dont la sagesse est infinie, bannissant l'usage de telles images du

milieu de son peuple, a pourveu d'une autre façon & à la louange de ses plus illustres serviteurs, & à notre utilité. Car au lieu de ces froides & muettes peintures de leurs corps, il a eu le soin de tirer au vif par sa parole les effigies de leurs ames, y représentant avec la main de son Esprit leur pieté, leur foi, leur charité & leurs autres vertus; que ni le pinceau, ni le burin, ni les couleurs, ni les métaux, ni les marbres des ouvriers mortels ne sont pas capables d'exprimer; & a erigé ces divines images dans les livres de ses Ecritures, comme en autant de niches celestes, les exposant aux yeux & aux sens de tous les fideles; où sans aucun peril de superstition ils peuvent contempler, & admirer la vraie & naïve forme de ces saints hommes, en la société desquels ils sont appellés, pour l'imiter de tout leur possible, & en tirer une semblable dans leurs cœurs. Mais entre tous ces riches pourtraits à peine s'en treuve-t'il aucun dans les Ecritures, qui soit ou travaillé plus curieusement, ou peint plus vivement, ou représenté plus souvent & en plus de lieux que celui de

Paul, le grand Apôtre de nôtre Seigneur Iesus-Christ. Il remplit, comme vous sçavés une bonne partie du livre des Actes; & en divers endroits de ses propres épîtres ce saint homme conduit par l'Esprit de son Maistre, nous met lui mesme devant les yeux les principaux traits de sa vie: Il nous en a fait dans ce chapitre une tres-exacte peinture, nous y representant & les qualités de son Farisaïsme avant que le Seigneur lui eust touché le cœur, & celles de son Christianisme, non sa couleur & son dehors seulement, mais son essence, sa nature & sa vraie forme; & c'est en cette consideration que nous avons employé les quatre actions precedentes. Vous avés veu l'humilité de cette sainte ame, qui renonce à tous ses avantages naturels; sa prudence spirituelle, qui se resout à tout perdre pour trouver Iesus-Christ, l'unique source de nôtre bonheur; sa passion pour ce divin Seigneur, voulant se dépotuiller de toute autre chose pour le vestir, & se transformer en lui: sa modestie en la reconnaissance de son imperfection, son ardeur & sa constance

stance en la course Chrétienne, oubliant le passé, & gagnant toujours le devant pour parvenir enfin au but, & recevoir le prix de la vocation super-nelle. Maintenant il découvre le des-sein de ce discours, & nous apprend qu'il ne l'a fait que pour montrer aux Philippiens en son exemple quel doit estre leur sentiment, & quelle leur conduite en l'école de Jesus-Christ. Cette Eglise là, comme nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, avoit été attaquée par les faux docteurs de la circoncision, qui pressoient l'ob-servation de la loi Mosaique, comme nécessaire à la justification & au salut. Et bien que leur effort n'eust pas entierement réussi, si est-ce qu'il avoit fait de l'impression en quelques-uns ; de faison qu'il y avoit dans ce troupeau de deux sortes de gens, les uns fermes & resolués à ne rien mesler avec Jesus-Christ ; les autres foibles, qui embrouil-lés par les beaux & artificieux discours des faux Docteurs, avoient de la peine à comprendre l'inutilité de la loi au-pres la lumiere de l'Evangile. L'A-pôtre parle ici aux uns & aux autres

P

separément : & puis à tous les deux conjointement. Aux premiers qu'il nomme parfaits, & au nombre desquels il se met, il recommande de se tenir constamment dans cette forme de piété qu'il leur a décrite en son exemple. *Parquoi (dit-il) nous tous, qui sommes parfaits, ayons ce sentiment.* Pour les autres dont la foi n'étoit pas encore si avancée, il ajoute cette douce consolation, *Et si vous sentés quelque chose autrement, Dieu vous le révelera aussi.* Puis il leur donne deux avertissemens en commun; le premier de s'unir ensemble, & de pousser conjointement vers un mesme but: *Toutesfois (dit-il) cheminons d'une mesme regle en ce à quoi nous sommes parvenus, & sentons une mesme chose.* Le second d'imiter soigneusement les bons exemples que leur donnoient & saint Paul & les autres fideles serviteurs du Seigneur, *Soyés (dit-il) d'un accord mes imitateurs, Freres, & considerés ceux qui cheminent ainsi, comme vous nous avés pour Patron.* Ce sont les quatre points que nous nous proposons de traiter en cette action, s'il plaist au Seigneur; premierement

la tâche des fideles parfaits ; secondement la modestie & l'esperance des foibles ; tiercement la concorde & l'union mutuelle des uns & des autres, & finalement le soin qu'ils sont obligés de prendre en commun de bien imiter les patrons de la vie de S. Paul & des autres hommes de Dieu.

Quant au premier point, l'Apôtre l'explique en ces mots, *Parquoi nous tous qui sommes parfaits ayons ce sentiment* ; où d'entrée se presente une difficulté, comment l'Apôtre s'appelle parfait, & donne la mesme louïange à quelques autres fideles, veu ce qu'il a dit deux versets au dessus, qu'il *n'avoit pas encore apprehendé,* & qu'il *n'étoit pas encore parfait ou accompli,* usant d'un terme tout semblable à celui qu'il emploie en ce lieu, & niant, ce semble, ce qu'il affirme ici. Quelques-uns pour resoudre cette apparence de contradiction répondent, que l'Apôtre en disant ici, *Nous tous qui sommes parfaits,* regarde non à la verité de la chose, comme elle étoit en elle mesme, n'y ayant personne de *parfait* en ce sens, mais à l'opinion, & à la presumption des faux

Docteurs, qui s'estimoient *parfaits*; & que leur laissant la vanité de ce titre par une figure, que les écoles appellent *concession*, il entend, que quelque nom qu'ils se donnent, & quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mesmes, tant-y-a que s'ils veulent estre vrais Chrétiens, ils doivent avoir les sentimens qu'il vient de représenter. Mais il semble que cette exposition ne puisse avoir lieu; parce que l'Apôtre se met lui mesme au nombre de ceux, dont il parle, *Nous tous* (dit-il) *qui sommes parfaits*. Joint qu'en le prenant ainsi il y auroit une espèce d'ironie, ou de moquerie en son langage, qui seroit, ce semble, hors de propos en ce lieu, où il remontre simplement aux fideles quel est leur devoir. Puis c'est en vain que l'on apprehende, qu'il ait ici donné aux vrais fideles le nom de *parfaits*; veu qu'en divers autres lieux & lui, & les autres Ecrivains sacrés le leur donnent expressément; comme en la premiere aux Corinthiens, *Nous proposons* (dit-il) *sapience entre les parfaits*; & l'épître aux Ebreux qualifie fort souvent ainsi les Chrétiens: Et saint Jaques dit, *que si*

1. Cor.
26.

1aq. 3.2

quelcun ne chope point en parole, il est homme parfait; & David dit dans une infinité de lieux, tant de soi mesme, que des autres fideles, qu'ils sont entiers & parfaits. D'où paroist que l'on peut dire veritablement en quelque sens, que les fideles sont parfaits. En effet le mot de parfait est equivoque; & bien qu'il signifie tousjours le comble & le plus haut point d'une chose; neantmoins comme ce plus haut point des choses est different selon leurs divers états, aussi est differente la perfection, qui leur est attribuée. Autre est la perfection de l'enfance, & autre celle de l'aage viril; & dans les écoles chacune de ces classes, où la jeunesse étudie, a sa perfection differente. D'où paroist qu'une mesme personne est parfaite en un sens, qui ne l'est pourtant pas en l'autre; pource que si elle a une certaine sorte de perfection, l'autre neantmoins lui peut manquer. La vie du peuple de Dieu a été divisée en divers aages, & l'étude de sa pieté en diverses classes, à chacune desquelles convient une certaine forme, qui en contient la perfection. Sous le vieil Testament les fideles étoient en l'en-

fance, & dans les plus basses classes de l'école de Dieu. Sous le Nouveau, ils sont en leur meureté, & dans la plus haute classe : de faſſon que si vous comparés les premiers avec les derniers, il est evident qu'à cét égard ils étoient imparfaits ; & l'Apôtre dit en l'épître aux Ebreux, qu'ils *n'ont point été rendus accomplis ou parfaits sans nous* ; & nôtre Seigneur nous declare, qu'encore que saint Iean Baptiste fust le plus grand des Profetes, neantmoins le moindre au royaume des cieux (c'est à dire en l'Eglise du Meſſie) est plus grand que lui. Mais cela n'empesche pas, que sous le vieil Testament mesme il n'y eust une mesure de connoissance, & de santification, telle que celui qui l'avoit atteinte, pouvoit justement & veritablement estre nommé *parfait*. Dans l'école mesme du nouveau Testament il y a une grande diversité entre les fideles, & bien qu'ils ayent tous en commun une perfection que n'avoient pas ceux qui vivoient sous la loi, si est-ce qu'étans considérés en eux mesmes, & comparés les uns aux autres, il y en a qui peuvent estre nommés imparfaits à l'égard des

autres. Car les uns ne font encore que commencer, & apprennent seulement les premiers rudimens du Christianisme; les autres sont beaucoup plus avancés, & ont les sens exercés à discerner le bien, & le mal: les uns sont apprentifs, & les autres maîtres. C'est pourquoi le saint Apôtre pour marquer cette difference appelle quelquefois les uns *enfans qui ont encore besoin de lait*: au lieu qu'il nomme les autres *parfaits & hommes faits, pour lesquels est la viande ferme*. Quelques-uns ont estimé, que cette façon de parler a été tirée du langage des anciens Grecs Payens, qui avoient dans leur religion certaine ceremonies sacrées, qu'ils appelloient *misteres*, à la veüe & participation desquelles ils ne recevoient leurs devots qu'après y avoir été préparés par diverses disciplines, nommant *parfaits* ceux qui y avoient été admis, & tenant les autres pour novices, & apprentifs seulement. Mais il n'est pas besoin d'aller chercher l'origine de ces mots chés les étrangers. Ils ont été tirés, comme la plus grande part du langage Apostolique; des façons, & des termes de l'E-

Hebr. 5.
12. 13. 14.
1. Cor. 3.
1. 2 3.

glise Judaïque; dans les écoles de laquelle il y avoit divers ordres; les uns plus bas, où l'on apprenoit les premiers rudimens de sa doctrine: les autres plus hauts, où étoient enseignés les plus relevés de ses misteres: & cette dernière partie de leur Theologie s'appelloit d'un mot, qui signifie *perfection* *, parce qu'ils la tenoient pour le comble de leur discipline; & pareillement ceux qui l'avoient apprise étoient nommés les *parfaits* *. C'est de là que les saints Apôtres ont tiré ces paroles les appliquans à l'Evangile, la dernière & souveraine revelation de Dieu, à qui convient proprement & véritablement l'eloge de *perfection*, que les maîtres des Juifs donnoient en vain à leurs traditions. C'est en ce sens que saint Paul emploie le mot de *parfait* en ce lieu, pour dire un homme parfaitement instruit en l'Evangile; qui en connoist & en embrasse toutes les verités, sans que sa foi soit meslée d'aucune erreur; comme il paroist clairement de ce qu'il ajoute, *Et si vous sentés quelque chose autrement, Dieu vous le revelera aussi.* Car vous voyés par là, qu'à ces *parfaits*, dont il

* Gemara

* Gemirim.

parle, il oppose ceux qui ont encore quelque diversité de sentiment, & à qui Dieu n'a pas encore revelé toute la verité : signe evident, que par les *parfaits* il entend ceux à qui l'Esprit du Seigneur avoit donné la connoissance & la foi de toute la verité de l'Evangile. Que s'il vous souvient de l'état où étoit alors l'Eglise Chrétienne; il vous sera aisé de comprendre, qui sont ceux que l'Apôtre appelle *parfaits*, & qui sont ceux qu'il ne veut pas encore honorer de ce nom. Car il y avoit lors des fideles, qui bien qu'ils eussent receu l'Evangile de Jesus-Christ, & le reconnussent pour le vrai Messie, leur Sauveur, retenoient pourtant encore l'observation des ceremonies de la loi, l'estimans sinon necessaire, au moins tres-utile, & faisant conscience d'y contrevenir, comme nous l'apprenons par une infinité de lieux des écrits, tant des saints Apôtres, que des autres premiers Docteurs de l'Eglise Chrétienne. Les autres se contentans de la discipline de Jesus-Christ, n'y mesloient rien d'étranger, & ayans reconnu dans sa lumiere la vraie difference des choses, tenoient les observa-

tions legales pour inutiles & superflües, comme en effet elles le sont desormais.

Ce sont ceux-ci sans doute, que l'Apôtre nomme ici *parfaits*; & qu'il appelle *forts*, en un autre lieu pour une semblable raison, quand il dit, *que nous qui*

Rom. 14.
1. & 15.

sommes forts devons supporter l'infirmité des foibles, & non point complaire à nous mesmes, au lieu qu'il nomme ces autres qui ont encore quelque diversité de sentiment, & à qui le Seigneur n'a pas encore tout revelé, *debiles* en la foi.

Ainsi paroist desormais, premierement qu'il n'y a nulle contradiction dans le langage de l'Apôtre; Car quand il disoit ci-devant, *qu'il n'étoit pas accompli*, il parloit de la perfection *simple & absolüe*, que nous n'avons que dans le ciel; comme il le declare expressement lui mesme, disant ailleurs, *que quand la per-*

1. Cor. 13.
2.

fection sera venue, ce qui est en partie sera aboli.; Au lieu que maintenant il parle d'une *perfection* ainsi nommée par comparaison seulement; non simplement, mais à l'égard de certains autres fideles, à qui manque encore quelque verité, que nous sçavons & connoissons des ja. Car comme ce que les fideles du vieil

Testament, considérés à l'égard de la dispensation où ils vivoient, sont souvent appellés *entiers & parfaits*, n'empesche pas qu'en comparant leur lumiere avec celle de l'Evangile, ils ne puissent & ne doivent estre estimés *imparfaits*, entant que les avantages de la discipline du Messie leur manquoient; de mesme aussi bien que l'Apôtre, & ceux de son sentiment, soient nommés & fussent en effet *parfaits* au sens que nous l'avons expliqué, ce n'est pas à dire pourtant, qu'ils eussent desja atteint le dernier point de l'excellence Chrétienne, & qu'en faisant comparaison de la condition où ils étoient sur la terre avec l'état où nous serons dans le ciel, il ne soit tres vrai, qu'ils n'avoient pas encore apprehendé, ni été rendus accomplis. Secondement vous voies aussi combien inutilement les docteurs de la perfection abusent de ce passage, & d'autres semblables, où tels eloges sont donnés aux fideles pour l'établissement de leur presomption. Car tout ainsi que ce qui est dit de David & de plusieurs autres sous la loi, qu'ils étoient *parfaits, entiers, selon le cœur de Dieu, justes de-*

236 *Sermon 6. sur le 3. chapitre*
vant lui, & cheminans en tous ses com-
mandemens & ordonnances sans reproche,
n'induit point (comme le confessent
ces aduerfaires mesmes) qu'il n'y eust
encore en eux des taches & des imper-
fections, incapable de comparoistre
deuant le tribunal de la justice de Dieu,
& pour lesquelles ils ant eu raison de
supplier le Seigneur de n'entrer point
en jugement avec eux; certainement
la louange qui est donnée ici & ailleurs
tant à Paul, qu'à tous ses vrais disci-
ples, d'estre *parfaits*, ne prouue pas non
plus qu'ils ayent été nets de tout peché,
contre la claire & expresse doctrine de
l'Ecriture & de l'Eglise, comme nous le
montrâmes dans l'exercice precedent.
Bien confessons nous volontiers, que
cette perfection, pour n'estre pas entie-
rement exempte d'infirmité & de pe-
ché, n'est pourtant pas aussi un nom &
un titre vain, comme s'imaginent les
Chrétiens sensuels. C'est une chose
tres-reelle, une excellence tres-grande,
un fruit de l'Esprit de Dieu, un ou-
vrage de sa main, l'image de sa sagesse
& de sa justice. Encore qu'il y ait des
raches en la Lune, sa lumiere ne laisse

pas d'estre belle, & admirable, & parfaite en son genre : Ainsi bien que la sainteté de l'Eglise, tandis qu'elle est ici bas, ait ses defauts, elle ne laisse pourtant pas d'estre excellente & glorieuse, & mesme *parfaite* en quelque sens. Et nos adversaires de Rome, qui veulent que l'Eglise ne soit nommée *sainte*, qu'à cause de la profession qu'elle fait, d'une divine & vraiment sainte doctrine, la dépotillent de la plus belle & de la plus nécessaire de ses marques. Si il y a quelcun parmi nous (ce que Dieu ne vueille) qui ait cette imagination, & qui se figure, que pour estre saint & parfait, il suffit de vivre en la compagnie externe du peuple de Dieu, de participer à ses Sacremens, & de mesler sa voix avec ses prieres & ses loüanges, qu'un tel homme sorte d'erreur; ou, s'il y persevere, qu'il sçache, que nous sommes innocens de son mal-heur, lui protestans ici hautement, que nul n'est vraiment Chrétien, s'il n'est vraiment sanctifié; si sa chair n'est mortifiée, s'il n'a une vraie amour de Dieu, & une sincere charité envers le prochain. Nous attendons à la verité le

dernier point de cette divine œuvre dans le ciel. Mais nous tenons neantmoins qu'elle se commence & s'avance sur la terre ; & que nul ne sera achevé là haut, qui n'ait été formé & ébauché ici bas. C'est la doctrine de saint Paul en ce lieu, qui veut, que *tous ceux qui sont parfaits entre nous, ayent ce sentiment.* Car ce *sentiment*, dont il parle, n'est autre chose que la pratique & l'exercice de tout ce qu'il nous a représenté dans les sept versets précédens, desquels ceci depend. Je sçai bien qu'il y en a qui ne le rapportent qu'à ce que disoit l'Apôtre, *qu'il n'avoit pas encore apprehendé, & qu'oubliant les choses qui sont en arriere, il s'advanceoit vers celles qui étoient en avant* ; disans, que c'est ce qu'il veut que chacun fasse : que les plus parfaits ressentent leur imperfection, & reconnoissent qu'ils ne sont pas encore au but. Mais il vaut mieux sans doute étendre ce sentiment que S. Paul requiert en nous, généralement à toutes les dispositions & à tous les mouvemens qu'il nous a ci-devant représentés en sa personne. Il veut que comme lui nous renoncions à tout ce

que la nature nous avoit donné d'avantages; que nous méprisions & l'éclat de nôtre noblesse, & la gloire de nôtre science, & la dignité de nôtre condition, & la prétenduë innocence de nos mœurs; que nous regardions toutes ces choses, qui sont d'ordinaire la merveille des hommes mondains, comme des vanités, voire comme du fumier, pour embrasser la connoissance de Jesus Christ nôtre bien-heureux Sauveur. Il veut, que nuds & dépouillés de toute autre chose nous nous vestions seulement de son salut, & laissant là nôtre iustice ne cherchions & ne desirions que la sienne, entrans dans son corps pour estre treuvés en lui, & non en nous mesmes. Il veut que toute nôtre vie ne soit occupée qu'à goûter la vertu de ce divin crucifié: à recevoir en nous avec plaisir les marques de sa mort & de sa vie; les flétrissures de sa croix, & les consolations de sa résurrection, pour estre tout entiers transformés en autant d'images de ce mort resuscité. Il veut qu'après tout cela nous sentions nôtre infirmité avec modestie; & ne pensions & ne parlions de nous mesmes

qu'avec une profonde humilité, reconnoissans que nous ne sommes pas accomplis ; qu'il nous reste encore un grand chemin à faire pour parvenir au but de nôtre carrière. Il veut que ce sentiment nous soit un vif éguillon qui nous picque continuellement, & nous halte de sorte, que laissons-là tout le passé, comme si nous n'avions encore rien fait, nous courions de toutes nos forces vers le but & le prix de la supernelle vocation de Dieu en Iesus-Christ. C'est ce que le saint Apôtre demande à ceux qui sont parfaits. *Nous tous* (dit-il) *qui sommes parfaits ayons ce sentiment.* Afin qu'aucun ne s'allast figurer, que ces sentimens & ces exercices ne fussent que pour les apprentifs, étans comme les rudimens seulement de la discipline Chrétienne ; il les recommande expressement à ceux là mesme qui sont parfaits ; comme la vraye & unique regle que tous les disciples du Seigneur doivent suivre depuis les plus petits jusques aux plus grands. En quoi la sagesse de l'Apôtre est admirable. Car c'est l'ordinaire de la superstition de farder ses inventions de cette fausse couleur

couleur de perfection. Elle confesse que la doctrine & discipline de nôtre Seigneur Iesus-Christ est bonne & salutaire, mais elle pretend que les observations qu'elle y ajoute servent à la perfectionner : Que pour estre Chretien il suffit de faire ce que l'Evangile ordonne à tous ; mais que pour estre parfait, il faut de plus se soumettre à ce qu'elle nous prescrit. Je m'assure que ces faux docteurs, que combat l'Apôtre en l'épître aux Colossiens ne manquoient pas d'employer ce pretexte pour autoriser les disciplines, dont ils chargeoient les Fideles, & qui avoient (côme il dit) *quelque apparence de sagesse en devotion volontaire, & humilité d'esprit, & en ce qu'elles n'épargnoient nullement le corps ;* Et il ne faut pas douter non plus, que ceux contre qui il dispute en ce chapitre, ne recommandassent tout de mesme leurs ceremonies legales, comme si pour estre parfait il eust été necessaire de les observer. Non, non, dit l'Apôtre : Ce n'est pas là la tasche ni l'étude de ceux qui sont parfaits. Ils ont en Iesus-Christ assés de quoi s'occuper sans s'amuser à autre chose. Nôtre vraye

Col. 2. 23

Q

perfection consiste à mourir à nous mesmes pour vivre en lui seul; & à avoir en somme les sentimens que je vous ai proposés. D'où vous voies, Mes Freres, combien est vaine la distinction que font nos adversaires de Rome entre les préceptes & les conseils Evangeliques; disans, que ceux-là regardent tous les Chrétiens, & que ceux-ci sont pour les parfaits seulement: & mettans en ce dernier rang le celibat & la moineserie avec toutes ses dependances. C'est desja une pretention ridicule de vouloir faire passer pour les dernieres perfections de la religion Chrétienne, des exercices, qui ont jadis eu vogue entre les Payens, & l'ont encore aujourd'hui entre divers infideles; & s'imaginer que pour porter une bezace, & aller les pieds nus, & se coiffer d'un capuchon, & ne manger que du poisson, & observer telles autres choses, on ait aucune vraie perfection spirituelle. Mais quoi qu'il en soit, tant y a que l'Apôtre (comme vous voies) forme & exerce ses parfaits d'une toute autre sorte que ne font pas ces gens. Il ne leur ordonne ni la mendicité, ni la crasse, ni

le froc. Il ne leur detend l'usage ni des viandes en sobriété, ni du mariage en chasteté. Il ne leur apprend point à se vanter d'estre au delà de la perfection ni à presumer de leur merite. Toute la discipline qu'il leur recommande, est d'embrasser Iesus-Christ, de chercher en lui toute leur justice & sainteté; de mourir & de ressusciter avec lui, de courir constamment vers le but de leur vocation; toutes choses (comme vous voies) qui n'ont rien de commun avec le froc ni avec la hâire, ni avec aucune des regles de Benoist, de François, de Dominique, ou d'Ignace; les pretendus maistres de la perfection Chrétienne. Laisans donc là toutes ces institutions modernes, tenons nous à celles de l'Apôtre, Freres bien aimés; & si nous sommes parfaits comme nous le devons estre oians depuis si long-temps la sainte doctrine, pratiquons ce qu'il nous ordonne & ayons ses sentimens. Il ajoûte en second lieu. *Et si vous sentés quelque chose, autrement Dieu vous le revelera aussi.* En nommant parfaits ceux qui étoient de son sentiment, il met sa doctrine hors du pair, & tesmoigne

qu'elle étoit d'une très-certaine & indubitable vérité, puis que c'est une imperfection de ne la pas recevoir entièrement. Et bien que par là il pique vivement ceux qui étoient d'autre opinion, leur denonçant qu'ils ne pouvoient estre mis au rang des parfaits & accomplis disciples du Seigneur, neantmoins il leur donne ici courage, leur disant, qu'il espere, que *Dieu le leur revelera aussi*, pour les former de bonne heure à la docilité, afin qu'ils se preparassent en douceur & humilité d'esprit à recevoir la lumiere du Seigneur. Nous vous avons desja dit qui sont ceux dont parle l'Apôtre, c'est assavoir les infirmes, qui ne goûtoient pas encore tout à fait la liberté de l'Evangile, s'estimans obligés à quelques observations legales. Surquoi nous avons premierement à remarquer la dispensation de Dieu, qui par fois ne communique pas la lumiere celeste de sa vérité tout d'un coup à sès fideles; mais leur en donnant une partie, laisse encore quelque erreur dans leur entendement, comme vous voies, que les Apôtres mesmes furent quelque temps en cette opinion, que la

parois entremoiene de la loi separe-
roit encore sous le Messie les Gentils
d'avec les Juifs. Comme cela arrive à
quelques particuliers, il peut tout de
mesme arriver à des troupeaux entiers;
& vous sçavés que du temps de nos pe-
res, il arriva en effet à diverses Eglises
qui ne receurent pas la lumiere de l'E-
vangile toute entiere, retenans encore
soit en la doctrine, soit en la discipline,
quelques erreurs & quelques restes de
la corruption, d'où elles sortoient.
Secondement l'exemple de saint Paul
nous montre comment nous nous de-
vons conduire envers ceux qui sont
tels, c'est assavoir en nous gardant de
deux extremités opposées, où tombent
ordinairement les hommes en telles oc-
casions, la flaterie, & la rigueur. Il faut
rendre constamment tesmoignage à la
verité, & découvrir hardiment au foi-
ble l'erreur où il est, comme fait ici
l'Apôtre, qui ne cele point à ceux, qui
n'étoient pas de son sentiment, qu'ils
manquoient en cela, & s'éloignoient
de la perfection Chrétienne. Mais il
ne faut pas non plus se mettre à les dé-
chirer & persecuter, comme s'ils étoient

perdus sans ressource, les fuyant comme des excommuniés, aussi tost que nous remarquons en eux quelque diversité de sentiment. Esperons plutost avec l'Apôtre, que Dieu leur revelera aussi sa verité, comme il est bon & puissant. Que nôtre douceur les convie à y penser, & leur donne mesme quelque favorable prejuge de la bonté de nôtre cause. De plus nous apprenons ici que Dieu seul est l'auteur de toute la connoissance que nous avons de sa verité sainte. C'est lui qui nous la donne au commencement; c'est lui qui nous la conserve; c'est lui qui nous la rend, quand nous en avons perdu quelques rayons. Paul plante, Apollos arrouse. C'est Dieu qui donne l'accroissement. Celui qui plante, & celui qui arrouse, n'est rien; mais Dieu qui donne l'accroissement. Arriere d'ici ceux qui se figurent que Dieu est dit *nous reveler sa verité*, parce seulement, qu'il nous met devant les yeux les especes, ou images des choses de l'Evangile, sauf à nous à les recevoir, & à les croire, ou non. S'il en étoit ainsi, l'Apôtre n'auroit pas ici parlé de la revelation de Dieu. Car il

n'étoit pas question d'une chose nouvelle aux Philippiens; qui jamais ne leur eust été représentée; mais bien de la persuasion d'une vérité, dont ils avoient veu, & rejetté les images. Puis donc que l'Apôtre dit, que Dieu *la leur reve-tera*, il entend qu'il *la leur découvrira* au fonds du cœur; & *la leur fera reconnoître* en telle sorte, qu'au lieu qu'ils l'avoient rebutée, alors ils la recevront avec obeissance de foi. En apres ceux qui sont encore foibles, doivent ici apprendre à ne pas s'enorgueillir dans leur ignorance pour repousser fièrement la lumiere de la vérité; mais s'humilier sous la main de Dieu, & desirer, & écouter ses enseignemens avec douceur, & affection; s'assurans, que ce misericordieux Seigneur ne manque jamais à ceux qui l'invoquent; qu'il enseigne ses voies aux debonnaires, qu'il ouvre à ceux qui heurtent; qu'il donne à ceux qui demandent; comme aussi de l'autre costé il resiste aux orgueilleux, & épaisit les tenebres de ceux qui aiment la nuit, & envoie efficace d'erreur à ceux qui ne reçoivent pas la dilection de vérité. Enfin vous voyés d'ici cōbien

est pitoiable la foiblesse de nos entendemens, puis que ceux-ci desja instruits en l'Evangile, & que saint Paul daigne appeller *ses freres*, ne sont pas capables avec tout cela de demesler une question, qui semble si facile, ni de reconnoistre leur erreur quelque grossiere qu'elle fust, si Dieu du ciel ne leur revele lui mesme ce qu'ils ignoroient. Mais je viens aux deux derniers points, que l'Apôtre recommande en cōmun aux uns, & aux autres fideles, aux parfaits, & aux foibles. Le premier est contenu en ces mots : *Toutesfois (dit-il) cheminons d'une mesme regle en ce à quoi nous sommes parvenus, & sentons une mesme chose.* Ce seroit un grand bien, Mes Freres, que les fideles fussent si parfaitement d'accord, qu'il n'y eust entr'eux qu'un seul & mesme sentiment sur toutes les choses de la Religion. Mais ce bonheur étant plutôt à souhaitter, qu'à esperer, pour l'infirmité de nôtre intelligence tandis que nous voiageons en la terre, l'Apôtre nous ordonne ici de nous retenir, & moderer en telle sorte, que s'il se rencontre de la diversité dans nos sentimens, elle ne produise point

d'aigreur dans nos affections, ni ne fasse de breche dans nôtre concorde. Et pour bien entendre son intention, il faut remarquer d'entrée, qu'il ne parle pas ici de toute sorte de diversités. Car il y en a quelques-unes qui nous obligent necessairement à rompre, comme celles qui choquent les fondemens de la foi, & qui nous engagent ou dans l'impieté envers Dieu, ou dans les vices cōtraires à la charité deuë au prochain. Apres avoir adverti, & exhorté ceux qui tiennent des erreurs de cette nature; s'ils ne se corrigent, nous devons les bannir de nôtre communion, de peur que leur mauvais levain n'aigrisse la pâte du Seigneur. Mais si ce sont des diversités, qui laissent les fondemens de la Religion en leur entier, & ne nous obligent à manquer ni au service de Dieu, ni à la dilection des hommes, c'est là où doit avoir lieu ce que nous prescrit ici l'Apôtre. C'est premierement que ceux qui ont la verité de leur côté conçoivent une sainte, & charitable esperance, que Dieu la revelera aussi quelque jour à ceux qui n'en sont pas d'accord avec eux. Secondement, que

les uns, & les autres s'embrassent en suite fraternellement, & nonobstant leur diversité ne laissent pas de vivre en concorde sans que ceux qui sçavent la verité méprisent, ou rejettent ceux qui l'ignorent; sans que ceux qui l'ignorent s'eussent contre ceux qui la sçavent. Que pour cét effet ils considerent les uns, & les autres les verités principales, dont ils sont d'accord, & en la connoissance desquelles ils sont parvenus par la grace du Seigneur. Que ce soit là le lien de leur union, & la regle de leur concorde; qu'ils les defendent conjointement, & retiennent fermement la commune creance qu'ils en ont, se donnant garde de se diviser à cét égard, & se rendans sur ce pied tous les devoirs d'une charité mutuelle, & aspirans de là à un mesme but, vivans dans l'exercice d'une sainte amitié entre eux, & d'une ardente pieté envers Dieu. C'est ce qu'entend l'Apôtre, quand il dit, que *nous cheminions d'une mesme regle. en ce à quoi nous sommes parvenus.* Il appelle les points, dont nous sommes d'accord les uns avec les autres, *ce à quoi nous sommes parvenus.* Et cette mesme regle

en laquelle il veut que nous cheminions, est la commune connoissance, & creance que nous en avons, qu'il nous faut prendre pour la regle de nos meurs, & de nôtre conversation les uns envers les autres. Il ajoûte encore, *que nous sentions une mesme chose*, c'est à dire à l'égard de ces points, dont nous sommes d'accord, les retenans soigneusement sans nous en départir, ni souffrir, que l'ennemi mette le doigt dans nos differends pour les accroistre, & les étendre jusques aux principaux, & fondamentaux articles de la foi. Il y en a qui prennent ces derniers mots pour la fin de ce que l'Apôtre nous commande, & les traduisent ainsi, *Cheminons d'une mesme regle en ce à quoi nous sommes parvenus, afin que nous sentions une mesme chose*. Et cette exposition n'est pas mauvaise; que le plus assuré moien de ramener une parfaite concorde au milieu de nous, est de nous tenir étroitement unis dans les choses principales que nous croions conjointement. Dieu si nous en usons ainsi, ne manquera pas de benir nôtre charité, & d'éclairer les esprits de ceux qui errent, pour faire

cesser toute mesintelligence au milieu de nous. Aussi voies vous, que l'Apôtre ajoute cette condition à l'esperance qu'il donnoit aux infirmes, que Dieu leur reveleroit ce qu'ils ignoroient: *Dieu vous le revelera aussi. Toutesfois* (dit-il) *cheminons d'une mesme regle en ce à quoi nous sommes parvenus:* comme s'il disoit, qu'ils recevront sans doute cette grace du Seigneur; pourveu neantmoins qu'ils ne s'emportent pas plus loin, & demeurent quant au resté dans une bonne union, & intelligence avec leurs freres, pour les choses, dont ils ont la creance, & la connoissance commune avec eux. O admirable douceur! ô excellente sagesse de l'Apôtre! Que cette belle & divine regle, qu'il nous baille en ce lieu, n'a elle tousjours été pratiquée dans les Eglises du Seigneur! Si elle eust été suivie, l'ennemi n'y auroit pas fait les desordres, & les ravages, qui en ont enfin conduit la pluspart dans leur derniere ruine. On n'auroit pas veu souventefois toute la Chrétienté en feu pour des differends de neant; les Ministres de Iesus-Christ fulminer les uns contre les autres des excommuni-

cations, & des anathemes horribles, & les pauvres peuples suivans la fureur de leurs cōducteurs, s'entre-déchirer cruellement; & les freres devenir non étrangers seulement, mais loups & tigres à leurs freres. Quelquesfois (je l'avouë) ceux qui avoient la verité de leur côté, ne s'y sont pas conduits, comme il falloit, aigrissans les playes au lieu de les adoucir, & par un chagrin approchât d'orgueil, ne pouvans rien supporter en leurs freres. Mais neantmoins il est le plus souvent arrivé, que ceux qui avoient le plus de tort au fonds, en ont aussi eu le plus dans la procedure, & que l'ignorante de la verité a eu le plus de passion, & le moins de charité; comme cela s'est veu dans la diversité survenue au commencement de la reformation; où ceux qui tenoient l'erreur, ont été & sont encore les plus violens, & les plus opiniâtres ennemis de la concorde. Faisons nôtre profit du malheur des autres; & jouissans avec action de graces de l'entiere union, que Dieu conserve entre nous, malgré les efforts de ceux qui taschent de la troubler, revestons les entrailles de cette sainte charité, que le

Seigneur Iesus nous a tant recomman-
dée, pour supporter les infirmités de
ceux de nos freres, qui sentiroient au-
trement que nous, & cheminer en atten-
dant qu'ils soient éclairés d'en haut, d'u-
ne mesme regle avec eux en ce à quoi
nous sommes parvenus. C'est à quoi
nous oblige ce bel exemple de l'Apôtre
qu'il nous conjure lui mesme de suivre
tous, de quelque condition que nous
soyons, forts ou foibles, parfaits, ou non
encore accomplis. *Soyés (dit-il) d'un
accord mes imitateurs, Freres.* Il convie
souvent à ce devoir les fideles, à qui il
écrit : comme quand apres avoir repre-
senté aux Corinthiens, qu'il les avoit en-
gendrés en Iesus-Christ par l'Evangile,
il ajoute; *Je vous prie donc, que vous soyés
mes imitateurs; & ailleurs encore; Soyés
mes imitateurs; comme aussi je le suis de
Christ.* Il louë quelque part les Tessa-
loniciens de ce qu'ils ont été mes imita-
teurs, ayans receu avec joye du saint Esprit
la parole du Seigneur; accompagnée de
grande affliction. Et ailleurs il leur dit
qu'étant au milieu d'eux il s'est abstenu
des choses mesmes qui lui étoient per-
mises, afin de se donner à eux pour

1. Cor.
4. 16.
& 11. 1.

1. Theff.
1. 7. &
2. 3. 7.

patron, qu'ils peussent en suivre. Mais il veut ici de plus, que les Filippiens l'imitent tous ensemble d'un accord, taschans comme à l'envi de représenter ses mœurs chacun en leur vie. Aussi étoit-ce à ce dessein, que Dieu l'avoit formé d'une si admirable façon, le faisant passer par toute sorte d'épreuves, afin qu'il n'y eust point de vertu, dont il ne nous laissât quelque illustre exemple. Heureux ministre de Christ, à qui la conscience de son innocence donne la liberté de se proposer hardiment pour patron à ses troupeaux! comme feroit un sage pere, qui ne feindroit point de donner sa propre vie à ses enfans pour le modèle de la leur. Mais non content de leur bailler un si riche exemple, il leur commande de jeter aussi les yeux sur les autres serviteurs du Seigneur, qui vivoient comme lui en pureté, & sainteté, & s'acquittoient de leurs charges avec soin, & fidélité. *Considérez (dit-il) ceux qui cheminent, ainsi que vous nous avés pour patron.* Il ne veut pas, qu'ils se portent légèrement à imiter tous ceux qui se présenteront avec le nom & l'habit de serviteurs du Seigneur. Car

les Anges de Satan se déguisent par fois en ministres de Christ. Mais il leur ordonne de les considerer premierement; & s'ils y treuvēt le coin du ciel, les marques, & les caracteres de la vie Apostolique, & cette mesme forme de conversation, & de parole, qu'ils avoient veu en lui, qu'ils ne fassent nulle difficulté de les suivre. D'où vous voies, que saint Paul, & les autres Apôtres ont été établis de Dieu dans l'Eglise Chrétienne pour les souverains patrons de la doctrine, & discipline, qu'il faut suivre, selon ce que le Seigneur leur promettoit, qu'il les feroit seoir sur douze trônes pour juger les douze lignées de son Israël. C'est à leur forme, qu'il faut ramener toutes choses, & ne les approuver, qu'embrasser, qu'autant qu'elles s'y rapportent. Quelque excellent, & estimé que puisse estre un Docteur, avant que de le suivre, il faut le considerer; & voir s'il chemine comme ces saints & bienheureux Ministres du Seigneur, qui ont fidelement conservé en son entier l'effigie de la pieté, qu'ils avoient receu de lui. L'aage n'exempte personne de cette regle. Quelque anciens que soient

ceux

ceux que l'on nous met en avant, nous ne leur ferons point de tort de les examiner à la regle de l'Apôtre. Car c'est ici la loi, qu'il nous a donnée lui même, *Considérez ceux qui cheminent, ainsi que vous nous avés pour patron.* Si nous voulons marcher en assurance, & sans crainte de faillir, prenons ce saint homme pour nôtre patron; pour la regle de nôtre pieté, & de nos meurs. C'est pour cela que la providence divine a eu soin de nous graver sa forme en tant de lieux dans les Ecritures. C'est pour cela qu'elle nous l'a conservée jusques à maintenant. Ne recevons rien dans nôtre foi, qui ne paroisse dans la sienne. Rejettons de nôtre créance ce qui ne se trouve point dans sa predication; & tenons hardiment pour anatheme quiconque nous evangelizera outre ce qui nous a été evangelisé; fust-ce un Profete, fust-ce un Apôtre; fust-ce mesme un Ange des cieux. Il y en a qui se plaignent, qu'il est difficile de demesler la verité Chrétienne de tant de disputes qui l'ont broüillée. Mais en voici un court & facile moien; si nous la cherchons en saint Paul; si nous nous contentons

R

258 *Sermon 6. sur le 3. chapitre*
de sa regle, sans nous travailler l'esprit de ce qu'il n'a point enseigné : si nous avons la resolution de croire, & de faire comme lui. Car cét Apôtre n'a pas seulement presché de bouche, & par escrit, comme font la pluspart, qui ne filosofent que de la langue. Toute sa vie a été une predication vivante; une loi animée; qui justifioit & autorisoit par l'exemple de ses meurs tout ce que sa bouche, ou sa plume avoit annoncé. Pour estre ses parfaits, & accomplis disciples, il nous le faut aussi imiter à cét égard. Car il ne nous servira de rien d'avoir instruit nôtre foi de sa parole, si nous ne conformons nôtre vie à la sienne; le souverain Maistre (comme vous sçavés) devant juger les hommes, non par leur profession, mais par leurs œuvres, & justifier leur foi par les fruits qu'elle aura produits. Ayons donc continuellement devant les yeux la conversation de ce grand Apôtre; son zele, son amour, son humilité, sa charité, sa patience, & toutes ces autres admirables vertus, qui reluisoient en sa vie. Iettons nos meurs dans ce divin moule, & les formons exactement

sur ce patron celeste. Obeïssons, comme lui, à la voix de Iesus, qui nous appelle des cieux; & laïssans là promptement le mauvais chemin, où l'ignorance, & la fureur du vice nous avoit engagés, servons fidelement ce nouveau Seigneur, qui nous adresse sa parole. Qu'il soit desormais toute nôtre passion; que sa gloire soit l'unique fin de nos actions, & son anour l'unique regle de nôtre vie. Ne consultons point la chair, & le sang. Foulons tous leurs interests aux pieds. Que le monde nous soit crucifié; que tous ses appas, & toutes ses vanités nous soient en abomination. Regardons nous apres quelle est la charité de cét Apôtre envers les hommes; qui le fait nier, & se changer lui mesme en toute formes, pour s'accommoder à eux, & les gagner; quelle compassion il a de leur malheur jusques à desirer d'estre anatheme pour leur salut; quelle part il prend dans leurs contentemens, jusques à en oublier ses propres peines, & ne sentir ni la chaîne, ni la prison, quand il est assuré de la prosperité de ses freres. Que dirai-je de sa constance,

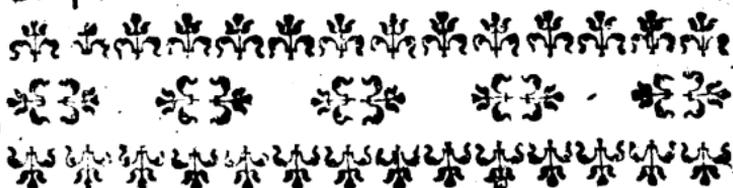
& de la vigueur de son courage, qui lui fait mépriser les persecutions les plus sanglantes, les prisons, les naufrages, & les supplices ? & supporter tout ce qu'il y a de plus horrible, non seulement avec patience, mais mesmes avec joye ? regardant la mort avec un œil assuré, la souhaitant au lieu de la craindre, & trionfant en somme de tout ce que la vie, & la mort lui presentoit de plus redoutable ? Mais au milieu de ces grands exploits quelle est néanmoins la douceur, & l'humilité de ce saint homme ? Il s'abaisse au dessous de toutes choses ; il ne s'estime rien ; il ne dédaigne point de travailler de ses mains, comme les moindres artisans. Il laisse sa sobriété, & sa tempérance, & la pureté de toute sa vie particulière, n'ayant rien de commun avec les voluptés, non seulement les injustes, & deshonnestes, mais celles-là mesmes qui sont permises. Chers Freres, combien sommes nous éloignés de cette forme ? nous qui haïssons nos prochains ? qui les méprisons, qui les outrageons ? qui faisons nôtre profit de leur ruine, nôtre gloire de leur honte,

nôtre passe-temps de leur deshonneur? qui persecutons nos freres, au lieu de vouloir du bien à nos ennemis, & offensoons nos plus proches, au lieu d'obliger les plus étrangers? & qui oublions & la discipline de Jesus-Christ, & les exemples de Paul, & les loix de la nature mesme, n'avons point d'horreur d'exercer ouvertement des inimitiés avec ceux que nous devrions ou honorer, ou cherir plus que nous mesmes? Combien sommes nous éloignés de ce patron, nous que la moindre affliction met hors du sens? qui ne pouvons souffrir les plus legeres pertes sans accuser le ciel, & sans murmurer contre son ordre? qui avons presque honte de l'Evangile, & qui au lieu d'estre prests de le sceller gayement de nôtre sang, ne voudrions pas pour cette cause nous exposer à la moindre incommodité? pleins au reste d'une vanité si grande, qu'il semble que nos plus bas interests doivent aller devant toute autre chose? & si peu habitués à la frugalité de l'Apôtre, que les excès de nos débauches, & de nos plaisirs ne different en rien des meurs du siècle?

Chrétien, est-ce imiter saint Paul, que de vivre de la sorte? Est-ce suivre le patron, qu'il nous a donné? Effaçons donc désormais de nôtre vie toute cette vilaine, & hideuse forme des hommes mondains; & y traçons celle de l'Apôtre. Ne nous donnons point de repos, que nous n'y ayons tiré, sinon un vis, & entier pourtrait, au moins un petit crayon de la charité, de la patience, de l'humilité, de l'honnesteté, & temperance de ce saint homme. Et encore que sa vie contienne tous les traits du vrai Christianisme, neantmoins ne nous arrêtons pas à lui seul. Considerons aussi les autres Saints, qui en temps, & en états differens ont vescu en la mesme sorte. Et comme l'on dit qu'autre fois un Maistre fameux pour peindre une beauté parfaite rassembra plusieurs excellens visages pour tirer de chacun ce qui s'y voioit de plus exquis; & ramassant toutes ces merveilles en son tableau, comme diverses fleurs dans un seul bouquet, en fit une image accomplie de tout point; assemblons de mesmes dans nôtre cœur les effigies de tous les saints ser-

viteurs de Dieu, qui ont fleuri sous le
vieil, & sous le nouveau Testament.
Choisissons ce qu'il y a de plus éclatant
en chacun, & le tirons dans nôtre ou-
vrage, en embelissant nos meurs. Imitons
la foi d'Abraham, la charité de Iosef,
la debonnaireté de Moyse, la patience
de Iob, le zele d'Elie, la pureté de Daniel,
l'ardeur de Pierre, la douceur de Iean,
l'obeïssance de Levi, la repentance
de Zacchée, & la ferveur d'Estienne.
Ne laissons aucune plante dans le divin
parterre des Ecritures, dont nous ne
cueillions quelque fleur pour en parer
nôtre vie; afin qu'après avoir fidelement
suivi, & imité ici bas la conversation de
ces saints hommes, qui nous ont été
donnés pour patrons, nous puissions
aussi quelque jour avoir part là haut dās
les cieux, à la gloire, & à l'eternité, dont
ils jouissent dans le sein de Iesus-Christ,
le Prince de leur salut, & du nôtre, le
premier, & souverain exemplaire de
toute perfection; auquel avec le Pere,
dont il est l'image essentielle, & avec le
saint Esprit, vrai & seul Dieu benit à
jamais, soit honneur & gloire és siècles
des siècles. **A M E N.**

R iij



SERMON

SEPTIESME SVR LE

3. chapitre de l'Epître de S.

Paul aux Philippéens,

vers. 18. 19.

18. *Car plusieurs cheminent, desquels je vous ai souvent dit, & maintenant le dis-je aussi en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ;*

19. *Desquels la fin est perdition; le Dieu desquels est le ventre, & la gloire en leur confusion; qui sentent les choses terrestres.*

Nous lisons dans l'Evangile selon saint Matthieu, que nôtre Seigneur entre les autres paraboles, qu'il mit en avant à ses disciples pour leur représenter les mitteres de son royaume, leur propôsa celle-ci, qu'un homme ayant semé de bonne semence en son

champ, l'ennemi vint de nuit, pendant que les hommes dormoient, & sema de l'yvroie parmi le bled; qui creut, & parut au milieu de la bonne semence, quand elle fut venuë en herbe, & eut produit du fruit. C'est là, chers Freres, une belle & vive image de ce qui arrive tous les jours en la predication de l'Evangile. Cét homme, qui seme, est Iesus-Christ, le Fils de Dieu, & le souverain Profete, & Redempteur du monde. La semence qu'il seme dans son champ, est la parole de vie, la bonne & salutaire doctrine, qu'il épand dans les cœurs des hommes, comme dans sa terre, par la main, & le ministère de ses serviteurs. Les fruits qu'elle y produit, sont la foi, & la pieté, qui rendent les hommes fideles, Chrétiens & enfans de Dieu, de miserables esclaves du peché & de la mort, qu'ils étoient de leur nature. L'ennemi est le diable, le Prince de tenebres, qui brûlant d'une injuste haine contre ce saint labourage de Dieu, le traverse, & le combat de tout son possible. La nuit durant laquelle il fait son œuvre, sont les fraudes & les déguisemens, où il s'enveloppe, pour n'estre pas reconnu;

& le sommeil des hōmes, durant lequel il travaille furtivement, c'est la negligence des fideles, quand ayans les sens chargés, ils n'apportent pas assés d'attention dans les devoirs de leur vocation. Cette pernicieuse yvroie, qu'il seme au milieu d'eux, signifie les heresies, & les fausses doctrines, & les schismes qu'il épand parmi ceux qui font profession du Christianisme. Tel est le tableau, où le Seigneur peignit dès le commencement le destin de l'Evangile, & de l'Eglise ici bas au monde. Tous les siecles qui ont coulé depuis, en ont punctuellement justifié la verité. Car jamais l'Evangile de Iesus-Christ n'a été presché en aucun lieu avec fruit, que le Diable, ce fier & mortel ennemi de l'Eglise, n'y ait aussi-tost jetté ces mauvaises graines, y suscitant de faux Docteurs, y opposant sourdement l'erreur à la verité, & taschant d'embroüiller la foi des fideles par ses seductions, & impostures. C'est ce que vous voies aujourd'hui, n'y ayant aucune partie du champ Chrétien, où ne paroisse de l'yvroie, l'ouvrage de l'ennemi. C'est ce qu'experimenterent nos Peres, quād

au milieu de leur salutaire travail, il s'éleva tant de mauvais ouvriers, qui troubloient l'Eglise, & scandalisoient le monde par leurs fausses, & pernicieuses imaginations. Les saints Apôtres, les premiers ministres du Seigneur, ne furent pas exempts non plus de cette sorte de persecution, le Diable ayant suscité dès leur vivant, diverses doctrines étrangères, pour déchirer & bigarrer les Chrétiens. Et depuis eux jusques à nous, si vous considerés tous les aages du Christianisme, vous n'en treuverés aucun sans cette sorte de combat; l'ennemi ne voiant jamais jeter la semence celeste dans la terre du Seigneur, qu'il ne tasche incontinent d'y mesler aussi son yvroie. D'où vous pouvés aisément juger, Mes Freres, avec quelle vigilance nous devons nous tenir sur nos gardes, & avec quel soin nous devons exercer nos sens pour bien discerner le fruit du ciel d'avec la production de l'enfer; le froment du Fils de Dieu d'avec l'yvroie de l'ennemi; & ne pas confondre l'un avec l'autre, sous ombre que nous les voions s'élever d'un mesme terroier, & paroistre dans un mesme

270 *Sermon 7. sur le 3. chapitre*
champ. Aussi est-ce la raison, que l'Apôtre saint Paul apporte dans ce texte de l'avertissement qu'il donnoit aux Philippiens dans le précédent, de bien considérer ceux qui cheminoient comme lui dans la perfection du Christianisme. *Car (dit-il) plusieurs cheminent, desquels je vous ai souvent dit, & le vous dis encore en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ.* Ce n'est pas sans sujet que je veux que vous ouvriés les yeux, & examiniés attentivement au patron que vous avés veu en moi, tous ceux qui se messent de travailler au milieu de vous, & que vous ne preniés pas incontinent pour semences, fruits, & serviteurs de Christ tout ce que vous rencontrerés en son champ. Plusieurs de ses ennemis se cachent sous son nom, & sous les livrées de sa profession, qui à la faveur de ce faux habit se fourrent dans ses troupeaux pour perdre ses innocentes brebis; qui haïssent, & combattent cette mesme croix, qu'ils font semblant d'adorer; & lui font une guerre, d'autant plus dangereuse, que plus elle est couverte. Et afin que les Philippiens eussent ces méchans & mal-

heureux organes de Satan en horreur, l'Apôtre leur en représente la vraie & naïve forme. Car après avoir dit, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ, il ajoute dans le verset suivant, *Dont la fin est perdition, dont le ventre est le Dieu, & la gloire en leur confusion; qui sentent les choses terriennes.* Cét avertissement que l'Apôtre donne aux Filippiens, sera, s'il plaît au Seigneur, le sujet de cette action. Et pour vous aider à le bien entendre, nous traiterons les deux parties qui s'y présentent, distinctement l'une après l'autre : Premièrement la forme, & la façon de l'avertissement; c'est qu'il leur avoit souvent dit, & leur disoit encore en pleurant : Secondement, la matière, & la substance mesme de cet avertissement : où nous aurons à considérer les cinq qualités, ou conditions, qu'il dit estre en ces mauvais ouvriers; la première, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ : la seconde, que leur fin est perdition : la troisieme, que le ventre est leur Dieu : la quatrieme, que leur gloire est en la honte, ou en la confusion : & la cinquieme & dernière, qu'ils sentent les choses terriennes.

Quant au premier point, l'Apôtre represente d'abord aux Filippiens, que ce n'est pas ici la première fois qu'il les a avertis de la multitude, & perversité de ces faux Docteurs, dont ils avoient à se donner garde, *Je vous l'ai souvent dit, & vous le dis encore en pleurant*, dit-il. D'où paroist, que c'est le devoir d'un vrai, & fidele ministre du Seigneur, non de prescher seulement la verité, mais de redarguer aussi l'erreur, & de décrier ceux qui taschent de corrompre la droite predication de l'Evangile. Saint Paul, qui nous l'enseigne ici par son exemple, en donne ailleurs le commandement exprès à Tite, son cher disciple; *Admoneste* (lui dit-il) *& redarguë avec toute autorité de commander*; & il ordonne pareillement à Timotée' entre les autres devoirs, *de redarguer, & de tanser*. Chaque Eglise est comparée à un troupeau de brebis; & les Ministres du Seigneur en sont nommés *les Pasteurs*. Or le devoir du Berger est de veiller pour la seureté de ses troupeaux, & de les garder des loups. C'est pourquoi le Profete Esaye compare les ministres lâches, & qui voient les faux docteurs sans les

Tit. 2. 15

2. Tim. 4.

2.

Esaye 50.
20.

décrier, & s'opposer à leurs efforts, à des chiens muets, qui ne peuvent abbayer. Je sçai bien que ces faux ouvriers se plaignent, & qu'ils accusent d'aigreur, & de chagrin ceux qui ne les pouvans souffrir, avertissent leur peuple de s'en donner garde; les montrans au doigt, & les representans tels qu'ils sont, sans cacher aucune de leurs mauvaises qualités. Mais ce n'est pas chose étrange que le cri du chien déplaise aux loups. Qu'ils cessent d'estre loups, & nous cesserons d'abbayer contre eux. Que s'ils s'opiniaient à persecuter nos troupeaux, il est raisonnable, que nous ayons pour le moins autant de courage, & de constance à nous defendre, qu'eux à nous attaquer. Qu'ils accusent tant qu'ils voudront nôtre procedé de violence. Il nous suffit qu'en cela nous ne faisons rien que nous ne puissions justifier par l'exemple de l'Apôtre. Il ne se contenta pas d'avertir une fois les Filippiens du pernicieux dessein de ces faux docteurs, *Je vous l'ai dit souvent*, dit-il: & apres tous les avertissemens, qu'il leur en avoit donnés de vive voix. le voici qui leur repete encore la mesme

274 *Sermon 7. sur le 3. chapitre*
 chose par écrit, *Et maintenant je vous le*
dis encore. Car puis que ces ennemis
 de nôtre salut rodent continuellement
 à l'entour de nous à l'exemple de Satan,
 qui les met en œuvre, qui *chemine à l'en-*
tour de nous, comme un lion rugissant;
 puis qu'ils ne se lassent point de nous
 attaquer, & que rebutés, & chassés plu-
 sieurs fois, ils ont tousjours l'impudence
 de se presenter, & de revenir à l'assaut; le
 fidele Pasteur ne se doit point épargner
 non plus. Il doit crier incessamment
 contr'eux, & avec un courage invinci-
 ble s'opposer par tout à leur fureur, &
 employer dans une defense si necessaire,
 non la voix & la bouche seulement,
 mais aussi la main & la plume, comme
 fait l'Apôtre en ce lieu. C'est ce qu'il
 commandoit à Timotée, *Insiste en temps*
& hors temps. En un devoir si pressant il
 vaut beaucoup mieux estre importun,
 que nonchalant. Et le Seigneur donne
 un ordre semblable à son Profete, *Crie*
(dit-il) à plein gosier; ne t'épargne point;
éleve ta voix comme un cornet: & ail-
leurs détrivant les gardes qu'il donne-
roit à Jerusalem, à son Eglise, il predict,
qu'ils ne se tairont point, & n'auront point
de cesse.

1. Pierre
5. 8.

2. Tim. 4.
2.

Esayc 58
1. & 62. 6

de cesse. Mais il faut ici soigneusement remarquer ce qu'ajoute l'Apôtre, que c'est *en pleurant* qu'il donne ces avertissemens-là aux Philippiens. Il tesmoigne ailleurs, qu'il en avoit usé de *mesme* à l'endroit des Efesiens, *Je n'ai cessé* (dit-il) *par l'espace de trois ans nuit & jour d'admonester un chacun avec larmes.* Car ce saint homme n'étoit pas de cette dure, & insensible secte, qui jadis entre les Payens dépourvoit le sage de toute pitié, & compassion, lui ôtant les tendresses, & les émotions du cœur avec les larmes des yeux. Il étoit de la douce & humaine école du Seigneur Jesus; qui forme ses disciples à vne exquisite charité; qui ne peut voir le mal du prochain sans en estre touchée au cœur, sans avoir de profonds ressentimens; qui n'a point honte de pleurer, quand elle voit des sujets dignes de ses larmes. Outre que c'est une nécessaire, & naturelle suite de la pitié, étant difficile qu'une ame vivement touchée n'ébranle le corps, & n'ouvre aussi-tost cette secreete source de larmes, que Dieu a mise dans nos cœurs, comme une marque de la douceur, & humanité, à laquelle il a

Act. 20.
11.

formé nôtre nature, ne se trouvant que l'homme entre tous les animaux, qui ait la faculté & l'usage de pleurer. Outre cela, dis-je, ces larmes, qui en elles-mêmes semblent estre une chose si vaine, sont neantmoins tres-utiles, & ont souuent plus d'effet, que les plus grandes, & plus redoutables forces. Combien de fois ont-elles flechi les plus durs courages? Combien de fois sont-elles venues à bout de ce que ni la raison, ni la violence n'auoient peu emporter? Des ames qui auoient resisté à tous autres efforts, ont souuent été gagnées par les larmes, & apres auoir soutenu les plus rudes assauts, se sont rendues à l'effort d'une arme en apparence si foible. Mais pour laisser-là les autres utilités des larmes, certainement l'on ne peut nier, que celles de Paul, & des seruiteurs de Dieu, qui en répandent à son exemple: ou de semblables occasions, ne soient tres-necessaires. Car elles justifient leur zele, & font paroistre, que ce n'est ni l'envie, ni la haine des hommes, ni l'insolence, ou la médifance, qui les anime contre les faux ouuiers; ou qui leur inspire les aigres, & picquantes censu-

res, qu'ils appliquent à leur doctrine, & à leurs meurs. Elles montrent, que toute leur ardeur n'est qu'un juste, & legitime mouvement de leur charité, & l'effet d'une douleur sainte. Et à la verité le sujet, dont il est ici question, meritoit bien ces larmes, qu'il arracha à l'Apôtre. Car il voioit d'un côté le malheur de ceux qu'il taxe : & de l'autre le peril de ceux à qui il écrit. L'un & l'autre le faisoit pleurer. Car pour le premier, n'est-ce pas une chose pitoiable, que ceux à qui Dieu a donné sa connoissance, en abusent à leur propre perdition? qu'apres avoir été marqués de ses seaux, & enrrollés sous ses enseignes, ils se mettent au service de ses ennemis? & travaillent pour eux contre leur chef? qu'ils taschent de gâter au dedans par les poisons de leur trahison ce que les ennemis ouverts n'ont peu corrompre par la force? N'est-ce pas un spectacle digne de nos larmes de voir entre les griffes de Satan ceux que le Fils de Dieu avoit rachetés de son sang? de voir ramper dans la poussiere ceux qu'il avoit élevés dans le ciel? de voir que la chair & le sang trionfe des seaux, & des

278 *Sermon 7. sur le 3. chapitre*
disciplines de l'Esprit? Les plus durs
ne peuvent voir sans pitié un homme
tombé par quelque disgrâce d'une hau-
te & illustre fortune dans une extreme,
& honteuse necessité. Quelle doit donc
estre nôtre émotion, quand nous regar-
dons ces miserables cheus du ciel dans
l'abisme? docteurs de l'erreur apres
avoir été les disciples de la verité? &
d'une si haute gloire qu'est celle des en-
fans de Dieu, précipités dans l'ignomi-
nie des esclaves de la corruption? Mais
outre leur propre ruine, tres-digne de
nôtre compassion, l'Apôtre consideroit
encore plus le danger, où leur malice
mettoit l'Eglise de son Seigneur: ces
imposteurs envahissans hardiment la
place des vrais, & fideles Docteurs, &
fardans leur pernicious dessein de plu-
sieurs belles couleurs. Leur doctrine
avoit ses appas; d'autant plus puissans,
que chacun de nous desire naturelle-
ment ce qu'ils promettoient, la paix du
monde, la communion, & la faveur de
ceux, d'avec lesquels les Chrétiens
étoient sortis; & qui émouvoient par
tout contr'eux de tres-cruelles perfec-
tions. Saint Paul voiant ses disciples,

teux qu'il avoit engendrés en Iesus-Christ avec tant de douleurs, qu'il avoit mis en la lumiere de la vraie vie avec tant de tranchées si aiguës; les voiant dans un danger si mortel, ne peut retenir ses larmes; comme une bonne mere qui ne peut voir ses chers enfans menacés de quelque malheur sans s'effrayer, sans gemir, sans pleurer. Fideles, imitons ces saintes larmes de l'Apôtre. Que le malheur des faux freres, que le peril des vrais fideles, nous donnent des ressentimens semblables aux siens. Quand du corps mesme de l'Eglise il naist des viperes, qui rongent les entrailles de leur mere, & déchirent la communion où ils vivent, nous avons occasion de pleurer, & non de rire; de prier Dieu, d'admonester les hommes, de prevenir les effets d'une si perniciose guerre, & de conjurer chacun de nos freres de se garder de l'ennemi, & de ne se pas laisser abuser au masque qu'il porte. C'est ce que fait ici l'Apôtre; & outre ces larmes, qui tesmoignoient desja assés l'importance de cette occasion, pour donner aux Filippiens une juste horreur de ces faux Docteurs, il leur

découvre ici en peu de mots tout le mystere de leur iniquité; & leur arrachât le masque trôpeur, dont ils se couvroient, les represente à ces fideles tous tels qu'ils étoient en effet. D'entrée il dit premierement qu'ils sont *pluseurs cheminans*, c'est à dire vivans & enseignans parmi les Chrétiens; afin que leur nombre ajoutast encore quelque chose à la sollicitude des Filippiens, étant evident, que plus il y a d'ennemis, plus aussi est grand le danger, & que plus grande à proportion doit estre nôtre vigilance. Car le saint Esprit ne nous flate point avec de vaines promesses. Il ne nous cache point le peril, où nous sommes; ni n'extenuë le nombre de nos ennemis. Il nous avertit si fidelement de toutes choses, que nous ne pouvons nous plaindre avec raison d'avoir été surpris. Mais remarquës ici en passant, Fideles, combien cette sorte d'affliction est inevitable à l'Eglise. Car puis que dès le commencement, sous les yeux, & en la lumiere des Apôtres, il y avoit desja, non quelque peu, mais beaucoup de mauvais ouvriers tres-pernicieux, comme nous l'errons incontinent, certainemêt

tant s'en faut que cette multitude d'erreurs, de pestes, & de contradictions, que nous voions s'élever contre nos Eglises en divers lieux de la Chrétienté, nous doive troubler, ou faire douter de la vérité de nôtre Religion; que tout au contraire elle nous y doit affermir; étant une marque bien evidente, qu'elle est mesme que celle des Apôtres, puis qu'elle est sujete à mesmes combats. Car Satan laisse ordinairement en repos ceux qui suivront le mensonge, étant assuré de leur perdition. Ceux qu'il travaille le plus violemment, ce sont les disciples de la vérité; parce que de tous les hommes il n'y a qu'eux qui traversent son regne, & qui soient vraiment capables de le détruire. C'est pourquoy il y a eu incomparablement plus d'heresies, & de schismes dans le Christianisme, qu'en aucune des fausses Religions; comme vous voies qu'en celle des Turcs par exemple il n'y en a que fort peu. L'état du Pape de Rome étoit dans une profonde paix à cet égard avant que le Seigneur eust découvert son Evangile. Dès que ce divin Soleil se leva, il émeut aussi-tost mille & mille

serpens, & autres bestes venimeuses ; & tous les jours il se presente de nouveaux scandales de mesme nature. Voions maintenant comment l'Apôtre nous en décrit les auteurs ; & quelles sont leurs marques, leurs meurs, & leurs conditions. Il nous en propose cinq, comme nous l'avons desja touché ; dont la premiere est, *qu'ils sont ennemis de la croix de Christ*. Ne vous laissés pas piper à leurs voix, dit-il. Ils parlent de Christ, & de sa croix ; je l'avoué : mais au fonds ils en sont les ennemis. Ils l'arbo- rent dans leurs enseignes, & font profession de la suivre ; mais sous mains ils la choquent, & l'abattent en effet. Car ne croiés pas, Mes Freres, que ces gens à qui l'Apôtre en veut, fussent des Juifs, ou des Payens, c'est à dire des ennemis ouvers. Ils avoient été baptizés au nom de Jesus-Christ, & ils y battizoient les autres. Ils se vantoient de suivre son evangile, & de l'enseigner mieux qu'aucun. Et neantmoins avec tout cela saint Paul crie, *qu'ils sont ennemis de la croix du Seigneur* ; c'est à dire du plus sacré de tous ses misteres, du plus relevé trofee de sa victoire, & du plus salutaire article

de sa doctrine. Ce qui nous doit apprendre à juger des hommes par leurs effets, & non par leur langage; & à ne pas reconnoître pour vrais adorateurs de la croix du Seigneur tous ceux qui se vantent de l'estre. Ces gens qui ne crient que la croix, sont quelquesfois ceux qui la combattent le plus rudement; & souvent ceux qui l'honorent le plus en paroles, l'outragent le plus en effet. Ils en adorent l'image, & en renient la vertu. Ils en exaltent le nom; & en abaissent la gloire; ne voulans pas qu'elle soit l'entiere justification de l'homme, l'unique expiation du peché, & le seul sacrifice capable d'appaïser la colere de Dieu. Et quant à ceux que l'Apôtre a ici entrepris, qui Judaïzoïent, & vouloient mesler la loi avec l'Evangile; ils étoient ennemis de la croix du Seigneur en beaucoup de sortes. Car ils dogmatizoient, que l'homme est justifié par la loi; Erreur infiniment outrageuse à la croix de Iesus-Christ, puis qu'elle lui ôte sa plus grande gloire; c'est assavoir celle qu'elle a de sauver les hommes, selon ce que l'Apôtre enseigne ailleurs, *que si la justice est par la* Gal. 2. 21

284 *Sermon 7. sur le 3. chapitre
loi, il s'ensuit que Christ est mort pour neant.*

2. Secondement ce qui les portoit à publier cette doctrine, n'étoit autre chose que la crainte qu'ils avoient de la haine & persecution des Juifs, comme nous l'apprend l'Apôtre, lors que parlant d'eux il dit, qu'ils contraignoient les Chrétiens d'estre circoncis, *afin seulement de n'endurer persecution pour la croix de Christ.* C'étoit la secrete horreur qu'ils avoient de souffrir pour l'Évangile les combats, auxquels il exposoit necessairement ses vrais disciples, qui leur avoit inspiré toute cette pernicieuse doctrine; de faſſon que quoi qu'ils diſſent, & fiſſent en apparence profeſſion d'adorer Ieſus-Christ crucifié pour nous, neantmoins ils étoient en effet les ennemis de ſa croix, c'est à dire, & des afflictions auxquelles les ſiens ſont ſujets, & qui ſont ſouvent appellées *ſa croix*, & de la principale cauſe qui les attire ſur eux, c'eſt aſſavoir la vraie & entiere creance des merveilles de ſa croix. Puis apres vivans mal, & ſ'aſſerviffans aux convoitiſes de la chair, & adorans le ventre, comme l'Apôtre leur reprochera ci-apres, il eſt evident qu'ils

Gal. 5.12

ruinoient aussi la croix du Seigneur à cet égard, qui n'a rien de plus ennemi, ni de plus contraire que la chair. Car elle a été élevée pour mortifier la chair, & pour nous guerir de la morsure de ce cauteleux, & mortel serpent; pour détruire ses concupiscences, & aneantir ses affections: ceux qui ont vraiment goûté la vertu de la croix de Christ étans nouvelles creatures, mortes au péché & à la chair, pour vivre en esprit, & selon Dieu: tellement que ceux qui entretiennent & servent encore la chair, quelque profession qu'ils fassent d'ailleurs, sont vraiment ennemis de la croix du Sauveur du monde. Joint que *la croix de Christ*, qui est la principale partie de l'Évangile, & le fondement des autres, se prend souvent par une figure de langage assés commune pour l'Évangile tout entier; pour toute cette salutaire doctrine, qui nous a été révélée: D'où s'ensuit que ces gens qui corrompoient ce sacré mystere en diverses sortes, tant par leur creance, que par leurs meurs, sont à bon droit nommés *ennemis de la croix de Christ*. Et de là paroît qu'il faut mettre en ce rang, non

seulement ceux qui nient, ou la mort mesme du Seigneur, comme les Turcs, ou sa satisfaction, & la vertu qu'elle a d'estre le sacrifice vraiment propitiatoire de nos pechés, comme les heretiques, ou qui lui ôtent une partie de cette gloire, comme ceux de Rome, qui supposent d'autres satisfactions, & d'autres sacrifices, outre celui de la croix, & ceux qui avec eux établissent la justification par les œuvres: mais encore tous ceux qui taschent par feintizes & dissimulations d'éviter les afflictions auxquelles est sujete une vraie & solide profession de l'Evangile; ou qui par les débauches, & les ordures de leur vie renient la force de la pieté, quoi qu'au dehors ils en retiennent l'apparence. Et bien que cette marque des faux Docteurs, *avoir ce qu'ils étoient ennemis de la croix de Christ*, peust suffire pour en donner une juste horreur à tous fideles serviteurs du Seigneur, qui n'aiment & n'affectionnent rien plus ardemment que la gloire de sa croix, l'unique source de leur felicité, & la seule cause de leur vie; si est-ce que saint Paul pour toucher davantage les cœurs de ses Filippiens,

& les obliger à fuir ces gens par la consideration de leur propre interest, ajoute encore en second lieu, que *leur fin est perdition*. J'avouë que le nom de *fin*, dont use l'Apôtre en ce lieu, signifie quelquefois le dessein, & l'intention d'un homme, & le but qu'il se propose en ses actions; la fin où il les rapporte, & les adresse; & que l'on pourroit ainsi le prendre en cét endroit, non peut-estre mal à propos; pour dire que le dessein de ces gens n'étoit autre que la ruine & perdition de ceux qui se laissoient seduire à leur erreur; en la mesme sorte, & au mesme sens que nôtre Seigneur disoit en saint Jean sur un semblable sujet, que *le larron ne vient sinon pour dérober, & tuer, & détruire*. Mais il n'est pas moins convenable de rapporter ces mots, comme on fait communement à la perdition de ces seduçteurs mesmes; pour dire qu'enfin toute leur malice, & le travail, où ils s'occupent, se terminera en une épouvantable ruine. Et en ce sens l'on peut ici prendre le mot de *fin* en deux façons: Premièrement pour dire salaire & loyer. Car l'Ecriture l'employe quelquefois en cette signifi-

Jeân 10.
10.

Rom. 6. 21

1. Pierre
1. 9.

cation, comme quand l'Apôtre dit, parlant des pechés de nôtre premiere conversation, que *la fin* (c'est à dire le salaire) *des choses, dont maintenant nous avons honte, est la mort.* Et quelques-uns interpretent ainsi ce que dit S. Pierre, que *nous remporterons le salut de nos ames pour la fin de nôtre foi.* Ici donc semblablement *la perdition est la fin des mauvais ouvriers* : c'est à dire que c'est là tout le salaire qu'ils remportent de tant de peines qu'ils donnent & à autrui, & à eux-mesmes. O triste, & funeste, mais juste & raisonnable salaire ! O passion aveugle & insensée, qui aime mieux travailler pour un si malheureux loyer, que d'aspirer au grand & precieux salaire reservé à la vraye pieté ! Certainement ces miserables travaillent beaucoup : on ne le peut nier ; les exercices qu'ils se taillent eux-mesmes sont rudes & difficiles ; & neantmoins toute la recompense qu'ils en tireront, sera la perdition éternelle : Peut-estre qu'ils ne se l'imaginent pas ainsi : Peut-estre qu'enyvrés de la satisfaction qu'ils ont de leurs fantaisies, ils partagent desja en eux-mesmes les dépouilles du monde, comme la

mere de Sifera autrefois, & se figurent, que leurs grands & laborieux desseins seront couronnés d'une haute, & immortelle gloire. Mais l'Apôtre, le fidele interprete des conseils de Dieu, ne leur promet autre loyer que la perdition. Le tout reviendra au mesme sens, si par le mot de *fin* vous entendés l'issuë, & le dernier succès d'une chose, comme le prend l'Apôtre dans un sujet semblable, quand il dit de la terre allegorique, c'est à dire de l'homme, qui ne produit qu'épines & chardons, que *sa fin tend à être brûlée*. Et c'est ce que le Seigneur denonce à tels ouvriers dans la parabole que nous avons touchée au commencement, disant, que *l'yvroie sera cueillie, & liée en faisceaux, pour être brûlée*. Et ailleurs, que la fin de tels mauvais ouvriers, qui se déguisent en ministres de justice, *sera comme leurs œuvres*; c'est à dire qu'ayans vescu, & travaillé, comme ennemis du Seigneur, ils seront aussi traités de mesme. En effet vous voies que cette sorte de gens va d'ordinaire en empirant. D'un precipice ils tombent dans un autre, la justice de Dieu les poursuivant, & dōnant une horrible

Hebr. 6. 8

Matth. 23
30.

2. Cor. 11
15.

efficace à l'erreur sur leurs miserables esprits, pource qu'ils n'ont pas assez aimé la verité; tant qu'enfin apres avoir roulé en divers abismes, ils trebuchent dans le dernier, qui est la mort & la perdition eternelle. Fideles, si nous craignons leur fin, ayons en horreur leur faute; & pour ne point avoir de part en leur malheur, n'en ayons point en leur crime. Mais l'Apôtre apres nous avoir representé leur peine, pour la justifier nous met en avant la vilenie, & l'enormité de leur vice, *Le ventre (dit-il) est leur Dieu.* Il les taxe de cela mesme ailleurs, où il emploie une fasson de parler, qui peut servir d'exposition à celle-ci, disant, que *ces faux Docteurs ne servent point à nôtre Seigneur Jesus-Christ, mais à leur propre ventre.* Car quant il dit ici, que *le ventre est leur Dieu*, il n'entend pas qu'ils creussent proprement, que leur ventre fust vn Dieu, ou qu'une si sale, & si infirme partie de leur corps eust une nature divine; cōme les Payens se l'imaginoient de leurs faux Dieux. Cette pensée est trop brutale pour tomber dans l'esprit d'aucun homme. Mais le saint Apôtre veut dire, que la satisfaction

Rom. 16.
18.

faction de leur ventre, & l'aïse & la commodité de leur chair étoit leur dernière fin ; & que cette vilaine & infame passion pour les choses de la chair & du ventre, tenoit toutes leurs pensées assujetties sous elle ; tout de mesme, que si le ventre eust été une divinité par eux adorée. Qu'ils rapportoient toutes choses à son contentement, & ne pouvoient rien souffrir qui choquast ses interests. Comme nous disons d'un homme extrêmement avare, que *l'argent est son Dieu* : & l'Apôtre dit en mesme sens, Efet. 5. Col. 3. *que l'avare est idolatre, & que l'avarice une idolatrie.* Car puis que nous devons 5. aimer nôtre Dieu d'une souveraine amour, & mettre sa volonté au dessus de la nôtre propre, & preferer son service à toute autre consideration, c'est avec beaucoup de grace, & d'élegance, que l'Apôtre nomme le *Dieu* de chacun ce qu'il affectionne le plus, & sous l'interest de quoi il fait plier toute autre chose. Peut-estre aussi qu'il regarde au langage de ces gens, qui se vantoient de n'avoir égard qu'à la volonté & à la gloire de Dieu, & de Iesus-Christ dans ces pretendus accommodemens, qu'ils

T

292 *Sermon 7. sur le 3. chapitre*
proposoient alors en l'Eglise. L'Apôtre dit, que le Dieu auquel ils font tout ce beau sacrifice, est leur ventre à proprement parler, & non le Pere de nôtre Seigneur Iesus-Christ, ou Iesus-Christ lui mesme : parce qu'en effet, voians (comme nous l'avons desja touché) avec quelle rage les Juifs persecutoient saint Paul, & qu'il ne leur étoit pas possible de prescher purement l'Evangile, sans allumer un semblable feu contr'eux, pour s'en exempter, & trouver en cette predication le compte, & la commodité de leur ventre, desireux de son aise & de son repos, ils retenoient la circoncision, & mesloient la loy de Moysé avec l'Evangile de Iesus-Christ. L'Apôtre ajoute, que *leur gloire est en leur confusion, ou en leur honte.* Quelques-uns estiment, qu'il entend la gloire, dont jouissoient ces mauvais Docteurs; comme il arrive souvent, que telles gens par la hardiesse de leurs vanteries, & par la piaffe de leur insolence, éblouissent de sorte les simples, que l'on en fait état, jusqu'à les preferer quelquefois aux meilleurs, & plus fides serviteurs de Dieu. Saint Paul proteste

donc ici, que cette fausse & vaine idole de gloire n'est autre chose au fonds, que honte & ignominie; & que le fard, dont elle est colorée pour le present, se dissipant par le juste jugement de Dieu, elle sera changée en opprobre; à peu pres en la mesme sorte, que ce que dit le Seigneur en Osée, où menaçant les Israélites, *Je changerai (dit-il) leur gloire en ignominie.* Mais cette exposition, quoi que bonne au fonds, & suivie de bons auteurs, étant neantmoins contrainte, il semble qu'il sera meilleur, & plus coulant de prendre ces mots un peu autrement, *Leur gloire est en leur confusion*, pour dire, qu'ils font gloire des choses, dont il devroient avoir honte, ou, qui à en juger droitement, sont plutôt honteuses qu'honorables. Car c'est une façon de parler fort ordinaire, & particulièrement dans l'Écriture, de donner le nom d'une chose aux causes qui la produisent, & d'où elle dépend. C'est ainsi qu'elle appelle souvêt Iesus-Christ *notre vie, notre esperance, notre gloire*; pour ce qu'il en est le Prince & l'Auteur. Et c'est en ce sens, que la Sagesse dit dans les Proverbes, *que ceux qui la*

Osée 4. 7

Proverbe
8. 36.

haïssent aiment la mort; non pour dire qu'à parler proprement & simplement, ces gens-là desirent la mort (c'est un mouvement contraire à la nature) mais bien pour signifier qu'ils aiment des choses mortelles, & qui les conduiront dans une infaillible ruine. De mesme l'Apôtre disant en ce lieu, que *la gloire de ces faux Docteurs est en leur honte*, n'entend pas qu'ils eussent véritablement honte de ce qu'ils faisoient, & qu'en cette honte qu'ils en avoient, ils fissent consister leur gloire (qui seroit une pensée extravagante) mais bien que ces choses, dont ils se glorifioient, étoient dignes de honte, & telles qu'elles leur donnoient plutôt occasion d'en rougir, que de s'en vanter, comme ils faisoient. Nous lisons dans l'épître aux Galates, qu'entre autres choses ils se glorifioient en la chair de ceux qu'ils faisoient circoncir; comme si c'eust été une fort belle action d'avoir corrompu la foi d'un Chrétien; & d'avoir remis un affranchi du Seigneur en servitude; au lieu que c'étoit tout au contraire un crime honteux, digne d'opprobre, & non de louange. Il ne faut pas douter

Gal. 6.

non plus qu'ils ne triomfassent d'avoir accordé la religion de Iesus-Christ avec celle des Juifs ; au lieu qu'ils devoient pleurer d'avoir si malheureusement alteré, & sofistiqué la discipline du ciel, la broüillant avec les clemens de la terre. Et y a grande apparence qu'ils faisoient aussi sonner fort haut la paix, & l'amitié des Juifs, qu'ils pretendoient procurer à l'Eglise par leurs beaux accommodemens ; qui n'étoit autre chose au fonds, qu'avoir acheté la seureté & commodité de la chair au prix de la verité de Dieu, & de la paix de la conscience ; la plus vilaine, & la plus infame lascheté, dont un homme puisse estre coupable. Voila comment saint Paul abbat en un mot toute la gloire de ces miserables, changeant leur honneur en opprobre, & leurs trofées en flétrisseries ; montrant aussi par mesme moien, que leur impudence étoit horrible. Car comme c'est un grand mal de faire quelque chose de sale, & de deshoneste ; & comme rougir de l'avoir commis, repare, & amoindrit en quelque fasson la faute ; aussi s'en glorifier au lieu d'en avoir honte, & en pretendre l'honneur

du trionfe, au lieu d'en demander l'abolition à genoux, et sans doute le dernier & le plus haut excès de l'insolence. Enfin l'Apôtre pour la cinquiesme marque de ces faux docteurs, dit, qu'ils *sentent les choses terriennes*. Quelques-uns rapportent ceci aux ceremonies Mosaiques que vouloient retenir ces gens, & que l'Apôtre appelle ailleurs les *foibles rudimens du monde*, & les *choses terrestres*, auxquelles il oppose les celestes, entendant par là les misteres, & le service de l'Evangile. Mais ce qu'il a dit, que *Dieu est leur ventre*, & ce qu'il ajoutera dans le verset suivant, que *notre conversation est dans les cieux*, montre assés, qu'il vaut mieux prendre ces mots en general, comme il les entend ailleurs, quand

Rom. 8.5

il dit en mesme sens, que *ceux qui sont selon la chair, sentent, ou affectionnent les choses de la chair*. Il veut donc dire, que ces gens avoient des ames grossieres, & sensuelles, attachées à la terre, comme celles des animaux, ne respirans, & ne desirans que la terre, & les biens qui y croissent, sans lever leurs pensées plus haut, sans avoir aucun mouvement de l'Esprit celeste, ni aucun vrai, & vif

sentiment de cette pure, spirituelle, & immortelle gloire, que Iesus Christ nous a acquise, & qu'il nous conserve dans les cieux. Car ces choses terriennes, dont il parle, sont celles qui regardent ou la necessité, ou la commodité, ou les delices de cette infirme, & mortelle vie, que nous passons ici bas en la terre; comme la paix & l'amitié du monde, les richesses, l'honneur, les plaisirs, & autres semblables.

C'est là, Freres bien-aimés, ce que nous avons à vous dire pour l'exposition de ce texte. Pour en tirer du profit, il nous faut faire tout autrement que sur le texte precedent. Là nous regardions le patron du saint Apôtre pour l'imiter. Ici il nous faut considerer l'exemple des faux docteurs pour le fuir. Là nous avions à tirer dans l'image de nôtre vie tous les traits de ce premier tableau; ici nous avons à en effacer tous ceux du second; & nous n'aurons pas peu avancé, si nous pouvons une fois gagner ce point, qu'il ne se treuve ni dans nos sentimens, ni dans nos meurs aucune des choses que saint Paul a notées dans les personnes, qu'il nous a ici

decrîtes. Pleust à Dieu, que nous en fussions là ! Et certes nous y devrions estre il y a long temps, veul l'honneur que nous avons de vivre dans l'Eglise de Iesus Christ, le Prince de vie, le maître de l'immortalité. Mais nos meurs tesmoignent, que nous en sommes encore bien loin. Il se treuve en la maison de ce divin crucifié des gens qui haïssent sa croix. Il s'y entreuve, ô douleur ! qui adorent le ventre, la plus infame de toutes les idoles, & dont la gloire est dans la honte. Il se treuve dans l'école du ciel des gens, qui sentent les choses terriennes ; & dans le domicile du salut, & de la vie, des miserables dont la fin est la perdition. Nous nous vantons d'aimer la croix du Seigneur, & lui donnons la gloire de nous avoir rachetés. Si ce langage est véritable, d'où vient donc que nous servons encore le vice, que cette croix a détruit ? d'où vient que les convoitises qu'elle a mortifiées vivent dans nos membres ? Si nous l'aimons, pourquoi recelons nous ses ennemis ? Pourquoi les favorisons nous ? Pourquoi trahissons nous sa gloire ? Pourquoi abbatons nous ses trofées ?

démentans sa vertu, & la changeans en un instrument de corruption, comme si elle n'avoit servi qu'à nous acquérir la licence de pecher impunement? Chers Freres, ôtons de nôtre vie un si honteux, & si pernicieux diffame. Aimons veritablement cette croix du Seigneur; comme elle est en effet souverainement aimable, quelque triste, & hideuse qu'en soit l'apparence. Embrassons la, comme l'unique cause de nôtre salut; comme celle, qui a appaisé la colere de Dieu; qui a imposé silence à la loi; qui a éteint nôtre enfer; qui a aboli la vanité; qui nous a ouvert le ciel; & nous a acquis l'immortalité. Qu'elle marque toutes les actions de nôtre vie; qu'elle consacre toutes les parties de nôtre conversation. Laissons en les vaines, & mortes images à la superstition, & en imprimons la vive, & celeste vertu dans nos corps. Que cette croix en chasse les demons, & les convoitises. Qu'elle y fasse mourir l'amour du monde, & de la chair. Que ses clous, & ses épines y transpercent le vieil homme. Que son efficace y reluise si clairement, que nous soions chacun de nous autant

300 *Sermon 7. sur le 3. chapitre*
de pourtraits de ce crucifié, qui y accomplit autresfois l'œuvre de nôtre salut. Renonceons au service de toutes les idoles, que cette croix a détruites; non seulement celles que le Payen adoroit jadis dans les tenebres de son ignorance : mais celles aussi que le monde honore aujourd'hui sous la lumière de la vérité. Le ventre est l'une des principales, qui tient sous son empire la plus grande partie du genre humain. C'est pour ce monstre que travaillent tous les métiers. C'est pour lui que l'on fouille les terres les plus desertes, & les mers les plus éloignées; & n'y a ni vent, ni tempeste, ni peril, à qui on ne s'expose pour le contenter. Il est si bien obeï, que ses plus extravagans desirs sont preferés au service du vrai Dieu, & au salut de l'ame mesme. C'est lui qui fit autrefois troquer à Esäu tout ce qu'il avoit d'honneur avec un potage de lentilles. C'est lui, qui tous les jours fait perdre le ciel & l'eternité à tant de miserables pour unè piece de pain. C'est lui qui subtiliza l'esprit des faux Docteurs, que S. Paul combat en ce lieu; & qui leur inspira ce pernicieux accommodement,

qu'ils propofoient entre la Religion Ju-
daique, & la Chrétienne. C'est l'auteur
des revoltes, & des scandales; l'inven-
teur des pieges les plus artificieux que
tende Satan au monde, & des plus dan-
gereux appas, qu'il ait pour perdre les
hommes. Qui ſçauroit dire les injuſti-
ces, & les outrages, les insolences, & les
excès de ce ſale, & glouton vaiſſeau? ce
qu'il dérobe de temps, & de bien au ſer-
vice de Dieu? les aumônes qu'il ravit
aux pauvres? les crudités & les maladies
qu'il répand ſur les autres parties du
corps pour ſalaire de la peine qu'elles
ont à le ſervir? la paralifie, dont il frap-
pe l'eſprit meſme, en eſtropiant toutes
les facultés? & le ſalut, qu'il ôte à l'ame,
la plongeant dans la perte, pour
s'être laſchement abandonnée à ſa paſ-
ſion? Chrétien, ne vous laiffés pas en-
gloutir à un ſi vilain gouffre. Penſés,
que vous avés en vous meſme une autre
partie beaucoup meilleure, & plus ex-
cellente; cette ame, que Dieu vous a
formée à ſon image, capable de l'im-
mortalité; au lieu que le ventre ſera dé-
truit avec ſes viandes. C'est celle-là
qui doit gouverner, & commander; qui

doit tousjours tenir le haut bout dans la conduite de vôtre vie. Le ventre vous a été donné pour obeïr; pour estre non le Seigneur, mais l'esclave des autres membres. Retenés-le dans le devoir; Ne lui laissés point passer les bornes de la nature. Si vous y prenés garde, vous treuverés qu'il lui faut peu de chose, pourveu que la convoitise ne l'étende pas au delà de sa mesure naturelle. Dieu ne nous defend pas de le nourrir. Il nous defend seulement de l'adorer. Nous pouvons en avoir soin; pourveu que ce soit en son ordre, & sans faire tort au principal; en telle sorte que jamais son interest ne nuise ni à la gloire de nôtre Dieu, ni à l'edification de nôtre prochain, ni au salut de nôtre ame. Car si nous en étions reduis aux termes d'une telle necessité (ce qui n'arrive presque jamais) il vaudroit beaucoup mieux que le ventre perist avec toutes ses viandes, que de faire le moindre prejudice aux devoirs de l'ame. Ce que je dis des choses qui regardent le ventre, se doit étendre à toutes celles de la terre; dont le prix n'est gueres plus haut, ni la nature plus excellente. Il

n'y en a pas une capable de nous rendre heureux, ni de nous garantir des vrais maux; le trouble de la conscience, la colere de Dieu, la mort & la malediction. Il n'y en a pas une qui se puisse maintenir elle mesme contre la secreete force du temps, qui les consumera toutes quelque jour; qui dès maintenant les ronge, & les ruine sourdement. Elles s'enfuient; elles perissent; tandis que nous y pensons. Jusques à quand affectionnerons nous une si vaine, & si inconstante possession? Jusques à quand bâtirons nous sur un sable si mouvant? Jusques à quand embrasserons nous de l'air, & des nuës, & des fumées, & une creuse figure, qui ne fait que passer? Fideles, élevons une bonne fois nos cœurs audessus de la terre. Vsons de ce monde sans en abuser. Outre qu'il est honteux à des personnes appellées au ciel, & consacrées à la possession de l'immortalité, de s'amuser à de la bouë, & de se passionner pour des choses terriennes; il est encore tres-perilleux; l'Apôtre nous montrant assés, que la perdition est le salaire, & la fin de tous les esclaves de cette vanité. Si nous

avons donc en quelque consideration, ou nôtre dignité, ou nôtre salut, renoncions à cette infame, & ruineuse servitude; & n'adorons desormais que le vrai Dieu souverain. N'aspirons qu'au bon-heur qu'il nous promet, & n'ayons de la passion que pour les choses qui nous y conduisent. IESVS-CHRIST, le Prince de nôtre salut, nous en vueille faire la grace; & à lui avec le Pere, & le saint Esprit, vrai Dieu benit à jamais, soit tout honneur, louange, & gloire és siecles des siecles. AMEN.



SERMON

HUITIÈSME SUR LE

3. chapitre de l'Épître de S.

Paul aux Philippiens,

vers. 20. 21.

20. *Mais notre conversation est de bourgeois des cièux ; dont aussi nous attendons le Sauveur, assavoir Iesus Christ :*

21. *Lequel transformera notre corps vil, afin qu'il soit rendu conforme à son corps glorieux, selon cette efficace par laquelle il peut mesme assujettir toutes choses à soi.*

CHERS Freres : La chair & le sang de nôtre Seigneur Iesus Christ, dont nous avons aujourd'hui celebré le sacré mistere, produisent deux principaux effets en ceux qui en sont veritablement participans. Premièrement

cette pasture mystique changeant leur constitution naturelle, d'hommes charnels, & animaux, qu'ils étoient, les rend spirituels & divins. Car au lieu que les viandes, que nous prenons ordinairement pour la nourriture de nos corps, perdans leur propre forme, se changent en nôtre substance ; la chair & le sang du Seigneur tout au contraire par leur ineffable vertu transforment ceux qui les reçoivent en leur nature, & les font devenir semblables au Seigneur, les revestant de sa charité, de sa patience, de sa pureté, & de ses autres qualités célestes. Secondement cette nourriture spirituelle nous affranchissant de la corruption, nous rend immortels, selon la

1can 6. 54 promesse du Seigneur ; *Celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang, a vie éternelle, & je le ressusciterai au dernier jour.* Car comme l'arbre de vie planté dans le premier Paradis, avoit cette vertu qu'il garantissoit de la mort l'homme qui se nourrissoit de ses fruits, & perpétuoit la vie en lui : de mesme aussi le Seigneur Jesus, le vrai arbre de vie, la joye, & le bon-heur du second Paradis, dône l'immortalité à quiconque mange
ses

ses divins fruits, sa chair & son sang, qu'il a donnés pour nous. Mais au lieu que la vie d'Eden étoit terrienne, & animale, & sujete à changement, comme l'évenement l'a montré; celle que nous cōmunique la chair, & le sang de Christ, est celeste & immuable. Ayans donc receu ce matin cette divine viande, & cét immortel breuvage à la sainte table du Seigneur, j'ai estimé, qu'il est maintenant à propos de nous exercer en suite de ce sacré banquet, en la méditation de ces deux admirables fruits qu'il produit en nous, afin que nous reconnoissions d'autant mieux l'excellence de cette grace. C'est pourquoi j'ai choisi pour sujet de cette action le passage de saint Paul, qui a été leu, où ce grand Apôtre nous represente l'un & l'autre de ces misteres; & nôtre condition, depuis qu'une fois nous avons communiqué au Seigneur, c'est que nous sommes bourgeois du ciel, hommes celestes, ayans nôtre conversation dans la Jerusalem d'en haut; & la vie, que nous esperons, c'est que nos corps seront rendus conformés au corps glorieux du Seigneur. Car l'Apôtre ayant entrepris

110. *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
dans ce chapitre. certains mauvais ou-
vriers; qui taschoient d'assujettir les
Chrétiens à la loi Mosaique; & s'étant
plaint, qu'ils étoient ennemis de la croix
du Seigneur, & que le ventre estoit leur
Dieu, & la confusion leur gloire, com-
me gens, qui ne respiroient que les cho-
ses terriennes; leur oppose en suite l'es-
prit, la condition, le dessein, & l'espe-
rance des vrais fideles; *Mais quant à nous*
(dit-il) nôtre conversation est de bourgeois
dés vains, dont aussi nous attendons le sau-
veur, attendre le Seigneur Jesus-Christ, qui
transformera nôtre corps vil, afin qu'il soit
rendu conforme à son corps glorieux, selon
cette efficace, par laquelle il peut mesmes
assujettir toutes choses à soi. Ainsi au-
rons nous deux parties à traiter en cet-
te action, moieonnant l'assistance du Sei-
gneur: premièrement de nôtre bourgeois-
ie & conversation celeste: secondement
du changement de nôtre nature, qui sera
rendue conforme à celle de Jesus-Christ,
en son glorieux advenement. Dieu nous
 fasse la grace de nous acquitter telle-
ment de cette meditation, qu'elle serve
à l'edification & consolation de nos
ames; afin qu'ayans conversé ici bas, en

vrais citoyens du ciel nous soyons faits un jour participans de la diuine nature du Seigneur, le Prince & le patron souverain de nôtre vie. Amen. Quant au premier point, l'Apôtre l'explique en ces termes, *Nôtre conversation est de bourgeois des cieux.* Le mot dont il se sert peut estre interpreté en deux façons. Car il se prend quelquesfois pour dire simplement *un Etat*, ou *une Republique.* L'Auteur du livre des Maccabées l'a employé en ce sens, quand il dit, que Judas picqué de la perfidie des habitans de Ioppe, resolut de détruire leur Republique, c'est à dire de ruiner leur Estat, usant précisément du mesme terme que nous lisons dans ce texte. Si nous l'entendons ainsi, le sens de l'Apôtre est, que nôtre état, ou nôtre republique est dans les cieux. Mais parce que ce mot est tiré d'un autre, qui signifie converser, vivre, & se conduire d'une certaine façon en la pratique de nos concitoyens, comme saint Paul l'entend, & dans les Actes, où il proteste, *qu'il a conversé en toute bonne conscience devant Dieu;* & ci-dessus, où il nous ordonnoit *de converser dignement, comme*

πλίτου
μα.

2. Mac-
cabées 12.
7.

Act. 23. 1

Philipp. 1.
27.

312 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
il est seant, selon l'Evangile de Iesus-
Christ: de là vient que ce mot se peut
aussi prendre pour dire conversation, for-
me, & maniere de vivre. Et c'est ainsi
que l'ont entendu la vulgaire version
Latine, & la pluspart des anciens Inter-
pretes Grecs & Latins. Et bien que
ces interpretations soient toutes deux
bonnes, neantmoins si j'ose vous en
dire mon avis, il me semble que la pre-
miere est plus simple, plus belle, & plus
riche que la seconde. C'est pourquoi
nos Biblès l'ont retenuë en nôtre ver-
sion Françoisè, ayant joint ces deux ex-
positions ensemble, & traduit que nôtre
conversation est de bourgeois des cieux.
Car en disant, que nous sommes bourgeois,
ou citoiens du ciel, elles signifient, que
nôtre cité, ou nôtre état est dans le ciel.
C'est donc ce que nous avons premie-
rement à considerer; & puis nous y ajoû-
terons ce qui s'en ensuit necessairemêt,
que nôtre conversation est aussi dans les
cieux. On appelle état, ou cité, une mul-
titude, ou société de gens liés ensemble
en un mesme corps, gouvernés par mes-
mes loix, jouissans de mesmes droits,
sujets à mesme Prince, & ayans entr'eux

une mesme forme de police. D'où il est evident, que l'Eglise Chrétienne, c'est à dire la multitude des fideles, croians en l'Evangile du Seigneur presché par les saints Apôtres, est *un état*, puis que toutes ces conditions s'y treuvent; les fideles qui la composent ne faisans tous ensemble qu'un seul & mesme corps, vivant sous le joug d'une mesme discipline, & ayans mesmes loix, mesmes droits, mesmes coûtumes & usages; une mesme forme de gouvernement, & étans sujets à un mesme Prince. Mais cette sainte Republique est tres-differente d'avec les Etats du monde, tant és autres choses, qu'en celle-ci particulièrement, qui comprend toutes les autres, qu'elle est au ciel, au lieu que tous les autres états sont en la terre. C'est pourquoi Daniel en predisant la naissance, & l'établissement, l'oppose aux empires du monde, dont il avoit parlé: *Au temps de ces Rois-là (dit-il) le Dieu des cieux suscitera un royaume, qui ne sera jamais dissipé; & ce royaume ne sera point delaisé à un autre peuple; mais il débrisera, & consumera tous ces royaumes-là, & sera établi eternellement.* Et

314 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
de là vient, que cét état est particulièrement appellé *le royaume des cieux*; nom, comme vous sçavés, celebre dans nos Escritures, & dont les Juifs mesmes se servent pour signifier l'Eglise du Messie. De là vient encore que ce saint état est

Hebr. xi.
Io. 10
Gal. 4. 26
Apoc 3
12. & 21. 2

nommé *la celeste cité de Dieu*, & *la Jerusalem d'en haut*, & *la nouvelle Jerusalem descendant du ciel de devers nôtre Dieu*.

Et c'est par là qu'il est distingué, non seulement d'avec les états du monde, tous purement, & absolument terriens; mais mesme d'avec l'état du premier Adam au Paradis terrestre, & d'avec l'ancienne republique d'Israël dans le pais de Canaan. Cette divine cité est donc *dans le ciel*: premierement, parce que Iesus-Christ, le Prince qui l'a formée, est celeste; non seulement entant qu'il est Dieu; mais mesme entant qu'il est homme, selon la doctrine de S. Paul, disant, que le *second homme*, assavoir le Seigneur, est du ciel; non formé de terre & de poudre, comme le premier Adam, le chef de la premiere republique; non de la vertu de la chair, & du sang, comme Moïse le Legislatteur; & fondateur de l'état d'Israël; mais fait en esprit

2. Cor. 15

vivifiant par la force du saint Esprit, principe celeste, & surnaturel. Et comme le ciel est son origine; aussi est-ce son domicile, le lieu de sa court, & le siege de son empire; soit que vous considerés sa divinité, soit que vous ayés égard à sa nature humaine. Car bien qu'il soit par tout, entant que Dieu, remplissant toutes choses par son infinie essence, l'Ecriture neantmoins établit particulièrement sa presence dans les cieus; parce qu'il n'y a point d'endroit en l'univers, où elle se manifeste plus glorieusement qu'en celui-là, où le péché, ni la mort, ni la misere n'ont point de lieu. Et quant à sa chair il est vrai, qu'elle conversa pour un temps en la terre, mais par dispensation seulement, à cause de l'œuvre de nôtre redéption; & cela achevé, elle fut aussi-tost après élevée dans le ciel, son vrai & naturel element; d'où ce divin Seigneur gouverne son empire; au lieu que les Palais des Princes, quelques superbes qu'ils soient, sont tous ici bas; & le Paradis destiné au premier état du genre humain, quelque heureux & délicieux qu'il fust, étoit neantmoins terrestre; &

beaucoup plus encore le pais de Canan, le domicile de la republique Moïsaïque. Et comme nous avons nôtre Roi dans les cieus; aussi y avons nous le principe de nôtre extraction, & la source de nôtre sang. C'est de là que sont venus tous les fideles; issus, non de la poudre, comme le premier homme; non des reins d'Abraham, & de Iacob, comme les Israëlites (qui sont des origines terriennes) mais de l'Esprit d'ephaut, à l'exemple de leur Chef; selon la doctrine de saint Iean, que les fideles *ne sont pas nais de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu:* & le langage de nôtre Seigneur à Nicodeme, que *si quelcun n'est nai d'eau & d'esprit, il ne peut voir son royaume.* Car cét Esprit celeste rendant feconde par sa vertu la parole de vie, qui est la semence de nôtre regeneration, nous forme en nouveaux hommes propres à entrer dans la communion de ce divin état. De plus nous avons encore dans le ciel nôtre siege & nôtre domicile arresté, ne vivans en la terre que par emprunt, & en qualité de pelerins & d'étrangers, jusques à ce que l'œuvre

Jean 1. 13.
& 3. 5.

de nos épreuves soit accomplie. Lors le Seigneur nous recueillira là haut dans les cieus, afin que là où il est, nous y foyons aussi. Nous y avoñs desja les premices de nôtre societé, les esprits de tous ceux de nos freres, qui ont été consacrés. C'est là où ils habitent avec l'Agneau; & c'est là où le reste de ces bien-heureux citoiēs s'assemblera avec le temps. Le ciel est la ville eternelle, où nous aspirons; la Canaan vraiment decoulante de lait, & de miel, & abondante en delices, vers laquelle nous voiageons. C'est là mesme que se gardent les archives de nôtre état; ces eternels registres, où sont écrits les noms de tous ceux qui auront part en cette bougeoisie. C'est encore dans le ciel que sont toutes les forces de nôtre état; non des soldats infirmes, armés de bois & de fer, dont l'artifice ennemi peut corrompre la fidelité, dont le glaive & les maladies, & mille accidens peuvent abattre la force & la vie; mais des guerriers immortels, des millions d'Ange, revestus d'une sagesse, & d'une vigueur incorruptible. Ils veillent nuit & jour pour nous, & sont envoiēs, & disposēs

çà & là pour nôtre conservation par nôtre souverain Prince. Enfin c'est aussi dans le mesme lieu que sont nos dignités & nos honneurs; les trônes sur lesquels nous serons assis; les villes, dont le Maistre nous donnera le gouvernement pour salaire de nos cōbats; les incorruptibles couronnes, dont il ornera nos testes; les sacrificatures & les royautés, où il nous établira; la manne, dont il nous repaistrira; les fleuves de delices, dont il nous abreuvera; les robes de crespé, & de fin lin, dont il nous revestira; & en un mot toutes les charges & récompenses, dont il consolera un jour nos travaux; qui sont toutes comprises sous le seul nom de la bien-heureuse, & immortelle vie, qui nous sera donnée, & qui est dans le ciel *cachée* (comme dit saint Paul) *avec Christ en Dieu*. Ainsi voies vous, Mes Freres, que c'est à bon droit que l'Apôtre dit ici, que *nôtre cité, ou nôtre état est dans les cieux*. Mais *nôtre conversation* y est aussi pareillement. Je laisse tout le temps que nos ames passeront dans le ciel depuis nôtre decés jusques au dernier jour, & cette bien-heureuse éternité de l'autre siecle, que

Col. 3.

nous vivrons toute entière dans le même lieu, lors que cette vérité sera claire & évidente. Mais je dis, que dès maintenant nôtre conversation est dans les cieus, si nous sommes vraiment Chrétiens. Car ceux qui sont tels, *ont été* Escl. 2. 5 6. *vivifiés ensemble avec Iesus Christ, & ont été ressuscités ensemble, & sont assis ensemble és lieux celestes avec lui, comme l'Apôtre le tesmoigne ailleurs. J'avouë que leur corps est sur la terre; mais leur vie, & leur conversation est dans le ciel, chacun d'eux pouvant veritablement* Gal. 2. 10 *dire, le vis, non point maintenant moi, mais Christ vit en moi; & ce que je vis maintenant en la chair, je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, & s'est donné soi mesme pour moi. Et comme la conversation des Israélites étoit dans le fantuaire de Ierusalem, quelque absens & éloignés qu'ils en fussent quant au corps; parce qu'ils y avoient leurs affections, & leurs pensées, & en quelque lieu qu'ils fussent, y tournoient continuellement les yeux, & le cœur, y adressoient leurs prieres, y attachoient leurs esperances, en attendoient leur secours, n'y ayant ni captivité, ni mal*

heur capable de leur faire oublier ce sacré lieu, le principal chef de leur réjouissance : de mesme aussi en est-il des Chrétiens à l'égard du ciel, qui est aussi en effet le palais de leur vraie arche, du Seigneur Iesus, dans lequel toute la plénitude de la divinité habite, non en ombre, ou en figure, cōme jadis en l'arche Mosaique, mais en corps & en verité : arche vraiment adorable, l'unique cause de leur bon-heur, la vive & inépuisable source de leur joie, où Dieu se communique, & se manifeste à eux, où il reçoit leurs oraisons, d'où il leur prononce ses oracles, & leur distribue ses graces, & sa vie, & ses benedictions. Ayans ce tresor dans le ciel, ils y ont aussi leur cœur : y ayans leur amour, ils y ont aussi leur vie. C'est là qu'habite leur foi ; c'est là que repose leur esperance, élevée au dessus de toutes les choses mortelles, penetrant au dedans du voile, ancrée sur le rocher eternal. C'est là que s'aime leur ame ; haïssant, ou méprisant le reste de l'univers, où elle ne voit que peché & vanité, elle se retire continuellement dans ce divin palais ; elle y adore son Seigneur en esprit & en

verité. Elle s'y repaist de sa veuë ; elle y converse avec les saints Anges, & avec les esprits consacrés, & tasche d'exprimer ici bas l'effigie de leurs meurs, imitant leur pureté, leur zele, leur charité, l'ardeur de leurs prieres, la vehemence de leur amour & envers Dieu, & envers les hommes, & aspire de toutes ses affectations à l'immortalité, dôt ils jouissent. C'est la conversation que nous commande l'Apôtre ; *Cherchés (dit-il) les choses qui sont en haut, là où est Christ assis à la dextre du Pere. Pensés aux choses qui sont en haut, & non point à celles qui sont sur la terre. Converser dans le ciel c'est chercher les choses celestes, & y penser continuellement. Tel est le sens de ce que dit ici l'Apôtre, que nôtre état & nôtre conversation est dans les cieux. Et de la premiere de ces deux verités, assavoir que nôtre état est dans le ciel, vous voiés combien s'abusent ceux, qui par un aveuglement étrange transforment l'Eglise en une monarchie visible, en un empire mondain ; voulant qu'elle ait & un Roi & des Princes, & des Magistrats, & des forces, & une ville, & des dignités, & de la gloire en la terre.*

Col. 3. 1. 2

Certainement ils n'ont tiré l'idée de cét état imaginaire, où ils meslent le ciel, & la terre ensemble, d'ailleurs que de leur passion; établissans finement sous le nom de Christ, & de son royaume, les interests de leur avarice, & de leur ambition; plongeans miserablement dans la terre, ou, pour mieux dire, dans la bouë, la divine republique, que le Seigneur Iesus avoit élevée au dessus des cieux. Car qu'y eut-il jamais de plus terrien que leur état? dont le chef est un homme, autant ou plus homme que les autres Princes du monde? dont le siege est cette mesme motte de terre, qui a autresfois si long temps, & si cruellement tirannisé l'univers? dont la chair, & le sang est la force? dont la terre, & les metaux, l'or & le fer, sont l'appui? où l'on ne distribue rien qui ne soit terrien, & biens, & honneurs, & dignités? où le gouvernement est charnel, fondé sur maximes purement humaines? Et comme les Rabbins des Juifs ne laissent pas d'appeller *royaume des cieux* cét empire mondain, qu'ils s'imaginent follement que leur pretendu Messie établira à sa venue, ceux-ci pareillement n'ont point

de honte de donner le nom de *republique Chrétienne, & d'Eglise Catholique* à cet état charnel, qu'ils ont peu à peu bâti en la terre des ruines, débris, & dépouilles des empires mondains. Qu'à nous, Chers Freres, qui sçavons que le royaume du Seigneur n'est pas de ce monde, & que son état est d'as les cieux; ja n'avienne, que nous recevions pour monarque de son Eglise aucun homme terrien. Nôtre Chef & Monarque est dans le ciel, aussi bien que nôtre bourgeoisie. Mais de ce que nous avons posé en second lieu, que la conversation des Chrétiens est celeste, s'ensuit aussi evidemment, qu'il n'y doit rien avoir de charnel dans toute leur police, ni à l'égard de la Religion, ni à l'égard des mœurs. Je dis à l'égard de la Religion; parce que durant la dispensation Mosaique il y avoit quelque chose de charnel, & de terrien dans le service du peuple de Dieu; à sçavoir leurs sacrifices, leur circoncision, leurs abstinences de certaines viandes, leurs festes, & leurs autres ceremonies. Tout cela étoit à propos, tandis que l'Eglise étoit attachée à la terre, & domiciliée en Canaan.

Maintenant que nous n'avons plus d'autre cité, que le ciel, tout nôtre service doit estre spirituel & celeste. Et c'est sãs doute l'un des desseins, pour lesquels l'Apôtre represente ici aux Filippiens, que nôtre police, ou conversation est au ciel; pour montrer combien étoit vaine la pretention de ces faux Docteurs, dont il parloit au commencement de ce chapitre, qui taschoient de rétablir le service Mosaique parmi les Chrétiens. Souvenés vous en, Fideles, contre les corruptions de ceux qui remplissent cét état celeste du Seigneur de devotions, & ceremonies charnelles; dont le service est quasi tout terrien; au lieu que le vrai culte du Chrétien est divin & celeste. Il doit adorer le Seigneur en la mesme forte que les Anges, & les esprits des bien-heureux le servent là haut dans les cieux; non par distinction de viandes, & de jours; non avec des images, & des chappelets, & des haires, & des disciplines, & des aspersions d'eaux lustrales, & autres choses semblables; mais en paix, en joye, en justice par le saint Esprit, en foi, & en amour; par de saintes & honestes pensées, par
prieres

prieres ardentés, par une charité vehé-
mente, & par l'exercice continuel de
toutes les vertus qui en dépendent. Car
c'est ici la seconde partie du service
Chrétien, consistant en la sanctification
des meurs, que comme nôtre état est
dans le ciel, nos affections & nos des-
seins y soient aussi; que ni la terre, ni
aucune des choses, qui s'y rapportent,
ne soit plus desormais le but de nôtre
vie. Et c'est là l'intention de l'Apôtre,
quand il avertit ici les Filippiens, que
nôtre conversation est dans les cieus.
Car il taxoit nagueres les faux docteurs,
dont le Dieu est le ventre. Maintenant
donc pour montrer, que nous ne devons
avoir aucune communion avec eux, il
ajoute, que la conversation des vrais
Chrétiens est au ciel; au lieu que celle
de ces miserables est toute plongée
dans les ordures de la terre. D'où vous
voies combien est fausse l'opinion de
ceux de Rome, qui reconnoissent pour
vrais membres de l'Eglise Chrétienne
ceux, qui sous la profession de Iesus-
Christ cachent une vie corrompue, &
pleine de toutes les passions, & affectiôs
de la terre; directement au contraire de

saint Paul, qui n'admet en la communion de cette cité de Dieu que ceux dont la conversation est dans le ciel; qui avec la profession de la foi ont des meurs dignes du ciel, repurgées des vices, & corruptions de la terre. Mais l'Apôtre ne se contente pas de dire, que nôtre état, & conuersation est dans le ciel: Il le prouve, & l'établit dans les paroles suivantes, où il ajoute, que c'est du ciel que nous attendons le Sauveur, assavoir le Seigneur Iesus-Christ. Ce raisonnement est tiré de l'étroite conjonction que nous avons avec ce souverain Seigneur. Car puis qu'il est nôtre chef, & nous ses membres, ne faisans qu'un seul corps mistique avec lui; il est evident qu'il faut ou avouer, que les membres sont separés d'avec leur chef, (ce qui est monstrueux & impossible) ou dire, que nous sommes, & conversons où il est. Or il est dans les cieux. Joint que puis qu'il est nôtre vie & nôtre bon-heur, il faut bien de nécessité, que nos ames soient où il est. Ce discours de l'Apôtre montre clairement, que le Seigneur n'est pas en la terre; contre les songes de ceux, qui pretendent que son corps

est encore ici bas, soit en tous lieux, comme ceux qui posent l'*Vbiquité*, soit sur les autels, & dans les ciboires, & dans les bouches & les estomacs des personnes, qui ont reçu le Sacrement, cōme nos adversaires de Rome. S'il est en la terre, aussi bien que dans les cieux (comme le supposent ces gens) qui ne voit que de sa presence dans le ciel il ne s'en suit pas que nôtre conversation soit és cieux? Car à ce comte nous pourrions estre avec lui, comme les membres avec leur chef, comme celui qui aime avec la chose qu'il aime, sans nous élever au dessus de la terre, puis que selon cette opinion il est aussi en la terre; voire en plus de lieux, selon l'opinion de Rome, qu'il n'est dans le ciel. Car qu'est-il besoin de quitter cette terre pour converser avec lui, si nous l'avons ici present, voire resident dans nos propres corps, comme se l'imaginent nos adversaires? Or S. Paul conclut, que nôtre conversation est dans les cieux, de ce que Iesus-Christ y est. Certainement il n'est donc pas vrai que le Seigneur Iesus soit en la terre. Et cela mesme qu'il dit, que *nous attendons le Seigneur*, mon-

tre assés qu'il n'est pas ici. Car on n'attend que les choses qui sont absentes. On a desja celles qui sont presentes. Et l'on tiendroit pour un extravagant celui qui diroit qu'il attend une personne qu'il a desja presente avec lui; Et si ce langage peut passer pour bon entre nos adverlaire, du moins est il clair, que saint Paul le tient pour absurd, qui dit

Rom. 8. 23) *Pourquoi espereroit quelcun ce qu'il voit? Or il dit lui mesme, que nous attendons Iesus-Christ. Il n'a donc pas creu, qu'il fust desja ici present. Et quant à ce que le Seigneur nous promet d'estre avec nous jusques à la consommation du siecle, & de se trouver present au milieu de nous toutes les fois que nous serons assemblés en son nom; il n'y a point de Chrétien qui ne sçache, & qui n'avoué, que cela s'entend de la presence de son Esprit, de sa vertu, de sa puissance, de son assistance, & de sa benediction, & non de celle de sa chair, & de sa nature humaine; comme l'ont tres-bien distingué les anciens Docteurs de l'Eglise. Car quant à sa chair, l'Ecriture nous apprend qu'elle est dans les cieux; &*

c'est à son égard qu'il faut entendre ce que disoit le Seigneur à ses Apôtres, qu'il s'en alloit d'avec eux *, & qu'ils ne l'auroient pas tousjours avec eux **; & saint Pierre, qu'il faut que les Cieux le contiennent jusqu'au rétablissement de toutes choses ***; & saint Paul, qu'au Sacrement de la Cene nous annonçons sa mort jusques à ce qu'il vienne; & ici, que nous l'attendons du ciel; & ailleurs, que nous attendons l'apparition de sa gloire; & finalement la foi des Chrétiens, qu'il viendra juger les vivans & les morts. C'est pourquoy le saint Apôtre nous commande ailleurs de chercher les choses qui sont en haut; & l'Eglise ancienne avertissoit les fideles lors qu'il étoit question de communier au corps de Christ, d'élever leurs cœurs en haut; signe evident qu'elle croioit, que pour l'embrasser, & en jouir, il faut que nos ames montent dans le ciel; ce qui seroit hors de propos s'il étoit lors ici bas, descendant en terre à l'appetit, & selon l'ordre d'un homme mortel. Retenons donc fermement cette sainte doctrine, & rejettans les illusions de ceux, qui malgré la foi tant des sens & de la raison

* Ier. 16.
5. 28.

** I an
12. 8.

*** Actes
3. 21.

I. Cor. II.
26.

Tit. 2. 73

de l'homme, que des Ecritures de Dieu, nous veulent faire croire, que le corps de Iesus-Christ est ici bas sur la terre, cherchons-le dans le ciel, où il habite; & nous contentons de ce que ses Apôtres nous enseignent, qu'il y regne dans une souveraine gloire au milieu des Anges, & des bien-heureux, sans nous enquerir curieusement du lieu qu'il y occupe presentement, si c'est vers l'Orient, ou vers le Couchant; ou de sa situation, s'il est assis, ou debout, & telles autres vaines questions, dont l'Ecriture ne nous apprend rien. Elle nous dit seulement, ce qu'il nous importe infiniment de sçavoir pour nôtre edification, & consolation, qu'un jour Iesus viendra du ciel en la mesme sorte que ses Apôtres l'y virent monter; & cela pour juger le monde vniversel en justice, & rendre à chacun selon ses œuvres. C'est ce qu'entend ici saint Paul, disant, que nous attendons le Sauueur des ciex, assavoir le Seigneur Iesus-Christ. O excellent avantage des fideles! Les autres hommes craignent la venuë de Iesus-Christ. Mais les fideles la desirent. Ils l'attendent, comme leur Sauueur. Les

A. R. I. II

autres le redoutent, comme leur Juge. C'est pourquoi l'Apôtre lui donne ici particulièrement le nom de Sauveur. Il est vrai qu'il peut estre appelé le *Sauveur de tous les hommes*, comme en effet saint Paul donne ce nom à Dieu, entant qu'il appelle tous les hommes sans différence d'age, de sexe, de nation, ou de condition, à la communion de sa grace par la foi de son Evangile. Mais étant considéré en l'état, où il sera au dernier jour, il ne peut estre nommé *SAUVEUR*, que des fideles. Il exterminera tous les autres, le temps destiné à la foi, & à la repentance étant passé. Et le sens de ce nom de *Sauveur* pourroit estre particulièrement, & précisément reitrent aux seuls fideles, en interpretant ainsi ces paroles, *d'où nous attendons le Seigneur Iesus-Christ pour Sauveur*; c'est à dire pour accomplir pleinement envers nous la verité de ce nom, nous delivrant de tout mal, & de la mort le dernier de nos ennemis, & nous comblant de tout bien. Ainsi le tiltre de Sauveur, qu'il donne au Seigneur, n'est pas ici mis en vain. Il sert au sens de tout le passage, nous montrant, que nous avons bien

raison de converser dans les cieus, puis que c'est de là seulement, que nous attendons le salut, & l'auteur de nôtre félicité, tout le reste, quelque part que nous jettions les yeux, nous étant contraire. il dit encore ailleurs, que nous attendons la bien-heureuse esperance. & l'apparition de la gloire de nôtre grand Dieu, & Sauveur Iesus-Christ: & traite en un autre lieu ce point de doctrine fort au long, disant, que nous qui avons les premices de l'Esprit, soupirons en nous mesmes en attendant l'adoption; voire mesme que tout l'univers est comme en trauail, soupirant apres ce grand jour, & attendant avec vn grand & ardent desir la revelation des enfans de Dieu, sous esperance qu'il sera aussi alors delivré de la servitude de la corruption, & vanité, à laquelle il a esté assujetti, pour avoir aussi sa part en nôtre glorieuse liberté. Car cette venue du Seigneur, que nous attendons des cieus, sera le dernier accomplissement de ses promesses, & de nos esperances. Elle mettra la derniere main à nôtre perfection; nous donnant la possession du ciel, dont nous n'avons maintenant que le droit,

Ei. 9.

Rom. 8.
19. 20.
21. 22.

& l'esperance, & non la jouïſſance actuelle. Et c'eſt ce qu'ajoutel Apôtre en la ſeconde & derniere partie de nôtre texte, où il dit, que ce bien-heureux Seigneur étant manifeſté des cieux, d'où nous l'attendons, *transformera nôtre corps vil, afin qu'il ſoit rendu conforme à ſon corps glorieux, ſelon cette efficace par laquelle il ſe peut aſſujettir toutes choſes.*

- Il n'y a rien au monde qui reſiſte davantage à la foi de cette bourgeoisie du ciel, à laquelle nous ſommes appellés, que la condition de nôtre corps. Nôtre ame étant ſpirituelle, & capable de concevoir & de deſirer l'immortalité, il ne nous ſemble pas fort étrange, que cette gloire lui ſoit promiſe; & y a meſmes eu des ſages mondains, qui éclairés par la ſeule lumiere de la Nature, ont élevé leurs penſées juſques-là, & hardiment prononcé, que l'ame humaine eſt une ſubſtance celeſte, & que le ciel eſt ſon vrai domicile. Mais quand nous venons à jeter les yeux ſur cette pauvre chair, dont nous ſommes revêtuſ, ſujette à mille infirmités, & finalement à la mort, qui en détruit toute la beauté, nous avons de la peine à comprendre com-

mêt ceux qui sont d'une si foible nature peuvent estre citoiens du Santuaire de l'immortalité; ce principe demeurant gravé dans le fonds de nos cœurs, que *la corruption n'herite point l'incorruption, ni la chair & le sang le royaume de Dieu,* comme saint Paul l'accorde expressement lui mesme. Afin donc que cette pensée ne nous empesche point d'embrasser ce qu'il vient de nous apprendre, que nôtre état & nôtre conversation est dans le ciel, il nous represente ici une verité qui éclaircit suffisamment toute cette difficulté; c'est assavoir, que ce corps, qui en l'état où il se treuve maintenant, est de vrai incapable du ciel, sera changé par l'efficacieuse toute puissance du Seigneur, & revestu des qualités necessaires pour entrer, & pour vivre dans le royaume de l'eternité étant rendu conforme à son corps glorieux. C'est ici la dernière & principale difference des fideles d'avec les autres hommes. Tous les hommes resusciteront pour estre jugés. Mais tous ne seront pas transformés. Cela n'appartient qu'à ceux qui sont destinés à estre les bourgeois des cieux; c'est à

1. Cor. 15.
50.

dire aux vrais fideles. L'Apôtre nous touche ici vivement toutes les parties de ce grand mystere : L'auteur de ce changement ; ce sera *Iesus-Christ* nôtre Seigneur ; Le sujet ; ce sera nôtre *corps vil* ; La forme ; c'est qu'il sera *transfiguré & rendu conforme au corps glorieux de Iesus-Christ* : La vertu par laquelle il se fera : *avoir cette efficace, selon laquelle le Seigneur se peut assujettir toutes choses.* Pour le premier, le Seigneur Iesus s'attribuë lui mesme la gloire de cette œuvre ; comme quand il dit & repete par plusieurs fois en saint Iean, qu'il nous donnera la vie, & nous ressuscitera des morts au dernier jour. Il nous en a desja baillé l'échantillon en sa propre resurrection, aiant relevé au bout de trois jours le temple de sa chair abattu par les Juifs ; & l'aiant rétabli en la gloire, dont il jouït, comme il l'avoit expressément predict. Le sujet, qui sera glorifié, est ce mesme corps, dont nous sommes maintenant vestus, que l'Apôtre designe assés en le nommant *vil* : & ailleurs pour une mesme raison il l'appelle un *habitable terrestre*, & une *loge* ; & Iob une *maison d'argile*, dont le

2. Cor. 5.
Iob 4.

fondement est en la bouë. Certainement l'on ne peut nier, que le Seigneur n'ait déployé une sagesse, & puissance incomparable en la composition de ce corps; en la structure & liaison de ses parties, & en leur disposition, simmetric, ou proportion, en la multiplicité de ses facultés, en la diversité & exquisite temperature de ses organes, en la forme & figure de chacun de ses membres, & en l'infinie variété de leurs mouvemens; le tout dressé & conduit avec tant d'art, qu'il est hors de doute, que le corps humain est le plus beau, & le plus parfait de tous les corps, que la nature produit: ce qui fit dire autresfois à un Filosofo Barbare, que c'est un miracle qui surpasse de bien loin les elemens & les cieux mesmes. Et quelcun des ministres de Dieu, ravi dās cette contemplation, s'écrie, qu'il a été formé d'une étrange & émerveillable maniere; & ce seul sujet a fourni aux plus grands des Medecins & sages du monde, la matiere de plusieurs excellens livres, où ils ne se peuvent lasser d'en admirer les misteres. A cét égard j'avouë que nôtre corps ne doit pas estre appellé *vil*, mais plutôt

tenu pour un précieux chef-d'œuvre du Createur, pour un admirable miroüer de sa providence, & un tres-excellent enseignement de sa puissance & sagesse. Et nous pouvons mesme dire en ces sens, qu'il n'y a rien de bas, ni de vil dans les œuvres de ce souverain Seigneur, où tout est plein d'art & de sagesse, jusques aux moindres herbes qui verdissent dans la campagne, & aux plus méprisés petits animaux, qui volent en l'air, ou rampent sur la terre. Mais bien qu'à parler absolument, toutes ses creatures soient merveilleuses, si est-ce qu'en les comparant les unes aux autres, vous y treuverés une tres-grande difference, & qu'en ce sens l'on peut bien sans outrager sa Majesté, en appeller quelques unes basses, & viles au prix des autres. C'est ainsi que l'apôtre considere maintenant nôtre *corps*; le comparant avec le ciel & avec le corps celeste du Seigneur Iesus. Car il est clair qu'à cet égard c'est une chose tres-basse, & tres-vile, & qui n'approche nullement du prix, & de l'excellence de ces admirables corps. Ses infirmités sont de deux sortes: les unes, que j'appellerai *innocètes*,

qui lui étoient naturelles dès la première creation; les autres, qui ont suivi le peché. Entre les premières, il faut mettre le besoin qu'a le corps du dormir, du manger, & du boire pour entretenir sa vie, & toutes les bassesses que cette nécessité tire après elle. Je mets entre les secondes les maladies, les douleurs, & les intemperies auxquelles le peché a assujéti nos corps; mille pauvretés & infirmités, dont la nature a honte elle mesme; & la mort enfin le comble de nos maux, qui ruine toute cette machine, en défait les pièces, en efface la beauté; & la couvrant d'horreur & de pitié, la réduit peu à peu en une poudre si menuë, qu'elle ne semble gueres differer d'avec le neant. Ces infirmités sont communes à tous les hommes universellement, sans que la gloire mesme des sceptres, ou la grandeur des empires en puisse exempter aucun. Mais entre tous les hommes à peine y en-a il qui y soient plus sujets que les fideles: leurs corps, outre les injures de la nature, étans encore le plus souvent exposés aux outrages des méchans, qui n'omettent rien pour les abaisser, & deshonorer le plus

qu'ils peuvent. Mais cōsolés vous, ô pauvre corps des fideles. Quelque extremes que soit maintenāt vōtre bassesse, l'Apōtre vous assure que vous la dépouillerés un jour, & vestirés la gloire du Fils de Dieu. Arriere les heretiques anciens, & modernes, qui veulent nous arracher cette douce esperance du cœur; pretendās que ce ne sera pas ce mesme corps, où nous vivons maintenant, qui ressuscitera, & qui regnera dans le ciel; mais je ne sçai quel autre fantastique, qu'ils nous forgent à leur plaisir des productions de leur cerveau? L'Apōtre nous assure contre leurs illusions, en disant, *que le Seigneur transformera nōtre corps vil, afin qu'il soit conforme au corps du Seigneur.* Il pose, qu'il sera changé & non aboli; transformé, & non aneanti. Il dépouillera sa bassesse; mais il conservera sa substance. Autrement ce ne seroit pas nōtre corps vil, qui seroit rendu conforme au corps du Seigneur. Car ce qui n'est plus du tout, n'est rendu conforme à chose aucune. Et le terme de *transformer*, dont use l'Apōtre, montre assés que ce changement n'arrivera qu'en la forme, & non au fonds de la

340 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
nature mesme. Et l'exemple du corps
du Seigneur, au patron duquel il reduit
le nôtre, justifie clairement la mesme
verité; l'Evangile nous apprenant, que
le corps, que Jesus montra à ses Apôtres
apres sa resurrection, étoit precisement
celui-là mesme qui avoit été crucifié &
deposé dans le sepulcre. Il retint sa sub-
stance, sa forme essentielle, & ses traits,
& lineamens. Seulement fut-il changé
en ses qualités, étant devenu glorieux,
& impassible, de foible & mortel,
qu'il étoit. Saint Paul ailleurs, touchant
par maniere de dire nôtre corps mesme,
& nous le montrant à l'œil, afin que
vous ne doutiés nullement, que ce ne
soit de lui qu'il parle, *Ce corruptible-ci*
(2. Cor 15. 54.) *(dit-il) revestira l'incorruption, & ce mor-*
tel-ci revestira l'immortalité; & le saint
Esprit nous a exprimé la verité de ce
mistere en la mesme sorte dans les pa-
roles de Job, Encore qu'apres ma peau
(26. 27.) *(dit ce saint homme) on ait rongé ceci,*
je verrai Dieu de ma chair, lequel je verrai
pour moi, & mes yeux le verront, & non
autre. Soit donc conclu, que ce mesme
corps, que nous voions, & touchons
maintenant dans un si triste état, dé-
pouillera

poüillera lors tout ce qu'il a d'infirmité, & de bassesse; & sera rendu conforme au corps glorieux du Seigneur. Regardés Fideles, jusques où va l'amour de vôtre Seigneur. Il veut que toutes les parties de vôtre estre se ressentent de sa liberalité. Ce corps, qui semble si peu de chose, le jouët du temps, & la pasture des vers, aura aussi part en ses dons. Il le relevera du tombeau, & l'arrachera des mains de la mort, & de cette triste poudre, où il sera reduit, le rétablira en vie; c'est desja beaucoup, & plus que jamais vous n'eussies osé esperer. Mais ce n'est pourtant pas le tout. Outre la vie, il le parera de gloire; & pour ne vous pas tenir plus long temps en suspens, il l'ornera de sa propre gloire, le rendant conforme à son corps. O admirable bonté! ô faueur vraiment divine! Que le corps d'une pauvre creature soit fait semblable au corps de son Createur! Est-il possible, qu'il y ait quelque Farisien au monde si dur, ou si fier, que d'ozer pretendre de meriter un tel honneur, & accuser Dieu d'injustice, en cas qu'il luy donnast une gloire moindre que celle de son Fils? L'Évan-

Y

342 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
gile & le livre des Actes nous apprend
quel étoit son corps apres sa resurre-
ction. Premièrement, que c'étoit un
vrai corps humain, ayant chair & os,
visible & palpable, distingué en ses
membres avec la figure & les traits
convenables; mais doué au surplus de
toutes les perfections, qui lui pou-
voient estre données sans abolir sa natu-
re; lumineux, & resplendissant, agile, &
impassible, & immortel, & se soutenant
par la vertu d'un Esprit vivifiant, sans
plus avoir besoin de manger, & de
dormir, ni aucun commerce avec la
bassesse de la vie animale. Tels seront
donc aussi nos corps apres la resurre-
ction bien-heureuse. Ils demeureront en
la nature de vrais corps humains;
mais revestus d'une lumiere, d'une vi-
gueur, & d'une beauté & d'une immor-
talité celeste; à raison de quoi saint
Paul les nomme ailleurs *corps spirituels*
& *celestes*. Jugés quelle en sera la gloi-
re, puis qu'à la veüe de l'échantillon,
que le Seigneur en donna à ses trois
disciples sur la montagne de Tabor, ils
en demeurèrent ravis, & tous leurs sens
ébloüis. C'est ce que l'Ecriture nous en

1. Cor. 15

apprend. Ne soyons point curieux au delà; pour nous enquerir quelle sera la disposition particuliere du dedans de nos corps; s'ils auront encore du flegme, & de la bile, & semblables humeurs, & de quoi serviront lors les parties qui exercent maintenant les fonctions de la vie animale, qui n'aura plus de lieu dans les cieux. Ce sont questions inutiles, & dont nous devons attendre l'eclaircissement au temps, que nous jouirons de la chose mesme; nous contentans de sçavoir en general, que la gloire de nos corps sera parfaite de tout point, comme nous le promet le Seigneur. Et ne doutons point de nôtre bon-heur, sous ombre, qu'un tel changement est impossible aux causes naturelles. J'avoüë qu'il faut une puissance infinie pour relever un corps de la poudre, & le rétablir en vie, & j'avoüë qu'il en faut une semblable encore pour transformer en la gloire d'un corps celeste la bassesse d'un corps terrien. Mais aussi n'ignorés vous pas, que ce Jesus, de la main duquel nous attendons ce miracle, a une puissance infinie. C'est ce que l'Apôtre nous represente

344 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
au dernier verset de ce texte, disant,
que le Seigneur rendra nôtre corps
conforme au sien *selon l'efficace par la-*
quelle il peut mesme assujettir toutes choses
à soi. Il n'y a rien dans les cieux, ni dans
la terre, qui ne lui soit sujet. Ne treu-
vés donc pas étrange, que les elemens
rendent fidelement à son mandement
la matiere de nos corps, que chacun
d'eux aura engloutie; ni que cette ma-
tiere reçoive sans y resister la forme
qu'il lui voudra donner; ni que la bas-
selle fasse place à la gloire, & la foiblesse
à la force, pour se relever corps celestes
& divins, au lieu qu'ils avoient été se-
més terriens & infirmes. Il ne sera pas
plus difficile au Seigneur de reformer
nos corps de la poussiere, que de les
créer du neant. Il vestira lors leur ma-
tiere de force, & de gloire, aussi aisémēt
qu'il orna au commencement celle du
Soleil de la lumiere qui y luit. Car de
cela mesme, que l'Apôtre lui attribuē
l'efficace de s'assujettir toutes choses, il
parôist evidemment, que c'est lui qui les
a créés: nul ne pouvant avoir ce sou-
verain droit sur elles, que celui-là mes-
me qui leur a donné tout ce qu'elles ont

d'estre. Fideles, comme ce grand Dieu +
déploie pour v^otre bon-heur tout ce
qu'il a de b^oté & de puissance; employés
aussi à son service tout ce que vous avés
de volonté & de force. Embrassés ses
glorieuses promesses, & répondez à une
si belle, & si haute vocation. Ayés
continuellement devant les yeux la
gloire & l'immortalité de ce ciel, où est
v^otre état. Souvenés vous que vous en
estes citoyens; & ne faites rien d'indi-
gne d'une si noble bourgeoisie. Regar-
dés cette terre, c^ome un pais étranger.
Ne convoités point ses delices: Ne vous
arrestés point à ses biens. Fermés vos
yeux, & bouchés vos oreilles, & assurez
tous vos sens contre ses illusions; & ses
charmes. Ces biens qu'elle vous étale
avec tant de pompe, ne sont que de vai-
nes figures, qui passent legerement. Ils
flattent vos yeux d'une agreable appa-
rence. Mais il n'y a rien de vrai, ni de
solide au fonds. Et si autre chose ne
vous le peut apprendre, au moins leur
peu de durée vous en montre assés la
foiblesse, & la vanité. Car les voies vous
pas tous les jours perir en un instant? Où
sont maintenāt tous ces grāds empires,

dont la gloire a autrefois ravi le monde?

A peine en peut-on plus trouver les mesures; & il ne faut pas douter, que ceux qui sont maintenant en vogue, n'ayent à passer par le mesme destin.

Comment la fortune des maisons particulières se pourroit-elle promettre quelque fermeté, puis que celle des plus grandes, & plus massives Monarchies est sujette à telles ruines? Mais quelle que puisse estre leur condition en general, tant y-a qu'il est certain, que les honneurs, ou les biens que vous pourrez posséder dans les Estats de ce mode, ne vous garantirons ni de la mort, ni d'aucun vrai malheur. Il n'y a que l'état de la Ierusalem celeste, qui affranchisse ses citoyens de la mort. Comme il est eternal, subsistant tousjours constamment au milieu des débris, & des ruines du monde: aussi rend-il tous ceux qui y ont droit de bourgeoisie, immortels. Puis que Dieu vous a fait l'honneur de vous y'appeller; puis qu'encore aujourd'hui il vous en a donné les arres; n'enviés point aux môdains ces vanités & ces ombres, qu'ils embrassent avec tant de passion. NE MÊLÉS NI VOS DESSEINS

ni vos affaires avec les leurs. Qu'est-ce que le disciple & le citoien du ciel a de commun avec les bouës de la terre? Ele-
vés vos affections, vos pensées, & vos es-
perances là haut dans vôtre cité eter-
nelle. C'est là qu'est vôtre état : c'est là
que regne vôtre IESVS, le Prince de vô-
tre salut, l'Auteur de vôtre bon-heur, &
de vôtre gloire. C'est là que vivent dans
un souverain repos au dessus de toutes
les tempestes de ce monde les Anges,
vos alliés, les Profetes, & les Apôtres,
vos Patriarches, & tous les esprits con-
sacrés, les premices de vôtre sang. C'est
là où vous ferés un jour recueillis vous
mesmes apres les tracas de ce laborieux
pelerinage. C'est là où fleurit une paix,
que nulle guerre n'altere jamais; un cal-
me sans trouble, une tranquillité sans
orage. C'est là où se treuvent les vrais
biens, la sainteté, le contentement, la
cônoissance, l'amour, la gloire, l'immor-
talité; & en un mot ce souverain bon-
heur, que nous cherchons en vain ail-
leurs. Ni le peché, ni l'ignorance, ni
l'ennui, ni les larmes, ni les maladies,
ni les miseres, ni la mort n'y ont point
d'accés. C'est là, chers Freres, qu'il faut

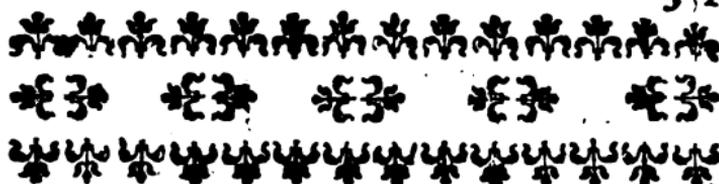
aspirer. Que cette sainte & glorieuse cité soit désormais toute nôtre passion. Qu'elle soit l'objet de nos esperances, le sujet de nos pensées, & de nos entretiens. Que nos meurs en representent l'image en la terre. Vivons en telle sorte que chacun reconnoisse à nos actions, que nous sômes citoiens du ciel, & freres des Anges. Que leur amour, & leur charité, que leur pureté & leur sainteté reluisent dès maintenant au milieu de nous. Tenons nous, côme eux, attentifs à la voix de nôtre Souverain Seigneur, contemplant continuellement son saint & glorieux visage, admirans ses mysteres, celebrâs ses bontés, brûlans d'amour pour lui, affectionnans ce qu'il nous recommande, & obeïssans franchement à tous ses commandemens. Ce sont là les meurs, & les exercices des citoiens du ciel, non d'adorer la chair, & le sang, ou de remuer de la bouë, ou de courir apres du vent, ou de se veautrer dans l'ordure, ou d'admirer des coquilles, & des glaces luisantes, ou d'idolâtrer des excremens de la terre, qui sont les vaines & pueriles occupations des enfans du siecle. Que si le monde se moque de vôtre dessein, au

lieu de l'estimer; s'il s'offense de vôtre discipline; au lieu de l'admirer; souvenés vous que les étrangers sont ordinairement ainsi traités. Leurs façons sont estimées ridicules par ceux qui n'y sont pas accoutumés. Si le monde piqué d'une forme de vie contraire à la siëne, ne veut pas vous donner part en ses honneurs, & en ses emplois; pensés que c'est encore ici l'une des calamités de ceux qui voient dans les pais d'autrui; & vous en consolés par la consideration de la dignité que vous avés en la maison de Dieu. Ayant le droit de la bourgeoisie du ciel vous ne devés pas beaucoup regretter de n'avoir pas celle de la terre. Si les hommes vous dédaignent, tant y-a que Dieu vous a fait l'honneur de vous choisir pour ses Sacrificateurs, & ses Ministres, pour les compagnons de ses Anges, & les freres de son Christ. Toutes les bassesses & les souffrances de ce siecle ne sont nullemét à contrepeser à la gloire, qui nous attend en l'autre. Et puis que nos corps mesmes y aurót part, étans rendus conformes au corps glorieux de leur Seigneur, Fideles, purifions les aussi, & les conservons chere-

croix? Mais outre cette raison generale, les marques de leur ministere, qu'ils voient au milieu d'eux, & les effets de leur predication, les obligent encore à les aimer d'une faſſon particuliere; la nature nous ayant donné ce sentiment, que nous affectionnons tous les ſujets, à la production & conſervation deſquels nous avons contribué quelque choſe. Apres la verité meſme de la doctrine ceſte cette ſainte affection eſt la ſeule arme avec laquelle les vrais Pasteurs ſe font obeïr. Saint Paul leur en montre ici l'exemple; traittant avec les Filippiens, comme avec ſes freres, & non comme avec ſes eſclaves; & les attachant au joug du Seigneur, non avec la terreur des menaces, ou la rigueur des ſuppliques, mais avec des liens d'amour, & des cordaux d'humanité. En effet c'eſt le ſeul moien de gagner les cœurs des hommes. La force & les menaces peuvent faire des hipocrites: elles ne font jamais de vrais Chrétiens. Mais comme ces premiers mots expriment l'affection de l'Apôtre. Les ſuivans teſmoignent la pieté des Filippiens, quand il les appelle *ſa joie & ſa couronne*. Car

puis que ce saint hōme ne tiroit ses contentemēs que du regne de Iesus-Christ, le monde lui étant crucifié; dire que les Filippiens étoient *sa joie*, est leur rendre tesmoignage, que Iesus-Christ regnoit au milieu d'eux; que sa foi & son Évangile y étoient dans une pleine vigueur, & y trionfoient des vices, & des scandales du monde. Le zele & la perseverance de cette Eglise consoloit l'Apōtre au milieu de ses adversités. La prospérité spirituelle des Filippiens adoucissoit ses afflictions temporelles. Et quant à cette joie, toute autre Eglise, de quelque main qu'elle fust plantée, étoit capable de la lui donner. Mais ce qui suit, quand il nōme les Filippiens *sa couronne*, n'appartient qu'aux troupeaux, qu'il avoit assemblés, & établis par le travail de sa predicatiō. Car il veut dire, qu'ils étoient le sujet de sa gloire, son honneur & son ornement; au mesme sens, que nous dirions qu'un enfant bien nourri, & un écolier fort avancé font de l'honneur, l'un à son pere, & l'autre à son Maistre. Ainsi la pieté des Filippiens tournoit en gloire à saint Paul. Leur constance & leur vertu dās la profession de l'Évāgile

350 *Sermon 8. sur le 3. chapitre*
ment, comme des vaisseaux consacrés à
la divinité; comme des Temples du Sei-
gneur, où reluira un jour sa gloire. Or-
nons les de bonne heure de toute la lu-
miere, dont leur nature est capable; de
chasteté, d'honnesteté, de sobriété. Que
jamais aucun vice ne les souille; Qu'ils
n'ayent aucun commerce avec la deli-
cateffe, & la mollesse; ni avec le luxe &
la vanité. Qu'ils ne servent que Iesus-
Christ, leur vrai & legitime Seigneur:
Qu'ils travaillent en son œuvre, & por-
tent patiemment sa croix. Puis qu'il a
créé & racheté nôtre corps & nôtre ef-
prit, puis qu'il les a lavés de son eau sa-
litaire, & les a consacrés à sa discipline;
& puis qu'il les veut honorer de sa gloi-
re, se les rendant conformes, par l'effi-
cace de sa puissance, il est bien raison-
nable, que nous les dedions l'un & l'au-
tre à son service; & le glorifions de tou-
tes ces deux parties de nôtre estre; com-
me à lui avec le Pere, & le saint Esprit,
vrai & seul Dieu benit à jamais; appár-
tient tout honneur, loüange, & gloire
és siècles des siècles. AMEN.



SERMON

NEUVIÈSME SVR

le 4. chapitre de l'Épître de

S. Paul aux Filippiens,

vers. 1. 2. 3.

1. *Pourtant, Mes Freres bien-aimés, & tres-desirés, ma joie, & ma couronne, tenés vous ainsi en nôtre Seigneur, mes bien-aimés.*
2. *Je prie Euodie, & prie Sintiche, de sentir mesme chose au Seigneur.*
3. *Je te prie aussi, mon vrai compagnon, aide leur, comme à celles qui ont bataillé avec moi en l'Évangile, avec Clement aussi, & mes autres compagnons d'œuvre, desquels les noms sont au livre de vie.*

CHERS FRÈRES; Comme il n'y a point de dessein plus grand, ni plus glorieux, que celui de la pieté Chrétienne; aussi n'y en a-il point de plus

penible, ni de plus laborieux. Outre la qualité des choses mesmes, dont elle nous enjoint l'étude & la pratique, toutes hautes, & élevées au dessus des forces de nôtre nature, la résistance & la malice de divers ennemis tres-puissans, en accroissent la difficulté. Car le diable, & le monde ne manquent jamais de remuer, & tenter tout ce qui leur est possible, soit pour empescher les hommes d'embrasser l'Evangile, soit pour refroidir & traverser leur travail, quand ils l'ont une fois embrassé: de façon que le fidele a tout ensemble & à repousser l'ennemi, & à avancer l'oeuvre de la pieté en soi mesme: comme ces anciens Juifs, qui au retour de Babilone sous la conduite de Nehemie faisoient tout à la fois deux choses tres-difficiles, bâtissans les murailles de Jerusalem, & combattans leurs adversaires en mesme temps. S'il y a donc aucun métier au monde, qui requiere un soin, & une vigilance extremes, une resolution ferme, un travail assidu, une constance indefatigable, sans doute, Ô Chrétien, c'est le vôtre. La plupart des autres ouvriers peuvent quitter leur

ouvrage quand ils veulent, pour se divertir, & se delasser, le treuvans, quand ils le reprennent, au mesme point où ils l'avoient laissé. De vous, il n'en est pas de mesme. Pour peu que vous laissiés vôtre tasche, vous la gâtés; & ne point avancer dans vôtre dessein, c'est reculer; comme quand celui qui monte à force de bras, contre le courant d'une riviere, se repose tant soit peu, l'eau l'emporte incontinent en arriere, & lui ravit en un moment tout ce qu'il avoit gagné d'avantage avec beaucoup de temps, & de peine. De mesme en est-il de vous. Ce torrent de corruption & de vice, contre lequel vous nagés, vous ramenera en un moment dans l'abisme, d'où le Seigneur vous avoit tiré, pour peu que vous relâchiés de l'effort, & du travail de vôtre esprit. L'Apôtre saint Paul, l'un des plus excellens maistres de nôtre discipline, sçachant tres-bien cette verité, ne se contente pas d'établir la doctrine de la pieté au milieu des fideles. Il les exhorte ardemment à y perseverer; & apres les avoir plantés dans les parvis du Seigneur, il les y affermie, & les arme soigneusement contre les

354 *Sermon 9. sur le 4. chapitre*
effors de l'ennemi, qui tasche incessamment de les en arracher. C'est l'office, qu'il rend maintenant aux Filippiens dedans le texte, que vous avés ouï lire. Il les voioit pleins de foi, & de zele, retenant courageusement la salutaire doctrine qu'il leur avoit anoncée, sans que les artifices des faux Apôtres eussent peu rien gagner sur eux. C'étoit beaucoup, & l'on ne peut nier sans injustice, qu'une telle pieté ne fust digne d'admiration. Mais neantmoins saint Paul n'ignorant pas, ni l'infirmité de nôtre nature, ni l'opiniastreté & l'impudence de Satan, & de ses ministres, ne laisse pas avant, que de conclure cette épître, de leur ramétevoir encore une fois de tenir bon jusques au bout, & de continuer de bien en mienx dans la profession de la verité, jouissans de la paix de Dieu, & de la joie de son Esprit, & vivans dans un continuel exercice de toute sorte de vertus; Et sur ce pas apres les avoir remerciés de la charité, qu'ils lui avoient tesmoignée, il finit cette lettre à son ordinaire par des salutations tres affectueuses. C'est là le sommaire de ce dernier chapitre. Et pour vous donner

l'exposition de ce commencement, que nous vous en avons leu, nous y considerons par ordre avec l'assistance du Seigneur les trois parties, qui s'y presentent. La premiere est une exhortation, qu'il adresse à tous les fideles de cette Eglise-là en general de perseverer constamment en la verité, *Pourtant, mes Freres bien-aimés, & tres desirés, ma gloire & ma couronne, tenés vous ainsi en nôtre Seigneur, mes bien-aimés.* La seconde dans le verset suivant est une priere particuliere à deux femmes de cette Eglise de demeurer aussi dans les mesmes sentimens, *Je prie Euodie (dit-il) & je prie Sintiche, de sentir une mesme chose en nôtre Seigneur.* Enfin la troisieme est une priere de mesme nature à une certaine personne, qu'il ne nomme point, & qu'il conjure par le zele de ces deux honestes femmes, de les assister, & de leur rendre en cette occasion tous les bons offices necessaires pour l'affermissement de leur pieté. *Je te prie aussi, mon vrai compagnon, aide leur, comme à celles qui ont bataillé avec moi en l'Evangile, avec Clement aussi, & mes autres compagnons d'œuvre, desquels*

Pour la premiere de cestrois parties, vous voies avec quelle douceur il s'insinuë dans le cœur des Filippiens, leur tesmoignant d'un costé une tendre & ardente affection; & de l'autre leur donnant l'une des plus grandes louanges. où puisse aspirer un Chrétien. Premièrement il les appelle *ses freres*; de l'un des noms les plus amiables, & les plus obligeans, qui soient en la vie des hommes, & consacré par l'usage de l'ancienne, & de la nouvelle Eglise pour signifier cette sainte & divine union, qui en lie tous les membres les uns avec les autres. Il laisse là le nom *d'enfans* & de *disciples*, que l'avantage de son Apostolat lui permettoit d'employer; & descendant du trône, où le Seigneur l'avoit assis pour juger les douze tribus de son Israël, il se mesle avec eux, nommant *ses freres* par une charitable humilité ceux, qui de droit étoient ses enfans, puis qu'il les avoit engendrés en Iesus-Christ. Et de peur que ce mot n'exprimast pas assés son affection, il y en a joute encore deux autres; les appelant, non simplement *ses freres*, mais
ses

ses freres bien-aimés, & tres-desirés; & non content de cela, il repeté encore une seconde fois l'un de ces deux mots dans ce verset, *Tenés vous ainsi en nôtre Seigneur, mes bien-aimés.* Et n'estimés pas, que ce soit un artifice semblable à ceux des mondains, qui obligent quelquesfois de ces noms ceux qu'ils haïssent en effet, & font paroître le plus d'amitié à ceux qu'ils veulent le plus malicieusement tromper. Il y avoit encore plus d'affection dans le cœur de Paul, que dans sa bouche; & il en avoit donné aux Philippiens des preuves si sensibles, qu'ils n'en pouvoient douter, ayant scellé de son propre sang l'amour qu'il leur portoit, & s'étant mis en danger de mort pour leur communiquer la vraye vie. C'est ainsi que les Ministres de l'Évangile doivent affectionner les fideles, qu'ils instruisent, les regardant comme leurs freres; comme les personnes les plus desirées, & les mieux aimées, qu'ils aient au monde. Car quelle amour ne doivent-ils point à ceux que le Fils de Dieu leur souverain Seigneur & Maître, a tant aimés, que pour les faire vivre il a voulu mourir sur une

croix? Mais outre cette raison generale, les marques de leur ministere, qu'ils voient au milieu d'eux, & les effets de leur predication, les obligent encore à les aimer d'une fasson particuliere; la nature nous ayant donné ce sentiment, que nous affectionnons tous les sujets, à la production & conservation desquels nous avons contribué quelque chose. Apres la verité mesme de la doctrine celeste cette sainte affection est la seule arme avec laquelle les vrais Pasteurs se font obeïr. Saint Paul leur en montre ici l'exemple; traittant avec les Filippiens, comme avec ses freres, & non comme avec ses esclaves; & les attachant au joug du Seigneur, non avec la terreur des menaces, ou la rigueur des supplices, mais avec des liens d'amour. & des cordes d'humanité. En effet c'est le seul moien de gagner les cœurs des hommes. La force & les menaces peuvent faire des hipocrites: elles ne font jamais de vrais Chrétiens. Mais comme ces premiers mots expriment l'affection de l'Apôtre. Les suivans témoignent la pieté des Filippiens, quand il les appelle *sa joie & sa couronne*. Car

puis que ce saint hōme ne tiroit ses contentemēs que du regne de Iesus-Christ, le monde lui étant crucifié; dire que les Filippiens étoient *sa joie*, est leur rendre tesmoignage, que Iesus-Christ regnoit au milieu d'eux; que sa foi & son Evgangile y étoient dans une pleine vigueur, & y trionfoient des vices, & des scandales du monde. Le zele & la perseverance de cette Eglise consoloit l'Apōtte au milieu de ses adversités. La prospérité spirituelle des Filippiens adouciſſoit ses afflictions temporelles. Et quant à cette joie, toute autre Eglise, de quelque main qu'elle fust plantée, étoit capable de la lui donner. Mais ce qui suit, quand il nōme les Filippiens *sa couronne*, n'appartient qu'aux troupeaux, qu'il avoit assemblés, & établis par le travail de sa predicatiō. Car il veut dire, qu'ils étoient le sujet de sa gloire, son honneur & son ornement; au mesme sens, que nous dirions qu'un enfant bien nourri, & un écolier fort avancé font de l'honneur, l'un à son pere, & l'autre à son Maistre. Ainsi la pieté des Filippiens tournoit en gloire à saint Paul. Leur constance & leur vertu dās la profession de l'Evgangile

360 *Sermon 9. sur le 4. chapitre*
monstroient combien étoit excellent le
ministere, dont elles étoient les fruits.
C'étoit dès ce siecle un grand ornemēt
à l'Apôtre d'avoir des disciples si bien
formés en la crainte du Seigneur. Ceux
de dedans l'en benissoient; & les étran-
gers étoient contrains de reconnoistre
sa valeur par de si beaux effets. Mais ou-
tre ce fruit qu'il recueilloit dès lors de
leur obeïssance, il regarde aussi à celui
qu'elle lui rapportera au dernier Juge-
ment; quand le Seigneur courōnant ses
exploits, & lui rendāt la louange de son
travail, produira l'Eglise des Filippiens,
cōme l'un de ses principaux chef-d'œu-
vres; & lui mettra cette gloire sur la te-
ste, cōme une exquisite & precieuse cou-
ronne. Car qu'il faille étendre cēt orne-
ment de l'apôtre jusques en ce siecle-là;
il nous l'enseigne lui mesme dans le
chapitre second, où exhortant ces fide-
les à vivre comme il est bien-seant à l'E-
vangile, & à reluire comme des flam-
beaux dans le monde; il en apporte ex-
pressément cette raison, *Pour me glorifier*
(dit-il) en la journée de Christ, que je n'ai
point couru en vain, ni travaillé en vain:
Et il dit semblablement aux Corinthiens,

qu'ils font sa gloire pour la journée de 2. Cor. 1. 14.
Christ. Cette louange, chers Freres, est grande & magnifique. Car quel tiltre ſçauroit-on donner à une Eglise plus glorieux que celui-ci? de dire qu'elle est la couronne d'un ſi grand Apôtre, & l'ornement de ſon chef? Auffi n'en honore-il que peu d'Eglises; comme celle des Teſſaloniens nommément, à qui il dit ſemblablement, 1. Theſſ. 2. 19. 20. *Quelle eſt nôtre eſperance, ou joie, ou couronne de gloire? N'eſt-ce pas vous auſſi devant nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt à ſa venue?* D'où vous voies d'un côté quelle doit eſtre l'ambition des Miniſtres du Seigneur; non de dominer; non d'abonder en richèſſes, & en pompe mondaine; mais bien d'avoir des 1. 2. 3. troupeaux, où la pieté & la ſantification fleuriffent; & (comme diſoit ſaint Jean à la Dame à qui il eſcrit ſa ſeconde épître) 2. Jean 4. *d'avoir des enfans qui cheminent en verité.* C'eſt là leur couronne, & leur vraie gloire. Et de l'autre part vous voies quelle eſt la principale, & la plus juſte reconnoiſſance, que doivent les troupeaux à leurs Paſteurs; c'eſt de leur eſtre en honneur; de compoſer ſi exactement leurs meurs, & leur vie à la parole, qu'ils

leur preschent que Dieu & les hommes les en benissent; & qu'ils puissent dire d'eux sans mentir, comme ici saint Paul des Filippiens, *Vous estes nôtre joie, & nôtre couronne.* Apres avoir charmé leurs cœurs avec ces douces, & agreables paroles, il leur propose son exhortation en un mot, *Tenés vous ainsi en nôtre Seigneur;* dit-il. Il emploie souvent le terme que nous avons traduit, *tenés vous,* pour signifier la perseverance en la foi de l'E-
 Rom. 5. 2 *vâgile; côme dans l'epître aux Romains, Nous nous tenons fermes en la grace (dit-il) & nous glorifions en l'esperance de la gloire de Dieu: & dans l'opître aux Galates, dans une exhortation semblable à celle*
 Gal. 5. 1 *ci, Tenés vous fermes (leur dit-il) en la liberté de laquelle Christ nous a affranchis, & ne soies point derechef retenus du joug de servitude. Et ailleurs: Qui es-tu toi*
 Rom. 14. *(dit-il) qui juges le serviteur d'autrui? Il se tient ferme, ou trebuche à son propre Seigneur; & en plusieurs autres lieux. Il le faut ainsi prendre en celui-ci, Tenés vous en nôtre Seigneur; c'est à dire perseverés constamment en la foi de Jesus-Christ, & en la sainte communion, sans que jamais rien vous ébranle, ou vous*

fasse perdre une si heureuse affiète. Mais que signifie l'Apôtre en disant, *Tenez vous ainsi*? Quelques uns rapportent ce mot *ainsi* à ce qu'il leur viét d'enseigner; que c'est le devoir du Chrétien de renoncer à toute confiance de la chair, & de soi mesme pour embrasser le Seigneur, & ne chercher qu'en lui seul sa justice, & sa gloire, tenant tout le reste pour des choses de neât, à quoi il ajoute maintenant, que c'est ainsi qu'il se faut tenir en Iesus-Christ; que c'est en cette maniere là, & non autrement. Mais il me semble, qu'il est plus simple de le rapporter à l'estat present des Philippiës; *Tenez vous ainsi en nôtre Seigneur*, c'est à dire ainsi que vous estes maintenant, sans prêter l'oreille aux faux docteurs, ni ajouter leurs poisons, & leurs mauvais levains à la sainte doctrine, que vous avés receuë, & retenuë jusques à cette heure. Il louë donc leur fidelité, & approuve la pureté, où ils s'étoient conservés jusques-là, voulant qu'ils s'y maintiennent toujours à l'avenir, sans y rien meller d'étranger. Mais il faut ici peser le terme avec lequel l'Apôtre cômence cette exhortation, *Pourtant, mes freres*

364 *Sermon 9. sur le 4. chapitre*
(dit-il) *tenés vous ainsi en nôtre Seigneurs*
montrant par là, qu'il la tire de ce qu'il
disoit ci-dessus. Chers Freres, il vous
peut souvenir que c'étoit ici le dernier
enseignement, qu'il leur donnoit dans
le chapitre precedent; que la perdition
étoit la fin de ces faux docteurs, qui taf-
choiét de les seduire, que le ventre étoit
leur Dieu, la confusion leur gloire, & la
terre toute leur passion; au lieu que nô-
tre cité, & nôtre vraie bourgeoisie est
dans les cieus, d'où nous attendons nô-
tre Sauveur, qui transformera nôtre
corps vil, afin qu'il soit rendu conforme
à son corps glorieux. Qui ne voit que
cette doctrine induit clairement & ne-
cessairement le devoir auquel l'Apôtre
nous exhorte? Car puis que c'est au ciel
que le Seigneur nous appelle; puis que
c'est là, qu'il veut élever nos corps, pour
nous transformer tous entiers en l'ima-
ge de sa gloire: n'est-il pas raisonnable,
que nous fuyons côme autant de pestes,
ceux qui nous veulent retenir en la ter-
re, & nous plonger dans une discipline
terrienne, & charnelle? & que nous de-
meurions fermes en la cõmunion de ce
bien-heureux Seigneur, qui nous garde

une si haute gloire, sans souffrir que cette pure, sainte, & salutaire foi, que nous avons receüe de ses Apôtres soit jamais altérée, ni falsifiée par la piperie des faux Docteurs? C'est l'exhortation, que fait S. Paul à tous les Filippiens en general. De là il tourne son propos à deux personnes particulieres, qu'il nomme expressement, *le prie* (dit-il) *Euodie, & je prie Sintiche, de sentir une mesme chose au Seigneur.* Il n'est fait mention de ces deux personnes en nul autre lieu du nouveau Testament. Mais il paroist assés d'ici, que c'étoient deux Dames des plus considerables de l'Eglise de Filippes. Et outre que le soin qu'en prend l'Apôtre nous le montre assés, il leur rend encore dans le verset suivant un tesmoignage expres d'avoir dignement & genereusement servi le Seigneur pour l'Evangile. Certainement il ne faut pas legerement soupçonner les choses, dont nous n'avons pas de certitude: sur tout quand il est question des meurs, & de la conduite des fideles. Mais il y a grande apparence, bien que l'Apôtre ne le pose pas expressement, que ces deux Dames avoient préte l'oreille aux faux docteurs,

& s'étoiēt laissées ou tromper & seduire, ou du moins tenter & embarrasser par leurs cajoleries. Car pourquoy l'Apôtre les avertiroit-il, comme il fait, si particulièrement de sentir une mesme chose, si elles ne se fussent détournées de la commune creance des autres, ou si du moins elles n'eussent été en un danger eminent de s'en détourner? De dire, que ç'ait été non un differēd sur la religiō, mais quelque mal-entendu nai entr'elles de causes domestiques, ou civiles, il ya peu d'apparence. Car premierement ce qu'il daigne ainsi les nōmer expressement dans une epître publique, écrite à tout le corps de cette Eglise, montre (ce me semble) assés clairement, que ce differend estoit d'une consequence plus grande, qu'une simple brouillerie domestique. Puis le lieu, où il a mis cette exhortation mōtre aussi la mesme chose. Car apres avoir exhorté tous ces fideles-là en general de demeurer tousjours fermes en Jesus-Christ, cōme ils avoient fait jusques-là, il ajoute immediatemēt, qu'il prie ces deux femmes de sentir une mesme chose. Pourquoi, si ce n'est qu'elles contreveniēt à ce devoir, qu'il viēt de

leur recōmander à tous? A quoi il faut joindre ce qu'il parle si souvent dans cette épître de prēdre garde aux chiens; & aux mauvais ouvriers: signe evident, qu'il y avoit quelques personnes en ce troupeau, qui se laissoient cajoler aux seducteurs. Et enfin le terme ici employé par l'Apōtre requiert, ce me semble, evidēment, que nous l'entendions ainsi; parce qu'il n'exhorte pas simplement ces deux Dames de sentir une mesme chose, mais ajoute expressement au Seigneurs, ce qui montre que cette unité de sentiment, où il les vouloit ramener regardoit Iesus-Christ, & non le monde; les interests de la maison de Dieu, & non de leur famille. Saint Paul ayant appris, qu'elles étoient en cēt état, c'est à dire, qu'elles avoient ou embrassé l'erreur ou (ce que j'estime plus vraisēblable) qu'elles étoient en danger d'y tomber écourans les seducteurs, & se laissans catechiser à eux, les prie ici expressement, les appellant chacune par leur nom, de se retirer d'un si pernicieux commerce, & de se tenir avec les autres fideles dans les cōmuns sentimens de la verité Chrētienne. Cela ainsi presuppōsé nous avons

premierement à remarquer, Mes Freres, que les plus excellens, & les plus relevés d'entre les fideles, ne sont pas pour cela exemts des efforts & importunités de l'erreur. Les deux Dames, dont il est ici question, étoient si considerables, que l'Apôtre dans le verset suivant leur fait l'honneur de se les associer dans l'œuvre du Seigneur, disant, qu'elles ont bataillé avec lui en l'Evangile. Et neantmoins la seduction les avoit ou atteintes, ou du moins attaquées. Ne vous étonnés donc pas de voir par fois tomber dans la desunion quelques uns de ceux-là mesmes, qui avoient bataillé pour l'Evangile avec les Apôtres; ni de voir les personnes les plus considerables en la pieté les plus travaillées par les seducteurs. Comme le limasson salit les plus belles fleurs; Satan & ses ministres taschent aussi d'épandre les ordures de leurs erreurs, & de leurs extravagances dans les ames les mieux faites, & les plus estimées. Ils ont la hardiesse d'entreprendre les étoiles mesmes, & de lancer leurs scandales jusques dans les plus hauts, & les plus sacrés lieux du ciel. Il n'y a personne dans l'Eglise, qui ne soit sujet à cette guerre. Puis que le

péril en est cōmun, tenons nous tous sur nos gardes, pour repousser courageusement l'ennemi, si jamais il nous attaque. Et bien que cette leçon soit generale, neantmoins le sexe d'Euodie, & de Sintiche oblige les femmes Chrétiennes à se l'appliquer particulièrement. Ce fut à Eve que Satan s'adressa au commencement: & comme dit S. Paul dans un autre lieu, la femme ayant été seduite, a été en transgression. Le succès de cette premiere tentation est cause, que le pere de l'erreur continuë la mesme batterie, & attaque souvent le mesme sexe. Et l'Apôtre nous avertit nommément, que ces faux Docteurs, dont il se plaint tant en ses epîtres, se fourroient *és maisons, & tenoient captives des femmelettes chargées de pechés, transportées par diverses convoitises, qui apprennent tousjours, & jamais ne peuvent parvenir à la pleine cōnoissance de verité.* Certainement nous lisons dans l'Histoire de l'Eglise, que ce furent des femmes, qui sous pretexte de devotion, mirent les premieres en avant le service & l'adoration de sa sainte Vierge; & qui quelques siecles apres affermirent la veneration des images: l'esprit de deux

1. Tim. 2.
14.

2. Tim. 3.
6.

Princesses Grecques, l'une nommée Irene, & l'autre Theodora, s'étant en divers temps si fort passionné pour cét abus, qu'elles ne se donnerent point de repos qu'elles ne l'eussent établi. Femmes Chrétiennes, ce n'est pas pour flestrir vôte sexe, que j'en rapporte les fautes; mais seulement pour vous montrer avec quel soin vous devés résister à l'énemi, qui les a fait cōmettre: Puis que c'est particuliermēt à vous qu'il s'adresse, ayés cōtre lui une haine particuliere. Repoussés ses charmes; ayés toutes ses cajoleries suspectes. Fermés vos oreilles à ses erreurs, & munissés si bien vos sens de l'evangile du Seigneur, qu'il ne puisse abuser de la douceur, & facilité qui vous est naturelle, ni à vôte ruine, ni à la seduction de vos prochains. N'écoutez jamais ses discours contre la voix de Dieu, ni contre l'union de son peuple. Et si le Seigneur vous a logées en son Paradis; s'il vous a fait la grace, comme à Euodie, & à Sintiche, de servir à son Evāgile, & de combattre pour sa gloire; conservés chèrement vos couronnes contre les ruses & les larcins de ce cauteleux serpent. Sui-vés les premieres, & non les dernieres

actions de ces deux Dames. Imités leur valeur ; & vous donnés garde de leur infirmité. Mais cōme l'exemple d'Euodie, & de Sintiche doit servir aux femmes, les Pasteurs doivent faire leur profit de celui de Paul ; & considerer avec quelle bonté ce grand Apōtre non content d'instruire, & d'exhorter tous les fideles en general, s'adresse encore en particulier aux personnes qui avoient besoin de ses remontrances. Il nous tesmoigne ailleurs, qu'il en avoit ainsi usé dās l'Eglise des Efesiens ; disant, que durant les trois ans, qu'il y avoit passés, il n'avoit cessé d'admonester un chacun. Et est remarquable, qu'il ne le faisoit pas seulement ainsi en presence, & de vive voix. Ici, comme vous voies, il romt là tiffure du discours de son epître adressée à tout le corps d'une Eglise, pour dōner un averissement particulier à deux personnes ; & encore à deux femmes : parce qu'en Jesus-Christ il n'y a point de difference de sexe. Le salut de toute ame, quelle qu'elle soit, nous doit estre tres-precieux. Et d'ici vous pouvés juger cōbien est fausse l'opinion de ceux qui veulent, qu'il n'y ait que les hommes, & encore

Ades
20. 31.

non tous hommes, mais les Docteurs, ou les privilégiés seulement, qui puissent lire les épîtres de saint Paul. Certainement l'intention de l'Apôtre est directement contraire à cela. Car outre qu'en divers lieux de ses écrits, il parle généralement aux femmes, leur prescrivant les devoirs particuliers, ou de leur sexe, ou de leur condition; ici, comme vous voyés, il en appelle deux expressement par leur nom. Pourquoi, & comment, s'il ne vouloit qu'elles leussent cette épître? Et si les femmes fideles ont alors été capables de lire ces divins écrits; pourquoi ne le font-elles pas maintenant? Les saints livres font-ils devenus plus obscurs? ou les esprits des Chrétiens plus grossiers qu'ils n'étoient alors? Chers Freres, ce n'est pas cela. Cette parole celeste conserve tousjours sa pureté, & sa clarté originelle; & l'instruction & edificatiõ des fideles est de mesme nature en tout siecle. C'est le seul interest de Rome, qui l'oblige à arracher S. Paul des mains du peuple; parce qu'elle sçait bien qu'il n'y trouvera pas les abus, qu'elle a ou fourrés ou établis en la Religion. Suivés donc l'intention du saint Apôtre, ames Chrétiennes,

tiennes, quelle que soit votre condition. Ne faites point de scrupule d'ouvrir les lettres, qu'il vous adresse, & où il parle à vous. Lisez hardiment ce qu'il vous écrit, sans crainte d'y rien rencôtrer, ou de mauvais, ou d'inutile. Vous n'y treuverés que des saintes & salutaires verités; la doctrine du ciel, seule capable de vous cōduire à Dieu, & à son éternité. Mais remarqués encore ici avec quelle débônairété le grand Apôtre avertit ces deux fêmes de leur devoir, *Je prie* (dit-il) *Euodie, & je prie Sintiche de sentir une mesme chose.* O admirable, & vraiment apostolique bonté! Cōbien est éloigné de ce patron l'orgueil de ceux, qui se vantent d'avoir succédé à cet Apôtre, qui penseroient deshonorer leur grandeur de parler, non à de simples femmes, comme étoient celles-ci, mais mesmes à des Princesses, & à des Reines? S. Paul ne parle pas seulement à elles; mais il les prie, & assaisōne la remontrance, qu'il leur fait, d'une extreme douceur, & humilité. Enfin il ne faut pas oublier ce que l'apôtre veut nommément, que nôtre perseverance & nôtre union soit *au Seigneur.* C'est le centre & le lien de la vraie cōcorde. C'est épandre, & diviser, que d'assembler hors de lui. J'avouë

que la paix & l'uniformité des sentimens est une belle chose, & digne d'estre souhaitée; mais pourveu que Iesus-Christ en soit le fondement. S'accorder hors de lui est une conspiration plûstot qu'une vraie concorde; & si nous ne pouvions avoir de paix avec le reste du monde autrement, qu'en nous privant du Seigneur, il vaudroit mille fois mieux estre dans une eternelle guerre avec tout l'univers, que de perdre cette precieuse, & seule salutaire communion. C'est là, Mes Freres, ce que nous avons à considerer sur cette secõde partie de nôtre texte. Mais l'Apõtre non content d'avoir exhorté ces deux Filippiennes à l'union, les recõmande encore à la charité, & aux soins d'une autre persõne, qu'il prie de leur rēdre en cette occasion toute sorte de bõs offices; & lui adressant son propos, *Je te prie aussi, ô mon vrai compagnon, aide leur, cõme à celles qui ont cõbattu avec moi en l'Evangile; avec Clement aussi, & mes autres compagnons d'œuvre, dont les noms sont au livre de vie.* La faõson, dont ce passage est écrit, est assés extraordinaire; & il est difficile de vous dire au vrai, qui est la persõne à qui S. Paul adresse ces paroles, & dont il requiert l'assistance envers Euodie, & Sintiche: Et ce qu'

augmente encore la difficulté est, que les anciens Interpretes Grecs disent, que quelques uns les rapportoient à une fême, les interpretans *ô ma vraie compagne* (cōme en effet les mots de l'apôtre, tels qu'ils sont dans l'original peuvent souffrir ce sens, en y changeant seulement une lettre) & estimoient que S. Paul étoit marié, & que sa femme s'étant arrestée en cette ville de Philippes en Macedone, il lui recōmande d'avoir soin de ces deux dames, pour les ramener à l'union de l'Eglise. En effet un auteur Grec, tres docte & tres ancien, nōmé Clement Alexandrin, qui vivoit deux cens ans apres la naissance de nôtre Seigneur, entend ainsi ce passage, cōme Eusebe l'a remarqué il y a plus de douze cens ans; & cōme nous le lisons encore aujourd'hui dans les livres de Clement mesme *, qui se sont conservez jusques à nous. Et cette opinion a treuvé en ces derniers siecles divers Auteurs, qui la suivent, tant en nôtre communion, qu'en celle de Rome mesme, jusques à quelques uns de leurs plus sçavās, & plus estimés Cardinaux. Or elle suppose deux choses douteuses, & qui n'ont gueres d'apparence: l'une, que S. Paul fust marié quand il écrivit cette épître: l'autre que sa femme

Hist. Eccl.
clef. 1.
3.c. 30.

Grec.

* S. Clem.
l. 3. p.
448. b.

Cicero.

demeuroit, ou sejournoit en la ville de Philippes. Quant à la premiere, qui est la plus importante, il est, ce semble, fort difficile de l'accorder avec ce que dit l'Apôtre ailleurs, où conseillant aux personnes non mariées de vivre dans le celibat, *Il leur est bon* (dit-il) *de demeurer, comme moi; c'est à dire, comme il est evident, dans une condition semblable à celle où je suis. Mais s'ils ne se contiennent point, dit il, qu'ils se marient.* Cōment parleroit-il ainsi s'il eust été marié lui mesme? Il est vrai, que deux anciens auteurs disent, que S. Paul a vescu dans le mariage: L'un est Ignace Pasteur de l'Eglise d'Antioche, qui avoit veu les Apôtres; & j'avouë que si ce tesmoignage étoit bien assuremēt de lui, je le trouverois fort considerable. Mais ceux qui ont leu l'antiquité sans passion, reconnoissent, que les épîtres, où il se treuve, n'ont que le seul nom de S. Ignace, étans pieces forgées quelque centaine d'années apres sa mort. L'autre ancien Auteur est ce Clement Alexandrin, dont nous avons parlé n'agueres. Mais il faut remarquer, qu'il ne le dit pas sur la foi d'aucun valable tesmoin, qui l'ait ainsi affirmé; mais le recueille seulement lui mesme de ce que l'Apôtre dit quelque part,

1. Cor. 7.
8.

Ep. 6.

Aut lieu
sus al-
legé.

N'avõs nous pas puissance de mener avec nous une femme sœur, ainsi que les autres Apôtres, & les freres du Seigneur, & Cephas? Car il estime, que S. Paul n'eust peu parler de la sorte, s'il n'eust eu une femme, laquelle neantmoins il ne menoit pas avec lui, comme les autres Apôtres menoiẽt les leurs. Mais cela est extremement foible; étant evident, que supposé que S. Paul n'ait pas été marié, il n'aura pas laissé pour cela de pouvoir pẽrtinẽment tenir un tel langage, pour dire, que s'il eust voulu, rien ne l'eust empesché d'en user de la sorte, de se marier, & mener sa fẽme avec lui, & tirer son entretien de la subvention des Eglises, cõme cela se pratiquoit envers les familles des autres Apôtres. Ainsi voiẽs vous que le dire de ces deux anciens Ecrivains ne nous oblige pas à croire que S. Paul ait été marié. Seulement vous supplierai-je de remarquer en passant, que bien que nous n'estimions pas que leur opinion sur ce sujet soit bien, & valablement fondée, neantmoins cela mesme, qu'ils ont creu, & laissé par écrit, que S. Paul étoit marié, montre & justifie tres-evidemment, que de leur temps, c'est à dire environ deux cens tant d'années apres la naissance du Seigneur,

l'on ne tenoit pas entre les Chrétiens, comme l'on fait aujourd'hui dans la cōmunion de Rome, que les Ministres du nouveau Testament soient obligés au celibat. Aussi est-il clair, que comme ceux-ci ont estimé que S. Paul étoit marié, & eux & quasi tous les plus anciens Peres tiennent, que les autres Apôtres, nommément S. Pierre & S. Philippe, étoient dans la mesme condition; signe evident, que l'on retenoit encore alors dans l'Eglise la maxime generale de l'Apôtre, que *le mariage est honorable entre vous, & la couche sans macule*; sans exclurre aucune sorte de personnes de cette sainte & honeste institutiō du Seigneur, Mais pour revenir à mon propos, supposé que S. Paul eust esté marié, tousjours y a il peu d'apparence, qu'il eust laissé sa fême en la ville de Filippes, où il n'avoit été que deux fois, & où il avoit fait peu de sejour, loin de sa patrie & de sa parenté. Ainsi voies vous combien est foible & mal fondée l'opinion de ceux, qui pretendent que la personne à qui saint Paul adresse ici son propos, étoit une femme. Il est beaucoup meilleur de l'entendre d'un homme, comme a fait nôtre Bible, qui traduit, *Je te prie aussi ô mon vrai compagnon*. Quelques anciens ont estimé,

que l'apôtre parloit ici au mari de l'une de ces deux Dames Filippiennes. Quelques modernes croient que c'est à Epaphrodite, le porteur mesme de cette épître, que l'Apôtre fait cette requeste, le priant d'aider Euodie, & Sintiche, quand il sera arrivé à Filippes : & le nommant son vrai compagnon au mesme sens, qu'il l'appelloit ci-devant *son compagnon d'œuvre & d'armes.*

Philip. 2.
25.

Mais parce que ce n'est pas la coutume d'adresser les propos d'une lettre à celui qui en est le porteur, celui qui l'envoie ayant eu assés de loisir de l'entretenir de vive voix, & de lui bailler des instructions & memoires de ce qu'il a à faire, s'as en charger les dépesches, qu'il écrit à d'autres : il me semble qu'il vaut bien mieux rapporter ces paroles à quelcun, soit des Pasteurs, soit des principaux mēbres de cette eglise-là, resident alors à Filippes, & qui ayant travaillé avec l'Apôtre en l'œuvre de Jesus-Christ, étoit aisement reconnu par le tiltre qu'il lui donne de *son vrai & sincere compagnon.* C'est tout ce que nous en pouvons dire, sa persōne & ses autres qualités nous étans entierement inconnuës. Aussi est-il clair, que la connoissance n'en est pas fort necessaire. Il nous doit suffire de sçavoir,

A a iiij

que c'étoit un homme de merite, & considerable dans l'Eglise: ce qui paroist tant par le nom, dont l'Apôtre l'honore, l'appellant son vrai compagnon, que par la commission qu'il lui donne de travailler à l'edification d'Euodie, & de Sintiche. *Aide les*, dit-il; c'est à dire, ten leur la main avec moi, & les retire de l'égarement où elles s'engagent. Conjure les de penser à leur devoir, & de deferer à la priere, que je leur ai faite. C'est le secours que nous devons aux fideles, qui sont tombés, ou qui sont sur le point de tóber dans l'erreur. En quoi il faut faire une grande distinction entre ceux qui s'écartent de la communion de l'Eglise, pour nous conduire diversement envers eux, selon la difference de leurs erreurs. Il y en a qui pechent par infirmité, qui se sont laissés piper innocemment, ou qui ont été surpris par une simple negligence. Telles étoient ces deux Dames Filippiennes. Ce sont ceux-là que l'Apôtre veut que nous aidions. Il y en a d'autres, qui par une haute malice, & avec une fiere-té & insolence toute découverte, combattent la verité; & ne sont pas simplement seduits, mais entreprennent de seduire les autres: côme ceux que l'Apôtre appelloit

ci-dessus *mauvais ouvriers*. De ceux-là Filipp. 3. 2. disoit, *Prenés garde à eux; détournés vous d'eux: & nôtre Seigneur, Ne jettés point vos perlos devant les pourceaux, de peur que se re- March. 6. 7. *tournans ils ne vous dechirent.* Mais l'Apôtre pour exciter le zele de ce serviteur de dieu, à qui il parle, lui represente les bonnes & saintes actions de ces deux femmes, qu'il lui recommande: *Elles ont (dit-il) bataillé avec moi en l'Evangile.* Vous sçavés qu'il compare fort souvent son emploi dans la charge, dont dieu l'avoit honoré, à un combat; où il avoit le diable & le monde pour adversaires, qui faisoient tout leur possible pour l'empescher de venir à bout de son dessein, qui étoit de planter l'Evangile de son maistre, & de lui dresser des Eglises par toute la terre. Dans ce beau, & glorieux combat, les personnes, dont il parle, l'avoient assisté, se rangeans de son côté, s'opposans avec lui aux efforts de l'ennemi commun, se meslant dans sa querelle, prenant part à ses souffrances; & en somme travaillant de tout leur possible à l'avancement de l'Evangile. C'est ce qu'il entend quand il dit, *qu'elles ont bataillé avec lui en l'Evangile.* Jugés si apres de si beaux témoignages de pieté, de zele, & de charité,*

elles ne meritoient pas d'estre particulièrement considerées. Si elles n'étoient pas dignes que l'Apôtre réveillast pour leur secours tout ce qu'il y avoit de bons & fideles serviteurs de Dieu en l'Eglise de Filippes. C'est ainsi que je prens ce qu'ajoute l'Apôtre, *avec Clement aussi* (dit-il) & *mes autres compagnons d'œuvre, dont les noms sont au livre de vie.* Je sçai bien que ces paroles se peuvent joindre avec celles-ci, *elles ont bataillé avec moi pour l'Evangile avec Clement aussi, & mes autres compagnons:* comme si ce n'étoit qu'un tesmoignage que l'Apôtre rende ici à Clement, & à ces autres, d'avoir travaillé conjointement avec lui à l'établissement de l'Evangile au milieu des Filippiens. Mais parce qu'une telle pensée semble estre froide, & hors d'œuvre en ce lieu, j'aime mieux joindre cette derniere clause avec les mots precedens, *Je te prie, ô mon vrai compagnon, aide les; avec Clement aussi, & mes autres compagnons d'œuvre.* Il sollicite Clement, & ces autres fideles serviteurs de Iesus-Christ de se joindre ensemble pour travailler tous à ramener Euodie, & Sintiche à l'union, & à la concorde. Ce qu'il ajoute que *leurs noms sont au livre de vie,* est comme une

excuse de ce qu'il n'emploie pas ici leurs noms : leurs noms (dit-il) sont écrits dans un livre beaucoup plus excellent que n'est cette mienne épître. *Ce livre de vie*, dont il parle, est le registre du royaume celeste, où sont enrollés tous les élus de Dieu. Le Seigneur en parle dans l'Apocalypse, où il promet à celui qui vaincra, *de ne point effacer son nom du livre de vie*. Et ailleurs il est dit, *qu'au dernier jour le livre de vie sera ouvert*. Et c'est ce mesme registre qu'entend Daniel, disant, *que quiconque sera treuvé écrit au livre, échappera* ; & nôtre Seigneur, quand il disoit à ses disciples, *Ejouïsses vous de ce que vos noms sont écrits és cieux*. Et il semble, que c'est ce qu'Ezechiel appelle *l'écrit de la maison d'Israël*. Car l'écriture employant à son ordinaire les choses de la terre pour nous représenter celles du ciel, compare le propos arresté de l'élection de Dieu, qui de toute éternité a choisi, & marqué ses élus, à un rolle, ou à un registre, où seroient écrits de rang les noms de tous les citoyens d'une ville. J'avouë que ce livre là est fermé, & secret. Dieu connoist ceux qui sont siens, & ne les manifestera pleinement qu'au dernier jour, quand les livres seront ouverts, & les brebis séparées

Apoc.
3. 5.Apoc.
20. 12.Daniel
12. 31.Luc.
20.Ezech.
13. 9.

d'avec les boucs. Mais cela n'empesche pas, que nous n'en puissions juger modestement, & charitablement par les œuvres & les effets; tenans pour éleus de Dieu, pour citoiens de la Ierusalem d'enhaut, vraiment enrollés en ses registres, tous ceux en la vie desquels nous verrons reluire les marques de l'adoption divine, la foi, l'obeissance, la charité, la sainteté, la perseverance, & autres semblables. Et c'est ainsi que l'Apôtre en use en ce lieu, ne feignant point de dire, que les *noms* de ceux, en la conduite, & conversation desquels il avoit reconnu ces bonnes parties, *sont au livre de vie*. Voila ce que dit saint Paul dans ce texte, & à tous les Filippiens en general, & à quelques uns d'eux en particulier. Treuvé bon, Chers Freres, que nous vous tenions aussi le mesme langage: Car bien que nous soions infiniment au dessous de ce grand Apôtre, tant y a que nous sommes vos Ministres, & preschons au milieu de vous, bien qu'avec beaucoup de foiblesse, ce mesme Evangile, qu'il avoit semé dans l'Eglise de Filippes. Et Dieu sçait, que nous pouvons vous dire avec verité, que vous estes nos *bien-aimés, & tres desirés*, & que c'est

de vous seuls, que nous desirons tirer tout ce que nous souhaitons de joye & de gloire. Que Satan nous calomnie; que les faux Docteurs nous déchirent : que le monde nous foule aux pieds, comme des racleurs, & des balieures; nous serons assés contents, & assés heureux, si vous perseverés constamment en la grace, & en la communion du Seigneur. Nous ne manquerons jamais ni de joye, ni de gloire, tant que la pieté abondera au milieu de vous. Si vous pensés donc devoir quelque chose à cette passion, que nous avons pour vous, & aux foibles efforts qu'elle produit dans le cours de nôtre ministere, pour vôtre edification, Chers Freres, donés nous la consolation que nous desirons; couronnés nos affections & nos peines, de cette douce gloire que nous souhaitons. Que vôtre pieté, vôtre sainteté, vôtre zele, nous fournissent continuellement de quoi nous rejouir, & nous glorifier en Dieu. Que vôtre progrès justifie nôtre diligence; que vos meurs loient nôtre doctrine; que l'honnesteté de vôtre vie soit la couronne de nôtre predication. O la belle & glorieuse couronne! Dieu nous la donne par sa grace. Ni vous,

ni nous ne sçaurions jamais rien souhaiter de meilleur. Car qu'y a-il en la terre de plus beau, & de plus admirable, qu'un troupeau docile, obeissant, couvert de la laine Evangelique, c'est à dire plein de charité, & de sainteté ? Et qu'y a-il de plus heureux, que le Pasteur qui le conduit ? Et qu'est-ce que le ciel mesme verra de plus agreable, & de plus magnifique, quand à la veuë des hommes & des Anges, il viendra se presenter au Seigneur, lui disant, comme le Profete autrefois, *Me voici avec les enfans que tu m'as donnés ?* Je vous conjure, Freres bien-aimés, par les douceurs de cette divine gloire, que vous teniés bon en nôtre Seigneur, afin que nous en puissions jouir. Que rien ne vous détourne d'un si beau dessein. Je sçai, que les efforts de l'erreur, & du monde sont grands contre la verité de vôtre foi, & la pureté de vos mœurs. Mais si nous voulôs dire ce qui en est, nos ennemis ont plus de fureur que de force. Puis le Seigneur Iesus fortifie les siens, & accomplit la vertu dans l'infirmité de ses serviteurs. Aimés le & le servés seulement ; & pour le reste, vivés dans vne entiere assurance. Que s'il y a quelque *Enoie*, & quel-

quē *Sintiche* au milieu de vous, quelques ames foibles, qui n'ayent pas assés de vigueur pour resister, soit à l'impudence, soit à la cajolerie de la seduction; qu'elles pensent à elles, & se tiennent à un mesme sentiment. Aidons les & leur tendons les mains, & leur donnons dans ce peril le secours, & de nos paroles, & de nos exemples. Combattons avec l'Apôtre pour l'Evangile de Iesus-Christ. Ioignons nos mains à la sienne, & prenons part en son travail, si nous la voulons avoir en son trionse. Que nul ne s'en excuse. Que nul ne m'allegue ou son sexe, ou sa condition. Cette guerre est generale. Nul n'en peut estre dispensé. L'exemple de ces saintes, & genereuses guerrieres, dont l'Apôtre nous a aujourd'hui loué la valeur, leur faisant mesme l'honneur de les appeller les compagnes de son combat; cét exemple-là vous apprend, ô femmes Chrétiennes, que vous estes aussi capables de servir à l'avancement de l'Evangile. Car la foi, & la charité, & le zele, & la devotion, qui sont les armes de cette guerre, ne sont nullement mal-seantes à votre sexe. En Iesus-Christ il n'y a ni serf, ni franc, ni Grec, ni Juif, ni mâle,

388 *Sermon 9. sur le 4. ch. de l'ep. aux Filip.*
ni femelle. Estans tous un en lui, comba-
tons tous d'un mesme cœur, & avec
un mesme courage; afin qu'étans tous
enrollés avec l'Apôtre, & ses bien-heu-
reux compagnons, dans le livre de vie,
nous ayons part en cette eternelle gloire,
que Dieu a preparée à tous ceux qui y
sont écrits. AMEN.

SERMON



SERMON

DIXIESME,

SVR L'EPITRE DE SAINT
PAVL AVX PHILIPPIENS,

Ch. iv. Vers. 4. 5. 6. & 7.

- Vers. 4. *Esouffsez-vous au Seigneur, & de-
chef; vous dis-je, esouffsez-vous.*
5. *Que vostre debonnaireté soit connue de tous
hommes. Le Seigneur est près;*
6. *Ne soyez en soucy de rien, ains qu'en toutes
choses vos requestes soient notifiées à Dieu par
priere, & par supplication avec action de
graces.*
7. *Et la paix de Dieu, laquelle surmonte tout en-
tendement, gardera vos cœurs, & vos sens
en Iesus-Christ.*

CH E R S Freres, cette douloureu-
se mort du Seigneur Iesus, dont
nous celebrons aujourd'huy la glorieu-
se memoire, est la vraye & vniue

Bb

390 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
source de la ioye & de la paix spirituelle, dont iouissent les ames de tous les fideles. Sans elle nous serions encores dans vne triste & funeste guerre avec Dieu, avec le monde, & avec nous mesmes, & ne verrions rien dans le Ciel, en la terre, ny dans nos consciences, qui ne nous fust ennemy. Sans elle nous languirions encore dans la seruitude du peché, & des demons, dans les horreurs de la mort & dans vn dueil eternal. Mais Iesus-Christ par le sang de sa Croix a appaisé Dieu enuers nous, & de contraire nous la rendu propice, & fauorable. Il nous a establi vne alliance immuable avec les Anges, & toutes les autres creatures: Il a vaincu la loy. Il a brizé Satan & toutes les armées sous nos pieds. Il a mortifié le peché, & esteint l'Enfer, & aneanty la mort; & avec l'amour du Pere nous a acquis vne diuine sapience, vne iustice tres-accomplie, vne sanctification assuree, & vne tres-heureuse immortalité: de sorte que si la deliurance de tant de maux, & la possession ou l'esperance de tant de biens, a espandu quelque ioye & quelque contentement

dans nos cœurs, il est euident que c'est
 à la seule mort du Seigneur que nous
 en sommes redevables. Voyant donc
 que l'Apostre dás les paroles que vous
 avez ouyes, & qui se sont rencontrées
 dans la suite de nostre texte ordinaire,
 nous recommande cette diuine ioye,
 & nous promet la garde de l'inefable
 paix de Dieu, j'ay estimé que le dis-
 cours de ce sujet conuiēdroit fort bien à
 l'action de la sainte Cene, & que pour
 solenniser la memoire de la mort de Je-
 sus-Chr. il ne seroit pas hors de propos
 de vous parler de ses principaux effets,
 & des plus doux, & plus souhaitables
 fruits qu'elle nous a apportez. L'Apo-
 stre dans ce texte, comme vous voyez,
 nous commande trois choses & nous
 en promet vne. Il nous commande
 premierement de nous esiouyr au Sei-
 gneur. Secondement d'estre debon-
 naires & moderez en toute nostre vie,
 & en fin de rejeter tous nos soucis sur
 la bonté, & prouidence du Seigneur,
 luy declarans nos desirs par prieres
 avec action de graces; Et si nous nous
 conduisons de la sorte, il nous promet
 dans le dernier verset que la paix de

Dieu, qui surmonte tout entendement, gardera nos cœurs & nos sens en Iesus-Christ. Ce seront là, s'il plaist au Seigneur, Mes freres, les quatre points dont nous traiterons en cette action ; de la ioye du Chrestien, de sa debonnaireté ou moderation, de sa saincte securité, & de sa diuine paix : les quatre principales parties du bon-heur dont il iouït en ce siecle, en attendant la gloire, & la parfaite beatitude qui luy est preparée en l'autre. Ames fideles, apportés en cette meditation, autant de soin & d'attention qu'en merite l'excellence & la dignité d'un si haut & si releué suiet.

Quant au premier de ces quatre points, l'Apostre s'en explique en ces termes, *Etoysses vous tousiours au Seigneur, & derechef vous dis-je esuysses vous.* La joye est le fruit que nous cueillons de la presence d'un bien que nous auons desiré, & le mouuement en est si doux & si familier à nostre nature, qu'il n'y a personne quelque triste & chagrin qu'il puisse estre, qui n'en ait la connoissance & le sentiment, de sorte que ce seroit vn travail

inutile de s'amuser à vous expliquer curieusement ce que c'est, puis que nul homme ne l'ignore. Il y a plus de difficulté à iustifier que la reiouissance soit vn deuoir du Chrestien, comme le commandement de l'Apostre le presuppose euidentement, & a en regler la nature & a en rendre tous les fideles capables. Car il semble que le Seigneur bannisse la reiouissance de l'ame de ses Disciples, quand il dit en S. Luc, *Malheur sur vous qui riez maintenant; car vous lamenterez & pleurerez: & au contraire; Vous estes bien-heureux, Vous qui pleurez maintenant; car vous rirez.* Mais la responce est aisée, que nostre Seigneur parle en ce lieu là de la ioye & tristesse mondaine, qui naist de la prosperité & de l'aduersité selon la chair: du ris des meschans, & du plaisir qu'ils prennent, soit à persecuter la pieté, soit à accomplir les autres desseins de leur vice: rejoyissance vrayement maudite, & mal'heureuse, qui sera bien-tost suiuite, en l'autre siecle, de larmes & d'angoisses eternelles; comme au contraire par ceux qui pleurent il entend les fideles qui souffrent per-

Luc. 6.
25. 21.

Luc 6.
23.

secution pour iustice, & dont la condition, à les regarder par le dehors, semble tres-digne de pitié. Car de ceux-là, les larmes seront asscurement consolées & promptement changées en ris & en ioye. Et de fait le Seigneur leur commâde au mesme lieu de *s'ejouyr* & de *sauter de joye* au iour de leur persecution, sous l'esperâce d: leur riche salaire, qui leur est preparé dans les Cieux. Ou si vous aymez mieux le prendre avec quelques Interpretes de ceux qui pleurent leurs pechez: Il faut dire, que cette forte de pleurs n'est pas contraire à la ioye dont parle icy l'Apostre. Tans s'en faut, ils y seruent, & la produisent en nous, les larmes de la vraye repentance se terminans tousjours en joye. Distinguez le fidele penitent d'avec celuy qui a receu la remission de ses pechez en Iesus-Christ: celuy qui cherche, d'avec celuy qui a treuvé. Car que tout fidele qui embrasse le Seigneur Iesus avec vne vraye & viue foy, puisse & doive se resjoüyr, outre l'Apostre qui nous le commande expressement, & icy, & au commencement du chapitre troisieme, les autres écri-

vains sacrez nous l'enseignent clai-
 rement, comme S. Pierre dans le pre-
 mier chapitte de sa premiere Epistre
 catholique, *Quoy que maintenant vous* ^{1. Pier.}
ne voyez pas le Seigneur (dit-il) vous ^{1. 8.}
croyez neantmoins en luy, & vous égayez
d'une ioye inenarrable & glorieuse; & le
Psalmiste nous l'auoit ordonné long-
temps auparauant, Seruez (dit-il) à l'E- ^{Ps. 2.}
ternel en crainte, & vous égayez avec ^{11.}
tremblement; & il dit ailleurs que l'E- ^{Ps. 4.}
ternel a plus mis de ioye en son cœur, que ^{8.}
n'en ont les enfans du siecle au temps
de leur plus abondante prosperité. C'est
pourquoy S. Matthieu nous represente ^{Math.}
ce bien heureux homme de la parabole ^{13. 44.}
rauy de ioye d'auoir treuvé le thresor
du Royaume celeste; & S. Paul dit no- ^{Rom.}
ramment que le Royaume de Dieu est ^{14. 17.}
iustice, paix & ioye, par le S. Esprit.

Ainsi voyez-vous que la rejouyssan-
 ce est l'un des devoirs du fidele. Mais
 l'Apostre ne dit pas simplement éjouys-
 sez-vous; Il adjouste au Seigneur: par-
 tie pour definir & regler nostre ioye,
 partie pour nous en monstrier la sour-
 ce. Car ce mot separe nos resjouys-
 sances d'avec celles du monde, qui

naissans toutes de la chair sont grossie-
 res, vaines, incertaines, & pleines de
 trouble & d'inquietude : au lieu que les
 1. 3. nôtres venans du Seigneur sont pures,
 spirituelles, & saintes. Arriere d'icy,
 profanes, qui ne connoissez aucune au-
 tre jouissance, que celle de la chair,
 & ne prenez plaisir qu'en l'usage, ou
 2. pour mieux dire en l'abus, de ce qui la
 chatouille, & qui satisfait à ses sales,
 & injustes conuoitises. Tel estoit cet
 3. infensé de la parabole Euangelique, qui
 dans la vanité de ses desseins, & de son
 imaginaire felicité, disoit à son ame,
 Luc. 2. *Ame, tu as beaucoup de biens assemblez*
 19. *pour beaucoup d'années; repose toy, man-*
ge, & boy, & fai grand chere. Tels
 sont encorés ces Epicuriens, qui tirans
 le sujet de leur jouissance de leur
 propre mal'heur, prennent cette brutal-
 le resolution dont parle l'Apostre;
 1. Cor. *Mangeons, & beuons, car demain*
 15. 32. *nous mourrons.* Misérables gens, qui
 Es. 22. noyent le sentiment de leurs maux dans
 13. la crapule, & dans la desbauche. Je
 mets au mesme rang les ioyes de l'au-
 ricieux, & de l'ambitieux & de tous les
 esclaves du vice : & y adiouste encore

les contentemens, que donnent à ceux qui les possèdent les sciences humaines, la prosperité temporelle, l'éloquence, le credit, l'amour & la faueur des hommes, & autres choses semblables. Car bien qu'il se puisse faire que ces ioyes-là ne soyent pas criminelles, comme les autres; tant y a qu'elles sont routes vaines; & pueriles, & indignes d'une ame Chrestienne. Car si le Seigneur ne veut pas que ses disciples s'éjouissent de ce que les esprits leur estoient assuiettis, quoy que ce fust vn des plus admirables presens de sa liberalité, combien moins approuveroit-il que nous nous éjouissions d'aucune de ces choses mondaines? Premièrement les vrays fideles les ont rarement en leur partage, Dieu n'appellant à soy que peu de sages, peu de nobles, & de grands selon la chair, & obligeant le plus souuent, ce peu qu'il en appelle, à despoüiller ces aduantages des l'entrée de sa Maison: de façon que quand bien ces choses donneroyent vn legitime fruit de ioye, tousiours est-il euident que le Chrestien n'y pourroit auoir que peu ou point de part. Mais ie dis en se-

Luc. 10.
20.

cond lieu que quand mesmes nous en serions aussi abondamment fournis, que nous en sommes destituez; quand bien nous aurions les thresors, la gloire, & les delices de Salomon, nous n'aurions avec tout cela nulle raison de nous en rejouir. Ce Prince qui en auoit fait l'essay, reconnoist & declare hautement, que ce n'est que vanité; & n'y a personne si grossiere qui ne voye, que ces biens pretendus ne sont pas capables de rendre ny le corps ny l'esprit heureux, ny de garantir l'vn ou l'autre, ou de la misere des maladies, ou de l'inquietude des passions: ny d'asseurer l'homme, soit contre les disgraces & les reuers de la fortune, comme l'on parle dans le monde, soit contre l'ineuitable coup de la mort. D'où s'ensuit que la ioye que nous en tirons, est uaine & ridicule, semblable au plaisir que l'enfant prend en sa poupée, & à la fraile & courte reiouissance. que donna à Ionas l'ombre de son Kikajon, venu & peri en vne nuit. Gardez-vous donc Fideles, de prendre aucune de ces choses pour le suiet de vostre ioye. Mais, dit l'Apostre, *esionyssez vous au*

Jon. 4.
6. 10.

Seigneur, c'est à dire en Iesus Christ, que l'Ecriture, fut tout dans le nouveau Testament, appelle ordinairement de ce nom qui luy est aussi deu en effet, puis qu'il nous a rachetez, & est le maistre & le Prince souuerain de l'uniuers. C'est là Chrestien, la viue, & inépuisable source, l'abondante & legitime matiere de vos ioyes. Car si vous possédez ce diuin Seigneur, & si vous scauez quelle est la plenitude de ses biens; qui a-il au monde plus heureux que vous? Ce souuerain Seigneur est la splendeur de la gloire, & la marque engrauée de la personne du pere, la parole & la sapience, son amour & son bon plaisir, le depositaire de son eternité, le tresor de ses graces, en qui toute plenitude habite corporellement. Ce diuin Seigneur est nostre lumiere, & nostre vie, le salut & la felicité des hommes, nostre sapience, nostre Iustice, nostre sanctification, & nostre redemption. C'est nostre vray soleil, qui porte santé en ses ailles, & dont les salutaires rayons epandent la guerison, & le bon-heur par tout où ils reluisent. *Ps. 34.*
On ne l'a pas si tost regardé que l'on en 6.

400 *Sermon 10. sur l' Epist. aux Philp.*
est illuminé! C'est le propitiatoire de Dieu; qui nous couvre de son ire, & luy cache tous nos pechez; l'arbre de vie, & l'Arche celeste, qui nous donne l'immortalité. C'est le Prince de gloire, nostre David, qui a desfait tous nos ennemis, & nostre Salomon qui nous a estably vne douce & inuiolable paix. Il nous a deliurez de l'ignorance, où nous estions plongez, & nous a decouvert tous les mysteres de Dieu; il a expié tous les crimes, dont nous estions coupables, & a mis nos consciences en repos; Il nous a arrachez du sepulchre, ou pour mieux dire de l'enfer, & nous a ouuert le Ciel, & au lieu de cette chetive & miserable vie, que nous auions heritée du premier Adam, il nous en a donné vne autre pleine de gloire & de bon-heur, eleuée bien haut au dessus de tous les accidens du monde, incorruptible & diuine; d'esclaves de Satan il nous a faits enfans de Dieu, & de vers de terre, il nous a changez en citoyens du Ciel; il nous a receus en la confrairie des Anges, & nous a scellez de son esprit, & nous a établis les premiers de ses creatures. Il n'y a point de

dignité dont il ne nous ait ornez, ayant voulu que nous fussions à iamais Roys, Prophetes, & Sacrificateurs: Et ce qui surpasse tout honneur & toute gloire imaginable, il nous appelle ses freres & ses cohéritiers, voire ses membres, ses os, & sa chair. O Ame stupide & insensible, qui peut penser aux biens & aux graces de ce diuin Seigneur, sans en estre, ie ne diray pas touchée, mais rauie de ioye! Premièrement si la connoissance de quelque belle & rare verité nous donne de la ioye, comme elle nous en donne naturellement, iusques là que nous lisons, que des sages du monde ont esté ravis pour auoir decouuert quelques secrets inconnus aux autres dans les sciences humaines, quel doit estre nostre contentement de voir à nud en Iesus-Christ ces thresors de sapience, que le Pere y a desployez & exposéz à nos yeux? des mysteres, que non seulement les Philosophes & les Princes du siecle, mais les Prophetes & les Roys mesmes d'Israël, voire les bien-heureux Anges des cieux, auoyēt ignorez iusques à la plenitude des temps? Quel doit estre nostre rauisse-

ment de voir en ce diuin Seigneur, tous les conleils de Dieu reuelez? d'y voir toutes les raisons de sa dispensation esclaircies, toutes les apparentes contrarietez de sa iustice & de sa bonté accordées? d'y voir vn Dieu manifesté en chair, le ciel embrassant la terre, & la terre baisant le Ciel? Si la deliurance de quelque grand & mortel peril nous rejouit, quelle doit estre nostre ioye de nous voir par le benefice de ce souverain & misericordieux Seigneur hors des prisons du Tout-puissant? rachetez d'vne seruitude & d'vne mort eternelle? Si la faueur d'vn grand Prince nous rait, quel contentement nous doit donner l'amour & la grace du Roy des siecles, du Monarque de l'vniuers?. Si la vie nous est douce, si la liberté nous plaist, si l'honneur, si les richesses, si les dignitez nous charment, quelle doit estre la ioye de nos cœurs, d'auoir en Iesus-Christ vne immortalité, & vne gloire souveraine? de posseder en luy vn Royaume celeste, des thresors, que la rouille ny le temps ne scauroiēt endommager? des couronnes qui ne se peuuent contaminer, ny flestrir? Si

la compagnie des personnes bien faites, si leur entretien, & leur conuersation adoucissent souuēt nos plus cruels desplaisirs, quelle doit estre nostre consolation d'auoir le Fils de Dieu habitant en nous? d'auoir son Esprit dans nos cœurs, & sa parole dans nos oreilles, ses Prophetes & ses Apostres avec nous? Et outre tous ces biens là, capables de resjouir les ames les plus desolées, où est l'homme qui ne doie encore estre touché d'vn tres-sensible contentement, pour la façon dont le Seigneur nous les a communiquez? qui ne doie estre rauy de ioye, quand il vient à considerer que ce grand Dieu s'est fait homme pour nous faire participans de sa Nature diuine; qu'il est descendu dans nostre terre, pour nous éleuer dans son ciel? & s'est assuietty à la malediction de la croix, pour nous couronner de sa benediction & de sa gloire? Certainement ie ne croy pas que la pensée de cet admirable & incomprehensible mystere, de l'amour de Dieu, entre iamais dans l'esprit des Anges qu'elle ne les rauisse & ne les enyure de la plus douce & delicieuse

404 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
ioye, qu'ils soyent capables de sentir.
Esioyffez-vous donc en ce diuin Sei-
gneur, ames fideles. Noyez tous vos
ennuys dans ces douces meditations;
Que ce bel & riche objet soit nuit &
iour deuant vos yeux. Si vous le
faictes vous ne manquerez iamais
de ioye. Aussi voyez-vous que
l'Apostre vous commande d'estre
tousiours ioyeux. *Esioyffez vous tou-*
sieurs au Seigneur (dit-il) & comme
s'il eut esté lui mesme dans le transport
de cette diuine ioye, il adjouste encor,
de rechef vous dis-je esioyffés vous: N'oyés
point la chair qui vous souffle icy dans
l'oreille, que cela est bon pour le temps
de la prosperité; mais que dans l'affli-
ction, sous la croix, lors que la mala-
die vous travaille, qu'une perte vous
afflige, ou que la persecution vous pres-
se, c'est vn commandement hors de sai-
son de vous dire que vous vous esioyff-
siés. La chair n'entend rien en ce my-
stere: il surpasse son sens & sa portée. La
ioye du Seigneur n'est pas comme celle
du monde, que les vapeurs de la terre
effacent, qui se trouble & s'esteint par
les accidents du siecle: Celle de Christ
est

est eternelle: elle se maintient par tout, & n'y a point de forcé capable de la ruyner; elle vit dans les feux, & dans les supplices, & triomphe de la mort mesmes. Tant s'en faut que les afflictions l'éteignent, elles l'allument & l'emflamment. Certainement ces Philippiens, à qui écrit l'Apostre, n'estoyent pas en prosperité selon la chair. Ils souffroient pour Iesus Christ, ils voyoient leur maistre en prison, ils estoient eux mesmes aux prises avec diuers ennemys; Et neantmoins S. Paul ne laisse pas de leur commander de se reiouyr, & outre le commandement, il leur en donoit l'exemple, ce reiouys-
Act. 5.
4^o.
 sant & triomphant par maniere de dire dans les liens de Neron. Ainsi lisons nous que les autres Apostres ayans esté fouëtés par les Iuifs se reiouyssoient d'auoir esté rendus dignes de souffrir pour le nom de Iesus. Et combien y a il eu de martyrs, qui ont gayemēt souffert les rouës & les flammes pour la mesme cause? toute la cruauté des bourreaux, n'ayant iamais sçeu diminuer leur contentement? Et il ne faut point sepondre que cela estoit bon pour les

406 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
Apostres, & pour les Martyrs. Car Ie-
sus-Christ est mesme hier & aujour-
d'huy ; & eternellement. La source
d'où les saints puisoyent leur ioye, est
maintenant aussi ouuerte en luy, que
iadis. Ce n'est que la bassesse de nostre
cœur, & la foiblesse de nostre foy, qui
nous empeschent d'en tirer les mesmes
consolations, & les mesmes ioyes que
ces bien-heureux personages y treu-
uerent autrefois. nous auons en luy
les mesmes biens qu'eux : le mesme es-
prit, la mesme esperance, la mesme
gloire. Et si nous pouuions nous defai-
re des faux preiugés de nostre chair,
nous verrions que toutes ces pertes, &
ces afflictions, que nous enflons si fort,
sont si peu de chose au prix du Seigneur
Iesus que nous possedons, qu'elles ne
debuoyent pas mesmes troubler la
ioye, que nous auons en luy, bien loin
de l'éteindre. Vous vous plaignés que
Dieu ne vous a point donné de biens,
ou qu'il vous a osté ceux que vous aués
cy deuant. Vn autre pleure ses charges,
& sa dignité: vn autre ses enfans, ses
parens, ou ses amis, l'vn nous conte
ses maladies, l'autre les persecutions

que luy fait souffrir l'enuie, & la haine des hommes; & tous apprehendent la mort en commun. Certainement ie ne veux pas nier, que ces maux ne soient sensibles, & ie n'entreprends pas de condamner absolument les larmes, & les soupirs, qu'ils arrachent à ceux qui les souffrent. Je confesse que l'humanité ne peut entierement se despoüiller de cette tendresse. Seulement dis-je que tout cela n'empesche pas que le fidele ne puisse, & ne doüue se reiouyr au Seigneur, consolant ses peines par la consideration d'vn si riche thresor. Pensés Chrestien, que si Dieu ne vous a pas fait part des biens de la terre; il vous a donné le Ciel, qui vaut infiniment mieux que la terre: que s'il vous a laissé icy bas sans honneur, il vous a préparé la haut des couronnes eternelles: que si vous n'aués pas la faueur des hommes, vous estes en la bonne grace de Dieu; que s'il vous a osté vos enfans, ou les autres appuis de vostre vie, il vous a laissé la iouissance de son fils, l'vnique Prince de vie. Pensés que les maladies, dont vous vous plaignés, vous sont utiles, & les persecutions honorables,

& la mort necessaire, & que n'y les vnes n'y les autres ne vous rauront iamais Iesus Christ le Seigneur, la source de vostre ioye, qui vous est gain à viure & à mourir. Ne craignés point qu'il vous quitte : il habitte tousiours en vostre cœur, & vous accompagnera en la vie & en la mort. Il addoucira vos amertumes, Il soulagera vos ennuys, il affermira la mer sous vos pieds, Il vous changera les flammes en rosée, les rochers en sources d'eaux, les deserts en lieux de plaifance. Il ne vous tentera pas outre ce que vous poués, il accomplira sa vertu en vos foiblesses, & vous tournera les maux en biens, & les tenebres en lumiere, & la mort en vn doux passage pour paruenir à cette vraye, & eternelle vie qu'il vous a acquise. Esjouyſſez vous donc tousiours en luy, quel que puisse estre l'estat où vous vous trouuez, en aduersité, en prosperité, en santé, en maladie, en la vie, & en la mort mesme, & derechef vous dis-je, esjouyſſez vous en luy. Mais apres cette diuine ioye que l'Apotre nous a assuree, voyons quelle est cette moderation qu'il nous deman-

de dans le verset suiuant. que vostre debonnaireté (dit-il), soit connue de tous hommes. Le mot dont il se sert dans l'original signifie aussi ordinairement dans le langage grec *équité* ou *moderation*, quand nous agissons avec nos prochains, non à la rigueur, mais avec douceur & humanité, nous accommodans à leur portée, & à leurs moyens, & cedans plustost volontairement de nostre droit, que de donner occasion à aucun de se plaindre de nostre dureté. Mais parce que cette pensée est vn peu éloignée du propos de S. Paul, il vaut mieux entendre en general ce mot comme a fait nostre Bible, qui le traduit *la debonnaireté*, c'est à dire vne certaine douceur d'esprit qui prend toutes choses en bonne part, qui ne se meut pas aisement des offences qu'on luy fait, ny ne se trouble pas beaucoup des afflictions qui luy arriuent, retenant tousiours constamment vne mesme assiette en quelque condition qu'elle se treuve. Cette vertu est necessaire en toutes sortes. Car si vous considerez la chose mesme, n'est-il pas raisonnable que l'homme, qui de soy-mesme

n'est qu'une pauvre, & chetive creature, coupable en mille façons, & sujette à l'ire de Dieu, ait des sentimens ainsi humbles, & soumis, sans se picquer ou s'alterer pour les torts, & les disgrâces qu'il souffre, comme s'il luy arrivoit quelque chose indigne de luy? Et si vous regardez à l'utilité de cette vertu, il n'y en a point de plus commode, ny de plus nécessaire dans la société des hommes. Car ces grands & fiers courages, qui ne peuvent rien endurer, font une infinité de maux & à eux-mêmes, & aux autres, & causent la plus-part des troubles & des malheurs que nous voyons dans le genre humain. C'est de leur mauvaïse humeur que naissent les procez, les querelles, & les guerres, qui affligent les familles & les estats; & si chacun avoit cette modération & debonnaïreté que nous recommande icy l'Apostre, le monde viuroit en repos. Mais si elle est vüe aux autres hommes, elle est absolument nécessaire aux fidelles, plus exposez aux iniures, & à l'insolence du monde que tout le reste des hommes, Et certes s'ils reconnoissent bien la gra-

ce que Dieu leur a fait en Iesus-Christ, & s'il s'es-jouyissent, comme ils doiuent, des vrays & solides contentemens qu'il leur a donnez, il ne leur sera pas difficile d'auoir vne grande attempancè, moderation, & froideur, pour les choses qui leur arriuent dans le monde, tout ce qui s'y trouue de plus important, n'estant rien au prix du salut qu'ils possèdent dans le secret de leur cœur. Ce que l'Apostre veut que nostre debonnaireté soit conuë de tous les hommes, c'est à dire non seulement des fidelles, mais aussi des estrangers, & de tous ceux en somme qui auront à faire à nous, n'est pas pour l'interest de nostre reputation, comme si nous deuions penser à l'establir parmi les hommes. C'est vne vanité que le maistre nous a deffenduë, & qui seroit en effet indigne de la saincte & celeste discipline, dont nous faisons profession. Mais il entend simplement, que tous nos prochains, qui qu'ils soyent, reconnoissent à l'espreue que nous sommes veritablement doux & debonnaires; que nul d'eux ne treuve iamais rien en nous qui demëte nostre

412 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
nom, ou qui soit éloigné de la modération & attrempance, que l'école de Iesus-Christ nous prescrit. Car comme il ne faut pas chercher les yeux des hommes, aussi ne les faut-il pas fuir; mais toutes les fois que l'occasion s'en presente, leur donner des témoignages de nostre pieté, faisans luire nostre lumiere devant eux, afin que voyans nos bonnes ceuvres, ils glorifient nostre Pere qui est es Cieux.

Matth. 5. Ce qu'ajouste l'Apostre que le Seigneur est pres; vient fort à propos de ce sens. Car la malice des hommes est si grande, que plus nous sommes doux & retenus, plus ils sont insolens & offensifs, prenant de là occasion de nous outrager d'autant plus hardiment, que moins nous en auons de ressentiment. De peur que cette consideration nous détourne de la debonnaireté, qu'il nous a commandée, il nous propose icy la prouidence de Dieu, qui se tient pres de nous, gouvernant nostre vie, nous secourant au besoin, & nous deffendant contre l'iniustice, & la violence des meschans, de façon que nous ne deuons point craindre sous-ombre de

nostre debonnaireté, de demeurer iamais exposez aux coups de la meschanceté, ou de l'audace de nos ennemis. Mais il me semble qu'il vaut mieux rapporter cette sentence, à ce qu'il dit dans l'autre verset, avec lequel elle a vne liaison toute euidente, *Le Seigneur est pres, ne soyez en soucy de rien.* C'est icy le troisieme poinct que nous commandé l'Apostre tres-necessaire pour conseruer en nous la ioye Chrestienne; rien ne la troublant dauantage que les vains & inutiles soucis que nous nous donnons des choses de la terre & du succez de nos desseins, & labeurs. Et parce que l'ignorance de la prouidence de Dieu est la source de toute cette inquietude, d'entrée il nous met le Seigneur deuant les yeux, *le Seigneur est prés, dit-il,* ce qui se peut rapporter ou au temps, ou au lieu, au temps; pour dire que le Seigneur iugera bien tost le monde; que ce grand & effroyable iugement, deuant lequel comparoistront tous les hommes ne tardera pas beaucoup. Au lieu; pour dire que le Seigneur n'est pas cloigné de nous; qu'il est present, tesmoin & arbitre de

toutes les affaires humaines, ne se passant rien en la terre qu'il ne voye, pour nous assister au besoin, pour reprimer ou punir l'insolence & les excez de nos ennemis. L'aduouë que la premiere consideration doit refroidir nos impatiences & moderer les peines que nous nous donnons; car ny la prosperité des meschans, ny l'aduerfité des fideles ne nous troubleroient pas beaucoup, si nous auions tousiours deuant les yeux l'horrible punition qui est preparée aux premiers & l'infinité consolation qui est assurée aux seconds, & qu'ils receuront les vns & les autres en bref par la sentence du souuerain iuge, sans que rien soit capable de retarder ce grand iour. Neantmoins par ce que le P. ophete dans le Pseaume 145. d'où il semble que l'Apostre ait tiré cette sentence, parle euidentement de la presence du Seigneur, disant, *le Seigneur est res de tous ceux qui le reclament,* & que d'autre part cette consideration a une plus grande estenduë, pour reprimer nos vains soucis, i'ayme mieux l'interpreter en la seconde façon. Car puisque ce bon & charitable Seigneur

Pf. 145
18.

est pres de nous, à nostre dextre, cōme chante le Psalmiste, nous environnant si bien de toute parts que nous ne sçaurions tourner l'œil sans qu'il le voye, connoissant nos necessitez mieux que nous mesmes, & ayant la puissance & la volonté d'y pourvoir, dequoy nous mettons nous en peine, & pourquoy, gens de petite foy que nous sommes, trauaillons-nous nos esprits de tant de chagrins, & de soucis inutiles? Le Seigneur cōbat luy mesme cette defiance & cette inquietude fort au long dans le 6. ch. de S. Matthieu, & au 12. de S. Luc; nous representant diuerses considerations pour nous en deliurer, cōme entre autres le soin que Dieu a de conseruer les moindres animaux, & les plus chetiuës herbes des champs, & l'inutilité de toute la peine que nous nous donnons, nul de nous ne pouuant par son soucy adiouter vne coudée à sa propre stature; & finit ce discours par cette excellente sentence, *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & sa iustice, & toutes ces choses vous seront baillées pardessus.* Son Apostre S. Pierre nous ordonne semblablement de de-

Mat. 6
25. &
Luc. 12.

1. Per.
5. 7.

charger tout nostre soucy sur Dieu, car il a soin de vous, dit-il. Mais outre les choses necessaires à nostre nourriture, & à nostre vestement, S. Paul comprend encore icy celles dont l'Eglise en general, & chacun fidele en particulier, ont besoin pour leur seureté, & pour leur repos, les dangers où nous nous voyons nous donnant souuent de rudes atteintes, remplissans nos cœurs de diuers soucis aussi fascheux qu'ils sont inutiles. *Ne soyez*, dit-il, *en soucy de rien*, Reposez-vous sur la prouidence de nostre bon Dieu. Au reste, que les faiscans ne viennent pas icy abuser de cette sainte doctrine. L'Apostre defend le soucy & la sollicitude qui deschire l'esprit, la deffiance de la prouidence, l'impatience & les chagrins, & les vains efforts de nous asseurer de l'aduenir, mais il ne defend ny le traual, ny le soin assidu des fonctions, qui appartiennent à la vocation de chacun de nous, que dis-je qu'il ne le defend pas?

2. *Thef.*

2. 10.

Ephes.

4. 28

Certainement il le commande en termes tres-expres, *que chacun mange son pain paisiblement, en travaillant, & que celuy, dit-il, qui ne veut point*

travailler ne mange point ; Et derechef , 1. Tim. 5. 3. Phil. 2. 20.
celuy qui n'a point soin des siens , &
principalement de ceux de sa famille ,
a renié la foy , & est pire qu'un infidel-
le. Et cy deuant il louoit le soin que Ti-
mothée prenoit de l'Eglise des Philippiens , & ailleurs il nous tesmoigne de
foy nresme , que le soin de toutes les
Eglises le tenoit assiégré de iour en iour. Ce
n'est dont pas du travail , ny du soin
legitime de nostre vocation , que l'A-
postre nous decharge en cet endroit (ia
n'auienne) mais bien de la deffiance , &
des espineux soucys , & des chagrins
importuns , qu'elle seme dans les cœurs
des hommes mondains . Et afin de
nous en deliurer entierement , il veut
que dans toutes les occasions où telle
tentation nous est liurée , nous ayons
recours à Dieu par prieres & oraisons ,
versant nos pensées dans le sein de ce
bon Pere celeste , y deposant , & con-
signât nos souspirs & nos soucis , *Qu'en
toutes choses , dit-il , vos requestes soient
notifiées à Dieu par priere & par suppli-
cation , avec action de graces.* Entre les
autres excellentes vtilitez de la priere ,
cell-cy n'est pas la moindre , qu'elle

2. Cor. 11. 28.

418 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
soulage le fidele du soucy qui le pres-
soit. Car l'ayant versée dás l'oreille de
Dieu, & comme deschargé son fardeau
sur sa prouidence, il vit en repos, at-
tendant avec assurance le secours de sa
bonté. Ioint que la priere faite avec foi,
ne reuiet iamais à vuide, & si elle
n'obtient incontinent l'effet qu'elle de-
mande, du moins nous rapporte-elle
l'assistance de l'esprit celeste, qui nous
fortifie & nous reuest de la vertu neces-
saire pour posseder nos ames en patien-
ce. Aussi voyez vous que le Psalmiste
dit, que ça esté sa retraicte au temps de
l'aduersité. C'est pourquoy l'Apostre
veut, qu'au lieu de déchirer nos cœurs
de soins inutiles, nous ayons recours à
Dieu en toutes choses, & que nous luy
notifions nos requestes, c'est à dire que
nous luy declarions nos souhaits, les
choses que nous desirons & requerons
de sa bonté, par priere & par supplica-
tion, avec action de grace. Car i'esti-
me qu'il faut ainsi entendre ces parol-
les simplement, sans y chercher d'au-
tres mysteres, Dieu est nostre Prince
souuerain. Comme les sujets dans leurs
necessitez se retirent vers leur Prince,

& luy presentent leurs requestes, où ils luy declarent & font entendre leurs besoins & leurs desirs; de mesme en deuôs nous vsen uers Dieu, luy notiffiant nos requestes; seulemēt y a il cette difference, que ce procedé est necessair en uers les Princes du mōde, & pour nostre besoin, & pour le leur, n'est pas possible qu'ils cōnoissent nos desirs si nous ne les leur faisons entendre; au lieu que c'est nostre seule pieté, & non l'interest du Seigneur, qui nous oblige à en vser de la sorte en uers luy: car il sçait nos desirs auant mesmes qu'ils soyent éclos dans nos cœurs, & ce que nous les luy notifions, n'est que pour satisfaire au deuoir qu'il nous à enioint, & à nostre consolation, & non pour luy apprendre vne chose qui luy soit inconnuë. Mais l'Apostre veut encore qu'à la priere & à la supplication, nous adioustions *l'action de graces*, le remerciant tousiours, quoy qui nous arriue, nous donnant garde de l'erreur de ceux qui le prient en se plaignant, & qui accompagnent leurs oraisons de murmures, & de reproches, comme s'il leur faisoit tort de les mettre en peine: ou du

420 Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.
moins commes'il ne pouuoit les y lais-
ser plus long temps sans iniustice, ou
sans rigueur. Le vray fidele au cōtraire,
doit assaisonner toutes ses requestes de
gratitude, & les commencer & les finir
par le remerciement, ne demandāt rien
à cette souueraine majesté, que de pure
grace, se soumettant humblemēt à son
ordre, & reconnoissant que de quelque
forte qu'il en dispose, tousiours sera-il
obligé de luy donner la gloire d'vne
parfaite iustice & bonté. Apres ces
commandemens l'Apostre adjouste en
fin, en quatriéme & dernier lieu vne
tres-douce promesse, *Et la paix de Dieu,*
(dit-il), *laquelle surmonte tout enten-*
dement, gardera vos cœurs & vos sens
en Iesus-Christ. Ce mot &, qui est au
commencement, montre que cecy de-
pend des versets precedents, *Que vo-*
stre debonnaireté soit cōnue de tous les ho-
mes; ne soyez en soucy de rien, mais qu'en
toutes choses vos requestes soient notifiées à
Dieu par priere & supplication, avec actiū
de graces & la paix de Dieu vous garde-
ra, c'est à dire alors & en suite de ces
devoirs, si vous vous en acquitez bien,
la paix du Seigneur vous garentira de
tout

Chap. 4. Vers. 4. 5. 6. 7. 421
tout mal. Il appelle la paix de Dieu, non
celle dont Dieu iouyr en soy-mesme,
mais celle qu'il nous a donnée en son
Fils, le fruiet de nostre iustification par
la foy : ce doux & diuin calme de la
conscience deliurée du trouble, qui la
travailloit, par la grace de Iesus-Christ,
qui nous monstra Dieu appaisé enuers
nous, & nous regardant comme les en-
fans avec vn visage propice & fauora-
ble. Il dit que cette paix surmonte tout
entendement ; premierement ; parce
qu'il n'y a point d'entendement, qui
auant que de l'auoir sentie, puisse bien
conceuoir ce qui en est, ou s'en repro-
senter la vraye & naïfue forme : & se-
condement par ce que les esprits de
ceux là mesme qui en iouissent, ne scau-
roient jamais éгалer son excellēce par
leurs pensées, ny la figurer, ou l'expli-
quer toute entière. C'est vne chose
diuine & celeste, pleine de tant de se-
crettes douceurs & de merueilles ca-
chées, que l'entendement humain ne
les scauroit remarquer toutes distincte-
ment : & quelque effort qu'il y face, il
succombera plustost que d'en venir à
bout, voyant apres toutes ses pensées

Dd

rester tousiours quelques nouvelles merueilles dans cet agreable sujet, qui épuisans les forces de son intelligence le contraindra enfin d'admirer ce qu'il n'est pas capable de comprendre parfaitement. C'est en vñ semblable sens, que l'Apostre dit ailleurs, que *dilection de Christ surpasse tout connoissance*; & saint Pierre que la ioye dont nous nous esgayons en

Ephes.
3. 1. 5.

1. *Pier.*
1. 8.

Jesus-Christ, est *glorieuse & inenarrable*. En effet si vous considerez les causes de cette paix, où est l'entendement, soit humain, soit Angelique, qui puisse suffisamment comprendre les merueilles de l'aneantissement du fils de Dieu, par lequel elle nous a esté procurée, l'vnique chef-d'œuvre de l'incomprehensible amour du Pere, l'vnique cause de la paix & du bon-heur des hommes? Si vous en examinez la forme, & la consistance mesme, quelle intelligence scauroit iamais assez admirer, que des criminels ayent paix avec la iustice souueraine? qu'ils soustiennent ses regards, & subsistent deuant elle, & s'asseurent en Dieu, & non seulement ne craignent point sa

vengeance, mais attendent les plus hautes faveurs ? Si vous regardez les effets, qui scauroit dire ou penser les douceurs que cette paix répand dans toutes les parties d'un cœur fidele ? la ioye qu'elle y imprime, la felicité, qu'elle y établit, le changeant en un paradis, & y faisant fleurir dès ce siècle la gloire de celuy qui est advenir ? y maintenant l'esperance dans le desespoir, la force dans l'infirmité, l'abondance dans la disette, la victoire dans la deffaitte, le triomphe dans la derouerte, la vie enfin dans la mort ? Mais c'est en vain que ie m'efforce de vous la représenter, puis qu'elle surmonte tout entendement. Faites-en l'essay, fideles apprenez par vostre sentiment ce qui ne s'en peut ny exprimer par nos paroles, ny conceuoir par nos pensées. Vous verrez qu'outre ce que nous venons de vous en dire, elle a encore l'efficace que luy attribue icy l'Apostre, c'est dit-il, *qu'elle gardera vos cœurs & vos sens en Iesus-Christ.* Depuis qu'une fois nous auons le bon-heur d'estre en la communion de Iesus-Christ, il s'est leue diuers ennemis, qui s'efforcent de

424 *Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.*
nous en separer. Le diable, le monde & la chair ne cessent de nous solliciter, nous representans la croix & les afflictions où cette condition nous engage, & le repos & la prosperité des mondains. Mais ce mesme Esprit, qui nous a donnés à Iesus-Christ, nous conserue fidellement en luy estât l'vniue autheur de nostre perseuerance, aussi bien que de nostre entrée en son alliance. Et comme il est infiniment sage, il ne nous retient pas en cette bien heureuse communion, malgré nous, ou à nostre desceu: mais agissant avec nous d'vne maniere conuenable à nostre nature, il dispose tellement nos ames, qu'elles demeurent fermes, embrassans constamment leur Sauueur. Le principal moyen dont il se sert pour cet effet, c'est la paix de Dieu, qu'il espend en nous, & qui est cōme le seau avec lequel il nous scelle, pour le iour de la redemption. Car reconnoissans par le sentiment de cette ineffable paix, la diuinité du Seigneur Iesus, la verité de son Euangile, & le bonheur de ceux qui luy appartiennent, nous repoussons tous les efforts

du tentateur, & preferons la grace de Dieu, à tous les aduantages de la chair. Cette paix munit tellement nos cœurs, qu'ils mesprisent toutes les promesses du monde; elle bouche nos oreilles à ses seductions, & ferme nos yeux à ses illusions, & nous gaigne de telle sorte par l'efficace de ses diuines douceurs, qu'à tous ceux qui entreprenent de nous debaucher d'auec le Seigneur, nous respondons comme S. Pierre autrefois; A quel autre irions-nous qu'au Seigneur? Il a les paroles de vie eternele, & nous auons crû, & auons ^{Ioan. 6.} connu, qu'il est le Chriff, le Fils de ^{68.69.} Dieu viuant. C'est ce qu'entend l'Apostre quand il dit, que *la paix de Dieu garde nos cœurs, & nos sens en Iesus-Christ.* Iugez fideles, quelle est l'excellence, & quel le prix de cette paix: C'est nostre vnique bonheur en la terre, la consolation de nostre cœur, la gardienne de nos ames, la defençe de nos sens, la seureté de nostre salut: C'est la seule chose necessaire. Nous nous pouons passer de tous les autres biens, & pouons estre heureux sans posseder ce que souhaitent les autres hommes.

426 Sermon 10. sur l'Epist. aux Philip.

nous ne pouuons , ny entrer ny perfeuerer en la iouyissance de la vraye felicité , sans cette paix de Dieu. Car de quoy nous seruira la faueur des grands, la gloire du siecle , la commodité des richesses, la connoissance des choses, la douceur & le repos de la vie , & tout ce que vous scauriez vous imaginer de beau & de souhaitable dans le monde, si nous auôs guerre avec Dieu? Quel asile, ou quelle sauuegarde scauriôs nous treuuer contre ses armes? Miserables, qui le quités pour les auantages de la terre , où est vostre esprit? Ne considérés vous point que sans la paix de ce souuerain Seigneur , vous ne pouués estre que d'as vn eternal malheur? Il n'y a ny force, ny artifice au monde capable de vous defēdre de son ire; Ses fleches vous iront chercher quelque part où vous puissiés vous cacher; elles perceront toutes vos gardes , & au milieu de vos voluptez & de vos triôphes, vous choisiront le cœur, & se ficheront dans vos entrailles, & succeront vostre sang. Son visage vous poursuiura par tout, & remplira vos miserables consciences de frayeur & de pouuancement., sans vous

laisser vne seule heure de repos: & apres les remords, & les secrets tourmens de cette vie, punira vostre lascheté d'un supplice eternal dans les enfers. Mais fideles, iamais ces malheureux n'eurent la paix du Seigneur; s'ils l'auoyent eue, elle auroit gardé leurs cœurs, & leurs sens en Iesus-Christ. Quant à nous, qui en connoissons l'excellence, demandons la nuit & iour à Dieu; que tout le reste nous soit ennemy, pourueu que nous soyons en paix avec luy. Et certes a vray dire rien ne nous peut estre ennemy si nous sommes en paix avec luy. Il est le souuerain Seigneur de l'yniuers. Toutes les creatures suiuent ses loix, & ses mouuements, bon gré malgré qu'elles en ayent: de façon que si nous auons paix avec luy, nous l'aurons aussi necessairement avec les cieux, & la terre avec les hommes, les bestes, les elements, la glaiue, la famine, & la nudité, avec la mort & le sepulchre. Rien de tout cela ne nous pourra nuire; Toutes choses nous aideront ensemble en bien: Les plus mortels poisons nous deuiendront salutaires, la souueraine sagesse du Tout puissant changeant par des moyens ad-

428 *Sermon 10. sur l'Epiſt. aux Philip.*
mirables, la nature des choses, en fa-
ueur de ceux qui ſont dans ſon alliance.
O misericordieux Seigneur, donne
nous donc ceſte bien heureuſe paix; eſ-
ſpan là au milieu de nous: fay là telle-
ment habiter dans nos cœurs, que
nous en ſentions viuement la douceur.
Oſte nous ſi tu veux, tout le reſte:
mais ne nous oſte point ta paix. Com-
me tu nous l'as acquiſe par le ſanglant
ſacrifice de ta croix, communique là
nous par l'operation de ton Eſprit,
noſtre vniueſel Conſolateur, par la vertu
de ta parole, & par l'efficacé de ce di-
uin ſacrement, où tu nous appelles.
Repay nos ames de ta chair; arrouſe les
de ton ſang, afin que l'Eternel nous
épargne & nous traite comme les hom-
mes de ſon alliance. Que cette tienne
paix garde ſi fidellement nos cœurs &
nos ſens, que nous demeurions a iamais
en toy, par foy & par amour, & toy
eternellement en nous par ton Eſprit,
& par ta grace. Amen.



SERMON

ONZIESME,

Sur le chap. 4. vers. 8. 9.

8. *Au reste Freres, que toutes choses qui sont veritables, toutes choses qui sont venerables, toutes choses qui sont justes, toutes choses qui sont pures, toutes choses qui sont aimables, toutes choses qui sont de bonne renommée; s'il y a quelque vertu, & quelque loüange, pensés à ces choses.*
9. *Lesquelles aussi vous aux apprises, & receües & entendües, & venüs en moy. Faites ces choses, & le Dieu de paix sera avec vous.*

CHers Freres ; La sanctification des hommes est le vray but de nôtre redemption par Iesus-Christ, comme nous l'enseigne l'Apôtre quâd il dit, *que le Seigneur s'est donné soy mes-* Gal. 1. 4 *me pour nos pechez, afin que selon la volonté de Dieu nostre Pere, il nous retirast*

Tit. 2.
14.

du present siecle mauvais ; c'est à dire (comme il s'explique plus clairement ailleurs.) afin qu'il nous rachetast de toute iniquité, & nous purifiast pour luy estre vn peuple peculiar addonné à bonnes œuvres. C'est là l'ynique dessein de tout ce qu'il a fait, & souffert en la terre au grand étonnement des Anges, & des hommes. C'est pour cela, qu'il a pris nostre nature, & qu'il a caché la gloire d'vne diuinité éternelle sous le voile d'vne chair infirme, & mortelle. C'est pour cela, qu'il a esté tenté en toutes choses, comme nous, & consacré par tant d'ameres souffrances. C'est pour cela, qu'il a esté liuré à la croix, & que le souuerain Seigneur du monde a enduré le supplice des esclaves, & que le Saint des Saints a esté traité, comme les pires malfaiteurs, & que le benit & bien-aimé du Pere a esté fait malediction. Et comme, le salut, qu'il nous a acquis, est vn bien non commun & terrien, mais diuin & celeste ; aussi la sainteté, à laquelle il nous forme & par laquelle il nous conduit au ciel, n'est pas vne perfection ordinaire, & naturelle, semblable à celle qui se treuve

dans le monde, & que les hommes honorent du glorieux nom de vertu; c'est vne sainteté exquisite, & singuliere, surnaturelle, & angelique. Aussi voyez vous, que le Seigneur a l'entrée de ce diuin discours, où il en explique les reigles, & les enseignemens, denonce de bonne heure à ses disciples, que si leur iustice ne surpasse celle des Scribes, & des Fariziens, (c'est à dire des plus releuez maistres des écoles du monde) ils n'entreront nullement au royaume des cieux. Le dessein de la religion Chrestienne étant si haut, & si admirable, il ne faut pas s'étonner, si les Apostres en traittent avec tant d'assiduité, & de diligence; & si cette sainteté est l'unique sujet de leurs écrits, comme elle a esté la dernière fin des traux, & des souffrances de leur maistre. Saint Paul auoit commencé cette Epistre aux Filippiens en priant Dieu, qu'ils fussent remplis des fruits de iustice, qui sont par Iesus-Christ, & en leur recommandant de conuerser dignement, comme, il est seant selon l'Euangile. Il auoit meslé dans tout le corps de l'Epistre, diuerses autres excellentes ex-

Mat. 5
20.

Fil. 1.
11.27.

432 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
 hortations à la sainteté, particuliere-
 ment dans le chapitre precedent, & en
 celuy-cy. Le voicy maintenant encore,
 qui finit, comme il auoit commencé, &
 donne à ses chers disciples ce dernier
 precepte, que nous venons de vous li-
 re, pour estre comme le seau, & la clo-
 sture de son Epistre; *Au reste Freres (dit-
 il) que toutes choses, qui sont veritables,
 toutes choses, qui sont venerables, toutes
 choses, qui sont iustes, toutes choses, qui
 sont pures, toutes choses, qui sont aimab-
 les, toutes choses, qui sont de bonne re-
 nommée; s'il y a quelque vertu & quel-
 que louange, pensez à ces choses, lesquel-
 les aussi vous avez apprises, & receues,
 & entendues, & veues en moy. Faites ces
 choses, & le Dieu de paix sera avec vous.*
 Pour vous donner l'entiere exposition
 de ce texte, nous y considererons trois
 points l'un apres l'autre, avec la grace,
 & favorable assistance du Seigneur. Le
 premier sera des choses mesmes, dont
 l'Apostre recommande l'étude, & la
 pratique aux Filippiens; le second de l'e-
 xemple, qu'il leur en auoit donné en
 sa personne, & qu'il leur ramettoit en
 ce lieu pour les encourager à ces de-

ubirs; & le troisieme de la promesse, qu'il leur fait, que le Dieu de paix sera avec eux.

Quant au premier point, ce mot *au reste*, par lequel S. Paul en commence le discours, se rapporte aux textes precedens, tant du troisieme chapitre, que de celuy-cy, où il leur auoit exposé les fondemens de la vie Euan- gelique, assauoir la foy, & le service de Iesus-Christ, l'union & la concorde avec ses fideles, & la perseuerance en la pieté. Quand apres cela il ajoute, *Au reste pensez aux choses veritables, & iustes*, c'est comme s'il disoit; Iusques icy ie vous ay baillé la substance, & le corps du Christianisme. Pour le surplus, employez tout ce que vous auez de temps à l'étude, & à l'exercice de toutes choses bonnes, & louables. Et en cela le saint Apostre fait vne secreete opposition de sa doctrine avec celle des faux Apostres, & de tous ceux, qui Iudaïzoient. Car ces gens apres la foy de l'Euangile. vouloient, que les Chrestiens s'occupassent en la pratique des ordonnances, & ceremonies l'egales, & qu'ils bordassent, s'il faut ainsi dire,

434 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
la robe, qu'ils vestoiët en Iesus-Christ,
des franges de Moÿse. Et c'est vne pas-
sion presque naturelle à tous les hom-
mes de desirer en la religion quelques
deuotions externes; telles sortes d'e-
xercices leur étans beaucoup plus faci-
les, & agreables, que l'étude de la vraye
vertu; comme vous le pouuez voir en
toutes les fausses religions; tant an-
ciennes, que modernes. Mais l'Apo-
stre, au lieu de ces foibles elemens; &
de ces exercices desormais vains, &
inutiles, veut que les Chrestiens s'oc-
cupent dans vne continuelle pratique
de l'honnesteté, & de la iustice, & des
autres vertus, qui regardent le pro-
chain; Que ce soit là la parure & l'or-
nement de leur pieté, leur deuotion, &
leurs ceremonies; que le plus homme
de bien, le plus saint, & le plus iuste soit
tenu pour le plus religieux, selon la do-
ctrine de S. Jacques; qui definit que
la religion pure & sans macule enuers no-
stre Dieu, & pere, c'est de visiter les or-
felins; & les veufues en leurs tribula-
tions; & se contregarder sans estre en-
ché de ce monde. Peut-estre aussi, que
l'Apostre ayant ey-deuant reglé nos

*Jacq. I.
27.*

deuoits, tant enuers Dieu, qu'enuers les fideles, ajoüte ce précepte pour nous montrer de quelle faſſon il nous faut viure avec les eſtrangers, comme s'il diſoit; j'ay iuſques-icy formé voſtre vie pour ce qui touche le ſeruiſſe de Dieu, & l'amour de vos freres. Quant au ſurplus, qui regarde ceux de dehors, montrez leur des meurs, & vne conuerſation pleine d'honeſteté, & de bonté. Si vous prenez la peine de conter les choſes, qu'il nous recommande, vous treuuez, qu'il y en a iuſques à huit articles; premierement *les choſes veritables*; ſecondement *les venerables*; tiercement *les iuſtes*; en quatrieſme lieu *celles qui ſont pures*; puis *celles qui ſont aimables*; & en ſixieſme lieu *celles, qui ſont de bonne renommée*; puis *s'il y a quelque vertu*; & en huitieſme & dernier lieu, *s'il y a quelque loüange*. A la verité tout cela eſt ſi clair, qu'il n'a pas grand beſoin d'expoſition. Et pleuſt à Dieu, qu'il nous fuſt auſſi aiſé de le pratiquer, que de l'entendre! Neantmoins pour vous aider & fortifier dans vñ deſſein ſi neceſſaire, nous parcourrons ces huit fortes de choſes, au mèl-

me ordre que l'Apostre les a rangées, Il met au premier lieu les Veritables; Et certes il est bien raisonnable, que sur tout, & avant tout nous embrassions, & affectionnions la verité; puis que nous sommes disciples de Iesus-Christ, qui en est le Prince, & le Pere. Ce doit donc estre icy la base, & le fonds de toute nostre vie; qu'il n'y ait rien, que de veritable dans nos mœurs, dans nos pensées, paroles, & actions, que nous recevions la verité, comme la fille du ciel, & la premiere & principale marque de nostre professiõ. Quelques vns restreignent ce mot aux veritez, dont les Payens mesmes, & les autres ennemis de nostre religion demeurent d'accord avec nous; telles que sont les maximes des meurs, dont la nature a gravé la connoissance dans les cœurs de tous les hommes; comme celle-cy par exemple, qu'il ne faut point faire à autruy ce que nous ne voudrions pas, qu'il nous fist; & autres semblables, dont l'Apostre parle dans l'epistre aux Romains, quand il dit, que les Gentils, *qui n'ont point la loy, sont naturellement les choses, qui sont*

Rom. 2.
14. C
15.

font de la loy; & que Dieu leur a manifesté, ce qui se peut connoistre de luy, assavoir tant sa puissance eternelle, que sa diuinité. Mais puis que l'Apostre nomme icy expressement, toutes les choses, qui sont veritables: il vaut mieux prendre ce mot generalement en toute son estendue. En ce sens la verité est opposee, ou au mensonge, ou à l'apparence. Car nous appellons veritables, premierement les choses, qui ne sont pas feintes, ny inuentees à plaisir, mais qui subsistent réellement: & secondement celles, qui sont au fonds, ce qu'elles paroissent au dehors; qui sont fermes, & solides, non comme les ombres, & les figures, qui sont quelque chose à la verité, mais ne sont pas pourtant ce qu'elles semblent estre. Car il semble que ce soient des corps, & au fonds, elles ne sont rien moins, que cela. Ainsi l'Apostre bannit du cœur & des mœurs des Chrestiens; premierement toutes choses fausses de quelque nature, qu'ells soient; & secondement toutes les vanites & apparences trompeuses. Il veut que nostre vie soit pleine & solide, qu'il n'y

ait rien de vain, ny de creux; que nous laissions courir les autres apres les ombres, & ne nous attachions, qu'aux corps. Pour satisfaire à cet ordre, ce n'est pas assez de repurger vostre langue de toute menterie, equivoque, & ambiguité, & vos mœurs de toute hypocrisie. Il faut encore nettoyer vostre cœur de l'estime, amour, & admiration du monde, qui n'est qu'une figure, qui passe, comme l'Apostre nous l'enseigne ailleurs diuinement. Ny les gains de l'auarice, ny les honneurs de l'ambition, ny les plaisirs de la desbauché, ny les occupations & iouyssances des autres vices ne sont pas choses veritables; étant euident, qu'elles ne donnent pas le bon heur qu'elles promettent, & ne contiennent nullement en elles le bien, dont elles presentent vne vaine, & fausse apparence. Rayons les donc du nombre des choses, auxquelles nous nous de-uons occuper; & nous arrestons à celles, qui sont veritables, c'est à dire, pour comprendre le tout en peu de mots, à la droiture, & sincerité d'une bonne conscience, & à tous les fruicts,

1. Cor.
7. 31.

qu'elle produit. L'Apostre nous recommande en second lieu, toutes choses venerables ; entendant sous ce mot, tout ce qui se rapporte à la gravité, & à la bienséance des mœurs, & qui convient à la dignité de la vocation, dont Dieu nous a honorez. Pour pratiquer cette vertu, il faut renoncer à la legereté, à l'inconstance, à la bouffonnerie, & à toute bassesse, contraire à la discipline, dont nous faisons profession. Qu'il n'y ait rien, ny dans nos paroles, ny dans nos habits, ny en aucune partie de nos mœurs, qui ne responde à la hauteſſe, & à la sainteté de ce Iesus, dont nous nous appellons Disciples : c'est à dire, qu'il n'y ait rien, qui ne soit honneſte, & simple ; Que jamais nulle occasion n'apporte de changement en cette forme de vie ; Que l'aduerſité, & la prosperité la choquent sans la troubler : Que la compagnie, & la solitude la voyent eſgalement en nous. Car puis que le Chrestien est enfant de Dieu, heritier du Ciel, frere de Iesus Christ, & concitoyen des Anges, le ſel & la lumiere de la terre, le Maître & le Docteur

440 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
du monde; il est euident, que des qua-
litez si hautes l'obligent à vne grauité
& sainteté singuliere, & qu'il ne peut
tomber dans les vices, qui y sont con-
traires, sans trahir vilainement son
honneur, & dementir honteusement
sa profession. *Les choses iustes*, que l'A-
postre adiousté en troisieme lieu, sont
celles, que nous deuons à chascun, soit
par les loix diuines, soit par les or-
donnances, & coustumes humaines.
Il veut que nous considerions premie-
rement ce que Dieu nous commande
de rendre, ou de deferer aux hommes,
soit l'honneur, l'obeyssance, & le ser-
uice à nos Superieurs ou en l'estat, ou
en la famille, soit la conduite, le soin;
& la protection à nos Inferieurs; soit
l'amitié, & l'assistance à nos égaux,
soit la charité, & la reconnoissance en-
uers tous; Qu'en suite nous pensions
aussi aux loix particulieres des villes,
& societez, où nous viuons, & aux
devoirs, qu'elles requierent de nous;
& qu'en fin nous soyons soigneux de
nous atquitter de tout avec le plus de
fidelité; qu'il nous sera possible; si ce
n'est, qu'entre les ordonnances hu-

maines il y en ait, qui soient contraires à la loy de Dieu, & au deuoir de nos consciences. Car quant à celles-là, comme elles ne sont pas iustes, aussi n'y sommes-nous pas obligez. Mais hors cette exception, il faut en tout le reste, nous soumettre, & accommoder aux loix des Communautéz civiles, & domestiques, où nous viuons. L'Apostre nous ordonne en quatriemes lieu, de penser à toutes choses, qui sont pures; entendant par là l'honnesteté, & la chasteté, contraire aux ordures des voluptez defenduës de Dieu; Que nous prenions le soin, non seulement de garder nos cœurs, & nos corps nets de toute pollution; mais que nos langues & nos yeux, cu nos habits, & en somme toutes les parties de nostre vie soient dans la mesme pureté. Que nos propos soient honnestes, nos regards modestes, nostre conuersation esloignée de toute espeece de dissolution. Mais parce que la gou. mandise, & l'yurongnerie souillent aussi le corps de l'homme, & le rendent indigne d'estre le temple de Iesus-Christ; j'estime qu'il faut aussi

442 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
estendre la pureté, dont parle l'Apo-
stre, à la Sobriété, & temperance ne-
cessaire au boire, & au manger, si nous
voulons conseruer nos personnes dans
la netteté conuenable. l'auoüe, que
cette verité, cette grauité, cette iusti-
ce, & cette pureté, que l'Apostre nous
a recommandees, contiennent la plus
grande part de la perfection de nos
mœurs. Mais ce n'est pourtant pas le
tout. Il veut encore, que nous reue-
stions ces vertus d'une douceur, &
honnesteré agreable a ceux, avec qui
nous conuersons; & que s'il y a quel-
que chose digne de loüange, & de re-
commandation, nous en pations no-
stre vie, comme d'autant de ioyaux.
C'est ce que signifient les quatre au-
tres deuoirs, qu'il adiouste. Et premie-
rement, *Pensez* (dit-il) *à toutes les*
choses, qui sont aimables. Il n'entend
pas, que pour gagner la bonne grace
des hommes, nous deuions generale-
ment, & indifferemment pratiquer
tout ce qui leur plaist. A ce conte, il
nous faudroit courir avec eux dans vn
mesme abandon de dissolution, & nous
veautrer dans leurs ordures, & imiter

leurs superstitions, & leurs vices, puis qu'il n'y a rien qui leur plaise davantage, que cette conformité, ny qui les fasche, ou les scandalize plus, que la iuste horreur que nous auons des choses, qu'ils estiment, ou que du moins, ils pratiquent sans scrupule de conscience. L'Apostre ne parle, que de ce qui estant conforme à la volonté de Dieu, qui du moins n'y estant pas contraire, est d'ailleurs agréable à nos prochains. Et en ce rang ie mets premierement, la patience, la debonnaireté, la douceur, la beneficence, & autres semblables vertus. Car bien que les actions de toutes les vertus soient belles, & aimables en elles-mesmes, & qu'elles meritent l'approbation, & l'aggrément des hommes, comme estant toutes autant de rayons de l'image de Dieu, & autant de fruiçts de son Esprit, si est-ce neantmoins, qu'il y en a quelques vnes de plus agréables, que les autres; qui iettent vn feu plus vif, & plus gay, & plus vniuersellement connu par les hommes: comme vous voyez qu'entre les estoilles, bien qu'elles soient toutes belles,

& lumineuses, il y en a pourtant, qui le sont plus que les autres. Entre toutes les autres reluit particulièrement la douceur d'esprit, la courtoisie, la patience, la facilité à pardonner les offenses, & la promptitude à obliger. Car il n'y a point d'ame si barbare, qui n'aime la bonté. Les plus sauvages s'amollissent, quand ils voyent vn homme sans fiel, & sans amertume, plein de compassion enuers les affligez, liberal aux necessiteux, & qui sans contrainte, sans nulle autre obligation, que celle de l'humanité, fait du bien à tous les hommes, & à ceux-là mesmes, qui l'ont outragé. Il n'est pas possible, qu'vn cœur d'homme, s'empesche d'aymer, & de respecter vne bonté si admirable, pour peu qu'il en ait eu le commerce. A ces deuoirs i'adiouste en second lieu, la complaisance dans les choses, qui de leur nature sont indifferentes, dont l'Apôstre nous a donné vn excellent exemple, & bien digne d'estre soigneusement imité. Car ce sainct homme renonçant à l'usage de sa liberté, se rendoit serf de tous pour les gaigner à son Maistre.

Au Juif il se faisoit Juif; à ceux, qui 1. Cor.
estoyent sous la loy, comme s'il eust 9.
esté sous la loy, foible aux foibles, &
toutes choses à tous, se pliant, & s'ac-
commodant avec vne extrême con-
trainte aux humeurs de ses prochains,
& se transformant en eux, autant que
le permettoient les loix de la pieté,
pour gagner par ce moyen leur affe-
ction, & leur faueur, comme il nous le
represente luy-mesme dans la premie-
re Epistre aux Corinthiens. Ce qu'il
dit icy en sixiesme lieu, que nous pour-
chassions aussi *les choses, qui sont de
bonne renommée*, se rapporte au mes-
me but, & se doit prendre en la mesme
forte. Car premièrement, entre les a-
ctions, qui sont véritablement bon-
nes & honnestes, il y en a quelques
vnes, qui sont plus estimées par les
hommes. Sainct Paul veut, que nous
nous y addonnions avec vn soin parti-
culier; pource que ceux qui en font
estat, nous en aiment d'auantage, &
nous voyans constans, ardens, & ze-
lez à les pratiquer, reconnoissent par
ce moyen, que ce n'est pas le vice, ny
la hayne, mais le iugement; & la

creance , qui nous fait abhorrer leurs superstitions: Et cette disposition d'esprit , est extrêmement vtile pour leur faire gouster la verité de nostre religion. De plus , entre les choses mesmes , qui sont indifferentes de leur nature , il y en a qui sont estimées , & de bonne odeur , soit entre tous les hommes generalement , soit en certaines nations particulièrement ; comme au contraire , il y en a d'autres de la mesme condition au fonds , qui sont neantmoins mesestimées ; comme celles , qui s'approchent de la rigueur , de la cruauté , de la chicheté , & des ordures de l'avarice , & semblables. L'Apostre veut donc , qu'és subiets de cette sorte , nous nous accommodions au goust du public , fuyans non seulement le mal , mais mesme l'apparence du mal , afin qu'il n'y ait rien dans nos meurs , qui puisse donner quelque prise aux aduersaires. Car si vn Payen , qui d'ailleurs n'auoit pas grand soin du vray honneur , estimoit autresfois que sa femme deuoit estre , non seulement chaste , & honneste , mais mesme de bonne reputation ; combien plus de-

uons nous dire la même chose d'une
 ame Chrestienne, l'espouse de Iesus,
 le Seigneur de gloire, & le Prince de
 la Sainteté ? que pour auoir l'honneur
 d'une si haute alliance, il faut qu'elle
 ait soin, non seulement de son honne-
 steté, mais aussi de sa reputation, pour
 ne salir la maison d'un si diuin Espoux
 d'aucune tache ; soit veritable, soit ap-
 parente ? Enfin, pour ne rien oublier,
 l'Apôstre adiouste encore en dernier
 lieu, *S'il y a quelque vertu, & quelque*
louange, c'est à dire, quelque chose de
 louable, qui soit vraiment digne de
 la louange des hommes, *pensez à ces*
choses. Il veut, que nous ne laissons
 aucune vertu en arriere ; que nous pa-
 rions ce nouuel homme, que Iesus-
 Christ a créé en nous, de tout ce qu'il
 y a de beau, & d'excellent : que nulle
 de ces diuines, & celestes fleurs ne luy
 manque. Car il ne faut pas s'imaginer,
 que ce soit assez d'en auoir vne, ou
 deux seulement : Premierement, s'il
 n'est pas impossible, au moins est-il
 tres-difficile, d'en auoir vne en quel-
 que degré de perfection, sans auoir
 toutes les autres. Ce sont des Seurs si

448 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
estroitement liées ensemble, qu'elles
ne se peuuent separer. Mais quand bien
il seroit aussi aisé, qu'il est difficile, de
les posseder les vnes sans les autres,
tousiours est-il euident, que l'on ne
peut estre vrayemet Chrestien sans les
auoir toutes; le mesme Dieu, qui nous
commande les vnes, nous recom-
mandant aussi les autres. Sortons de
l'erreur, où sont la pluspart des hom-
mes du monde, qui s'imaginent, que
c'est assez de s'exercer en vne vertu,
ne tenant cependant aucun conte des
autres; comme si la luxure ne les pou-
uoit perdre, sous ombre qu'ils ne sont
pas auaricieux; ou comme si la chaste-
té estoit capable de les sauuer, encore
qu'ils soient cruels, & sans charité. Ne
separons point ce que Dieu a conioint.
Que nos cœurs embrassent tout ce
qu'il nous a recommandé, sans qu'il
nous en eschappe aucune partie. Si
vous voulez regner dans le ciel, il s'y
faut presenter avec cette belle couron-
ne, où rayonnent toutes sortes de ver-
tus, & de louanges. N'en oubliez au-
cune, dit l'Apostre. *Pensez à toutes ces
choses, & les faites.* Il commence par

la pensée, parce que c'est en effet le vray principe de toutes les actions humaines. C'est elle, qui touche, & qui range nostre volonté; C'est elle, qui ébranle nos affections: C'est elle, qui conçoit, & produit les œuvres. Mais il veut, que la pensée soit suivie de l'action. Car ce n'est pas pour repaistre nos sens du plaisir d'une vaine speculation, que nous exerçons nos entendemens en cette estude, mais bien pour mettre en pratique, ce que nous en avons compris. Au reste que ce que l'Apôstre nous dit, *de la louange, & des choses de bonne renommée*, ne nous abuse point, comme s'il nous commandoit, ou nous permettoit de penser à nostre reputation, & de faire le bien pour en estre loüez des hommes. Il veut que nous viuions dans l'estude, & dans la pratique des choses loüables, mais non pour la louange, ou pour la reputation. Celuy, qui se propose un tel but, est esclau de sa passion, & non seruiteur de Dieu. Il outrage la vertu, la plus belle chose du monde, en la faisant seruir à sa vanité. Le Chrestien ne regarde, que la volonté, & la louange

450 Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.
de Dieu, comme il n'attend son sa-
laire, que de sa seule bonté : aussi ne
travaille-t'il, que pour luy. Mais l'A-
postre ayant ainsi proposé aux Philip-
piens les choses, à l'estude & à la pra-
tique desquelles il les exhorte, les leur
recommande en la seconde partie de
nostre texte par cette consideration,
qu'ils les auoient apprises, & receuës, &
entendues, & veues en luy. Ce ne sont
pas des nouveutez (dit-il) dont ie
me sois auisé depuis peu. Ie vous ay
tousiours donné ces mesmes leçons
depuis le commencement iusques à
cette heure. Il les en prend à tes-
moins, disant, qu'ils les auoient ap-
prises, & receuës, & entendues, &
veues en luy. Et nous propose quant
& quant en sa personne l'image d'un
fidele Predicateur de l'Euangile, & en
la leur, le deuoir des vrais disciples.
Car pour le premier, il nous tesmoi-
gne avec quel soin, & quelle assiduité
il leur auoit presché l'estude de la veri-
té, de la iustice, & de la pureté Chre-
stienne : Signifiant par cette repeti-
tion, qu'il ne leur auoit baillé, propo-
sé, ny recommandé autre chose ; que

ç'auoit esté le principal, & vniue
 let de sa predication. Les faux Apo
 stres preschoient l'observation des ce
 remonies. Sainct Paul ne demandoit
 aux fideles, que l'innocence & la sain
 teté des meurs. Les Ministres du Sei
 gneur, à son exemple, doiuent conti
 nuellement donner à leurs troupeaux
 cette vraye, & solide pasture, & lais
 ser aux chaires de l'erreur, les subtili
 tés, les questions, & les speculations
 de la Philosophie; qui ne sont la plus
 part, que des viandes creuses, les jeux
 & les delices des curieux, plus propres
 à chatouiller l'ame, qu'à la nourrir.
 Mais ce n'est pas assez, que le serui
 teur de Dieu fasse entendre la saine, &
 solide doctrine aux fideles à luy com
 mis. Il faut qu'il la leur montre en ses
 meurs, comme sainct Paul, qui dit,
 que les Philippiens auoient, non ouy,
 & appris seulement ces choses de luy,
 mais qu'il les auoient veues en luy, sa
 conuersation ayant esté conforme à sa
 predication. Ce qui nous reste de son
 Histoire dans les Actes nous iustifie
 assez cette vrité: estant clair que sa
 vie n'a esté, qu'vn continuel exercice

452 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
de pieté, de iustice; de grauité, de pu-
reté, & de toutes les autres vertus
Chrestiennes. C'estoit la demonstratiõ
de la verité de sa doctrine. Il persuadoit
aisémēt aux autres, ce que l'on voyoit
qu'il s'estoit premierement persuadé à
foy-mesme. Au contraire, la predi-
cation, qui n'est pas accompagnée
d'exemples, n'est qu'un vain babil,
qui tourne en condamnation à celuy,
qui abuse si vilainement d'un si excel-
lent ministere, & n'a que peu d'effica-
ce emiers ses auditeurs; chacun s'esti-
mant dispensé d'adiouster foy à ses dis-
cours, puis que sa vie tesmoigne, qu'il
ne les croit pas luy-mesme. Mais com-
me les Ministres du Seigneur ont un
beau patron de leur deuoit en la per-
sonne de saint Paul: Vous avez aussi,
chers Freres, un excellent exemple de
vostre en ces Philippiens, à qui l'A-
postre rend tesmoignage, qu'ils auoient
appris, & receu, & entendu les cho-
ses, qu'il leur auoit preschées; mon-
trant par là l'attention, & docilité,
qu'ils auoient renduë à l'Euangile, re-
ceuans ses diuines leçons avec respect;
les imprimant dans leurs cœurs, & les
embras-

embrassans avec zele. D'où il est clair, que leur propre interest les obligeoit à retenir fermement cette sainte doctrine, s'exerçant ; & s'avançant de plus en plus dans l'estude de l'honneur, & de la sanctification, qu'ils auoient dès le commencement si aisément embrassée; de peur que se relâchant en cette course, leur dernière negligence ne leur fist perdre tout ce qu'ils auoient acquis de louange. Mais pour les encourager d'avantage en cette sainte, & nécessaire étude, il leur promet, que s'ils perseuerent, & s'y affermissent de plus en plus, *le Dieu de paix sera avec eux.* Cette promesse comprend tout ce que nous sçaurions souhaitter de biens. Car qu'est-ce qui peut manquer à celuy, qui a Dieu, c'est à dire, la source de tout bonheur, avec luy? Aussi voyez-vous, que l'Écriture employe ordinairement cette façon de parler, disant *que Dieu est avec quelqu'un*, pour signifier vne continuelle assistance, & benediction de sa prouidence: comme quand Moÿse dit, que *Dieu estoit avec Ioseph*: pour nous exprimer le soin paternel, qu'il

454 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
auoit de luy; & quand nostre Seigneur
Iesus-Christ, pour asseurer ses disci-
ples de la fauorable assistance, qu'il
leur donneroit dans tout le cours de
leur laborieux ministere, leur promet
qu'il sera avec eux iusques à la fin du
monde. Icy tout de mesme, l'Apo-
stre nous disant; que si nous nous ad-
donnons serieusement à la sanctifica-
tion, & aux bonnes œures, *Dieu se-*
ra avec nous, entend, qu'il nous beni-
ra, qu'il fera tout reussir à nostre bien;
qu'il nous consolera dans nos penes,
& nous fortifiera dans nos combats,
& nous faisant sentir ses faueurs, & ses
grâces en ce siecle, nous conduira &
adressera durant tout nostre seiour en
la terre, iusques à ce qu'il nous eleue
dans la gloire de son royaume celeste.
Et c'est pour nous le donnet à enten-
dre, qu'il appelle notamment le Sei-
gneur, le *Dieu de paix*; comme sou-
uent ailleurs, quand il nous souhaite,
ou nous promet de semblables bene-
dictions. Cy-deuant il nous disoit, que
la paix de Dieu gardera nos cœurs, &
nos sens en Iesus-Christ. Maintenant
il nous en donne encore plus d'asseu-

Matt.
28.

rance ; adioutant , que le Dieu de paix
 fera luy-mesme avec nous. L'Escriture
 l'appelle souuent ainsi ; premie-
 rement , pource que cette souveraine,
 & bien-heureuse nature iouyt en soy-
 mesme , d'vne tres-profonde paix, nul
 des changemens qui broüillent ce
 monde inferieur , n'estant capable de
 troubler son repos. Secondement
 pource qu'il n'y a rien qui luy plaise
 plus, que la paix, ny qu'il hayse plus,
 que la division, & la guerre, & le trou-
 ble. La vision qu'il fit iadis voir à Elie,
 nous represente ce sen naturel, l'Es-
 criture nous remarquant, qu'il s'appa-
 rut en luy, non dans le vent, ny dans
 l'orage, ny dans le feu, mais dans vn
 son soy, & subtil, pour nous montrer,
 qu'il se plaît dans les ames tranquilles,
 & rassisees, & pacifiques, & non dans
 les esprits inquiets, & turbulents. Ent-
 fin il est nomme Dieu de paix, pource
 qu'il est l'Auther de toute la paix,
 dont iouyssent les creatures. C'est luy
 qui la maintient parmy les Anges
 bien-heureux, ayant estably la paix
 dans les hauts lieux, comme dit Ioh.
 C'est luy, qui nous donne en son Fils

1. Roy
 19. 12.

la paix de l'un, & de l'autre siecle, & celle dont nous iouyssons maintenant, & celle que nous esperons dans les cieux. Que si vous prenez le mot de *paix* au sens, où l'Escriture l'employe ordinairement, pour dire prosperité & bonheur; c'est encore, à bon droit, qu'il est nommé, *le Dieu de paix*; puis que c'est de sa seule faueur, & grace, que dépendent tous les heureux succez, que peuvent auoir icy bas, ou les Eglises en general, ou les fideles en particulier. Ce fera en cette qualité, qu'il viendra en nous, si nous cheminons en sainteté, entant, qu'il est *le Dieu de paix*, espendant ses douces consolations dans nos cœurs, benissant & nous, & les troupeaux, en la communion desquels nous viuons, & tournant à nostre bonheur les choses les plus ennemies. Voilà, chers Freres, ce que nous auions à vous dire pour l'exposition de ce dernier des preceptes, que l'Apostre donne aux Philippiens, dans l'Epistre qu'il leur a escrit. Imprimons-le profondement dans nos cœurs; Meditons-le, & en faisons nostre profit, en pratiquant

soigneusement toutes les parties. Premièrement, nous auons à y apprendre en general, combien est fausse la calomnie de ceux, qui accusent la religion Euangelique d'esteindre ou d'affoiblir les bonnes œuures, & combien est lourde l'erreur de ceux, qui se l'imaginent. Car qui les a iamais ou recommandées plus viuement ? ou étendus plus magnifiquement, que l'Apostre en ce lieu ? qui veut, que toute la vie du Chrestien ne s'occupe qu'à penser & à faire des choses véritables, venerables, iustes, pures, aimables, de bonne renommée ; & à pratiquer tout ce qu'il y a de loüange, & de vertu ? S'il y a des gens, qui viuent mal dans vne si chaste, & si sainte escole, que l'on s'en prenne à leur lascheté, & à leur malice. Cette sacrée discipline n'a point de part, ny dans leur faute, ny dans leur malheur. C'est leur dureté, & non son imperfection, qui les retient dans l'ordure. Elle les appelle à l'honesteté & à la vertu : Elle leur en repete continuellement les leçons ; elle leur en propose les plus beaux, & les plus excellens motifs, qui furent ia-

mais. C'est le vice de leur nature, & non la doctrine de l'Euangile, qui est la cause de leur infamie, & de leur malheur. Nous pourrions avec beaucoup plus de suiet réester cette accusation sur ceux, qui nous l'intendent. Car n'est-ce pas euidentement amortir l'estude de la saincteté, que d'enseigner (comme ils font) que les plus hauts, & les plus beaux de ses traits ne sont pas nécessaires à tous les fideles? qu'ils n'appartiennent, qu'aux plus releuez esprits? à ceux qu'ils nomment *parfaits*? & qu'il suffit pour le commun, d'auoir vne certaine mesure de foy, & de vertu fort mediocre? Qui adioustent, que les plus riches, & les plus excellentes œures des Saincts estoient *supererogatoires*, c'est à dire, non deües ny nécessaires? & qui soustiennent, que Dieu ne les commande pas, mais les conseille seulement? laissant en la liberté du fidele de les faire, ou de ne les faire pas? O lasche & pernicieuse doctrine! qui d'un seul coup ruine les vns, & les autres: ceux qui font ces œures-là, par la presumption, qu'elle leur donne d'auoir plus

fait, qu'ils ne deuoient, & ceux qui ne les font pas, par l'aveugle securité, où elle les plonge, leur persuadant, qu'ils seront sauuez sans vne si necessaire partie de la sanctification. Certainement ce seul passage, quand il n'y en auroit nul autre dans les Escritures de Dieu, suffit pour abbattre cette erreur. Car il est clair, & certain, qu'il n'y a & n'y peut auoir aucune bonne action, quelle que vous puissiez vous la figurer, qui ne soit du rang des choses, ou veritables, ou venerables, ou iustes, ou pures, ou aimables, ou de bonne renommée, ou louïables, & vertueuses. Si elle n'estoit rien de tout cela, elle ne seroit pas bonne, & beaucoup moins *meritoire* & *supererogatoire*, comme ils pretendent. Or l'Apostre, comme vous voyez, nous commande expressement de penser à toutes les choses, qui sont telles, & de les faire. Certainement il n'y en a donc aucune de ce nombre, qui ne nous soit commandée; qui ne soit par consequent deuë & necessaire, & non simplement conseillée, & *supererogatoire*. Outre l'authorité de l'Apostre, la raison de

460 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
la chose mesme le montre clairement.
Car puis que Dieu est vn estre souue-
rain, puis qu'il nous a donné tout ce
que nous auons d'estre, & de vie; puis-
que non content de nous l'auoir don-
né vne fois, il nous l'a conserué & ra-
cheté par vn prix infiny, assauoir par
la mort de son Fils; qui ne voit, que
nous luy deuons tout ce que nous
sommes capables de luy rendre de ser-
vice, & d'obeyssance? & que nous
sommes obligez d'employer à sa gloi-
re, tout ce que nous auons de pensées,
& d'affections? Aussi sçauiez-vous,
qu'il nous les demande en sa loy; où
il nous commande expressement de
l'aimer de tout nostre cœur, de toute
nostre ame, & de toute nostre force.
Tenons donc cecy pour vn principe
asseuré, qu'il n'y a point de sainteté
si exquisite & si accomplie, que nous ne
deuions à Dieu, & qu'après auoir tout
fait, nous n'aurons fait, que ce qui
nous est commandé. Que nul ne se
dispense de cette obligation, soit cleric,
soit laic, soit grand, soit petit. Que nul
ne renuoye le soin & l'estude de la per-
fection à d'autres. Comme tous les si-

deles aspirent à la vie eternelle; aussi doiuent-ils tous cheminer par la voye de la saincteté, qui y conduit; & comme ils sont tous honorez du nom d'en-*Matt.*
fans de Dieu; aussi doiuent-ils tous *5.46.*
estre parfaicts, comme le Pere celeste est parfait. Faisons estat, qu'il n'y a pas vn de nous, à qui l'Apollre n'adresse ce diuin precepte, que nous venons d'expliquer, comme en effect il est euident, qu'il parle icy à tous les Chrestiens de Philippes indifferement; & nous estudions tous en suite à pratiquer ce qu'il nous ordonne. Et comparans premierement la regle, qu'il nous a baillée, avec nostre vie, reconnoissons avec honte les manquemens de nos mœurs. Il nous ordonne de penser à toutes les choses, qui sont veritables, venerables, iustes, pures, aimables, & de bonne renommée, s'il y a quelque vertu, & quelque loüange; de penser à ces choses, & de les faire. Combien y a-il de gens parmy nous, qui n'y ont iamais pensé, bien loin de les auoir faites? dont toute la religion ne consiste, qu'en vne simple, & nue profession de l'Euangile, laquelle ils

renient par leurs faicts ? Ils viennent au Presche, ils participent aux signes des Sacremens, & au reste n'ont nul soin de la sanctification, sans laquelle nul ne verra Dieu. Au lieu de cette sainte verité, qui deult estre le fonds & la marque de toutes nos mœurs, leur vie est pleine de fraude & de mēsonge ; c'est vne comedie perpetuelle, où ils ne font rien moins, que ce qu'ils paroissent ; & l'impudence en est venuë iusques-là, que l'on prend ce vice pour yne vertu. On appelle l'hypocrisie *prudence*, & vne fine & trompeuse *matroiserie*, *adresse* & *bon esprit*. Il n'y a rien de saint, ny de veritable en nos propos, ny en nos actions. Et quant à cette venerable grauité, qui deuroit paroistre en toutes les parties de nostre conuersation, combien en sommes nous éloignez ? qui oublions ce que nous sommes, & la sainteté & maiesté de ce Iesus-Christ, dont nous portons le nom, & la gloire de ce ciel, où il nous appelle, nous nous amusons à des choses de neant ? aux passetemps de la terre ? aux puerilitez, & aux plus ridicules diuertissimens du monde ?

Fait il pas beau voir vn Chrestien, le disciple de Dieu, & l'heritier de l'eter-
 nité, folastrer avec les enfans du sie-
 cle? plongé dans leurs jeux, dans leurs
 danses, dans les spectacles de leur va-
 nité, dans les exces de leurs desbau-
 ches, dans les sorizes, & dans les bas-
 sesses de leurs entretiens, & de leurs
 passions? vieillir dans cette vaine hu-
 meur, sans que la pesantéur de l'âge,
 qui arresté la legereté des mondains
 mesmes, le puisse former à la grauité
 digne de sa profession? Que diray-je
 de cette justice, que nous deuons à
 tous les hommes, le fondement de
 toute vertu, le lien de toutes les socie-
 tez, dont les plus barbares sont con-
 traints de reconnoistre la necessité?
 Qui croiroit, qu'elle fust outragée
 dans vne compagnie de Chrestiens,
 où l'on deuroit tenir l'iniustice pour
 vn prodige? Et neantmoins (il le faut
 auoüer à nostre honte) il se commet
 mille & mille choses iniustes parmy
 nous. Il s'y treuve des gens, qui font
 tort à leurs prochains; qui n'esparg-
 nent pas mesme leurs freres; qui
 chassent apres le bien d'autruy, qui

l'attirent, & le retiennent; qui ne rendent pas ce qu'ils doiuent, & prennent ce qui ne leur est pas deu. Il s'y treuve des enfans qui n'ont point de respect pour leurs peres; des maris, qui n'ont point d'amitié pour leurs femmes; des femmes qui n'ont point de deference pour leurs maris; des freres, qui hayssent leurs freres; & y en a peu, qui ne fassent souuent à autruy, ce qu'ils seroient bien marris qu'on leur fist. La pureté n'y est pas mieux obseruée. Les vilenies de la dissolution, de l'adultere & de la paillardise; les ordures de l'yurongnerie, & de la gourmandise n'y ont que trop de lieu: pour ne rien dire des taches de nos entretiens; des salerez, soit de nostre auarice, soit de nostre luxe; de la vanité de nos habits, & de nos meubles; toutes choses contraires à la pureté, simplicité, & honnesteté Chrestienne. Ce n'est pas merueilles, que manquans si laschement aux choses principales, nous ayons peu de soin de celles, qui sont aimables, comme de la beneficence, & de la complaisance, chacun s'estimant nay pour soy-mesme, & croyant que

tout le monde luy est redevable, sans qu'il doive rien à personne. Et quant aux choses de bonne renommée, nous y regardons si peu, que nous ne faisons point de conscience de courir apres des employes de fort mauvaïse odeur parmy les hommes, & d'embrasser des affaires infames au grand scandale du monde, & à l'opprobre del'Eglise. La passion de l'avarice, & de l'ambition est si furieuse, que sans se mettre en pene, ny de la conscience, ny de la reputation, l'on ne songe, qu'à contenter ces deux monstres, à chercher à droit, & à gauche dequoy assouvir leur faim. Chers Freres, c'est avec beaucoup de douleur, que ie touche nos playes. Mais il les faut decouvrir pour les guerir. Disposons nous y par vne serieuse repentance. Qu'vne iuste honte en soit le commencement. Rougissons en nous-mesmes, d'avoir si mal seruy vn Dieu, qui est si bon; d'avoir scandalizé son Eglise, & outragé son precieux Nom par les taches de nostre vie. Demandons luy pardon de nos fautes, & abbatu à ses pieds ne le laissons point, qu'il ne nous

466 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
ait accordé sa grace. Prenons vne ferme resolution de mieux faire à l'avenir, & d'employer au moins ce qui nous reste de vie, dans vne religieuse obseruation de sa discipline. Renonçons à tous nos vices. Bannissons du milieu de nous le mensonge, la legereté, l'iniustice, l'impureté, tout ce qui prouoque la colere de Dieu; tout ce qui merite la hayne, & le diffame des hommes. Que cette verité, cette innocence, cette honnesteté, cette douceur, & beneficence, cette pureté de mœurs, cette grauité, & cette vertu, que les premiers Ministres du Seigneur nous ont recommandée, que le monde a veüe, & louée en eux, que leurs plus grands ennemis ont esté contrains d'y reconnoistre, & admirer, vienne encore reuiure, & reluire au milieu de nous. O Dieu eternal, qu'elle seroit la gloire de nostre Eglise en general, quelle la felicité de chacun de nous en particulier, si arrachans nos cœurs, & nos affections de la terre, & renonçans aux passions, & aux exercices du vice, nous travail lions tous ensemble à l'estude de sa

sainteté ! & si laissans-là les vaines
 occupations du monde, nous n'auions
 autre soin, que de penser & de prati-
 que ces choses véritables, pures, iu-
 stes, venerables, aimables, & plenes
 de vertu, & de louange, que nous
 commandel'Apostre! La lumiere d'v-
 ne telle vie confondroit nos ennemis.
 Elle fermeroit la bouche à la calom-
 nie. Elle changeroit la hayne & les
 blasmes du monde en amour & en
 louange, & leur scandale en edifica-
 tion: elle acquerroit de nouveaux su-
 jets à Iesus-Christ, & estendroit au
 long, & au large les bornes de son
 Empire. Car ne croyez pas, que ç'ait
 esté ou la force, des miracles, ou la
 merueille du sçauoir, ou la vertu du
 langage des premiers Chrestiens, qui
 ait autresfois conuertty le monde. Leur
 sainteté fit la plus grande partie de
 cet ourrage; & ce que nous auançons
 si peu maintenant au prix de nos pe-
 res, n'est pas, que nous soyons moins
 sçauans, ou moins eloquens, qu'ils
 n'estoient. Toute cette difference ne
 procede, que de ce que nous ne vi-
 uons pas si bien, qu'eux. Ayons l'in-

468 *Sermon II. sur l'Epist. aux Philip.*
nocence de leur vie, & nous aurons le
bonheur de leurs succez. Mais outre
la gloire du Seigneur, nous pouruoi-
tons aussi à nostre bien. *Le Dieu de*
paix sera avec nous, dit l'Apostre. Dans
ces honnestes exercices nous iouyrans
d'vn doux & ineffable repos; passans
cette vie, & attendans l'autre avec vn
extrême contentement d'esprit, deli-
urez des craintes, & des penes, des re-
mors, & des soucis, & de toutes les in-
quietudes que le vice seme tousiours
asseurement dans toutes les ames qu'il
possede. Sentans Iesus-Christ dans
nos cœurs, assurez de sa grace, & de
nostre immortalité, nous nous égaye-
rons sous ses yeux d'vne ioye inena-
rable & glorieuse; iusques à ce qu'a-
pres ces premices de son Paradis, il
nous éleue au Ciel, & nous plonge
dans la source mesme de ses delices. A
luy seul avec le Pere, & le sain& Es-
prit, seul vray Dieu, benit à iamais,
soit tout honneur, louange, & gloire
és siecles des siecles. Amen.

SERMON



SERMON

DOVZIESME,

Sur le ch. 4. vers. 10. 11. 12. 13. 14.

*Vers. 10. Or ie me suis grandement estorry au Scieu-
queur, qu'à la fin vous estes reuerdis, quant au
soin, que vous auez de moy; à quoy aussi vous
pensez, mais vous n'auex point l'opportunité.*

*11. Non point, que ie die cecy ayant esgard à quel-
que indigence. Car i'ay appris d'estre content des
choses, selon que ie me treuue.*

*12. Car ie sçay estre abaissé; ie sçay aussi estre
abondant; par tout & en toutes choses, ie suis
instruit, tant à estre rassasié, qu'à auoir faim;
tant à abonder, qu'à auoir disette.*

13. Je puis toutes choses en Christ, qui me force.

*14. Neantmoins vous auez bien fait de communi-
quer à mon affliction.*

COMME les fideles, qui ont des
biens, sont obligez par les loix
de l'Euangile, à les communiquer à
ceux de leurs Freres, qui en ont be-

470 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philippi*
soin; aussi ceux, à qui ils en font part,
doiuent les receuoir avec ioye, & gra-
titude: Et c'est dans l'exercice de ces
deux deuoirs, que consiste le princi-
pal commerce de la charité. Nous a-
uons vn bel exemple de l'vn, & de
l'autre dans le texte, que nous venons
de vous lire, où nous voyons d'vne
part les Philippiciens enuoyans à saint
Paul ce qui luy estoit necessaire, dans
ses liens; & de l'autre ce grand Apostre
receuant leur present avec vne dou-
ceur & reconnoissance singuliere. Car
il paroist de la fin de cette Epistre, qu'il
leur escrit, qu'ils auoyent eu le soin de
le faire visiter en sa prison par Epafro-
dite, & luy auoyent présenté par ses
mains vne charitable subuention pour
ses necessitez. L'Apostre n'en a rien
dit iusques icy, ayant employé les pre-
miers chapitres de sa lettre en d'autres
discours plus necessaires, & regardans
directement l'edification, & la conso-
lation spirituelle de ces fideles. Mais
apres auoir satisfait à ce qui estoit le
plus pressant, il touche en fin en cette
derniere partie de son Epistre, l'office
de leur charité, & leur en tesmoigne

les ressentimens. Et ce procedé de sain& Paul est remarquable. Vn mercenaire eust commencé par ce remerciement, comme par le poin&, qu'il a le plus à cœur, ou mesme n'eust parlé d'autre chose. Vn ingrat au contraire, n'en eust rien dit du tout. L'Apostre euitant ces deux extremitéz, la bassesse du mercenaire, & la froideur de l'ingrat, remercie les Philippiens de leur present; mais en la derniere partie de son Epistre seulement, & apres les auoir entretenus au long du Ciel, & du Seigneur Iesus. Encore traite-il ce sujet d'une façon si exquise, qu'en la pure & sincere reconnoissance, dont il s'aquite enuers ces fideles, il ne paroist rien de bas, ny de terrien. Tout y est grand, & releué, & plein de sentimens nobles, & diuins. Car comme les choses changent de nature entre les mains de Dieu; vne verge seiche y fleurit en amandier; vn berger y deuiet Roy, & vn bouvier Prophete: de mesme aussi ce bien-heureux Apostre, participant en quelque sorte à cette qualité de son Seigneur, transforme (s'il faut ainsi dire) les sujets

472 Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.
qu'il manie. Il les despouille de tout
ce qu'ils ont de vil & de mesprisable,
& les reuest d'une autre nouvelle for-
me: belle, & spirituelle. Les Philip-
piens luy auoient enuoyé vne medio-
cre somme de deniers. La chose estoit
petite en elle-mesme, & moindre en-
core à l'égard de ce grand Apostre,
qui ne faisoit non plus d'estat de tou-
tes les richesses de la terre, que d'un
tas de bouë, ou d'une poignée de pouf-
fiere. Neantmoins il change ce petit
present en vn Sacrifice precieux, dont
l'odeur est montée iusques au Ciel, &
a resiouy Dieu, & les hommes. Il en
parle magnifiquement, & en prend
occasion de philosopher diuinement
à son ordinaire, nous montrant en
son exemple, quels doiuent estre nos
sentimens, & nos affections dans l'v-
sage, ou le mespris des choses terrien-
nes. Ne negligez donc pas cette der-
niere partie de l'escrit de saint Paul,
Ames fideles, sous-ombre qu'il n'y
est question, que du present, que luy
auoient fait les Philippiens. Quelque
sec, & sterile, que soit ce lieu en appa-
rence, vous verrez, que la main de

L'Apostre nous y a ouuert vne viue source de pieté pour nostre edification. Afin d'en mieux faire nostre profit, considerons attentiuement, & par ordre les trois poincts, qui se presentent dans le texie, que vous auez ouï. Le premier, est dans le Verset dixiesme, de la ioye, qu'auoit receu l'Apostre, du soin, que les Philippicns auoient eu de luy enuoyer la subuention de leur charité par Epafrodite. Le second, est dans les trois versets suiuaus, de sa disposition à l'esgard des choses, qui concernent l'entretien, & la commodité de la vie terrienne. Et le troisieme enfin dás le dernier verset, de la louange qu'il donne à la charité des Philippicns. Ce sont les trois articles, que nous nous proposons de traiter en cette action, moyennant la favorable assistance du Seigneur, la ioye de l'Apostre, son indifference pour l'abondance & la disette, & l'approbation qu'il donne à la charitable subuention des Philippicns.

C'est vne loy fondée dans l'equité naturelle, establie de Dieu en sa parole, & amplement éclaircie & iustificée

474 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
par l'Apostre dans le neuvieme chapitre de la premiere Epistre aux Corinthiens, que les Eglises sont obligées de fournir aux seruiteurs du Seigneur, qui les paissent, les choses necessaires à l'entretien de leur vie, & de leur famille, afin qu'ils ne soyent pas distraits des fonctions d'un ministration celeste, par le soin des choses terriennes. Selon cette regle, la plus-part des Eglises Chrestiennes devoient cette iuste, & charitable subvention à saint Paul, puis qu'il les auoit presque toutes ou fondées, ou affermiées, & edifiées. Neantmoins, comme il nous le declare en diuers lieux, cedant ce sien droit aux interests de la gloire de Dieu, & de l'edification des hommes, il ne tiroit aucune subvention des fideles, à qui il auoit presché l'Euangile, pouruoyant à ses necessitez par le travail de ses mains. Mais cette sienne austerité n'empeschoit pas, qu'il ne receust; sur tout en des occasions extraordinaires, où il luy estoit, ou difficile, ou impossible, de travailler de ses mains, comme en vne prison, en vn voyage, ou en vne maladie, les volontaires

offrandes, que luy faisoient quelques vns des troupeaux, ou des fideles, qu'il auoit seruis. En telles rencontres il est euident, que ces ~~partitez~~ ^{partitez} là luy estoient necessaires. Et entre toutes les Eglises, qui luy estoient obligées, il rend particulièrement ce témoignage, à celle des Philippiens, qu'au commencement de sa predication dans la Macedone, ils auoient esté les seuls, qui luy eussent communiqué leurs assistances; & il y a de l'apparence, que depuis ils en auoient encore quelques fois ysé en la mesme sorte. Maintenant donc voyans le S. Apôstre, leur cher Maistre, & le fondateur de leur Eglise, dans vne dure prison à Rome, ils reprirent leur premiere charité, & luy depeschans Epafrodite, outre les salutations, & la visite, luy presenterent aussi de quoy se subuenir en sa necessité. C'est iustement ce qu'il entend icy, quand il dit, *qu'à la fin ils sont reuerdi, quant au foie qu'ils auoient de luy.* C'est vne figure tirée des plantes, dont la vie se montre par la verdure de leurs branches, & de leurs feuilles. Chrestien, remarques bien

Philipp.

4. 15.

476 Sermon 12. sur l' Epist. aux Philip.
cette façon de parler, & y apprenez,
que les soins, les assistances, les au-
mosnes, & les autres œuvres charita-
bles, sont des vrayes, & nécessaires
marques de la piété. Premièrement,
c'est la gloire, & son ornement. Com-
me il n'y a rien plus triste, qu'un arbre
sans verdure, estendant inutilement
ses branches toutes nues dans l'air;
aussi n'y a il rien de plus laid, & de
plus hideux en l'Eglise, qu'un hom-
me sans charité. Mais, outre l'orne-
ment, la charité est la vie de la piété.
L'auoué, qu'il peut arriuer, que la foy
demeure quelque temps sans pousser
cette agreable verdure au dehors, re-
tenant sa sève au dedans, comme les
arbres durant la rigueur de l'hyuer, &
qu'en telle occasion c'est mal raison-
ner, que de conclurre, que la piété soit
morte, ou elle ne verdit pas au dehors.
Mais bien, dis-je qu'elle ne peut estre
long-temps en cet estat. le ne con-
damne pas vne plante à la mort, sous
ombre qu'elle est quelques mois sans
feuilles. Mais si elle demeure ainsi des
années, entieres, si les douceurs du
Printemps, & de l'Esté passent sur et.

Je sans la faire verdir; ie perds alors toute esperance de sa vie, & l'arrache sans scrupule de la terre, qu'elle occupe en vain. Iugez par là, auaricieux, quelle opinion nous pouuons auoir de vostre pieté, que tant de Soleils, qui ont fait leur tour sur vous, n'ont encore peu eschauffer; que nulle saison n'a iamais veu verdir; ny pousser au dehors, ou des feuilles, ou des fruiets. Je ne scay pas quel sentiment vous en auez en vous-mesmes. Mais biens suis-je assuré, que Dieu qui iuge de ses plantes par leurs productions, vous met au rang des arbres morts; & que si vous ne changez. d'humeur, vous ne deuez en attendre autre issue, que celle du figuier sterile, qu'il menace d'arracher de son jardin, comme ne faisant qu'empescher la terre, pour le jeter au feu. Preuenez ce triste & seueré iugement. Renoncez à cette dureté, secheresse, & sterilité prodigieuse. Obeysez aux rayons, que le Soleil de iustice fait luire sur vous. Relaschez-vous sous l'efficace de cette sainte lumiere; & cedant à sa vertu, poussez au dehors la verdure, qu'elle

278 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
vous demande, vous reuestant des
œuvres d'une pure & abondance cha-
rité. Imittez ces Philippiens. Ayez
soin, comme eux des prisonniers de
Iesus-Christ, & de tous ceux de ses fi-
deles, qui ont besoin de vostre assistan-
ce. Il est vray, que l'Apostre en loüant
leur charité presente, semble les taxer
sourdement de froideur, & de negli-
gence pour le passé; disant, non sim-
plement, que le soin, qu'ils auoient de
luy, estoit vert & vigoureux en eux,
mais qu'ils estoient reuerdis, quant à ce
soin; & encore, qu'ils estoient en fin re-
uerdis; ce qui semble les accuser d'y auoir
long-temps manqué par le passé.
L'Apostre, pour adoucir ce secret re-
proche, & purger la loüange, qu'il
leur donne, de cette fascheuse amer-
tume, adjouste, *A quoy aussi vous pen-
sez; mais vous n'auiez point l'opportu-
nité.* Il reiette la faute de ce qu'ils auoient
longuement manqué à luy rendre ce deuoir sur l'iniquité du temps,
qui ne leur auoit pas donné plustost le
moyen de luy tesmoigner la bonne
volonté, qu'ils auoient tousiours eüe
pour luy; soit que leur propre necessi-

ré les eust rendus incapables de luy faire cette assistance; soit (ce que i'estime plus vray semblable) qu'ils n'eussent pas eu plustost la cōmodité de luy enuoyer leur present par quelque personne fidele, & digne d'vn tel employ. Quoy qu'il en soit, le temps leur ayant enfin apporté le moyen d'excuter ce qu'ils desiroient, leur charité en embrassa promptement l'occasion; & apres ces longs & inuolontaires retardemens, montra gayement à l'Apôstre, la verueur, & la vie du soin qu'ils auoient de luy. Il dit donc, *qu'il s'en est grandement esiouy au Seigneur.* Il deuoit ce tesmoignage à leur consolation. Car le fidele est obligé, non seulement de donner, mais aussi de receuoir gayement. La froideur de celuy qui reçoit vn present sans ioye, attriste celuy, qui l'a donné, & luy fait penser, que son affection est mesprisée. C'est le moindre ressentiment que nous puissions rendre à ceux, qui nous obligent, que de leur faire paroistre que leur charité nous est agreable. Peut-estre vous estonnerez-vous, que ce grand Apôstre ne se resiouysse

480 Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.
pas simplement de cette charité des
Philippiens, ce qui pouuoit suffire pour
leur satisfaction ; mais qu'il s'en ré-
jouysse grandement ; & vous pourra
sembler, qu'il y ait eu de l'excès en son
ressentiment, d'auoir esté si fort tou-
ché de si peu de chose, & que cette
grande ioye, dont il parle, tienne en
quelque sorte de celle de Ionas, qui se
réjouyt d'une grande ioye pour son Kika-
jon, c'est à dire, pour vne herbe lege-
re, qui luy donnoit vn peu d'ombre.
Mais la nēt Paul resout luy-mesme
cette difficulté, quand il adiouste, qu'il
s'en est réjouy au Seigneur. Il est vray,
que le present des Philippiens estoit
peu de chose à le regarder en luy-mes-
me ; & que s'il n'y eust eu, que cela
ce n'estoit pas dequoy donner à l'A-
postre le moindre mouuement de
ioye. Mais aussi n'estoit-ce pas en ce
sens, qu'il le consideroit. Il regardoit
le cœur d'où il procedoit, la charité,
qui auoit poussé ce fruit ; l'amour de
Iesus-Christ, qui en estoit le principe,
la gloire de son nom, & de son Euan-
gile, qui en estoit la fin. C'est ce qui le
rendoit infiniment agreable à saint

Ion. 4.
6.

Paul. Ces diuines marques qu'il y voyoit estoient les vrayes causes de sa ioye. Quel scauroit-on dire de plus vil, qu'une pite ? Et neantmoins, le Seigneur pris plus les deux, que la pauvre veufue ietta dans le tronc du Temple, que les plus riches offrandes des grands; parce qu'elles venoient d'un cœur plus genereux, & d'une plus noble charité. C'est ainsi qu'il nous est permis d'estimer, & de desirer les dons des fideles; en tant que ce sont des fruits de leur pieté, & des marques de l'amour, qu'ils portent au Seigneur. Et c'est de là proprement, que nasquit cette grande ioye de l'Apostre. Ce fut vne ioye, non charnelle, mais spirituelle. Il se réjouyssoit, non en luy-mesme; de ce que sa chair auroit quelque soulagement, par le moyen de cette subuention; mais au Seigneur, de ce qu'il voyoit son nom honoré, & son Euangile aimé & obey. Car ce n'estoit pas vne petite preuue de la pieté des Philippiens, qu'en vn temps, où les autres tournoyent le dos à l'Apostre, & l'abandonnoient en sa prison, ils prennent part en ses liens, & l'assi-

stent de tout leur possible; & au lieu que plusieurs de ceux qui estoient à Rome, se cachoyent de luy, ou quitoient la ville pour n'estre pas enveloppez en sa cause, ceux-cy y accourrent de deux ou trois cens lieues, pour luy rendre les deuoirs de leur charité.

C'est à bon droit, qu'un zele si rare le console. Il ne pouuoit sans iniustice auoir moins de réjouissance, voyant un si précieux fruit de la pieté de ses chers disciples. Et il ne faut point alleguer au contraire, qu'il se glorifie ailleurs de n'auoir rien receu de ceux à qui il preschoit l'Euangile; adjoignant mesme, qu'il luy estoit bon de mourir plustost, que si quelqu'un a-

1. Cor. 9.15. neantissoit cette sienne gloire. Car bien qu'il en vlast ainsi ordinairement, il ne s'estoit pourtant pas lié les mains pour iamais ne rien receuoir des Eglises, & moins encore le cœur pour ne pas ressentir avec ioye la charité de ceux, qui l'assistoyent. Et il est aisé à voir par l'onzième chapitre de la seconde Epistre aux Corinthiens, que ce qu'il s'estoit scrupuleusement abstenu de rien receuoir des Eglises d'Achaïe

venoit d'une consideration particuliere, pour retrancher toute occasion aux faux Apostres: afin, dit-il, qu'en ce en quoy ils se glorifient, ils soient aussi treuvez tels, que nous. Mais quant aux autres Eglises, il ne reiettoit point les subuentions, qu'eiles luy faisoient quelque fois extraordinairement, comme il paroist, tant de cette Epistre, que d'un autre lieu, où il dit, que les Macedoniens, venus avec luy à Corinthe, auoient suppleé à ce qui luy defailloit. Ainsi voyez vous, que la gloire qu'il ti- te ailleurs, d'auoir presché l'Euangile aux Corinthiens sans rien prendre d'eux, n'empesche pas la ioye, qu'il tesmoigne ici d'auoir receu vn present des Philippiens. Mais apres leur auoir déclaré le contentement, que luy auoit causé leur charité, il va au deuant d'une mauuaise interpretation, que l'on eust peu donner à cette sienne ioye: Non point, que ie die cecy (dit-il) ayant esgard à quelque indigence. Car i'ay appris d'estre contents des choses, selon que ie me treuve. Car ie sçay estre abbaissé; ie sçay aussi estre abondant; par tout, & en toutes choses, ie suis instruit;

2. Cor.
11. 12.

2. Cor.
11. 9.

484 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
tant à estre rassasié, qu'à auoir faim ;
tant à abonder, qu'à auoir disette. Il leur
disoit cy-deuant, qu'il s'estoit grande-
ment esiouy du soin, qu'ils auoient eu
de luy. Quelqu'vn eust pû de là pren-
dre occasion de s'imaginer, qu'auant
que les Philippiens eussent versé sur
luy cette rosée de leur charité, il vi-
uoit dans la tristesse, & dans l'ennuy ;
& que la necessité, où il s'estoit cy-de-
uant treuue dans la prison, luy tenoit
le courage bas. Il corrige cette fausse
conclusion, & aduertit ces fideles, que
iamais il n'auoit esté en tels termes ; s'ô-
cœur ayant tousiours treuue la satis-
faction en l'estat où Dieu le mettoit,
sans s'esleuer pour l'abondance, n'y
s'abaisser pour la necessité, qu'il luy
enuoyoit au dehors. Ne luy impu-
tez pas à vanité la liberté qu'il prend
de nous decourir cette noble & ma-
gnifique affiete de son ame. C'est no-
stre interest, qui l'a obligé à nous la
mettre deuant les yeux. Car puis qu'il
est l'vn des principaux patrons sur les-
quels nous deuous former nostre vie,
il nous importe de sçauoir au vray,
quels estoient les mouuemens, & sen-
timens

timens de son esprit; de peur que nous
 les figurans autres qu'ils n'estoient en
 effet, nous ne courions quelque dan-
 ger en les imitant. Il dit donc premie-
 rement, que ce n'a pas esté l'indigen-
 ce, qui luy a fait recouvrer la subvention
 des Philippiens: douce & agreable.
 Mais comment est-il possible, ô saint
 Apostre, qu'estant depuis si long-
 temps dans vne si triste prison, tu n'y
 ayez point eu d'indigence? Avois-tu
 quelque secret tresor? quelque source
 cachée, qui fournit à tes necessitez?
 Non, dit-il. Ce n'est pas ainsi, que ie
 l'entens. Je n'ay iamais eu de riches-
 ses; & la prison de Neron m'oste les
 seuls moyens, que j'auois; les fruicts
 du travail de mes mains: de sorte, que
 ie ne doute pas, que ceux qui mesu-
 rent les choses par le dehors, n'esti-
 ment, que mon indigence a esté ex-
 tremé. Pour moy, j'en fais vntout
 autre iugement. Je ne pense pas auoir
 esté dans l'indigence; parce que j'ay
 appris d'estre content des choses, selon
 que ie me treuve. Comme ce n'est pas
 l'abondance, mais le contentement,
 qui fait l'homme riche; aussi n'est-ce

436 Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.
pas la pauvrete, mais le desir, qui le
rend indigent. Celuy-là est riche, non
qui possede beaucoup, mais qui ne
conuoite rien; & celuy-là pauvre à qui
manque, non l'or & l'argent, mais le
contentement & la satisfaction. Puis
donc que ce saint Apstre estoit con-
tent des choses qu'il auoit en l'estat, où
il se treuuoit; il est euident, que quel-
que peu, qu'il en eust, il n'estoit pas
pour cela dans l'indigence. Encore
qu'il n'y ait, qu'une pinte de vin, ou
d'huyle dans vn vaisseau, il ne laisse
pas d'estre plein, s'il y en a autant,
qu'il en tient; & au contraire, quand
bien il y en auroit vn muid, il n'est pas
plein, s'il en peut tenir plus, qu'il n'en
a. C'est par la mesure, & non par cel-
le, de ce qu'on y met, qu'il faut iuger
de son abondance, ou de sa disette. Il
en est de mesme de l'homme. S'il a de-
quoy remplir les desirs de son cœur, il
est riche, quelques petites, que soyent
ses facultez en elles-mesmes. Que si
nonobstant tout ce qu'il a, son ame
demeure tousiours vuide: si apres ce-
la elle est encore beante, si elle s'ou-
ure, & aspire à de nouvelles possessions;

quand bien il auroit tout l'or du Perrou, toutes les perles, & tous les ioyaux de l'Orient, qui ne voit, qu'avec tout cela il est encore indigent & necessiteux? & qu'il l'est d'autant plus, que plus il desire de biens? L'Apostre en cette prison n'auoit, que ce qu'il luy falloit de pain & d'eau pour se nourrir, & d'habits pour se vestir. l'atouë, que si vous n'auiez, que cela, vous seriez pauvre, & necessiteux; vous, qui tenez beaucoup plus; vous, dont les conuoitises sont infinies; qui ne scauroient se passer de si peu de chose. Mais quant à luy, il est riche, puis qu'avec ce peu, que vous dédaignez, il a tout ce qu'il luy faut. *Ayans* (dit ^{1. Tim.} il en vn autre lieu) *la nourriture & de* ^{6. 8.} *quoy nous puissions estre couuerts, cela nous suffira.* O heureux Apostre! qui peux estre satisfait à si bon marché! Combien est ferme & assuré ton contentement, puis qu'il a besoin de si si peu de choses? Nous lisons qu'autresfois vn mondain se desespera, & se défit luy-mesme, ayant treuue par ses comptes, que ses dettes payées, il ne luy restoit plus, que cent mille escus.

488 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
valant ; & qu'un autre n'estimoit pas
un homme riche, s'il n'auoit assez de
reuenu pour nourrir & soldoyer vne
armée Royale. Mais ce sont des illu-
sions, ou pour mieux dire des fureurs
du luxe & de l'auarice. La droite raison
nous montre, que celuy-là est riche,
qui n'a besoin de rien, qui treuve chez
soy ce qu'il luy faut ; qui a ce qu'il desi-
re. Si ses desirs sont iustes, & bornez
dans la raison, il n'aura que faire pour
les contenter, ny d'armée, ny d'un re-
uenu, capable de nourrir tout un peu-
ple. C'est ainsi, que l'Apostre s'estoit
muny contre l'indigence, non en ac-
querant des biens, mais en retranchant
ses conuoitises, les reduisant au petit
pied, & les mortifiant si bien par la foy,
& la meditation de la croix de son Sei-
gneur, & par les exercices continuels
du ieusne, de la sobriété, & de la fruga-
lité, qu'enfin elles ne luy donnoient
plus de pene, & se contentoient sans
murmurer de tout ce que portoit la
condition, où il se rencontroit. C'est
ce qu'il signifie quand il dit, *qu'il a ap-
pris d'estre content des choses, selon qu'il
sacreuue, c'est à dire qu'il s'est formé.*

Chap. 4. vers. 10. 11. 12. 13. 14. 489
 à cela par vne longue experience; car
 il ne veut pas dire, qu'il ait simplement
 reconnu la nature, & l'équité de cette
 moderation, ou par les liures, ou par
 la reuelation de Dieu, mais bien, qu'il
 en a acquis l'habitude par les épreuues,
 & les exercices de la croix, où il auoit
 continuellement vescu depuis sa con-
 uersion, en supplices, en flétrissures,
 en voyages, en perils, en pene & en
 trauail, en faim & en soif, en ieusnes,
 en froidure, en nudité. C'est par là,
 qu'il a prit à se contenter de la plus pau-
 ure, & plus destituée condition; En
 la mesme sorte (s'il m'est permis de
 comparer le disciple au Maistre) que
 l'Epistre aux Ebreux dit, que nostre
 Seigneur Iesus-Christ a appris obeis- *Ebr. 5.5*
 sance par les choses, qu'il a souffertes;
 c'est à dire qu'il la pratiquée & se l'est
 renduë familiere par vn continuel vsa-
 ge. Dans le vertet suiuant il étend, &
 diuise en ses parties cette excellente
 science, qu'il dit auoit apprise, de se
 contenter des choses, selon qu'il se
 treuue; *Je scay (dit il) estre abbaissé;*
ie scay aussi estre abundant. Par tout, &
en toutes choses ie suis instruit, tant à

estre rassasié, qu'à auoir faim : tant à abonder, qu'à auoir disette. La vie humaine icy bas, comme l'experience le montre tous les iours aux plus auégles, n'est autre chose, qu'une vaine figure, qui change en mille & mille façons ; vne rouë, qui tourne incessamment, éleuant les vns, abbaissant les autres, & faisant souuent passer vne mesme personne par plusieurs conditions differentes, & contraires. Nous voyons aujourd'huy dans vne extreme ignominie ceux, qui fleurissoient nagueres en vne souveraine gloire. Nous pleurons maintenant la pauureté de ceux, dont nous benissions cy, deuant l'abondance, & tel nous fait aujourd'huy pitié, à qui peut estre nous porterons demain enuie. L'esprit des hommes est si foible, que ces changemens le changent aussi iusques au fonds ; & y en a peu, qui ayent la teste assez ferme, pour demeurer mesmes en des conditions si differentes. L'abondance & la prosperité nous éleue le cœur ; la pauureté, & l'aduersité nous l'abbat. La premiere nous tend insolens, & la seconde lasches.

L'Apostre proteste icy, qu'il sçait comment il faut supporter l'vne & l'autre condition; qu'il est capable de gouverner l'abondance, & de souffrir la necessité, & de se conduire tellement en toutes les deux, que ny l'éclat de l'vne, ny le trouble de l'autre, ne le fera jamais varier, & qu'il n'y a ny temps, ny affaire, où il ne garde constamment cette moderation. Car, *estre abaissé, auoir faim, auoir disette*, signifient l'estat de l'aduersité, & à l'opposite, *estre abondant, & rassasié*, se rapporte à ce luy de la prosperité. Celuy-là sçait *estre abaissé, & est instruit à auoir faim, & disette*, qui sçait supporter la necessité, & l'aduersité avec vne humble, & genereuse patience, acquiesçant doucement à la volonté de Dieu, sans regimber contre son aiguillon, se contentant de sa petite condition, sans se déchirer l'esprit de regrets, & de desirs inutiles. Et bien que cette vertu soit difficile, l'autre, qui luy est opposée, l'est beaucoup plus, *d'estre instruit à abonder, & à estre rassasié*, quand vn homme, qui a du bien, en sçait iouyr sobrement, sans presumption, & sans

vanité, avec actions de graces, en faisant liberalement part à ses prochains, sans en prendre plus, que ce qui luy en faut. Il s'est treuvé quantité de gens, qui ont supporté la pauvreté, & les disgraces avec beaucoup de courage, & de patience. Mais il s'en est veu fort peu, à qui la prosperité & l'abondance n'ayent gasté le iugement. Le plus haut poinct de la vertu est de pouvoir l'un & l'autre; d'auoir l'ame si ferme, & si droite, qu'elle tienne bon, & contre les coups, & les menaces de la mauuaise fortune, (comme l'on parle dans le monde) & contre les appas, & les caresses de la bonne. L'Apostre donc craignant, que ce langage, par lequel il s'attribuë vne si haute, & si rare perfection, ne semblast vain, le corrige, & le modifie excellemment, quand il adiouste, *Je puis toutes choses en Christ, qui me fortifie.* Ce n'est pas (dit-il) l'excellence de mon entendement, ou la vigueur de ma nature, qui me rend capable de ces grands effets. C'est Christ qui m'en donne la force. En moy-mesme, ie ne puis rien. En luy, il n'y a rien, que ie

ne puisse. Il vſe d'vne ſemblable correction dás l'Epistre aux Corinthiens, où ayant dit, qu'il auoit beaucoup plus trauaillé, que tous les autres Apostres, il adiouſte incontinent; *toutes fois non point moy, mais la grace de Dieu, qui est avec moy.* 1. Cor. 15. 10. Au reſte vous voyez aſſez, qu'il faut reſtreindre *toutes ces choses*; dont il parle, à celles dont il eſt icy question; aſſauoir celles, auſquelles Dieu l'appelloit; qui ſe preſentoient, ou à faire, ou à ſouffrir dans le cours de ſa vocation. Par exemple; Dieu l'appelle-il à la neceſſité? Il s'aſſeure, qu'il la ſouffrira genereuſement. L'appelle-il à l'abondance? Il ſe promet d'en iouyr ſagement. Il n'y a rien, qu'il ne puiſſe en certe ſorte de choses; pource que le Seigneur, qui le fortifie, eſt tout bon & tout puiſſant. Et ces paroles de l'Apoſtre ſont grandement conſiderables. Car elles nous apprennent d'vn coſté, que tout le bien, que font les fideles dans leur vocation, eſt deu à l'aſſiſtance, & à la conduite du Seigneur Ieſus, qui les fortifie; ſelon ce qu'il diſoit luy-meſme: *Sans moy, ou hors de moy, vous ne pouuez rien fai-* Ioan. 15. 5.

204 Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.
re, contre la presumption des anciens,
& nouueaux Pelagiens; qui atribuent
la pieté, & les vertus, & actions, qui
en dépendent, à la force de la nature,
& au choix du pretendu franc arbi-
tre. Mais ces mesmes paroles de
sainct Paul nous montrent de l'autre
part, que ces fideles, qui d'eux mesmes
ne peuuent rien, peuuent tout en leur
Seigneur, qui daigne accomplir sa
vertu dans leur foiblesse. Ne vous en-
orgueillissez point, Chrestien. Vous
deuez tout à la grace de Iesus-Christ,
& n'aucez rien de vous-mesme. Mais
ne craignez point pourtant. Quelque
foible que vous soyez, vous pourez
tout en ce diuin Seigneur, qui vous
fortifie. Ne presomez rien de vous-
mesme, mais attendez tout de luy. Il
n'y a rien, ny si petit, que vous deuez
esperer de vostre propre force, ny si
grand, que vous ne deuez vous pro-
mettre de la sienne. Mais voyez, ie
vous prie, Mes Freres, combien est
exquise la prudence de l'Apostre, &
combien droitement il balance ses dis-
cours pour ne rien gaster; ny de costé
ny d'autre. Il a iusques icy magnifi-

quement garanty sa constance; de peur que la ioye qu'il auoit receuë du present de ces fideles, ne leur fist croire, qu'auant cela il plioit sous le faix de la necessité. Maintenant, afin que ce fort & vigoureux langage qu'il vient de tenir, ne tournast à leur offense, comme s'il auoit mesprisé leur liberalité en defendant sa vertu, il adiouste pour leur arracher entierement cette pensée de l'esprit : *Neantmoins vous avez bien fait de communiquer à mon affliction.* N'estimez pas (dit-il) que vostre charité soit perduë, ou mal employée, sous ombre que vous l'avez faite à vne personne capable de s'en passer; & qui sçait gayement souffrir la necessité, & viure dans la pauureté sans indigence. Ce que i'ay dit de la moderation de mon esprit est seulement pour vous montrer de quelle façon nous deuons nous soumettre à la vocation de Dieu, en quelque condition, qu'il nous appelle, & non pour rien rabattre du prix de vostre charité. Je l'estime extrêmement, & la regarde avec ioye, comme vne bonne & sainte action. Vous voyez, Mes

Freres, que cette declaration de l'Apostre estoit necessaire, pour montrer aux Philippiens, qu'il ne mesprisoit pas leur present; ce qui eust esté superbe & inhumain. Mais il estoit encore à propos qu'il la fist, pour ne donner point de pretexte, ny à ces fideles, ny aux autres, de negliger ceux qui sont dans l'affliction, sous ombre qu'ils ont assez de force pour supporter patiemment leur misere. Ce n'est pas à nous à examiner curieusement iusques où la pauvereté les incommode. Si Dieu les fortifie iusques-là, que de pouvoir viure dans la necessité sans la ressentir, ny s'en plaindre, nous auons sujet de l'en benir, & d'admirer leur vertu, mais non de leur soustraire nos assistances. Il les faut espandre par tout, où nous voyons quelque apparence de besoin, & sur tout là où la pauvereté est coniointe avec la pieté. Elles ne scauroient iamais mieux estre employées, qu'au service de ceux, qui scauent, comme saint Paul, *abonder & auoir disette*; parce qu'il n'y a point de gens qui les mesnagent mieux, ny plus religieusement. L'Apostre donne un

nom honorable à la subuention des Philippiens, disant: qu'ils ont communiqué à son affliction; cōme si l'entoyant en la prison, ils y estoient entrez eux-mesmes, pour y porter vne partie de sa peine. Nous communiquons aux afflictions des fideles en trois façons; Premièrement, quand nous souffrons pour la pieté les mesmes afflictions, qu'eux: Secondement, quand nous compatissons à leurs souffrances, de cœur & d'affection. Et finalement, quand nous les consolons & soulageons leur peine, soit avec nos paroles simplement, soit avec les effets de nostre liberalité; & c'est en cette troiziesme sorte, que l'Apostre l'entend en ce lieu. Ce qu'il dit qu'ils ont bien fait de luy rendre ce deuoir, est d'une verité toute euidente dans l'Euan-gile. Car bien que l'Apostre eust peu s'en passer, tant y a qu'en le luy rendant ils auoient fait ce que requeroit d'eux, & la charité enuers les affligés, le respect enuers leur bon maistre, qui les auoit si fidelement instruits en la voye de salut.

C'est-là, chers Freres, ce que nous

498 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
auions à vous dire pour l'exposition
de ce texte. Imitons les beaux exem-
ples des Philippiens, & de saint Paul,
qui nous y sont proposez. Que les
troupeaux apprennent du premier, à
subuenir alaigrement aux necessitez
de leurs Pasteurs : Que les Pasteurs
apprennent du second à recevoir ces
sacrez devoirs de leurs troupeaux avec
toute gratitude. Sur tout formons
nous, & nous instruisons les vns, &
les autres en cette heureuse, & admi-
rable science, que nous enseigne icy
l'Apostre, *de nous contenter des choses,*
selon que nous nous treuons. L'igno-
rance de ce secret est la cause de la plus
grande part de nos malheurs. Elle est
la mere de l'ipiustice, & de l'enuie, &
de tous les maux qu'elles produisent.
C'est elle, qui seme les guerres, les pro-
cés, & les querelles dans le monde; qui
remplit les bois & les deserts de vo-
leurs, les mers de corsaires, & les vil-
les de chicaneurs, ne laissant aucune
partie de l'vniuers en seureté. Elle
trouble la paix des estats, & le re-
pos des familles : Elle esteint les a-
mitiez & les affections les plus natu-

telles. Elle rend les freres ennemis, & fousleue les enfans contre leurs peres, & anime les peres contre leurs enfans. Elle forge les armes; elle aiguise les espées, elle inuente les fourberies, & les artifices, & va iusques dans les enfers, pour en tirer tout ce que Satan y couue de plus malicieux. Qui changea iadis la paix d'Israel en vne hideuse guerre, où l'on vid vn enfant armé contre son propre pere? Absalom contre Dauid? Ce ne fut autre chose, que l'aveuglement de ce parricide, qui ne se contentoit pas de sa condition. Qui alluma entre les Romains cette funeste guerre ciuile, qui bouleuersa tout ce grand Empire? La cupidité de deux hommes, mescontens d'auoir, l'vn vn compagnon, & l'autre vn Supérieur. Et si vous considerez les autres troubles & passez & presens, soit du monde, soit de l'Eglise, soit des estats, soit des familles, vous verrez qu'ils viennent tous de cette commune source, que les hommes ne se font pas contentez de leur condition! L'vniuers iouyroit d'vne heureuse & profonde paix, si chacun scauait avec

560 Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.
 saint Paul, se contenter des choses, ainsi
 qu'il se treuve. Mais si le monde de-
 meure dans son ignorance, nous au
 moins; Chers Freres, à qui Dieu
 montre sa lumiere, & à qui il presente
 aujourdhuy l'exemple & la parole de
 son Apostre, sortons d'une si vilaine,
 & si pernicieuse erreur. Bornons nos
 desirs; reglons nos conuoitises; res-
 pectons l'ordre de la providence diuine,
 nous contentans du lieu, où elle nous
 a mis, & du partage qu'elle nous a don-
 né; receuans de sa main avec vne pro-
 fonde humilité la condition où elle
 nous fait viure. Et icy ne m'alleguez
 point, ie vous prie, que cette modera-
 tion n'est bonne, que pour l'Apostre.
 Que pour vous, qui n'avez pas vne si
 haute qualité, il n'est pas necessaire,
 que vous soyez si réglé. Il n'y a qu'une
 seule loy en la maison de Dieu. Sans
 vous y assuiettir vous ne pouuez en-
 trer en cette glorieuse famille. Et ce
 que l'Apostre s'attribue en cet endroit,
 il le commande ailleurs à tous les fide-
 les; *Que vos mœurs (dit-il) soient sans*
avarice. Soyez contents de ce que vous
avez presentement. Puis c'est vne forte
 &

Hebr.
 13. 5.

Chap. 4. Vers. 10. 11. 12. 13. 14. **SOIT**
de ridicule finesse de vouloir se dispenser d'estre heureux. Or vous ne le pouvez estre sans cetté moderation. Il y va non seulement de la volonté de Dieu, mais aussi de vostre repos. Soit donc pour obeyr à vostre Souuerain Seigneur, soit pour vous proeurer à vous mesme vn grand & assuré bonheur, estudiez diligemment cette leçon. Ne la quittez point, que vous ne l'ayez apprise, que vous ne sçachiez vous contenter de la condition, où vous vous trouuerez; que vous ne foyez capable de supporter l'abondance, & la disette, les richesses, & la nécessité. Si vous vous treuuez dans la paureté; pensez, qu'encore n'est-elle pas si estroite, que celle où estoit saint Paul, prisonnier à Rome dans les fers de Neron. **Qui** vous empesche d'y auoir vn courage semblable au sien? d'y trouuer la satisfaction, que cette sainte ame tesmoigne dans sa captiuité? Il y braue la nécessité; & malgré tous ses efforts, se vante de n'auoir point d'indigence. Pourquoi? Parce qu'il se contente de ce qu'il luy faut, & regle ses desirs à son besoin.

502 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*

Faites comme luy, & la pauvreté n'aura non plus de prise sur vous, que sur luy. Votre corps n'est pas plus grand, que le sien. Il ne faut pas plus d'estoffe pour vous couvrir, ny plus de viande pour vous nourrir. Ce peu, qui luy suffisoit, vous peut semblablement suffire. S'il y a de la difference, il faut qu'elle vienne, non de vostre nature, mais de vostre delicatessé, & de l'excez de vos conuoitises, & non de vostre besoin. La pauvreté, si nous voulons dire vray, n'incommode que les ambitieux, les delicats, & les gourmands. Elle ne fait point de mal à vn homme sobre & temperant; qui seait qu'il n'a besoin ny de beaucoup de biens, ny pour long-temps. Mais que dis-je, qu'elle ne luy fait point de mal? Certainement elle luy sert en beaucoup de sortes. Elle estouffe en son cœur vne infinité de vices, qui ne naissent & ne vivent que dans l'abondance. Elle l'exempte des soucis, des peines, des craintes, des fascherics, & des vanitez, qui accompagnent les richesses. Elle luy apprend la sobrieté, la modestie, l'humilité. Elle luy rend

Le monde indifferent, & le forme au
 mespris de cette vie. Elle le détache
 de la terre; & l'affranchit des liens,
 qui y retiennent les autres. Il quitte
 aisement & sans regret, vn monde, où
 il ne possede rien. Elle l'éleue au Ciel,
 luy faisant ardemment desirer le lieu,
 où est tout son bien. Supportez dou-
 cement vne chose si vtile. Que les
 fruicts qu'elle presente à vostre esprit,
 vous fassent patiemment souffrir les
 incommoditez, qu'elle cause à vostre
 chair. Prenez-la pour vne occasion de
 philosopher, & non de murmurer.
 Faites estat, que Dieu, le sage directeur
 de nostre vie, vous l'enuoye à ce des-
 sein, pour vous arracher du monde,
 pour vous gagner tout entier à Iesus-
 Christ. Mais quand bien vous n'en ti-
 reriez aucune autre vtilité, tousiours
 y aurez-vous la gloire, d'obeyr à ce
 souuerain Seigneur. Puis que c'est sa
 volonté, il y faut humblement acquies-
 cer; & tenir pour certain, que la cho-
 se est raisonnable, puis qu'il l'a veu.
 Reposez-vous sur les soins de sa pro-
 uidence. Car luy-mesme a dit: *Je ne Hebr.*
de delaisseray point, ny ne t'abandonne- 13. 5.

504 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
neray point. Il sçait entretenir ses Elies
dans la solitude des torrens, & des peu-
ples entiers dâs les deserts, & faire filer
l'huyle, & la farine des pauures veuf-
ues, à la mesure de leur necessité. Re-
gardez comme il soustint sainct Paul
dans les prisons de Rome; comment
oultre ses necessitez, qu'il luy fournis-
soit sur les lieux, il luy fit venir de
Philippes en Macedone, c'est à dire,
de deux, ou trois cens lieues de là, vne
subuention notable, suffisante (com-
me il le dira cy-apres) à le rassasier en
abondance, & non à le nourrir sim-
plement. Le Seigneur n'a point chan-
gé de cœur, ny de main. Il a tousiours
le mesme pouuoir, & la mesme bonté
pour les siens. Asteurez-vous qu'il
vous traittera, comme il fist sainct
Paul, si vous le seruez chacun en vo-
stre vocation, côme cet Apostre fit en
la sienne. Que si vous estes hors de la
necessité dans vne condition medio-
cre, proportionnée à vostre naissan-
ce, & à vostre estat; pensez que vous
estes d'autant plus obligé à vous en
contenter. N'éleuez point vos desirs
plus haut. Demeurez dans vos bor-

Chap. 4. Vers. 10. 11. 12 13. 14. 509
nes; & vous souuenez de l'excellent
aduertissement, que l'Apostre nous
donne ailleurs: *que ceux, qui veulent* 1. Tim. 6. 9.
deuenir riches, tombent en tentation, &
au piege, & en plusieurs conuoitises fol-
les & nuisibles, qui plongent les hommes
en destruction & perdition. Au nom de
Dieu, ne vous engagez point dans ce
penible, & infiny embarras. Que vous
faut-il, puis que vous auez ce qui suffit
à vostre nature? Comme son besoin
est la fin de vos biens; aussi doit-il estre
la regle de vos desirs. Si vous ne les
bornes-là, ils n'auront point de fin,
Vous serez dans vne agitation conti-
nuelle. Plus vous aurez de bien, & plus
vous en voudrez auoir. Cette soif
s'allumera en beuant, comme celle
de l'hydropique: & si vne fois vous
vous laissez aller à vne si folle passion,
iamais rien n'arrestera vos peines, que
la mort, ou le malheur. Vostre travail
reüssira tout au rebours de vostre des-
sein: Ce que vous auez ne vous don-
nera iamais tant de contentement,
que ce que vous n'auetz pas vous cau-
sera de déplaisir. Considerez moy la
vie des auaricieux. Leur peine & leur

inquietude n'a point de bout. Comme ceux, qui montent vn escalier, n'ont pas si tost mis le pied sur vn degré, qu'ils le leuent pour en gagner vn autre plus haut : ainsi ces gens ne cessent jamais de monter avec bien de la peine & du tourment ; la fin d'un trauail leur est le commencement de l'autre. Et souuent apres tant de peines, ils perdent tout à vn coup, & en vn moment ce qu'ils ont acquis en plusieurs années. Mais ce n'est pas assez de scauoir souffrir la pauureté, & se contenter de la mediocrité. Il faut aussi apprendre à mesnager l'abondance, quand Dieu nous la donne ; à la posseder avec sobriété & temperance ; l'employer aux vsages de l'Eglise, & au soulagement des pauures, la distribuer comme fideles dispensateurs ; en faire vn instrument, non de luxe, mais de charité ; la tenir de la seule grace du Seigneur, & estre tousiours prest à la remettre entre ses mains, toutes les fois qu'il luy plaira de la retirer des nostres, en disant avec Iob ; Le Seigneur l'a donné, Le Seigneur l'a osté, son nom soit benit. Voilà, Fideles,

Chap. 4. Vers. 10. 11. 12. 13. 14. 307
comment il nous faut estre disposez
pour auoir la science du saint Apo-
stre, & estre instruits avec luy, tant à
abonder, qu'à auoir disette. Iesus-
Christ, l'vnique auteur de tout bien,
sans lequel nous ne sommes rien,
vueille nous fertiliser par la vertu de
sa grace, afin qu'en luy nous puissions,
& ces choses, & toutes les autres ne-
cessaires à sa gloire, & à nostre salut.
Amen.

I i iij



SERMON

TREIZIESME,

Sur le ch. 4. vers. 15. 16. 17. 18. 19.

- Vers. 15.** *Vous sçavez aussi, vous Philippiens, qu'au commencement de la predication de l'Evangile, quand ie partis de Macedone, nulle Eglise ne me communiqua rien en matiere de bailler, & de recevoir, sinon vous seuls.*
- 16.** *Car mesme, moy estant en Tessalonique, vous m'avez enuoyé une fois, voire deux, ce qui m'estoit de besoin.*
- 17.** *Non point que ie recherche des dons, mais ie recherche le fruitz abondant, qui soit alloüé en vostre conçe.*
- 18.** *Or ay-ie receu le tout, & abonde. l'ay esté remply, ayant receu d'Epafrodite, ce qui m'a esté enuoyé de par vous; comme une odeur de bonne senteur; un sacrifice agreable, & plaisant à Dieu.*
- 19.** *Aussi mon Dieu suppléera à tout ce dont vous aurez besoin, selon ses richesses avec gloire en Iesue-Christ.*

C'Est vn reproche , que les Payens faisoient iadis aux premiers Chrestiens , qu'ils n'auoient point de sacrifices en leur religion; Et vous scauez , Mes Freres , que ceux de la communion de Rome , nous accusent au iourd'huy de la mesme faute. Dieu soit benit , que l'on nous charge des crimes que l'on a autresfois imputez aux meilleurs , & plus anciens disciples du Seigneur. Cette conformité nous est honorable , & montre clairement , que nostre doctrine est mesme , que la leur. Et comme cette cause nous est commune avec eux ; aussi y employons nous pour nostre defense les mesmes responses , dont ils se sont seruis , disans à nos aduersaires , ce que ces premiers fideles disoient aux Payens; que les Sacrifices ; que Dieu nous demande , & que nous enseignons en nostre Religion , c'est vne ame pure, vne bonne conscience , vne creance sincere; que la priere, & l'aumosne , & les saintes , & vertueuses actions sont les plus agreables victimes, qui pussent estre immolées au Souuerain. Bien

*Minut.
in O-
Eau.
Origen.
contra
Cels. l.
8. p.
400.*

confessons-nous volontiers, que nous ne luy offrons aucun sacrifice propitiatoire pour expier nos pechez; parce que ce seroit, & trop presumer de nous, que d'entreprendre vne chose, qui requiert vn merite infiny, & outrager le *Jesus-Christ*, qui s'estant presenté vne fois au Pere pour l'a propitiation de nos crimes, c'est accuser son oblation, d'insuffisance, que de la vouloir reïterer. Mais s'il est question des sacrifices d'action de graces: iamaïs nule Religion ne les a ny plus magnifiquement, ny plus abondamment establis, que la nostre. Car au lieu, que sous Moÿse, & dans le Paganisme, & parmy nos aduersaires, il n'y a que certains ministres, à qui il soit permis de sacrifier; il n'y a personne en nostre Religion, qui ne soit sacrificeur, *Jesus-Christ* nous ayant tous reuestus de cette dignité. Car son Eglise est toute entiere, vne nation sainte, & vne sacrificature Royale. Et au lieu, que dans les autres deuotions il n'y a que quelques actions externes, qui se nomment sacrifices, s'exercans à certaines heures, & en cer-

Chap. 4. Vers. 15. 16. 17. 18. 19. 511
tains lieux seulement: dans nostre Religion, toutes les actions de pieté enuers Dieu, & de charité enuers le prochain, sont de vrays, & legitimes sacrifices, qui se peuuent presenter au Seigneur indifferemment en tous temps, & en tous lieux. Sainct Paul l'vn des plus diuins, & des plus authentiques interpretes de nostre Religion, nous enseigne ces veritez en diuers lieux, & particulièrement en ce luy, que nous venons de vous lire, pour estre, s'il plaist au Seigneur, la matiere de cét exercice. Cy-deuant, dans le chapitre second, il auoit enrrollé les ministres de l'Euangile au nombre des Sacrificateurs, appellant leur Predication, *vn sacrifice*, & les souffrances dont ils la scellent, *l'aspersion*, qui se fait sur leur oblation. Maintenant il estend la mesme dignité au peuple, & honore les fruiets de leur beneficence du nom, *d'vn sacrifice agreable & plaisant à Dieu*. D'où vous voyez, combien est precieuse deuant Dieu, & deuant ses Saincts, l'excellence des œures de la charité. Considerons pour le mieux entendre,

Philip.
2. 17.

§12 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
l'estat que fait icy l'Apostre de celle
des Philippiens ; loüant hautement la
subuention , qu'ils luy auoient en-
uoyée par Epafrodite. Il auoit com-
mencé ce discours dans le texte prece-
dent , leur tesmoignant d'aucir eu leur
soin tres-agreable ; non pour sa pro-
pre consideration , ayant appris par la
grace de Dieu , à se contenter de ce qu'il
auoit , & à souffrir la pauureté sans en
estre incommodé ; mais pour la bonté
& l'equité de la chose mesme , qui estoit
iuste au fonds , & portoit avec elle les
marques de leur pieté. Il poursuit en-
core ce propos dans les versets , que
vous auez oüys ; & d'entrée il prend
les Philippiens mesmes pour tesmoins
de la verité de ce qu'il venoit de dire,
*qu'il se contentoit des choses , selon qu'il
se treuuoit , sans ny solliciter , ny refu-
ser les reconnoissances de ceux , qu'il
seruoit : Car vous sçavez aussi (leur dit-
il) vous Philippiens , qu'au commen-
cement de la predication de l'Euangile ,
quand ie partis de Macedone , nulle Egli-
se ne me communiqua rien en matiere de
bailler , & de receuoir , si non vous seuls.
Car mesme moy estant en Tessalonique ;*

Vous m'avez enuoyé vne fois, voire deux, ce qui m'estoit de besoin. Puis il corrige, & modifie ce discours, de peur qu'il ne semblast proceder de quelque affection basse, & terrienne; Non point, dit-il, que ie recherche des dons, mais ie recherche le frui&t abondant, qui soit alloué en vostre conte. Et là dessus il conclud ce propos, rendant à Epafrodite les tesmoignages de sa fidelité, & aux Philippiens la louange de leur charité, & y adioustant vne promesse de la benediction de Dieu sur eux: Oray-ie receu le tout, dit-il, & abonde. I'ay esté rempli, ayant receu d'Epafrodite, ce qui m'a esté enuoyé de par vous, comme vne odeur de bonne senteur, vn sacrifice agreable, plaisant à Dieu. Aussi mon Dieu suppléera à tout ce dont vous aurez besoin selon ses richesses avec gloire en Iesus-Christ. Ainsi aurons-nous quatre poin&ts à traiter, moyennant la grace de Dieu, pour vous donner l'entiere exposition de ce texte; Premièrement la conduite des Philippiens, & des autres Eglises enuers sain&t Paul, en ce qui regardoit la reconnoissance de son ministere; Secondement l'affe-

114 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
tion, & l'intention avec laquelle Saint Paul desiroit, & receuoit cette sorte de deuoirs. Tiercement la louange, qu'il donne en particulier à la subuention, qu'Eupafrodite luy auoit tout franchement apportée de la part des Philippiens: & en quatriesme, & dernier lieu la promesse qu'il leur fait de la remuneration, & benediction de Dieu.

Quant au premier de ces points, nous vous auons desia aduertis, sur le texte precedent, qu'encore que les Eglises soient obligées par le droit diuin de fournir à leurs Pasteurs les choses necessaires à l'entretien de leurs personnes, & de leurs familles, neantmoins l'Apostre n'exigeoit cette reconnoissance d'aucun des troupeaux, qu'il auoit ou recueillis, ou edifiez par sa predication. Il pouruoyoit à ses necessitez du travail de ses mains, aimant mieux se soumettre à cette peine, que de donner à ces commencemens quelque occasion aux aduersaires de l'Euangile de calomnier son ministere; comme s'il l'eust exercé pour en tirer quelque commodité charnelle. Il est

Chap. 4. vers. 15. 16. 17. 18. 19. 515
Vray, que si quelques fideles, touchez
du sentiment de leur deuoit, luy of-
froident d'eux-mesmes quelque volon-
taire subuention, il ne la refusoit pas;
soit pour ne les pas contrister, soit
pour auoir de quoy assister plus com-
modement ceux, qui en auoient be-
soin. Et cette sienne conduite tesmoi-
gnoit euidemment ce qu'il disoit cy-
deuant, qu'il estoit appris, tant à abon-
der, qu'à auoir disette, tant à se passer
de ces legitimes subuentions, quand
elles manquoient, qu'à les receuoit, &
à les mesnager gayement, & libera-
ment, quand elles luy estoient presen-
tees. C'est ce qu'il ramentoit icy aux
Philippiens, pour preuue de son dire,
y entrelassant leur louange par la
commemoration, qu'il y fai& de leur
affection, & charité enuers luy. *Vous
sçavez*, dit-il, *ô Philippiens*, *qu'au com-
mencement de la predication de l'Euan-
gile, quand ie partis de Macedone, nulle
Eglise ne me communiqua rien en matie-
re de bailler & de receuoir, sinon vous
seuls.* Nous apprenons du liure des
Actes, que saint Paul estant passé de
l'Asie en l'Europe par vn ordre expres

516 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
du Seigneur, il entra en Macedone, &
y annonça l'Euangile en la ville de
Philippes, puis en celle de Tessaloni-
que, & de Berée, & de là se retira à
Athenes. C'est le temps, qu'il appelle
icy, *le commencement de la predication*
de l'Euangile, c'est à dire, lors qu'il
commença à le prescher en ces quar-
tiers-là. Il dit donc, que durant tout
ce temps-là, iusques à ce que la fureur
des Iuifs le poursuivans de ville en vil-
le, le contraignit de quitter la Mace-
done, nulle autre Eglise que la leur
ne luy auoit rien communiqué, en matiè-
re de bailler, & de recevoir. Cette fa-
çon de parler est notable, & est tirée
de la conduite des marchans, & nego-
tians, qui ont accoustumé d'escrire se-
parément dans leurs liures les arti-
cles, tant de ce qu'ils ont baillé, que
de ce qu'ils ont receu de ceux, avec qui
ils negotient, afin d'égalier le tout,
quand ils viennent à compter ensem-
ble, pour demeurer quittes chacun
avec son compagnon. L'Apostre pre-
suppose, qu'il y a vn commerce à peu
pres semblable, entre le Pasteur, & le
troupeau, par lequel l'vn est obligé de
donner

Donner à l'autre au lieu de ce qu'il reçoit pour estre quittes l'vn enuers l'autre. Dans cette communication mutuelle, le Pasteur donne l'Euangile, la paix de Dieu, & les biens de la vie celeste. Le troupeau en eschange donne les choses nécessaires au soultien de la vie terrienne. Ainsi le Pasteur donne les choses celestes, & reçoit les terrestres; & le troupeau reçoit les celestes; & donne les terrestres. C'est ce que l'Apostre dit expressement ailleurs, où il dispute de ce subiect & fort au long; Si nous vous auons semé, dit-il, les choses spirituelles; est-ce si grand cas, que nous recueillions les vostres charnelles? D'où il paroist, que la subuention, que les Eglises donnent aux ministres du Seigneur, est vn acte de Iustice, & non de charité simplement: l'acquit d'vne chose deuë, & non le present d'vne liberalité gratuite. Iugez de là quelle estoit, non l'ingratitude seulement, mais mesme l'iniustice & la dureté de ces Eglises, dont saint Paul parle en ce lieu, qui ayans tant receu de l'Apostre ne luy auoient rien rendu; demeurans en arriere, non de quelque partie

I. Cor.
9. II.

Kk

318 *Sermon 12. sur l'Epist. aux Philip.*
seulement, mais de toute la dete en-
tierement. Ce grand homme auoit
magnifiquement semé le Ciel, & l'e-
ternité au milieu d'elles, & d'une libe-
rale main leur auoit donné toutes les
richesses du royaume de Iesus-Christ.
A la predication il auoit adiousté les
exemples de sa vie, la plus saincte & la
plus innocente, qui fut iamais; ses
sueurs, & ses perils, ses larmes, & son
sang, la chose la plus precieuse du
monde. Et neantmoins ces gens ayans
receu des biens si grands, qui se pou-
uoient à peine payer de leur vie, ont
le cœur si dur, que de laisser dans la
necessité celuy, à qui ils estoient tant
obligez. Ils souffrent, que la main, qui
leur auoit communiqué le Ciel, soit
reduite à vn travail mecanique, à faute
de luy fournir quelque petite partie de
ce qu'ils luy deuoient: Car ils luy de-
uoient tout, & pour son entretien n'e-
stait requis, que fort peu de chose, au-
rant seulement, qu'il en falloit pour
soustener vne vie sobre & frugale,
comme estoit la sienne. Mais voyez
aussy de l'autre costé la douceur, & la
debonnaireté de l'Apostre, qui ayans

Chap. 4. Vers. 15. 16. 17. 18. 19. 319
esté si indignement traité, supporte
auec tant de patience l'inhumanité de
ces Eglises; sans les accuser, sans se
plaindre, sans lascher contre elles
aucune parole rude. Car ce qu'il en
fait icy mention n'est pas pour les ta-
xer. C'est le fil de son propos, & non
son ressentiment, qui l'y a obligé; tant
pour iustifier ce, qu'il auoit dit de la
pureté & innocence de sa conduite, &
pour s'excuser de ce qu'il auoit plu-
sieurs fois vsé de la liberalité des Phi-
lippiens, que pour rehausser la charité
de ces fideles. Car elle estoit d'autant
plus grande, & plus estimable, que plus
elle estoit rare & singuliere; comme la
reconnoissance de ce pauvre lepreux
de l'Euangile, qui des dix, qui auoient
esté gueris par le Seigneur fut le seul,
qui luy en vint rendre graces. Ainsi
l'ingratitude des autres Eglises don-
noit du lustre à la charité des Philip-
piens. Entre tant de troupeaux infinit-
ment obligez à la predication de l'A-
postre: celuy-cy fut le seul, qui s'ac-
quitta de son deuoir. Ils ne prirent
point la faute des autres pour pretexte
de leur negligence. Ne voyans point

Kk ij

920 Sermon 13. sur l'Épist. aux Philip.
de bon exemple autour d'eux, ils se résolurent d'en donner, & d'estre d'autant plus soigneux de soulager l'Apôstre, que moins les autres y auoient songé. En eff. & les troupeaux, & les fideles du Seigneur doiuent regarder; non ce que font les autres, mais ce que le Maistre leur commande, ce que la pieté requiert d'eux, ce que la charité leur demande. La raison, & la verité de Dieu sont les reges de son escole, & non l'exemple & la coustume des hommes. Malheur à celuy, qui suit la multitude pour mal faire. Quand vous auriez tout l'vniuers pour guide en ce mauuais chemin, il vous conduira dans la perdition. Le nombre de ceux, que vous suiuez, ne diminuera point vostre malheur. Souuenez vous que le Seigneur nous iugera par sa parole, & non par les erreurs du monde, & considerera si nous nous sommes conformez non aux mœurs des autres hommes, mais aux patrons, qu'il nous a baillez dans son Euangile. Ne m'alleuez point, que ceux, que vous suiuez, s'appellent l'Eglise, qu'ils songent mesmes si ialoux de ce nom, qu'ils

ne permettent pas aux autres de le prendre. Qu'ils soient ce qu'il leur plaira. S'ils le destournent de la forme, que les Apostres ont prescrite, il ne faut pas les imiter. Ceux qui auoient manqué de rendre à saint Paul l'assistance & reconnoissance conuenable, estoient aussi de l'Eglise, & il les honore icy luy-mesme de ce nom; & neantmoins les Philippiens sont loüez de ne les auoir pas suivis en cela. Arrestez vous à la seule parole de Dieu, & prenez vne ferme resolution de vous y tenir constamment iusques au bout; &, comme Noé autres fois, de laisser plustost tout le monde, s'il s'esloigne de cette regle, que de suivre l'autorité de ses exemples. Dites comme Io-^{Jof. 24}
sué; ^{15.} Quand bien Israel mesme, le peuple qui se glorifie du nom de Dieu, viendroit tout entier à abandonner l'Eternel; quant à moy & à ma maison, nous le seruirons à iamais. Mais ie reuiens à ces genereux Philippiens, qui dans le manquement general des autres Eglises furent seuls, qui eurent soin de leur deuoir; l'Apostre pour combler la loüange de leur charité,

§ 22 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.

adlouste, que non contens de l'auoir exercée enuers luy, tandis qu'il estoit avec eux, ils l'auoient mesme assisté depuis qu'il estoit hors de leur ville; Mesme, dit-il, moy estant à Tessalonique, vous m'auez enuoyé vne fois, voire, deux, ce qui m'estoit de besoin. Tessalonique estoit la premiere & capitale ville de la Macedone. Saint Luc nous raconte que l'Apostre y vint au sortir de Philippes, ayant trauersé par Amphipolis, & Apollonie, & qu'il y prescha l'Euangile à son ordinaire; & les deux Epistres, qu'il a laissées adressées aux Tessaloniens, nous monstrent que son trauail n'y fut pas sans fruiet, y ayant dressé vne belle Eglise. Et bien qu'elle soit loüée, pour sa foy, & pour sa patience & constance, il est neantmoins euident, qu'elle oubliä en cet endroit ce qu'elle deuoit à son Apostre, n'ayant pas eu le soin de pouruoir à son entretien. Il nous le tesmoigne assez luy-mesme dans la seconde Epistre, qu'il leur escrit. Car encore qu'il ne leur en fasse aucun reproche, non plus qu'aux autres, qui estoient tombez dans vne pareille fau-

Act.

17.

Chap. 4. Vers. 15. 16. 17. 18 19. 523
 te , neantmoins il découure assez ce
 qui en est , quand il leur ramentoit ,
 qu'estant au milieu d'eux , il n'auoit
 mangé le pain d'aucun pour neant ,
 mais dans vn penible travail ; travail- ^{2. Tess.}
 lant , dit-il , nuit & iour , afin de ne ^{3. 8.}
 charger aucun de vous. Les Philippiens
 donc ayans appris quel estoit l'estat de
 l'Apostre , pour couvrir par maniere
 de dire , la honte de leur ville metro-
 politaine , luy enuoyerent deux ou
 trois fois dequoy subuenir à ses neces-
 sitez. O genereuse , & vrayement
 Chrestienne charité ! Elle sort hors
 des bornes de leur demeure ; Elle suit
 l'Apostre , & comme l'eau du rocher
 dans le desert autresfois , accompagne
 le seruiteur de Dieu en toutes ses pe-
 regrinations. Elle va le rafraischir
 dans Tessalonique ; elle passe les
 mers , & le vient treuver & soulager à
 Rome dans les prisons de Neron. Il
 n'y a rien d'inaccessible à l'affection de
 ces fideles. Ils n'alleguent point , que
 saint Paul n'estoit plus au milieu
 d'eux , qu'ils auoient eu soin de luy
 durant le sejour , qu'il y auoit fait ;
 que maintenant ils auoient leurs Pa-

§ 24 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
steurs, & leurs Ministres ordinaires, à
l'entretien desquels il leur falloit pour-
voir ; Qu'il estoit raisonnable, que
ceux, qui iouysoient du travail de
l'Apostre, eussent soin de ses necessi-
tez ; Que Tessalonique estoit la plus
grande, & la plus riche ville de tout
le pays, au lieu que la leur n'estoit
qu'une des plus mediocres. Ils ne pen-
ferent, ny ne dirent rien de tout cela.
Mais scachans l'incommodité de l'A-
postre ; ils despeschent promptement
vers luy, & luy fournissent gayement
& volontairement les choses, dont il
auoit besoin. Ils ne se contentent pas
d'y enuoyer vne fois. Leur charité est
trop viue pour s'espuiser pour si peu
de chose. Ils redoublent au besoin, &
continuent leur liberalité à la mesu-
re de la nécessité de saint Paul. Cer-
tainement, Mes Freres, il ne se peut
rien dire de plus beau, ny de plus ac-
comply, que cette charité des Philip-
piens. Et pleust à Dieu, que toutes les
Eglises Chrestiennes en eussent fide-
lement suiuy l'exemple ! L'on ne ver-
roit pas d'un costé le ministere de l'E-
uangile languissant en plusieurs lieux,

& luttant indignement avec la dernière nécessité, la charité de diuers troupeaux, bien loin de s'espandre, comme celle des Philippiens, au delà de leur demeure, laissant à sec ceux-là mesmes, qui travaillent au milieu d'eux. Mais de l'autre part l'on n'eust pas veu non plus l'avarice, & l'ambition, & vne infinité d'autres maux se fourrer parmy les Ministres de l'Eglise, s'y estans introduits, nourris & accrus par les trop grandes richesses, que l'imprudente deuotion des siecles passez leur auoit données. Car les Philippiens bailloient à la verité à leurs Pasteurs; mais avec mesure; pour le besoin, dit l'Apostre, & non pour le luxe. L'aduoué, que les troupeaux sont obligez à l'entretien des Ministres du Seigneur, & ne nie pas mesme, que leur subuention ne doie estre honneste, capable, non seulement de les tirer de la nécessité, mais encore de les mettre dans quelque commodité, pour pouoir soustenir le nom & le rang, que saint Paul leur donne quelque part, voulant, que l'Euesque, c'est à dire, le Ministre de l'Euangile soit

1. Tim. honorable, & hospitalier, ce qui ne se
 3. 2. peut sans quelques moyens medio-
 cres ; Mais bien dis-je , qu'il se faut
 donner garde de l'excez , & se souve-
 nir tousiours, qu'ils ont esté establis
 pour estre seruiteurs de l'Eglise, & non
 Princes de siecle ; pour viure en toute
 modestie & frugalité , & non pour
 piaffer , à la façon des Grands , & des
 Potentats du monde. Leur vraye di-
 gnité consiste en l'esclat des vertus
 Chrestiennes , & non au vain lustre
 d'une pompe charnelle ; en la sainte
 lumiere du Ciel, & non en la fausse
 splendeur de la terre. Et si vous me
 demandez laquelle de ces deux extre-
 mitez leur est plus honteuse, & plus
 dangereuse & dommageable à l'Egli-
 se, la pauvereté, ou l'abondance; ie ré-
 sponds, que c'est cette dernière sans dif-
 ficulté. Car il y a long-temps, que l'on
 a remarqué, que les Euesques estoient
 d'or, c'est à dire, tres excellens &
 tres precieux, tandis que leur Eglise,
 & leur condition estoit de terre, c'est
 à dire, pauvre & basse selon la chair
 & qu'au contraire ils se sont changez
 en terre, quand l'or, & l'abondance

des richesses ont embelly leurs maisons. D'où vient aussi cet autre mot, non moins veritable, que la deuotion ayant produit les biens des Ecclesiastiques, l'enfant a enfin deuoré la mere; tant il est plus aisé à l'homme, de supporter la pauureté, que les richesses, & de tenir bon contre les esguillons de l'indigence, que cõtre les appas & les charmes de l'abondance ! Mais c'est assez parlé de ce premier point de la conduite, tant des autres Eglises, que de celle des Philippiens, enuers saint Paul à cet égard. Venons au second point, où il declare de quelle sorte il en estoit touché. Certainement quelqu'un luy voyant faire tant d'estat du soin, que ces fideles auoient eu de luy, eust peu s'imaginer qu'il estoit attaché à ses interests, & que c'estoit pour la commodité, qu'il tiroit de leurs subuentions, qu'il en louoit ainsi la liberalité. Pour aller au deuant de cet iniuste soupçon, il adiouste dans le verset suiuant, *Non point (dit-il) que ie recherche des dons, mais ie recherche le fruiet abundant, qui soit alloué en vostre conte. Ce n'est pas mon*

§ 28 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.

interest (dit-il) mais le vostre, qui me fait tenir ce langage. Ce que ie reçois si gayement, & estime si hautement vostre charité, n'est pas pour le bien, qui m'en reuiet, mais pour le fruit, que vous en recueillerez. Ce que ie desire dans ce sainct commerce est vostre aduantage, & non le miens, le prix & la couronne, qu'en receura vostre pieté, & non les presens, que i'en tire. Le presens de la charité rendent deux sortes de fruits: l'un à celuy qui les reçoit, l'autre à celuy qui les donne. Le premier, c'est l'usage, qu'en tire celuy à qui on les fait pour sa propre commodité, soit pour le soustien, soit pour le rafraichissement, & la recreation de sa vie terrienne. Le second, c'est qu'ils tesmoignent la pieté de celuy qui les fait, & sont des marques de sa foy, & des assurances de sa vie spirituelle. L'Apostre met donc icy ces deux effets de la subuention des Philippiens en parallele, & proteste, que ce qu'il y cherche, ce qu'il y treuve de beau & d'agreable, n'est pas le don mesme, en tant qu'il luy est vtile, mais bien le fruit abondant, qu'il

rapportera à ces fideles, à leur loian-
 ge, & à leur bon heur. C'est ce qu'il
 entend, quand il dit, que ce fruit se
 bonde à leur conte, c'est à dire à leur ad-
 vantage. Car se. seruant encore icy en
 vne autre sorte de la similitude des
 contes, dont il venoit d'vser, il presu-
 pose ce que l'Escriture nous apprend
 ailleurs, que Dieu a contracté vne es-
 pece d'accord & de société avec ses
 seruiteurs, par laquelle ils sont obli-
 gez d'vne part, à employer fidele-
 ment tout ce qu'ils ont, à sa gloire, &
 au bien de son Eglise: & luy de l'autre
 s'est chargé de leur rendre avec vne
 grosse & abondante vsure, tout ce
 qu'ils auront despensé à son seruice.
 Et afin de leur en tenir bon & loyal
 conte, il remarque exactement tou-
 tes leurs actions dans le liure de sa pro-
 vidence, qui est comme son registre,
 sans qu'il luy en eschappe vne seule.
 Là sont escrites toutes les aumosnes,
 qu'ils font aux pauvres, tous les de-
 uoirs de respect, & de reconnoissance
 qu'ils rendent aux ministres de Dieu;
 les visites des prisonniers, les consola-
 tions des affligez. Nulle des œuures,

530 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
soit de leur pieté, soit de leur charité,
n'y est oubliée; non pas meisme le
moindre verre d'eau, qu'ils auront
donné en son nom. Quand le grand
jour sera venu, ces liures seront ou-
uerts; & là sera alloüé à chacun dans
l'assemblée des hommes, & des An-
ges, tout ce qu'il aura fait de bonnes
& saintes actions; & pour les maux
temporels, qu'il aura soufferts, & les
biensterriens qu'il aura, ou perdus, ou
donnez au nom de Dieu, luy seront
rendus les biens celestes, & eternels.
Docteurs des merites, ne tirez point
ce propos à vostre aduantage. C'est la
misericorde, & non la iustice de Dieu,
qui a fait ce traité avec les fideles. La
retribution, qu'il leur donnera, mon-
tre la grandeur de sa bonté, & non le
merite de leurs œuvres; la verité de
ses promesses, & non la valeur de
leurs actions. S'il vous rend le Ciel
pour vn verre d'eau, que vous aurez
donné à quelqu'un de ses pauvres,
vous avez bien dequoy adorer sa libe-
ralité, mais non dequoy vanter vn si
petit service. C'est tout ce que ie pre-
sens. L'aduoué, que Dieu rendra, ou

retribuera aux fideles. Je ne seulement, que cette sienne retribution soit meritée, ou deuë à la rigueur de la iustice. Pourquoi en enuiez vous l'honneur à la pure misericorde de Dieu? L'aduouë, qu'il tient conte de tout le bien, que nous faisons, & qu'a l'issuë de ce compte il nous couronnera de sa gloire. Mais ie soustiens, que c'est à la bonté, & non à nostre propre valeur, que nous en serons redevables. Cela suffit pour fonder ce que dit icy l'Apostre, que le fruiët de la charité des Chrestiens, est *abondant à leur comte*: puis que par la bonté & fidelité du Seigneur, ils en remporteront la vie eternelle. D'ou paroist combien estoit iuste & honneste le contentement, que saint Paul receuoit de la subuention des Philippiciens. Car puis qu'il n'est pas seulement permis, mais mesme commandé aux Pasteurs, de souhaiter avec ardeur, & de voir avec ioye le bien, & le fruiët spirituel de leurs troupeaux; qui ne voit, que l'Apostre auoit toutes les raisons du monde, de s'ejour de cette charité des Philippiciens enuers luy, veu qu'elle leur estoit

§ 2 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.

si utile & si auantageuse ? Il est vray ;
que Dieu ne nous defend pas absolu-
ment de rechercher ce qui nous est v-
tile ; & qu'un homme peut sans l'of-
fenser se réjouyr de se voir tiré de
quelque necessité, ou mis plus au lar-
ge , qu'il n'estoit par la beneficence
d'autruy . Mais parce qu'une ame
Chrestienne ; & vraiment genereu-
se , comme celle de l'Apôstre , regarde
principalement le Ciel , & ses inte-
rests ; de là vient qu'en parlant par
comparaison , il ne feint point de di-
re icy, qu'il ne recherche pas les dons,
mais le frui& des Philippéens abor-
dant à leur conte , pour signifier , que
la ioye , qu'il tiroit de son soulage-
ment , n'est rien en comparaison de
celle , qu'il auoit du bonheur de ces fi-
deles. Car aussi n'y a-t-il en effet nulle
proportion entre ces deux frui&ts de la
charité ; celuy , qu'elle rapporte à
l'homme, qui la reçoit, & celuy, qu'en
tirera l'homme , qui la donne. A l'un,
elle conserue où soulage vne vie ter-
rienne & mortelle. A l'autre elle en ac-
quiert vne celeste & eternelle. Ce que
je reçois de vous, se consume icy bas ;

ce

ce que vous semez pour vous-mesme, se conserue à iamais là haut. La subvention des Philippiens ne seruit, que de fort peu à l'Apollre. Car quel aduantage pouuoit apporter si peu de chose à vn homme, qui mesprise la vie & la mort? qui regarde les richesses, & la gloire du monde comme du fumier? qui a crucifié sa chair, & se contente de l'estat, où il se treuve, quelque triste, qu'il puisse estre? Tout le gain en cecy estoit du costé des Philippiens, qui de cette charité deuoient vn iour moissonner la loüange, & la gloire de leur Seigneur. C'est donc ainsi, qu'elle estoit agreable à l'Apollre: c'est à cet égard, qu'elle luy donnoit de la ioye. Et c'est en ce sens, qu'il est permis à vn Pasteur, & de se réjouyr de la reconnoissance de ses brebis, & de s'attrister de leur ingratitude, pour leur interest, & non pour le sien, non pour la commodité, ou incommodité de sa chair (ia n'aduienne qu'une si basse, & si mercenaire pensée luy entre iamais dans l'esprit) mais bien pour le salut de son troupeau, dont ces deuoirs tesmoignent

le bon, ou le mauuais estat, selon qu'il s'en acquitte, ou qu'il y manque. C'est ce qu'il faut remarquer sur le second article de ce texte. Restent les deux derniers, où l'Apostre fait premierement vne reconnoissance aux Philippiens de la derniere subuention, qu'ils luy auoient enuoyée à Rome; & puis vne promesse de la retribution, qu'ils en receuront de Dieu. La premiere est couchée en ces mots: *Or s'ay receu le tout, & abonde. J'ay esté remply, ayant receu d'Epafrodite, ce qui m'a esté enuoyé de par vous. comme vne odeur de bonne senteur, vn sacrifice agreable, & plaisant à Dieu.* Il deuoit cette reconnoissance, premierement à la décharge d'Epafrodite, qui auoit interest, que les Philippiens sceussent, qu'il auoit fidelement remis és mains de l'Apostre, ce qu'ils auoient conigné és siennes pour le luy presenter de leur part, de peur qu'ils ne le soupçonnassent de quelque manquement. Et c'est pourquoy il dit expressement, qu'il auoit receu *le tout*, pour montrer, qu'il n'y auoit point de fraude. Et il semble, que l'on puisse inferer d'icy assez pro-

hablement, qu'ils luy auoient enuoyé
 yn bordereau des choses, & des espèces,
 dont ils luy faisoient présent. Car
 yn homme de bien, & sur tout yn mi-
 nistre de l'Euangile; doit auoir soin
 de sa reputation iusques dans les moindres
 choses; procurant ce qui est bon,
 non seulement deuant le Seigneur,
 mais aussi deuant les hommes, se don-
 nant garde, que personne le puisse re-
 prendre; comme l'Apstre parle ail-
 leurs sur vn semblable subiet. Mais le
 contentement, & la consolation des
 Philippiens requeroit aussi ce mesme
 deuoir de la plume de saint Paul. Il
 leur declare donc, qu'il a receu leur
 present: & pour le couronner de ses
 louanges, il en rend premierement ce
 tesmoignage, que c'est vne subuention
 non chiche, & defectueuse, comme
 sont les dons & les aumosnes des auar-
 ricieux, mais liberale, & honneste;
 telle, que non seulement elle suffit à
 son besoin, mais le met mesme dans
 l'opulence, *l'abonde* (dit-il) *& a y esté*
remply. Sur quoy il ne se faut pas figu-
 rer, qu'ils luy eussent enuoyé des tres-
 sors, ou l'or & les perles de l'Orient.

2. Cor.
 8. 20.
 21.

536 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.

La somme estoit sans doute mediocre. Mais la mediocrité suffit pour remplir vne ame faite, comme celle de saint Paul. Elle ne sembloit pas celle de l'a-uaricieux, qui ne seroit pas contente, quand bien vous luy donneriez toutes les despouilles des Indes; qui meurt de faim dans l'abondance, & ne dit jamais, *c'est assez*, non plus, que le sepulcre. Celle-cy est tousiours vuide, & tousiours beante apres quelque nouvelle proye. Elle ne sçait que c'est d'estre remplie & satisfaite. Ce mot n'appartient, qu'à saint Paul & à ses vrayz disciples. Il n'y a qu'enx, qui puissent dire en verité, *Je suis remply*; parce que leurs desirs sont bornez, & leurs cōuoitises réglées à la mesure de leur besoin. Mais l'autre louange, que saint Paul donne à la subuention des Philippiens, est encore beaucoup plus glorieuse: *Je l'ay receue* (dit il) *comme vne odeur de bonne senteur, comme vn sacrifice agreable & plaisant à Dieu.* Voyez vn peu, où il eleue leur present. Ils l'offroient à vn homme, & il le prend pour vne hostie sacrifiée à Dieu. Que sçaurions-nous souhaiter

de plus magnifique, & de plus glorieux, que cecy? que les deuoirs de nostre charité enuers les hommes fassent partie du culte, que nous rendons à Dieu, & soyent autant d'oblations sacrées, que sa Majesté reçoit de nos mains, y prenant plaisir, & les flairant volontiers, comme vn doux & agreable parfum? Cette façon de parler est tirée de l'ancienne Eglise Iudaïque, où pour signifier, que Dieu auoit agreables les offrandes, qu'on luy faisoit alors sur son autel: l'Escriture a accoustumé de dire, qu'elles estoient *en odeur d'appaïsement*, ou comme l'ont traduit les Grecs, que l'Apostre suit icy, & souuent ailleurs, *en odeur de bonne senteur*. Ce langage s'accommodoit d'autant mieux à ce subiet, que la plus-part, de ces oblations, comme les parfums, & les chairs des victimes immolées, iettoient en effet vne odeur douce, & agreable aux sens. Ce n'est pas, que Dieu ait vn odorat, comme nous, ou qu'il flaire à proprement parler, les choses, qu'on luy presente, ou que les bonnes senteurs luy plaisent, ou que les mauuaises l'importu-

§38 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.

nent. Car comme vous scauez, Dieu est vne tre-simple, spirituelle, & incomprehensible nature, qui n'a rien de commun, ny avec le corps, ny avec les sens des animaux. Mais l'Escriture s'accommodant à nostre portée, employe ordinairement nos termes, pour nous représenter les choses de Dieu par quelque similitude; & d'autant que la puanteur nous afflige, & qu'au contraire les bonnes & douces odeurs nous récréent; de là vient, qu'elle dit, que ces anciennes offrandes luy estoient en odeur de bonne senteur, pour signifier, qu'il les approuoit, & les receuoit volontiers. Et saint Paul applique très-elegamment ces termes aux choses du nouveau Testament, qui ont succédé à ces seruices du vieil; pour montrer, que c'est là, où Dieu prend maintenant tout son plaisir, la loy estant désormais abolie. Ainsi, dit-il ailleurs du sacrifice de nostre Seigneur Iesus-Christ, la fin, le corps, la plénitude & la verité de ceux du vieil Testament, qu'il a esté offert à Dieu en odeur de bonne senteur. Et icy parlant de la charité & beneficence,

Ephes.
5. 2.

C'est vne des principales parties du culte
 Euangelique , qui a pris la place de
 l'ancien seruire charnel : il dit pareil-
 lement , que c'est vne odeur de bonne
 senteur : comme qui diroit , vn doux
 & odoriferant parfum ; & comme il
 s'explique incontinent en autres ter-
 mes , vn sacrifice agreable & plaisant
 à Dieu. C'est en ce mesme sens , qu'il
 faut prendre ce que nous lisons dans
 l'Epistre aux Hebreux , où l'Apostre
 nous ayant recommandé la benefi-
 cence , & la communication , adiou-
 ste , que Dieu prend plaisir à tels sacri- *Hebr.*
 fices. P'advoüe , que le sacrifice est of- *13. 16.*
 fert à Dieu , que c'est vn seruire , qui
 n'appartient qu'à luy. Mais aussi dis-
 je , qu'encore que nos beneficences
 soient baillées aux hommes , neant-
 moins si nous les exerçons en foy , &
 pour l'amour de Dieu , & selon ses
 commandemens , il n'y a point de
 doute , que nous ne les offrions aussi
 au Seigneur. Les hommes ne font ,
 que comme les autels , sur lesquels
 nous les posons. En effet nostre Sei-
 gneur nous proteste , qu'il les reçoit
 de nos mains tout de mesme , que si

340 Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.
nous les offrons immédiatement à sa
Majesté, & les consumons à son hon-

Math. 25.40. *neur. En Verité ie vous dis, que toutes
les choses que vous aurez faites à l'un
des plus petits de mes freres, vous me les
ferez à moy mesme. Et que telles œu-
res soient de bonne odeur, comme dir
l'Apoltre, & tres-agreables à Dieu; il
est tres-euident; premierement parce
qu'il les a commandées: secondement
parce que ce sont des rayons de son
image, & des ombres & expressions
de sa bonté. Tiercement, pource que
ce sont des productions de son Esprit,
& des ouvrages de sa main: & enfin,
parce qu'il a promis de les couronner
de ses faueurs & retributions, tant en
ce siecle qu'en l'autre. Et c'est ce que
l'Apôstre propose icy en dernier lieu
aux Philippiens, pour les encourager
de plus en plus à bien faire: *Mon Dieu,*
dit-il, *suppléera à tout ce dont, vous au-
rez besoin, selon ses richesses avec gloire
en Iesus-Christ. Quelques-vns lisent
& entendent ce verset en forme de
souhait; comme si c'estoit vne priere
que l'Apoltre fist à Dieu pour les Phi-
lippiens, semblable à celle qu'il faisoit**

ailleurs pour les Corinthiens dans vne semblable occasion, disant, *Que celui qui fournit de semence au semeur, vous vueille aussi pourvoir de pain à manger & multiplier vostre semence, & augmenter les reuenus de vostre justice.* Mais il n'est pas moins à propos pour le sens, & est plus commode pour les mots, de le prendre pour vne promesse, fondée sur celle du Seigneur, qui dit generalement, que quiconque aura fait du bien au moindre de ses seruiteurs, ne perdra point son salaire. Il nomme le Seigneur, *son Dieu*, particulièrement, pource que c'estoit en la qualité de son seruiteur, qu'il auoit receu cette charité des Philippiens. Ce Dieu, que ie sers, dit-il, & auquel vous auez proprement offert tout ce que vous m'auez baillé, prendra part en vostre beneficence, & ne laissera point sans recompense le seruice, que vous auez rendu à son ministre. Il ne leur promet pas seulement cette retribution en l'autre siecle, où nous en receurons le comble, & comme la derniete main, il les assure, que des celuy-cy, le Seigneur *supplera à ce, dont ils*

2. Cor.
9. 10.

Math.
10. 42.

542 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
auront-besoin. Si vous vous estes mis
dans quelque necessité pour subuenir
à la mienne : ne doutez point, dit-il,
que le Seigneur n'y pouruoie, & qu'il
ne remplace de sa liberalité, ce que
vous auez tiré de vostre monceau
pour mon secours. Et notez, qu'il leur
promet le soulagement de leur besoin,
& non l'opulence, ny le luxe, selon la
mesure, que le Seigneur a luy-mesme
posée à nos desirs, nous ordonnant
de luy demander, non les grandeurs,
& l'abondance, mais *nostre pain quoti-*
dien. Et afin qu'ils esperent cette grace
du Seigneur, il adioulte, *selon ses ri-*
chesses, pour dire, que cela luy sera
tres-aisé, puis qu'il est infiniment riche.
Les mots suiuaus, à sçauoir, *avec gloi-*
re, signifient glorieusement, puissam-
ment, & magnifiquement; & se rap-
portent à la façon, dont Dieu entre-
tient les siens icy bas, admirable &
glorieuse, & vrayment digne de luy,
accomplissant sa vertu dans leur infir-
mité, & les conseruant par des moyens
tous autres qu'humains. Ce qu'il dit
finalement, *en Iesus-Christ,* nous
montre, que le Seigneur Iesus est la

cause, & la source vniue de tous les biens, que nous receuons de Dieu, comme celuy, qui par l'effioace de sa croix a ouuert les tresors du Ciel, & rendu le Pere propice & fauorable à tous ceux, qui le recherchent & le seruent en verité. C'est là, Fideles, la louange, que donne l'Apostre à la charité des Philippiens, & la remuneration, qu'il leur promet tant en ce siecle, qu'en l'autre. Ayons leur exemple deuant les yeux, & l'imitons soigneusement tous les iours de nostre vie, employans alaigrement les biens, qui nous ont esté donnez, au seruice du sanctuaire de Dieu, & au soulagement de ses pauvres. Ne me dites point, que c'est à saint Paul, que les Philippiens communiquerent leur charité, & que ce n'est pas merueille, qu'ils fussent liberaux pour vn si grand Apostre. Celuy que ie vous recommande, & pour qui ie requiers le secours de vos aumosnes, n'est pas moindre, que saint Paul. C'est Iesus-Christ, le Fils de Dieu, le Maistre des Apostres, & le Roy des Anges. Que vos yeux ne vous abusent point. Il est

344 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
caché dans la personne de ces pauvres,
que vous assistez. C'est luy, & non
eux, que vous nourrirez, que vous ra-
fraischirez, que vous vestirez, & con-
solerez. C'est luy, qui recevra vos
bienfaits; qui les publiera, & les re-
connoistra vn iour à la veuë du Ciel,
& de la terre. Venez, dira-il, mes bien-
aimez; Entrez dans le royaume, qui
vous est préparé. I'ay eu faim, & vous
m'avez donné à manger. I'ay eu soif,
& vous m'avez donné à boire. I'estois
estrang. r, & vous m'avez recueilly.
I'estois nud, & vous m'avez vestu; i'e-
stois malade, & vous m'avez visité;
j'estois en prison, & vous estes venu
vers moy. Chrestien, comment avez
vous le cœur de refuser vos charitez à
vn si grand Roy? Vous me dites, que
si sainct Paul estoit icy bas, vous tien-
driez à gloire de donner à vn tel hom-
me: Et commes estes-vous donc aua-
re pour le Seigneur Iesus, le maistre
de sainct Paul? Si vous vous plaisez à
obliger les grands, qu'y a-il au mon-
de de plus grand, que le Fils de Dieu?
Si vous desirez, que vos charitez
soient louées, quelle plus glorieuse

Douange scauriez-vous, ou souhaiter,
 ou esperer, que celle qu'il vous rendra
 de sa propre bouche en l'assemblée de
 tout l'vniuers? Souuenez-vous de la
 dignité sacerdotale, ou il vous a esleué.
 Vous estes son Sacrificateur, & l'vn
 des principaux sacrifices qu'il vous
 demande, c'est la beneficence. Il n'y
 en a point dont l'odeur soit si douce à
 la diuinité, que vous seruez. O admira-
 ble bonté du Seigneur Iesus! Il nous a
 institué vne deuotion, par laquelle
 nous nous acquittons tout à la fois &
 de l'humanité, que nous deuons aux
 hommes, & du culte, que nous deu-
 ons à Dieu. Si la misere des pauures
 n: nous donne point de compassion,
 si cette nature, qu'ils ont commune
 avec nous, & qui a souuent esmeu les
 personnes les plus barbares, & les
 plus esloignées de la connoissance de
 Dieu, ne nous touche point; si leurs
 prieres, leurs larmes, & leurs soumis-
 sions, capables de fléchir les marbres,
 ne nous attendrissent point; au moins,
 Chers Freres, que la Maiesté de no-
 stre Dieu, que son honneur & la pieté,
 qui luy est deuë, tite ces deuoirs de

346 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
nos mains. C'est ainsi, dit-il, que ie
veux estre feruy. Le sacrifice, que ie
vous demande, est que vous fassiez du
bien à vos prochains. C'est la meil-
leure & la plus agreable deuotion, que
vous me puissiez presenter. C'est pour
me l'offrir, que i'ay remply vos mains,
& vous ay faitz mes sacrificeurs,
d'esclaves des demons que vous étiez.
C'est pour cela, que ie vous ay don-
né les richesses, & commoditez, que
vous possédez; non pour les enseuelir
dans la terre, ou pour les tenir empri-
sonnées dans vos coffres; mais pour
en parer mes autels, les pauures mem-
bres de mon Fils, les vrays autels de
ma diuinité; non pour les perdre dans
le luxe, & dans la vanité: mais pour
les sanctifier à l'usage de l'Eglise, qui
est mon temple. Mais miserables, que
nous sommes, au lieu d'écouter cette
voix de Dieu, nous enuions à nos
biens l'honneur, qu'il veut que nous
leur fassions; & au lieu de les consa-
crer à son seruice, nous les souillons,
& profanons malheureusement en des
usages, ou sales & injustes, ou du
moins vains, & inutiles. Nous en or-

mons des murailles, & en tapissons le bois, & la pierre, & n'en vestons pas vn homme. Nous parons superbement nos carrosses & nos cheuaux, & laissons nos freres dans les haillons, & dans l'ordure. Nous engraissons, & enyurons des bouffons, & des garnemens de ce qui nous a esté baillé pour repaistre les Saints. Nous sacrifions les victimes de Dieu au ieu, & aux voluptez du ventre. Vn coup de daid nous engloutit quelquefois, ce qui eust suffi pour nourrir tous les pauures de cette Eglise vn an entier. Mais outre le sacrifice, il y a encore vne insupportable folie en cet abus. Car de ce que nous perdons dans le vice, & dans la vanité, nul ne nous en sçait gré. Au contraire, outre que Dieu y est offensé, les hommes s'en moquent, ou en murmurent. Au lieu, que si nous employons nos biens en aumosnes, les pauures en recevroient le fruit, & nous en beniroient; nos consciences ne s'en repentiroient iamais: les autres hommes nous en loueroient, nul ne nous enuieroit vne abondance, que nous mesnagerions si saintement, &

348 *Sermon 13. sur l'Epist. aux Philip.*
ce qui est le principal, le Dieu de Paul
& des pauvres, nous assisteroit, & par
la vertu de sa grace suppléeroit à nos
besoins, nous garantiroit de pertes, &
augmenteroit nos reuenus. Il nous le
promet en mille & mille lieux, &
neantmoins nous ne pouuons nous y
fier. Nous contons pour perdu ce que
nous luy prestons. O extrauagante in-
credulité ! Nous nous fions aux ele-
mens. Nous hazardons nos biens sur
la mer, & les laissons à la foy des
vents & de l'air, qui changent à tous
momens. Nous les fions aux hom-
mes, encore plus muables, & plus in-
fideles, que les elemens; & tant de
naufrages, que nous voyons tous les
iours sur la mer & sur la terre, ne nous
peuent guerir de cette facilité. Il n'y
a que Dieu, qui seul est constant, fide-
le, & immuable, & qui seul ne trom-
pa iamais personne, à qui nous fal-
sions difficulté de nous fier. Chers
Freres, changeons desormais d'hu-
meur; & apres tant d'infidelitez, que
nous auons esprouuées és hommes, &
en la nature, mettons nos biens entre
les mains du Seigneur. Prestons luy,
ou

ou pour mieux dire, rendôs luy ce qu'il nous a donné, & nous assureons, qu'il ne sçauroit estre en lieu, où il profite mieux. C'est le vray moyen de s'enrichir seurement, & sans risqué, que de luy donner ce que nous auons. Si vous le gardez, vous le perdrez. Si vous le distribuez aux pauvres, vous le conseruez, & l'augmenterez. Que si la consideration de nostre profit ne peut obtenir cela de nous, qu'au moins l'horreur & la crainte de nostre ruine nous y oblige. Car comme nous disions, que celuy, qui donne, tire plus de fruit de sa charité que celuy, à qui il donne: aussi disons-nous maintenant, que celuy, qui ne donne pas, se fait beaucoup plus de tort, qu'à celuy, à qui il refuse sa charité. L'vn n'y perd que la nourriture, ou la couuerture d'une chair mortelle, que les vers mangeront au premier iour. L'autre perd vn gain infiny, la ploire & la vie eternelle. Car il ne faut point se flatter. Comme Dieu couronnera la beneficence, de son immortalité; aussi punira-il l'auarice de la mort eternelle. Vous sçauetz qu'elle fut l'issuë du

Mm

ERRATA.

Page.	Ligne	Fautes.	Lisez
56.	20.	le	de
89.	26.	l'amoient	l'aimoient
125.	14.	tout qui	tout ce qui
172.	18.	ordre	l'ordre
190.	12.	ù	Où
223.	det	ouuent	souuent
225.	27	aupres	apres
254.	22	mes	les
274.	26	detriuant	decriuant
291.	15	l'auarice vne	l'auarice est vne
335.	2	viuement	briuelement
336.	6	diposition	disposition
365.	16	coprs	corps
394.	2	iegarder	regarder
414.	19	Pophere	Profete
	4	contraindra	conttairdront
422.	8	que dilectiō	que la dilection
441.	18	ou	&
446.	14	s'approchēt	approchent
497.	26	le	& le
510.	13	u le	nulle
519.	13	rehauffer	rehausser
544.	22	commes	comment
547	15	sacrifice	sauvilege